Charles-Érick LABADILLE

ARCHÉOLOGIE D'UN MEURTRE

ROMAN

Les passagers de la Saint-Simon 4

Charles-Érick LABADILLE

ARCHÉOLOGIE D'UN MEURTRE

ROMAN

LES PASSAGERS DE LA SAINT-SIMON 4

PDF en téléchargement gratuit

© Éditions le l'Inconnu 2026
CE Labadille Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal octobre 2026 ISBN 978-2-9548518-9-1

« Dieu soit loué, nous sommes une nation mélomane »
Dylan Thomas

« Sonné comme un boxeur (comme me l'écrivait Loys Masson peu avant sa mort), cancéreux jusqu'à l'os, ivrogne jusqu'à la moelle, petit frère incestueux de Dylan Thomas, fils de John Cowper Powis, oh ! putain Gallois comme pas un ! »
Charles-Jacques Labadille

Table des matières

1 AU SOMMET AVEC PEMA RABJAM LUNGTOK 7
2 HELLO MARGOT BOBO 14
3 GWEN EST AMÉRICAINE 23
4 QU'EST-CE-QUE BERT GÉVRARD TRAFIQUE ? 39
5 UN TÉMOIN SOUS HAUTE PROTECTION 55
6 GWEN LANKERLOC'H, LE RETOUR 69
7 LE ROUQUEMOUTE REBELOTE 80
8 TROIS ANNÉES D'ISOLEMENT 95
9 À L'EST, DU NOUVEAU ! 109
10 UNE HISTOIRE D'UN AUTRE ÂGE ! 123
11 À LYON, LA GLISSADE 134
12 L'URSS JOUE À LA ROULETTE 140
13 L'ODYSSÉE D'UNE BROUETTE 152
14 À VAULX-EN-VELIN, LE FEU S'ÉTEINT 174
15 A LITTLE CUP OF CREAM TEA ? 195
16 TROIS LASCARS EN VADROUILLE 205
17 UN CERCLE, MAIS LEQUEL ? 219
18 YOU SPEAK ENGLISH REALLY WELL 227
19 BIENVENUE À MYNACHLOG-DDU 235
20 LE CERCLE DISPARU 245
21 LE SECRET DES « FACES BLANCHES » 257
22 QUAND OCTOBRE TIRE SA RÉVÉRENCE 265
DES GENS 278

1 AU SOMMET AVEC PEMA RABJAM LUNGTOK

Lundi 26 mars 1990

Le départ pour le Népal est fixé au lundi 26 mars. En fait, le moment est mal choisi, bien que la saison soit une des meilleures pour s'y rendre. Depuis février, le pays est agité par des troubles et, peu à peu, le mouvement de révolte populaire ne cesse de s'amplifier. Claire propose bien de changer de destination, mais Simon s'obstine. Tout d'abord, il a réussi à obtenir des visas à grand peine, grâce à leurs cartes de presse. Et puis, ils connaissent tous deux ce genre de situation : au mieux, les problèmes se tassent ; au pire, ils sont aux premières loges pour réaliser un superbe reportage au cœur de la crise. Ils sont journalistes, oui ou non ? Ensuite, l'hôtel qu'il a réservé est situé loin des émeutes, dans un village perdu au cœur des montagnes, avec de belles excursions en perspective. Pour finir, ils décollent donc le lundi 26 mars.

Après l'avion, le bus et l'arrivée sur place, Claire plutôt agacée déclare que la révolution n'est en effet pas prête d'arriver là ! Trente maisons, un hôtel-restaurant, une route, goudronnée seulement par endroits… Ils font le tour du village, une fois, deux fois, trois fois… puis commencent à traîner à l'hôtel. Dans la promiscuité de la chambre exiguë et mal éclairée, Claire s'installe dans la mauvaise humeur. En particulier, elle est de plus en plus irritée par les conversations de Simon qui tournent un peu trop souvent autour d'un sujet qui la dérange : cette Gwen ! Au bout de 48 heures à faire des ronds dans la chambre, à passer de l'alcôve au restaurant et vice et versa, Claire n'en peut déjà plus : elle s'inscrit, pour les deux jours suivants, à un trekking encadré par un guide de montagne. Simon décline l'invitation, prétextant un gros coup de fatigue dû au décalage horaire.

Le lendemain matin, à peine Claire montée dans le car, Simon met ses chaussures de marche et part à pied. Le sentier de montagne qui s'échappe du village par le fond d'une étroite vallée escarpée le conduit, à peine cinq

kilomètres plus loin, jusqu'à de longs bâtiments perchés sur le haut plateau. La végétation sauvage, éparse et accrochée aux rocailles, cède bientôt la place à celle plus apprêtée d'un parc où mûriers et pêchers ont été disposés avec recherche, ceinturés par les motifs géométriques formés par des plantations de magnolias. Cet enclos sophistiqué encadre des édifices bas, disposés autour d'une cour intérieure pavée et trouée de massifs arbustifs sempervirents. On y pénètre par un porche monumental orné de sculptures religieuses qui annoncent ostensiblement l'entrée dans un autre monde.

C'est une lamaserie dont Simon franchit l'arche bien décidé. Il vient retrouver Pema Rabjam Lungtok pour discourir avec lui. Un vieux moine cachectique et voûté affiche un large sourire édenté pour lui indiquer, de la parole et du geste, où le lama a l'habitude de se recueillir. Il pointe du doigt une sorte de patio à la végétation touffue dont s'échappe le doux glougloutement d'une source. Pema Rabjam Lungtok, captivé par le chant de l'eau qui s'enfonce et disparaît dans l'entrelacs des racines et des feuilles de toutes formes et de toutes couleurs, est installé sur le sol en position du lotus. Il se lève pour recevoir le visiteur qu'il a reconnu puis l'invite à s'asseoir par terre. Simon qui ne maîtrise pas encore toutes les subtilités des postures pour méditer, se pose face à lui en tailleur. Le lama commence par féliciter son hôte pour son opiniâtreté :

— Bravo, vous avez décidé de faire « le » long voyage pour venir me voir ! Depuis notre rencontre à ce congrès sur le bouddhisme il y a deux mois, je vois que vous n'avez pas perdu de temps, monsieur Rotram. Je dois vous avouer être étonné par votre détermination, car je ne suis pas habitué à ce genre de préoccupations venant d'un Européen. Comme je vous l'ai dit en janvier à Paris, les choses essentielles ne peuvent pas s'aborder entre deux portes. Les phénomènes majeurs prônés par notre religion sont subtils et, selon les situations, les réponses sont multiples. Nous avons besoin de temps, monsieur Rotram, et il va donc falloir nous revoir… Déjà, pouvez-vous revenir demain ?

— Oui, demain c'est possible et je pense pouvoir m'organiser pour

d'autres visites…

Le temps passe et, au fil des jours, Claire est de plus en plus énervée par le manque d'enthousiasme de Simon. Cette fois, il vient de refuser sa proposition de visiter Bhaktapur, cette ancienne cité médiévale au charme fou, avec son architecture traditionnelle et ses temples historiques.

— Non, non, je ne vais pas venir, je ne suis pas très bien ! J'ai dû manger quelque chose qui ne passe pas, ou c'est la tourista…

— L'autre jour, le décalage horaire, aujourd'hui la tourista… Et la fois prochaine, Simon, on passe à quoi ? L'entorse ? Le rhume de cerveau, avec l'altitude et la neige, on ne sait jamais ? Mon petit vieux, à ce train-là, il vaut mieux rester chez toi, bien au chaud à regarder la télé !

— C'est ça… Et toi tu ferais mieux de faire attention ! Les grandes villes, Katmandou, Bhaktapur…, ce n'est pas trop recommandé en ce moment, les émeutes sont concentrées dans les grandes cités. Et Bhaktapour et ses temples historiques, rappelle-toi il y a un mois, 12 manifestants tués par la police, ça calme, non ?

— Mais mon pauvre Simon ! Où sont passées tes grandes idées de reportage ? Tu la vois celle-là…, dit Claire en montrant du doigt une longue cicatrice courant sur sa joue gauche. C'est la marque de mes missions à moi, de mon indépendance, c'est ma signature de guerrière. Tu as bien changé, Simon…, pourtant nous suivions les mêmes routes ! Tu te rappelles quand tu m'appelais « ta jolie combattante » ? Eh bien moi, je suis restée la même, les conflits ne me font pas peur, j'aime les grandes cités et je vais aller à Bhaktapur !

— Oh là là ! Tu parles d'une affaire pour une simple tourista…

— Ce n'est pas l'affaire d'une simple tourista, Simon ! Peux-tu m'expliquer pourquoi tu m'as offert ce voyage au Népal ? Pourquoi sommes-nous partis ensemble puisque, depuis notre arrivée, nous sommes toujours chacun de notre côté ? Alors, tu fais comme tu veux, tu restes assis sur tes toilettes à surveiller le monde ! Moi mon bus part dans vingt

minutes, je vais à Bhaktapur, bye-bye !

En fait, face à ces refus répétés, Claire change d'idée. L'attitude de Simon la questionne car depuis leur arrivée, elle le sent bizarre, fuyant. Ce matin, elle décide donc d'en avoir le cœur net et de découvrir ce qu'il a derrière la tête. Elle s'installe au Buddha Café situé de l'autre côté de la place, face à leur pension. Elle laisse son bus partir sans elle et, tout en sirotant son thé noir, commence à observer les entrées et les sorties de l'hôtel. Ce matin, c'est décidé, elle va espionner Simon…

Et ses efforts sont rapidement récompensés. Car, à peine une demi-heure plus tard, elle le voit sortir et partir dans la montagne. Elle le suit à bonne distance. Elle découvre bientôt la lamaserie où il pénètre sans sourciller, comme si l'endroit n'avait aucun secret pour lui. De plus en plus curieuse et toujours à la dérobée, elle s'enfonce dans la végétation dense d'un patio où elle le voit entrer. Cachée entre deux rhododendrons, elle s'installe en bonne position pour écouter son échange avec un petit moine à l'allure débonnaire et au crâne rasé.

À l'écoute de leur conversation, Claire est profondément bouleversée. Il s'agit bien de réincarnation dont les deux hommes parlent ! Elle l'aurait presque parié ! En effet, depuis le jour de ses 47 ans, elle se pose des questions car bien des signes et de nombreuses allusions de son compagnon ramènent souvent au même sujet : la disparition prématurée de cette Gwen plus de deux ans auparavant, à l'époque où Simon travaillait dans les Côtes-du-Nord. Tout d'abord, Claire s'est interrogée sur son comportement plutôt étrange à son égard, passé en quelques mois du presque désamour à une affection débordante ! Point culminant ? Cet anniversaire fin janvier, où ils se sont véritablement « retrouvés », lui particulièrement aimant, attentionné et enthousiaste, presque trop, jusqu'à lui offrir ce séjour inattendu au Népal et même une très jolie bague. À ce brusque revirement s'ajoutent ensuite d'étonnantes coïncidences. Pourquoi n'a-t-il invité à la fête que des amis croisés en Bretagne, amis qu'elle ne connaît que de nom

et qui font tous partie de son ancien cercle de connaissances, à lui et à Gwen ? Le Tintin, le Zèphe Bouteloup et leurs compagnes, Goulwen Guézennec le marin-pêcheur et Évangéline Tanesrauft… Sans parler du fameux Zurbaritze de Logide, ce guérisseur dont Simon parle à tout bout de champ ! C'est également en Bretagne qu'il a retrouvé ce vieil intime de sa famille. Déjà, du temps de son père, Rotram le lion, le mage se prêtait à des cérémonies bien étranges en Bourgogne. Aujourd'hui, Simon prétend qu'il serait même capable de rituels singuliers, inspirés de la vieille fête de Samain et que le vieux fou appelle des « passages ». Et pour finir, il y a ce séjour au Népal, vu sous un angle tout nouveau, avec cette lamaserie où Simon est venu parler de « renaissance », une des grandes aspirations du bouddhisme ! Le puzzle est en place et elle comprend soudain ce qui anime Simon depuis le début de l'année : en somme, il cherche à se persuader qu'elle, Claire, et cette jeune institutrice morte dans un accident de voiture et qu'il doit toujours aimer, ne sont qu'une seule et même personne ! Elle n'en revient pas, c'est dément ! Comment peut-il croire à de telles inepties ? On nage dans le plus grand des délires : c'est « Gwen le grand retour » et, pour tout arranger, dans sa peau à elle !

Cette pensée lui est simplement intolérable. Car si Claire est d'un naturel ouvert, elle a également un caractère bien trempé. Elle peut admettre que Simon ait eu une liaison mais elle ne supporte pas d'être reléguée à jouer le rôle d'une autre ! Sortant alors de son fourré comme d'un diable de sa boîte, elle s'interpose violemment entre les deux hommes pour couper court à leurs débats métaphysiques :

— Parce que, tous les deux, vous pensez que je suis juste un vieux sac, qu'on peut remplir avec tout ce qui vous tombe sous la main ?

— Mais Claire…, bégaye Simon surpris. Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Qu'est-ce que je fais ici ? Ah, parce que tu crois peut-être que je ne suis pas concernée par vos salamalecs !

— Nos salamalecs… Vous y allez fort, madame, s'offusque Pema Rabjam Lungtok.

— Oh, toi…, le petit gros rasé en peignoir, on ne t'a pas sonné ! Je me demande comment on peut encore croire à des foutaises de ce genre à la toute fin du vingtième siècle ! Notez, je suis habituée ! Avant, avec le Zurbaritze, Simon m'a déjà raconté des invocations avec tout un ramassis d'ivrognes venus de la Bourgogne et sortis du fond des temps ! On n'est plus au Moyen Âge, c'est insensé !

Pema Rabjam Lungtok, complètement dépassé par cette violence inhabituelle, se lève et s'échappe du patio en rasant les murs. Il doit aller se ressourcer dans le calme et la sérénité d'un endroit connu de lui seul et retrouver, par la seule force de sa pensée, son maître le dalaï-lama, le réincarné parmi les réincarnés ! Claire, toujours en furie, vient de sortir de la lamaserie et continue de maugréer. Simon, totalement sidéré, est toujours assis en tailleur.

Dans la soirée, Simon retrouve Claire à l'hôtel. Calmée, elle lui reproche néanmoins d'avoir voulu se servir d'elle, et ce pour des histoires abracadabrantes de renaissance, de réincarnation, pourquoi pas de résurrection tant qu'on y est ! En elle, il a cherché les traces d'un autre amour envolé. Sans la moindre attention pour elle, il a choisi le Népal uniquement pour suivre ses intérêts, grotesques d'ailleurs... Pour finir, elle dit ne plus supporter d'entendre parler de Gwen, pire d'être prise pour elle. Elle le traite de cinglé, et qu'il aille au diable, lui et ses chamans de Lungtok et de Logide... Elle lui rend la bague offerte à son anniversaire et annonce qu'elle va repartir dès le lendemain à Paris, seule. C'est décidé et il n'y a pas à revenir là-dessus : cette fois, ils vont mettre l'appartement en vente. Il peut y rester le temps de la transaction. Elle n'y remettra plus les pieds et viendra chercher ses meubles. Elle sait où aller. Plus le peine de la contacter, sinon par l'intermédiaire de son avocat pour lui donner sa part de la vente !

Une semaine s'est écoulée depuis leur arrivée au Népal. Claire est repartie pour Paris et son départ orageux a perturbé Simon. Après quelques mois d'un rapprochement presque inespéré, le revirement de sa compagne

a profondément ébranlé sa foi en un possible épisode de « renaissance » de Gwen, ou plutôt de « dismigration » comme dirait Logide. Démoralisé, désœuvré, il décide de rejoindre Katmandou pour y attendre son vol de retour. Mais les manifestants bloquent les rues et les cordons de police qui leur font face le ramènent à la réalité. Il s'installe dans un hôtel du centre et téléphone à Paris-Actu, le quotidien pour lequel il travaille : sa rédaction lui intime, puisqu'il est sur place, de suivre une actualité dont on commence à parler sérieusement dans d'autres médias. Il suit donc cette révolution conduite par le Congrès népalais pro-communiste et le Front de gauche uni. Après de violentes répressions organisées par le pouvoir, puis la manifestation de plus de 200 000 personnes à Katmandou contre la monarchie absolue, le roi Birendra autorise les partis politiques. Le 16 avril, il consent au passage à une monarchie constitutionnelle. C'est le jour même que Simon, après 3 semaines passées au Népal, regagne la France.

2 HELLO MARGOT BOBO

Mardi 17 avril 1990

De retour à Paris, il retourne à l'appartement de la rue Rubens, un trois-pièces trop grand, trop calme, que Claire a donc déserté. Sa vie reprend, seul, mais de plus en plus accompagnée par le doute. De nouvelles questions, auxquelles Pema Rabjam Lungtok n'a répondu que partiellement, le taraudent : comment la présence de Gwen a-t-elle pu s'affirmer et s'effacer aussi vite ? Pourquoi le comportement de Claire a-t-il changé aussi radicalement ? Et lui-même, comment s'est-il lancé dans une histoire pareille ? S'il pense encore à une éventuelle « dismigration » de Gwen, il doit admettre qu'elle le laisse de plus en plus perplexe. Le seul qui pourrait avoir des réponses, c'est Logide, mais il ne répond pas à ses appels téléphoniques.

Deux ans et demi après la disparition de Gwen, Simon est donc toujours « en boucle » sur la jeune femme. Son image le hante et il n'arrive pas à faire son deuil. Peut-être qu'échanger avec un proche du drame lui permettrait d'avancer ? Bien sûr, il a pensé à la mère de Gwen qui tient, il s'est renseigné, un studio photo à Paris. Mais depuis qu'il ressasse l'idée, il ne trouve pas de prétexte valable à sa visite. Et là, soudain, l'idée simple mais géniale lui apparaît. Comment n'y a-t-il pas songé plus tôt ? Après sa longue période d'hésitations, il décide donc de tenter l'aventure : il va à Montrouge, direction le studio Lambda.

— Bonjour, vous désirez ?

— Bonjour madame, je souhaiterai parler à madame Lankerloc'h, dit Simon en s'adressant à une petite femme affairée derrière le comptoir.

— Oui, c'est moi mais j'ai repris mon nom de jeune-fille, aujourd'hui c'est madame Chavez, Marguerite Chavez. Plus personne ne m'appelle du nom de mon mari…

— Je suis un ami de Gwen que j'ai connu à Lannion, il y a 2 ans et demi…

— Gwen ? À Lannion ? Mais entrez et racontez-moi tout ça ! Attendez ! Je ferme la boutique pour qu'on soit tranquilles. Vous savez, je pense encore souvent à elle…

— Moi aussi, madame Chavez, c'était vraiment une bonne amie…

Et Simon lui raconte comment, à l'automne 87, il a rencontré Gwen. Elle était venue le voir, alors qu'il était directeur du journal local, car ses élèves voulaient participer à la rédaction d'articles de presse. Le projet lui avait plu et, toutes les semaines, il avait préparé les sujets avec elle, jusqu'à l'accident…

L'échange se poursuit et c'est Margot qui évoque cette fois, la voix mal assurée et la larme à l'œil, ses dernières rencontres avec sa fille à Paris, avant de terminer son propos par une question délicate :

— Et pourquoi venir me voir aujourd'hui, alors que vous ne vous êtes jamais manifesté, même pas à l'enterrement ?

— L'enterrement, madame Chavez, c'était au-dessus de mes forces… Et puis je devais couvrir pour le journal les derniers épisodes de la grande tempête, j'étais tout le temps sur la route, quand elle était praticable ! Alors, pourquoi venir vous voir seulement maintenant ? Au début, je vous avoue que j'ai évité : vous raconter quoi, on ne se connaissait même pas ! Ce n'est que récemment que j'ai eu le déclic. Comme je m'apprête à déménager, devinez ce que j'ai retrouvé en faisant les tiroirs et les cartons ? Les articles publiés à l'époque ! Et tout de suite, je me suis dit qu'une copie vous ferait plaisir.

Il tend une enveloppe à Marguerite qui l'ouvre et en survole rapidement le contenu. Deux documents l'intéressent tout particulièrement. D'abord, l'article du lundi 28 septembre 1987 intitulé : *« Le sorcier Zurbaritze de Logide va fêter ses 116 ans ».* Sur la photo, on voit Gwen et sa classe rangées à la droite d'une sorte de druide à longue barbe blanche.

— À ce que je vois, dit Margot émue et souriante, vous aviez le sens de l'humour…

— C'est vrai, on ne s'ennuyait pas… Mais le plus beau, c'est que l'histoire est vraie ! Ce Zurbaritze, une des vieilles connaissances de mon père, a bien fêté ces 116 ans avec nous. Il est même devenu l'ami de votre fille.

— Mais oui, je me rappelle, lui il était là à l'enterrement de Gwen… D'ailleurs, je me suis longtemps demandé qui pouvait être ce type avec une dégaine pareille ! J'en avais même parlé à mon mari parce qu'on ne savait absolument pas d'où il sortait.

Ensuite, Margot s'arrête longuement sur le dernier article, celui du lundi 2 novembre 1987, qui commence par « Épitaphe. À Mademoiselle Gwen Lankerloc'h » et s'achève sur ces mots :

« Notre maîtresse avait le sourire d'un ange
Tata titi… Sa bouche avait des mots aussi doux que le miel
C'est un haut pin qui l'a emporté dans ses branches
Tata titi… Lui faisant comme un grand escalier vers le ciel
Les chroniqueurs du CM2 »

— Mais vous allez me faire chialer, c'est magnifique, monsieur, monsieur ? En fait, vous ne m'avez même pas dit votre nom…

— Simon, Simon Rotram…

— C'est magnifique, je vais encadrer ce poème et le mettre dans la boutique ! J'irai prendre une photo de vieil arbre pour l'illustrer… Merci, merci monsieur Rotram, vous avez bien fait de passer, je peux vous appeler Simon ?

— Mais bien sûr, madame Chavez, bien sûr…

— Alors appelez-moi Margot et puis on va se tutoyer si tu le veux bien, n'est-ce-pas ?

— Oui, on peut essayer…

— Mais oui, mais oui, on va y arriver, tu vas voir ! Mais tout d'abord, je vais te poser une question qui me tarabuste un peu, Simon. Ma fille, c'était une bonne amie comment ? Parce qu'à l'époque, elle était avec un certain Sami, Sami Greenpool si tu veux tout savoir ! Ce petit copain, je l'ai bien connu car il a travaillé au magasin avec moi vers 84-85, au tout début de leur liaison. Et en octobre 87, Sami était toujours avec Gwen, même s'il a très vite disparu de la circulation, ce que je n'ai jamais trop bien compris. Donc, j'en reviens à ma question : Gwen et toi ?

— Pourquoi vous…, pourquoi tu me demandes ça ?

— Parce que d'abord, tu sembles bien ému quand tu parles d'elle, mais je peux comprendre, quand on a été bons amis… Mais il y a autre chose.

— Autre chose ?

— Oui autre chose… Depuis une demi-heure qu'on est là, tu n'arrêtes pas de tripoter cette bague que tu as au doigt. Or figures-toi que cette bague, je la connais : on me l'a offerte il y a une quinzaine d'années, un certain Adams si je me souviens bien, et la pierre vient de Guernesey. Elle est restée ici, dans mon tiroir-caisse, pendant un bail. Quand Sami travaillait là, il l'a vue et me l'a demandée pour l'offrir à Gwen !

— Non, non, Margot ! Aussi fou que cela puisse paraître, il s'agit d'une autre bague ! Elle ne vient pas de Guernesey et j'ai moi-même ramassé ce caillou il y a plus de deux ans, à Trébeurden. Il est très joli avec, par endroits, des inclusions rosées qui font comme des yeux sur le fond grisâtre. Mais comme tu le sais certainement, ce qui fait l'originalité de cette pierre, c'est surtout son grand âge : elle a environ 2 milliards d'années ! Je savais, au travers de ses confidences, que Gwen avait porté une bague sertie avec ce type de gneiss. Alors quand on m'a emmené sur cette plage des Côtes-du-Nord où les mêmes roches sont présentes, j'ai pris quelques échantillons et j'ai fait faire celle-là, en souvenir… Et pour répondre à ta question sur nos relations, oui, j'aurais bien été plus loin mais c'était compliqué, elle était encore avec ce Sami et, en fait, on n'a pas eu le temps…

Bien sûr, Simon ne dit pas à Marguerite Chavez que c'est par Zurbaritze de Logide qu'il sait que Gwen a possédé une bague identique. Bien sûr, il ne révèle pas non plus que le guérisseur et son ami, le sorcier Goarem Boltram qui croit dur comme fer à la fête de Samain, détiennent également des fragments de ce gneiss hors d'âge qu'ils utilisent lors de leurs cérémonies de « passage ». Et bien entendu, et surtout pour ne pas passer pour le plus fou des fous, il garde pour lui l'épisode de la plage de Trébeurden où Logide lui a permis de gagner, par « dismigration », le corps de Sami : c'est ainsi qu'il a pu vivre avec Gwen un peu par « procuration », trois années durant de 84 à 87 !

— Merci Simon, merci encore de m'avoir fait partager ces nouvelles de ma fille ! Même si elles commencent à dater, pour moi, elles sont totalement inattendues. Ça me fait un bien fou de savoir qu'elle avait rencontré quelqu'un et qu'on pense encore à elle.

— Tu sais, c'est surtout moi qui ai cherché à me rapprocher…

— Oui, peut-être. Mais je pense qu'avec Sami, il y avait déjà de l'eau dans le gaz : ils venaient de rendre les clés du petit Montrouge, juste à côté d'ici, et elle avait ramené des affaires à la maison, c'est là que je l'ai vue pour la dernière fois… Mais je dois dire que, même avec le temps, je n'ai toujours pas digéré que Sami qu'on connaissait pourtant bien, se soit envolé aussi vite, totalement disparu, même pas un saut à l'enterrement et plus une nouvelle depuis. D'après la mère de Galice, une bonne copine de Gwen, il enseignerait depuis à l'université Laval de Québec, mais je n'en sais pas plus.

— Ah bon, je ne savais pas…

— Mais tu ne pouvais pas savoir et d'ailleurs, qu'est-ce-que cela aurait changé, hein ? Ça n'aurait pas arrêté le cours des choses… Alors, il faut se contenter de ce que l'on a, de la vie telle qu'elle est, avec ses injustices, ses énigmes, ses secrets… D'ailleurs, puisqu'on en est aux confidences, tu veux que je t'en dises un autre, de secret ? Eh bien figure-toi que Gwen n'était pas vraiment une Lankerloc'h ! Elle n'avait rien de mon mari, Lucien, qui est plutôt un grand mou ! Non, Gwen, elle tenait entièrement de moi, c'était

une pure Chavez ! Et d'ailleurs Lulu n'est pas son père naturel. Il m'a ramassé un peu plus qu'en cloque… Gwen était encore bébé, mais le bébé d'un autre, et Lulu l'a tout de suite adoptée ! Ça au moins, on ne peut pas lui reprocher…

— Je ne sais pas quoi dire, je ne m'attendais pas à une histoire pareille. Gwen Chavez alors ! Ça lui va plutôt bien… Moi aussi j'en aurai appris, je ne regrette pas ma visite !

— Tu vois, on en apprend toujours, mon petit Simon, toujours ! Je rigole, mais tout ça est loin d'être banal… Et cette histoire de bagues, quand j'y pense, c'est curieux, non ? Et puis, et puis, je ne sais pas… J'ai l'impression de te connaître alors qu'on ne s'est sans doute jamais rencontré !

— Oui, c'est bizarre, j'ai la même impression… Dans un autre monde, peut-être ?

— Certainement dans un autre monde, Simon… En tout cas, si l'occasion se présente, n'hésite pas à me présenter ton copain le sorcier, ce zu-pas-vite de chez-pas-quoi ! Il m'interpelle : il a vraiment une « gueule » celui-là, j'aimerais bien lui tirer le portrait…

Mercredi 18 avril 1990

Depuis la veille, à plusieurs reprises, Simon a cherché à nouveau à joindre Logide par téléphone, sans succès. Ce jour-là, enfin, on décroche :

— Allô, Logide ?

— Non, c'est madame Pioche, Thérèse Pioche, sa dame de confiance. Je viens chaque semaine, faire un peu de ménage, relever le courrier et voir si tout va bien…

— Pouvez-vous me passer monsieur Logide ?

— Non, il n'est pas là. Ça fait une semaine qu'il est parti chez un cousin à lui, à Lons-le-Saunier.

— Et vous savez quand il doit rentrer, madame Pioche ?

— Non, mais pas tout de suite. Ils ont des rendez-vous chez le notaire, c'est une histoire d'héritage et de vente, il doit récupérer des papiers, des affaires, ça va prendre du temps…

— Et vous pouvez le joindre ?

— Non, c'est lui qui m'appelle, moi je n'ai pas ses coordonnées. Mais si vous le souhaitez, la prochaine fois qu'il appelle, je peux lui laisser un message…

— Eh bien oui, madame Pioche, je veux bien. Dites-lui simplement que Simon cherche à le joindre, il comprendra.

— Je vais lui dire, monsieur Simon, je vais lui dire ! La prochaine fois qu'il appelle, bien sûr…

Simon n'a pas le temps d'attendre la réponse car le rédacteur en chef de Paris-Actu, Robert Quani, dit Bob pour les intimes et les employés, l'appelle pour lui demander de repartir à l'étranger :

— Bon, Simon, je sais que ce n'est pas vraiment dans tes attributions… Mais Vivi est dans le sac, je suis dans la merde, il faut qu'on s'organise…

— Dis-moi tout, Bob, dis-moi tout…

Yves Hivi, dit Vivi, grand-reporter à Paris-Actu, vient d'être rapatrié en France. Il a été blessé sur site, pas trop grave quoique, les deux jambes cassées, il en a pour 3 mois de rétablissement.

— Donc, Simon, pourrais-tu reprendre ses dossiers urgents et couvrir certains événements ? J'ai pensé à toi en priorité car ça s'est plutôt bien passé au Népal et les collègues sont trop chargés… Pour le moment, il faut remplacer Vivi au pied levé, en Algérie… Es-tu prêt à partir ?

— Ça peut se faire, Bob, ça peut se faire… Mais c'est dangereux, là-bas ?

— Pas le moins du monde, en tous cas jusqu'ici ! Figure-toi que cet abruti de Vivi s'est cassé la figure en sortant de son hôtel, dans un grand escalier qu'il a dévalé d'une traite, tu vois le genre !

— Alors ça va le faire Bob. Faut partir quand ?

— Euh, c'est short ! Demain ?

— Oui, en effet, c'est short Bob ! Mais ça va le faire…

Simon n'a pas grand-chose à perdre et accepte : c'est l'occasion de se changer les idées. Le lendemain, il part donc pour l'Algérie. Il « débarque » dans un pays où la situation économique désastreuse, avec ses habituels corollaires, l'inertie, la corruption, l'activisme, la flambée des discours démagogiques sur fond de découragement ou de colère, a entraîné la montée foudroyante de l'islamisme. Tout juste vingt-quatre heures après son arrivée, Simon couvre dans les rues d'Alger un rassemblement de plusieurs dizaines de milliers de manifestants organisé par le cheikh Abassi Madani, le chef du F.I.S., le Front Islamique du Salut...

Deux mois passent. En juillet, après d'autres missions plus courtes, Simon est envoyé au Moyen-Orient pour suivre la montée des tensions entre l'Irak, les Américains et Israël. Le 2 août, Vivi reprend du service et relève Simon le jour-même où les troupes de Saddam Hussein envahissent le Koweït : c'est le début de la « guerre du Golfe ».

Jeudi 2 août 1990

Tout juste revenu de Bagdad, Simon qui n'a toujours pas pu contacter Logide, trouve un message daté de la mi-juillet sur son répondeur :

« Salut Simon. Tout de suite, ça ne va pas être facile de se voir : tu n'es pas souvent là et moi non plus. Là je pars en Bretagne ; en août, ce sera le sud de l'Angleterre mais, à dire vrai, je ne sais pas trop où. À partir de septembre, je serai au Pays de Galles. Dès que j'en sais plus, je laisse des infos au Tintin ».

Il téléphone aussitôt à Quentin Bouteloup, dit Tintin pour les intilmes :

« Ah le garage ? Ça tourne comme d'hab, sur 3 roues… Logide ? Oui, je

l'ai eu au téléphone, je l'ai même vu une semaine fin juillet : il voulait que je lui prête notre villa, à Lann Kerdeven, pour que Goarem Boltram puisse l'y rejoindre, oui tu sais, son copain le mage. Ils sont partis ensemble en Angleterre, paraît que c'était prévu de longue date, pour retrouver un ami, une sorte de barde... En août, ils seront à Rhymney au Pays-de-Galles pour un grand festival itinérant, non, non, pas l'île de Wight ! Ahah ! Une fête dédiée à la langue galloise où les bardes et les druides sont associés. De septembre à octobre, tu peux les contacter par l'intermédiaire des John à Haverfordwest, je ne peux pas t'en dire plus, certainement encore des histoires de Saint-Simon ou de Samain, tu sais on ne les changera pas ! Tu as bien noté, Rhymney et Haverfordwest… Et si tu passes en Bretagne, Simon, n'hésite pas à faire un saut à la maison…».

Aussitôt raccroché, Simon se dit qu'il ne verra pas Logide de sitôt : trop de boulot à la boîte ; les collègues qui ont posé leurs congés depuis un bail, août, septembre, c'est râpé, il pourra le voir peut-être en octobre… Simon reprend donc sa routine parisienne au journal, avec quelques missions en province… Il s'occupe également de la vente de l'appartement, le temps passe…

3 GWEN EST AMÉRICAINE

Mercredi 31 octobre 1984

Plus de 5 ans auparavant, le dimanche 28 octobre 1984, Gwen rencontre pour la première fois Sami à la pendaison de crémaillère de Galice, une amie commune. Trois jours plus tard, comble du destin, leurs routes se croisent à nouveau, mais cette fois dans un haut-lieu de la culture américaine à Paris, l'American center. Fatalité ? Peut-être pas car les deux jeunes gens partagent de bonnes raisons d'être là.

Côté Sami, l'institut franco-américain est inscrit dans ses habitudes car si sa mère est parisienne, son père d'origine anglaise est établi comme médecin en Californie. Alors Sami, de culture anglophone, fréquente régulièrement le 261 du boulevard Raspail. Ce jour-là, il vient voir une rétrospective consacrée de son vivant au peintre Roy Lichtenstein. Les profs de l'ENSA ont conseillé à leurs étudiants, et donc au jeune homme, de visiter cette expo car la reprise des thèmes de la publicité, des Cartoons, les couleurs tranchées et la sobriété du graphisme devraient être inspirants pour de futurs architectes.

Côté Gwen, il y a aussi un fond « outre-Atlantique » dans ses origines… Sa mère, Marguerite Chavez, explique quand on la questionne sur le sujet que sa fille est un rien américaine mais, pourrait-on dire, *in extremis* : « à peine arrivée, déjà repartie » ! Quand elles sont ensemble, Gwen précise l'aphorisme un peu nébuleux par l'évocation des grands tournants de leur histoire commune. Dans sa jeunesse, Margot quitte sa famille et Strasbourg pour faire un long voyage aux États-Unis. Elle tombe enceinte et bingo : elle accouche sur le territoire américain ! Sans attaches aux States, elle décide de rentrer, mais surtout pas en Alsace car elle est fâchée avec son père. Alors, comme elle a un tempérament créatif, Paris et ses lumières la tentent… Elle y rencontre son futur mari, Lucien Lankerloc'h qui accepte et reconnaît son « petit cadeau ». Ils s'installent dans la capitale, ont deux autres filles puis, avec le temps, se fâchent d'un commun accord : Margot redevient alors Marguerite Chavez.

— Donc je dispose de la double nationalité, en vertu du droit du sol, signale Gwen. Finalement, je suis américaine *in extremis* comme le dit maman. Mon père n'est pas vraiment mon père, mes sœurs ne sont que mes demi-sœurs et j'espère que ma mère est bien ma mère… C'est sûrement le cas, car question caractère, nous sommes aussi obstinées l'une que l'autre !

Ce jour-là, Gwen est donc également à l'institut franco-américain pour la même rétrospective car elle apprécie le pop art, Andy Warhol et consorts qu'elle trouve très intuitifs et pleins d'humour. Mais c'est pour la danse qu'elle y a pris ses habitudes, vers la fin des années 70. C'est Margot qui l'a d'abord emmenée, car c'est une maman « branchée » et *l'American Center* est un véritable vivier de créatrices contemporaines. On peut y voir les chorégraphies de Lucinda Childs, de Trisha Brown… ; la très prisée Jeanine Claes y a son cours d'expression africaine et l'on peut croiser dans les couloirs Isabelle Adjani, Sandrine Bonnaire… Mais sa mère l'y a également amenée car Gwen est à « demi-américaine » et il faut absolument que, d'une manière ou d'une autre, « elle pratique » la double culture…

La rentrée de septembre 1987

La suite, Simon et Margot l'ont déjà racontée : après avoir vécu 3 ans avec Sami, après avoir fini ses études à Paris, Gwen débarque seule en Bretagne pour occuper son premier poste d'institutrice dans les Côtes-du-Nord. Elle y rencontre Simon qui tombe fou amoureux d'elle. L'épilogue est malheureux : Gwen Lancherloc'h, 25 ans, décède deux mois plus tard au volant, ou peut-être d'une crise cardiaque, ou peut-être des deux, on ne sait pas trop... Eh bien non, ce n'est pas tout à fait la « vraie » suite, c'est un peu plus compliqué que ça…

Lundi 22 juin 1987

Flash-back : Gwen vient de terminer à Paris sa formation d'institutrice. Elle reçoit la notification de sa première affectation, pour la rentrée scolaire, à Loupelec aux portes de Lannion. Plus d'examens, plus de bachotage et finis les stages, elle va pouvoir enfin profiter de ses derniers mois de totale liberté. Depuis un moment déjà, elle tarabuste Sami pour repartir aux États-Unis, comme ils l'ont déjà fait deux ans auparavant. Le père de Simon, Margh Greenpool et sa compagne Viviane les avaient accueillis à bras ouverts… Cette fois, avec un séjour plus long, ils pourraient visiter le Nevada et Las Vegas, l'Arizona, le Mexique peut-être… Mais Sami tergiverse, freine des quatre fers comme à chaque fois qu'il s'agit de voyages… Viviane, qu'elle a eu au téléphone, est pourtant partante à cent pour cent pour leur venue. Au moment de prendre les billets, Sami botte en touche définitivement avec une excuse imparable : les dates de ses derniers examens viennent de tomber et il est convoqué jusqu'à la deuxième semaine de juillet ! Qu'à cela ne tienne, Gwen ne va pas gâcher ses « très grandes vacances » ; elle décide de partir seule et annonce : *« qu'examen ou pas examen, elle voit bien qu'il n'a pas l'intention d'abandonner son petit confort, sa petite maman qu'il voit deux fois par semaine, et ses petites habitudes de vieux gars » !*

Mercredi 24 juin 1987

Gwen arrive donc à Los Angeles, chez Margh et Viviane Greenpool. Vi vient la prendre au Los Angeles Airport. C'est à une dizaine de kilomètres de leur maison de Manhattan Beach, une petite bourgade au sud de LA. Lors de son dernier voyage, Gwen a déjà découvert la villa des Greenpool. Évidemment, elle correspond totalement au stéréotype du foyer d'un médecin bien établi, la cinquantaine approchante. On pourrait même faire des milliers de kilomètres juste pour se poser là et ne plus en bouger ! C'est

une maison d'architecte, un ensemble de cubes plus ou moins gros, avec partout des baies vitrées et des terrasses en bois exotiques ; un terrain avec des grands palmiers et une somptueuse piscine ; l'océan à un kilomètre à pied par Manhattan beach Boulevard ; Polliwog Park à deux pas avec son grand étang, son jardin botanique et un amphithéâtre où sont donnés des concerts l'été… Gwen se demande encore comment Sami ne peut pas être fourré chez son père tout le temps !

Margh, lui aussi, n'en voit pas beaucoup la couleur car il passe l'essentiel de l'année au Pacific Mercy Medical Center, le P.M.M.C., une des plus grosses cliniques privées de Los Angeles, sorte « d'usine » de santé implantée à l'est de l'agglomération. Les journées passent en rendez-vous, les patients succèdent aux patients, ajoutez 40 minutes aller, 40 minutes retour quand le trafic est fluide et, généralement, il arrive les soirs d'été tout juste pour assister aux splendides couchers de soleil sur sa piscine.

C'est Vi qui profite réellement de ce havre de paix. Comme elle ne travaille pas, elle partage ses journées entre ses conseils à sa femme de ménage, ses conseils à son jardinier et ses conseils aux jeunes de son club de surf. Car malgré ses 45 ans, elle pratique encore assidûment le body board, cette planche sur laquelle on prend les vagues allongé.

Comme elle s'ennuie parfois, elle adore recevoir et attend, chaque année au printemps, la venue rituelle de Pam et de Michel Greenpool : ces deux-là désertent le Royaume-Uni, les froides landes de Bodmin et la grise cité d'Altarnum où ils résident pour se chauffer un mois durant au soleil de Californie. Margh s'autorise alors une petite semaine de congé pour profiter de son frère. C'est la seule dans l'année, exceptée peut-être cette virée qu'ils organisent entre médecins à Vegas, toujours entre hommes et en octobre, il n'a jamais su trop pourquoi. Autant dire que la venue de Gwen pour plusieurs semaines est un événement dont Vi va profiter au maximum. Elle regrette simplement que Sami ne soit pas avec elle et ne comprend pas comment ce beau-fils qu'elle adore puisse être aussi casanier, aussi renfermé…

La première semaine est excellente, marquée par une véritable « boulimie » d'activités. Bien entendu, Vi et Gwen repassent par tous ces endroits magiques déjà visités deux ans plus tôt… Mais comment faire autrement car, comme n'arrête pas de le répéter Vi *(en anglais dans le texte) : it's so beautiful !* Les deux filles se lancent donc dans un road trip phénoménal…

D'abord cap au nord, en empruntant l'emblématique Highway 1, vitres baissées et cheveux au vent. *A priori*, elles ne sont pas les seules à avoir eu cette idée et, de Lucia à Monterey, le coup d'œil « mythique » vers Big Sur et les points de vue spectaculaires est quelque peu gâché par la circulation ; pas facile de trouver une place pour se garer et admirer le paysage…

— Oui mais ma chérie, quand vous étiez venus avec Sami c'était en février, là on est fin juin…

Alors pour finir cette journée trépidante, Gwen impose une dernière halte reposante à San Fransisco et la « maison bleue adossée à la colline » de Maxime, villa aujourd'hui prise, comme les milliers d'autres, dans le carcan orthogonal des voies de circulation ! Un peu déçues (surtout Gwen), elles passent leur première nuit en Bed and Breakfast et, au matin, Vi veut absolument faire découvrir à Gwen la Napa valley toute proche :

— Oui ma chérie, c'est incontournable, surtout pour vous les Français ! Des vins californiens d'exception, les meilleures caves, il faut visiter…

Il faut donc visiter le véritable bijou de la viticulture américaine qui est là, une fois franchi le mythique Golden Gate, à quelques kilomètres au nord de San Fransisco. Arrivées sur place, elles choisissent de louer des « vino-vélos » pour parcourir la vallée. La virée n'est pas une franche réussite : elles se retrouvent à pédaler dans un peloton composé de nombreux touristes enthousiastes où, aux côtés de Chinois, de Japonais, d'Indiens…, quelques

Français particulièrement drôles animent les arrêts de leurs boutades désopilantes.

Retour aux choses sérieuses, après une bonne nuit de sommeil, dans les montagnes de la Sierra Nevada, avec la seconde visite, pour Gwen, et l'abonnement, pour Vi, au Park National Yosemite. Que dire de ses paysages déchiquetés, de ses escarpements vertigineux, de ses impressionnantes cascades, de ses séquoias géants… et de ses trois millions de visiteurs annuels qui semblent s'y être donnés rendez-vous ces jours-là ? Malgré la splendeur des panoramas contemplés, les deux filles ne regrettent pas de quitter, au bout de deux jours, ces hautes terres particulièrement arpentées.

— Tiens ma chérie, pour redescendre vers chez nous dans le sud, je t'emmène pas très loin et tu ne connais pas… C'est une station de ski très réputée de la Sierra Nevada. Avec Margh, on a y un petit deux-pièces pour aller à la neige quand il arrive à se libérer mais, la plupart du temps, j'y vais plutôt avec des copines… L'hiver, c'est bondé mais à cette saison, tu vas voir, pas de comparaison avec Yosemite et tout aussi joli !

En effet, Mammoth Lakes est un peu plus tranquille surtout, par ces belles journées d'été, dès qu'on s'éloigne du centre et de sa dizaine de restaurants et cafés aux terrasses bondées. Sur les pistes et les sentiers, on « croise » néanmoins pas mal... En trois jours, elles font quelques loops et un trail au travers des lacs d'altitude frangés de conifères, des montagnes aux versants couverts de forêts interminables et aux sommets encore couronnés de neige. Puis, à nouveau la voiture, 300 kilomètres direction sud-est.

— Ah ma chérie, Vegas, je crois me souvenir que vous n'y êtes pas allés la dernière fois… Mais on va plutôt demander à Margh de nous y emmener un autre jour, il connaît comme sa poche. En attendant on s'arrête avant :

c'est dans le même désert, celui des Mojaves, on ne peut pas faire l'impasse, tu te souviens ?

— Oui, Vi, je me souviens. Avant Vegas, c'est la Vallée de la Mort, on ne peut pas faire l'impasse !

En effet, c'est un changement radical de cadre avec la Death Valley : avec ses canyons et ses dunes, ses reliefs décharnés, ses paysages lunaires ; avec ses températures extrêmes ; avec Badwater Basin situé 86 mètres sous le niveau de la mer, la dépression la plus basse d'Amérique du Nord ; et, pour finir, avec la Vallée de la Mort elle-même… et son bain de foule à nouveau assuré ! À Dante's View, le point de vue panoramique incontournable qui surplombe la vallée, Vi et Gwen doivent jouer des coudes pour prendre quelques photos ! À Zabriskie Point où l'ambiance reste très festive, elles décident dans une promiscuité moite et la chaleur presque insupportable de cette fin d'après-midi d'échapper au plus vite… à leur mort programmée ! Il faut trouver un coin pour manger, rouler dans la soirée pour fuir la fournaise et s'approcher de leur prochaine destination tenue secrète par une Vi très joueuse.

C'est à deux pas, à Furnace Street, qu'elles dégottent le restau attendu et se satisfont, après une demi-heure d'attente, d'une table âprement disputée à la marée des touristes venus de Las Vegas. Après avoir mangé sur le pouce, téléphoné et trouvé une guest-house à Baker, elles reprennent la voiture pour deux heures et demie de route.

Le lendemain « à la fraîche », elles se font réveiller à 5 h car, d'après Vi, elles ne sont encore qu'à mi-chemin et si elles veulent profiter de la journée… À la fraîche ? La température matinale est encore supportable mais annonce déjà une nouvelle journée bien chaude… L'hôtesse, venue apporter les toasts, les œufs et le bacon, s'est assise un instant, pour discuter.

— Nous sommes désolées de vous faire lever de si bonne heure, s'excuse

Vi.

— Ici, vous savez, on vit surtout le matin, alors cinq heures-six heures, c'est comme ça tous les jours d'été. D'ailleurs, regardez, vous n'êtes pas les premières debout, dit l'hôtesse en montrant quelques clients déjà installés dans la salle.

— Mais comment faites-vous pour supporter une telle chaleur ? demande Gwen.

— Mais là, il fait plutôt frais…

— Elle parle de la journée, ajoute Vi

— Ah, la journée… Nous sommes habitués, tout simplement, comme je vous le disais, on vit le matin et le soir. Et puis, la chaleur, c'est dans nos gênes, on aime ça : une bonne bassine, une bonne piscine, une bonne trempette dans la rivière ou dans le lac, quand il y en a. Un bon bain de soleil, au bon moment, c'est mieux que de se les geler à longueur d'année, comme dans certains coins ! La chaleur, on aime, et on en est même fiers…

— Comment ça, vous en êtes fiers ? demande Vi

— Oui on en est fiers. Savez-vous que dans la Vallée de la Mort toute proche, on a consigné en 1913 la plus haute température jamais enregistrée aux États-Unis, 56,7 °C, vous entendez bien 56,7 °C !

— Oui on entend bien, 56,7 °C, répète Gwen consternée, sympa pour faire cuire vos œufs sur le plat…

— Je fais partie du conseil municipal et l'on vient d'avoir une super idée, c'est déjà dans les cartons, les plans sont finis mais vous arrivez trois ou quatre ans trop tôt… Repassez vers 1990-91, vous serez stupéfaites ! Je vous assure que ça va attirer du monde, c'est du moins ce qu'on pense au conseil… Pour commémorer ces 56,7 °C, Baker va construire un thermomètre, mais pas n'importe quel thermomètre, un thermomètre d'une quarantaine de mètres de haut !

— Vous devriez choisir 60 mètres, ce serait plus pratique pour y inscrire les degrés, ajoute Gwen à voix basse pour n'être entendue que de Vi.

— C'est vrai que c'est une idée géniale, coupe Vi. Je reviendrai à Baker avec mon mari, c'est promis. En attendant, il faut que nous remettions en

route car même sans thermomètre, la journée va être chaude… Revigorées par le copieux petit déjeuner et par l'idée de quelques heures encore tièdes, elles se remettent en route vers la destination secrète.

— Tu te rends compte, Vi, un thermomètre géant ! Ils n'ont pas assez du désert, il leur en faut encore…

— À chacun sa tasse de thé, ma chérie, chaude ou glacée… Et ici la nature a choisi le bouillant, alors les hommes suivent…

— Bon, maintenant Vi, tu vas enfin me dire ce qu'on va voir ?

— Eh bien, ce n'est pourtant qu'à 2 heures de Los Angeles mais avec Margh on n'est jamais allé visiter… Ça semble être l'occasion, non ? C'est un Parc, celui de Joshua Tree, et c'est surtout presque sur notre route pour rentrer.

— Et qu'y a-t-il à voir ?

— Eh bien, il y a là un arbre qui ne pousse qu'au sud-ouest des États-Unis, une plante endémique comme dirait mon intello de mari, une espèce de yucca qu'on appelle l'arbre de Josué.

— Des yuccas, y'en a dans le jardin de ma grand-mère, si tu veux je t'emmènerai Vi…

— Oui mais là, c'est une espèce rare de yucca, adaptée pour vivre dans le désert…

— Ah non, pas encore le désert, avec deux milles péquins accrochés à nos basques ! Tout Vi, sauf le désert, on a assez cuit comme ça…

— Ah bon, je pensais que ça pouvait t'intéresser, mais c'est vrai, des yuccas… Alors, puisque tu ne veux pas de mes yuccas, je change le programme ! Il est encore temps d'aller à Palm Springs, c'est juste à côté de Joshua Tree. Il faut y être avant dix heures. Je connais bien, on l'a pris plusieurs fois avec Margh et tu vas voir, ça va te plaire…

— Et c'est quoi cette fois ce « on l'a pris » ? Le petit train touristique bourré de visiteurs en goguette ?

— Non, non, non…, surprise, surprise, tu vas voir…

Elles arrivent à Palm Springs vers 8 heures, Palm springs et ses palmiers

bien sûr, mais aussi ses bars, ses restaus, ses terrasses déjà bruyantes, et son atmosphère déjà presque étouffante.

— Là, Vi, tu plaisantes, on ne va pas encore rester là sous le cagnard ! Tu m'avais promis…

— Non, non, il faut sortir de la ville, on y est presque : en route pour l'aventure, ma chérie, et pour la fraîcheur…

À Valley Station, vers 9 heures 30, elles ont tout juste le temps de grimper dans la dernière navette du Palm Springs Aerial Tramway, un des plus grands téléphériques rotatifs au monde.

— Tu vas voir, Gwen, accroche-toi, j'espère que tu n'as pas le vertige ! Il grimpe du canyon de Chino, 800 mètres d'altitude et 40 °C en journée à Mountain Station, perchée à plus de 2500 mètres et moins de 20 °C, une véritable aubaine pour des petites natures comme nous !

Une fois encore, elles ne sont pas les seules à avoir entendu parler de l'ascension en téléphérique et du bain de fraîcheur à l'arrivée. Elles s'engouffrent avec le flot des 80 visiteurs que peut contenir la cabine : si elle tourne bien sur elle-même pour permettre d'admirer tout le paysage, elle n'est pas encore capable de se dilater pour éviter les contacts entre passagers ! Néanmoins, l'intérêt c'est qu'écrasé contre les autres, on ne voit pas vers le bas l'abîme qui se creuse sous les pieds, Coachella Valley, le désert de Sonora et, dans le lointain, Palm Springs…

Pendant les 15 minutes de montée, les échanges vont bon train dans la promiscuité de l'habitacle. Gwen comprend parfaitement les conversations malgré le fort accent américain. Elle a fait de l'anglais en première langue pendant toute sa scolarité et elle s'y est particulièrement intéressée du fait de sa double nationalité. Néanmoins, son parler est loin d'être au niveau de son écoute car suivre de la seconde à la terminale les cours de monsieur Lagoutte, originaire de Guéret et à l'anglais quelque peu creusois, ne l'a guère aidée à parfaire sa pratique orale. Toujours est-il qu'au

terme d'une conversation engagée entre Vivian, Gwen et une vieille femme malicieuse et grisonnante, cette dernière déclare, saisissant Gwen sous le bras et jetant un sourire complice à Vi :

— C'est vraiment charmant cet accent, une véritable « *frenchy little mouth* » avec des intonations à la Môôôrice Chevalière et des petits airs so candides… Quelle ravissante jeune femme !

Arrivées au sommet, Vi saisit à son tour Gwen sous le bras et, l'entraînant loin de la cabine et de la vieille dame qui les salue par des petits signes de la main, lui glisse à l'oreille :

— C'est vrai que tu es ravissante ! Mais ma chérie, elle a raison : il va falloir travailler ton accent, manger un peu plus les consonnes, moins planter des rangées de clous comme tu le fais… ; et aussi apprendre à placer tes *tonic stresses*, tes accents toniques aux bons endroits, sur les bonnes syllabes !

— Ah… Parce que tu ne l'apprécies pas mon charmant petit accent ?

— Un peu trop franchouillard, madame Môôôrice Chevalière…

Moutain Station, ce sont bien sûr des restaurants avec terrasses panoramiques où les touristes s'installent pour la journée avant de redescendre. Les plus motivés montent en cinq minutes de marche jusqu'au Grubbs Viewpoint où la vue est à couper le souffle. Les plus téméraires partent pour les deux ou trois kilomètres des deux petits trails proposés. Mais Moutain Station, à 2595 mètres, c'est également un point de départ possible pour les pentes et le sommet du mont San Jacinto qui culmine à plus de 3300 mètres d'altitude et pour des températures qui ont le bon goût de descendre encore, encore…

— Bon Gwen, pour sortir des petites boucles à pied, il faut un permis de randonnée. On en prend un tout de suite au bureau des rangers. Ensuite,

on s'attaque vite fait à un second petit déjeuner en terrasse pour ne pas partir le ventre creux et on se lance pour la journée ?

— On se lance Vi, loin du monde et de ses vicissitudes et surtout, loin de la foule et du cagnard !

Cette journée-là, sans monter au Pic San jacinto, Gwen et Vi qui sont d'un naturel sportif, se dépensent et marchent sans compter : elles arpentent les plateaux dénudés émaillés de blocs granitiques ; elles pénètrent les *chaparrales*, ces maquis formés de broussailles et de buissons épineux ; elles grimpent les versants couverts de champs de rocailles et bordés de parois rocheuses ; et, jusqu'au retour, elles pénètrent les grandes forêts de pins de Jeffrey, accompagnées par leur odeur naturelle, selon les uns, de vanille, selon les autres d'ananas ou de pomme. À vingt heures, courbaturées mais comblées, elles reprennent une des dernières navettes. Et c'est un peu avant minuit qu'elles reviennent à Manhattan Beach où Margh, prévenu par téléphone, a préparé de quoi calmer leur faim de louves.

Samedi 4 juillet 1987

— Allo, Sami… C'est Gwen. Je n'ai pas pu t'appeler avant, on revient d'une virée de neuf jours avec Vi. On était crevées, on s'est levées très tard puis on a été à la mer tout l'après-midi. À notre retour, il était encore trop tôt pour t'appeler. Nous n'avons pas mangé de bonne heure car Margh était en retard. Nous venons tout juste de finir. Je ne te réveille pas ?

— Non, non, il est 8 heures. Je potasse déjà depuis une heure… Et toi, il est quelle heure ?

— 23 heures, Margh est parti se coucher mais nous, nous ne sommes pas prêtes d'y aller ! Nous sommes installées sur le bord de la piscine, il fait super bon et nous sirotons une sorte de cocktail génial que Vivian a concocté. Tu veux goûter ?

— Oui, c'est ça, j'arrive…

— Ben oui, viens nous rejoindre, ce serait super ! Vi m'a même dit que tu lui manquais…

— Tu sais très bien que j'ai des exams jusqu'à la fin de la semaine prochaine, jusqu'au 9 pour être plus précis.

— Je sais, je sais, mais on peut toujours rêver… Et après ? Tu vas peut-être faire un effort…

— Non, non, je suis claqué, le bachotage et tout. Il faut que je me remette et puis moi, tu sais, les voyages, la chaleur et mon père qui n'est jamais là… Ah aussi ! Je voulais t'en parler… Je suis invité par Galice la deuxième quinzaine de juillet. Ses vieux lui passent leur résidence secondaire en banlieue : cent bornes de Paris, au vert, barbecue, terrasse et piscine… Je crois que je vais y aller.

— Piscine…, mais pas de palmiers comme ici !

— Pas de palmiers, mais il y aura aussi Gus et Rapha et deux trois potes de la fac. On doit fêter la relaxe après cinq années de travaux forcés à l'Ensa et, je l'espère, ce diplôme d'architecte qu'on attend tous !

— Dadé n'est pas de la partie ?

— Non, pas de Dadé ! Comme à son habitude, Galice vient de le larguer.

— En tout cas moi, je me plais drôlement ici, même si c'est nul que tu ne viennes pas. *Mea culpa* ! J'aurai dû choisir un baroudeur, pas un casanier du Sentier… D'ailleurs, ta mère va bien, à Barbès ? La fripe aussi ? Bien…, bien… En attendant, moi je vais certainement rester jusqu'à fin juillet, peut-être même fin août. Vi n'arrête pas de me tarabuster, on rigole trop toutes les deux !

— Tu as raison, Gwen, profite, profite, avant la rentrée et que les petits monstres s'accrochent à tes basques ! Allez bisous, il faut que je m'y remette, j'ai des poutrelles à chevaucher et encore désolé, les States, maintenant, ça ne me branche vraiment pas, on reverra ça plus tard. On se téléphone…

— Ok Sami, on se téléphone. Nous cette semaine, on va surtout chevaucher les vagues…

En effet, Vi et Gwen, échaudées par trop de voiture et de déserts, prévoient de ne plus bouger pendant la semaine qui vient : flemmarder, profiter de la maison, de la plage, faire des virées à L.A., les cinémas, les musées, peut-être descendre jusqu'à San Diego mais ça s'arrête là…

L'essentiel des nouvelles destinations est on ne peut plus simple : des chambres à l'incroyable living, presque aussi grand qu'une maison, confortable et douillet comme un lit gigantesque, lumineux comme un phare avec ses immenses baies vitrées ouvertes sur l'extérieur ; du living à la piscine encadrée de palmiers ; de la piscine à la plage où l'on va à pied ; de l'océan à la maison et Polliwog Park situé à deux pas. Vi et Gwen vont régulièrement dans ce « théâtre de verdure » démesuré, surtout pour assister à des concerts.

Tout proche de Manhattan beach, Los Angeles reste bien entendu la cible privilégiée des sorties. Vi qui ne craint pas de conduire en ville y emmène Gwen tous les deux jours ou presque. En plus des boutiques de mode, elles traînent dans les quartiers culturels, comme Arts District où Gwen découvre un Street art déjà florissant, les quartiers branchés, les enclaves ethniques toujours très animées et souvent très « little » : Little Saïgon, Little Tokyo, Little Armenia, Little Ethiopia, Echo Park et son quartier Philippin… Bien entendu, on ne peut ignorer Hollywood. Gwen a déjà visité et elles y retournent : c'est l'incontournable *Walk of Fame* où les stars ont laissé leurs empreintes ; les studios Universal ou Warner Bros où s'ouvrent les coulisses du cinéma.

Cette fois, Vi entraîne Gwen, et c'est une première, à l'Observatoire Griffith qui permet un large coup d'œil sur les étoiles. De là, s'offre également un splendide panorama allant du centre-ville à la Baie de Santa Monica, avec son immense plage qui incarne à elle seule le rêve californien, les Beach Boys et la surf culture. Le vaste parc de l'observatoire permet de sillonner les collines alentours par de nombreux chemins de randonnée particulièrement fréquentés par les Angelinos. Ce jour-là, au sortir du

planétarium, Gwen et Vi décident de grimper par un des itinéraires dédié pour apercevoir le mythique *Hollywood Sign*, cette enseigne devenue aussi symbolique de Los Angeles que l'est la *Statue of Liberty* à New York. À la vue des lettres, Gwen et Vi épellent en chœur et hurlent comme deux gamines satisfaites de leur dernier coup :

— H-O L-L-Y W-O-O-D !!!

Mais quel que soit l'attrait de Los Angeles, la cité des Anges ne peut rivaliser avec un concurrent systématiquement associé aux solides partenaires que sont le bleu du ciel, le soleil, le sable et l'océan : il s'agit de la vague, de la houle, du *swell* en anglais, bref de la glisse… Et les deux Beach Girls n'ont jamais à se faire prier pour défendre les couleurs de la maison *Étang vert (« Greenpool » en anglais dans le texte)* ! La glisse, avec le tennis, le jogging, les salles de fitness et la course dans les boutiques, compte donc parmi les drogues auxquelles Vi est addict. Elle entraîne régulièrement Gwen à son club de Manhattan Beach où, telles des guerrières modernes, elles enfourchent leurs montures en polypropylène ou en polyéthylène, selon le goût ou l'humeur du moment. Enfourchent ? C'est un grand mot car, pour prendre les vagues en bodyboard, on reste allongé sur la planche. Vi pratique également le *Drop knee* où l'on pose un genou sur le flotteur, tout en répétant qu'elle n'est plus assez souple pour se mettre au surf. En effet, la discipline est plus risquée et si Vi est très sportive, elle est également un peu froussarde.

— À 45 ans, ma chérie, ce n'est plus de mon âge…

Alors, elle est en admiration devant les surfeuses et les surfeurs du club. Elle les vénère comme des dieux et elle les suit souvent dans les compétitions. Elle est aussi un peu chauvine et répète à qui veut l'entendre :

— Oui, on n'arrête pas de nous rebattre les oreilles avec les plages de

Santa Monica et de Venice Beach, mais qu'est-ce qu'elles ont de plus que la nôtre, à part d'être plus proches de LA, tu peux me dire ?

Poussée par cette admiration sans bornes pour la gente dressée sur l'eau, Vi propose au bout de quelques journées passées à prendre et reprendre les vagues :

— Toi, ma chérie, tu te débrouilles bien et tu es jeune. C'est le moment d'essayer le surf. Je vais en parler à Garry, le moniteur du club, il est excellent. Tu vas voir, il suffit de se jeter à l'eau !

Se jeter à l'eau, c'est le cas de le dire, plus souvent que de raison ! Mais Gwen persévère et, grâce aux conseils bienveillants de Garry et malgré quelques éraflures, ne lâche pas l'affaire, s'accroche à sa planche comme la moule à son rocher. Au bout de quelques séances, elle tient debout sur le surf qui suit la crête de la vague, elle glisse encore un peu chancelante mais toujours debout, sous les encouragements de Vi qui s'époumone de la rive :

— Ma chérie, tu vas devenir une vraie championne si tu continues, « ma » vraie championne.

Et Gwen continue, prend un peu plus d'expérience et commence à surfer les vagues avec les autres…

4 QU'EST-CE-QUE BERT GÉVRARD TRAFIQUE ?

Vendredi 10 juillet 1987

En fin de semaine, le vent s'est renforcé, la houle est plus forte. Ce matin-là, Gwen hésite à se lancer, elle tente le coup tout de même, elle ne devrait peut-être pas… Elle prend une vague, deux vagues, trois vagues. À la quatrième, elle est prise dans un rouleau comme dans le tambour d'une machine à laver. Elle tourne sur elle-même aveuglée par l'écume, littéralement essorée, touche le sol, une fois, deux fois, racle le sable du bord. Pour finir, elle voit surgir à hauteur de sa tête la planche de surf, portée par le flot et propulsée par le cordon attaché à sa cheville qui agit comme un vrai élastique. Elle ne sent rien sur le coup, peut-être une jambe éraflée qui la chauffe. C'est à la tête de Vi qui la regarde médusée qu'elle comprend qu'il y a autre chose.

— Ma chérie, ma chérie… Mais tu as la tête en sang. Ça va ?

— Oui ça va, juste un peu retournée ! Je n'avais même pas remarqué pour ma tête… Là, je commence à sentir le coup, c'est la pointe de la planche qui m'a percuté…

— Faut pas rester comme ça ! Mon Dieu, viens vite, on va voir Garry, il doit être au local : il va déjà te nettoyer la plaie et mettre de la pommade hémostatique, c'est ce qu'il faut faire pour commencer. L'arcade, ça saigne beaucoup, c'est impressionnant mais souvent, ce n'est pas bien méchant. De toutes manières, j'appelle Margh pour qu'il rentre ce midi et qu'il jette un coup d'œil. Il va râler…

À treize heures, alors que ce n'est pas dans ses habitudes, Margh revient donc manger et, avant de passer à table, regarde l'arcade de Gwen.

— Ah, ça y est ! Vos activités habituelles ne vous suffisent plus ! Vous vous êtes mises à la boxe ! Eh bien, tu t'es bien arrangée ! Et surtout continue…, maintenant que tu as la tête de l'emploi !

— Mais non, Margh, c'est en faisant du surf…

— Je sais, je sais, Vi m'a dit au téléphone. Je plaisante, Gwen, je plaisante ! Bon, il n'y a rien de très grave, dit Margh qui, du pouce, soulève délicatement le sourcil blessé. Deux points devraient suffire, mais il faut réparer ça proprement. En attendant, j'ai un boulot fou et cet aller-retour à mi-journée perturbe mon planning. Vi, tu vas emmener Gwen au P.M.M.C. après manger et je vais trouver un créneau pour la recoudre.

— Mais, Margh, ça ne m'arrange pas du tout ! Tu sais bien que le vendredi après-midi j'enchaîne la salle de fitness, mon cours de tennis et l'esthéticienne ici, à Manhattan Beach. Gwen devait d'ailleurs m'accompagner. Avec notre virée, j'ai déjà raté deux vendredis… Et toi tu retournes au P.M.M.C…

— Ok, c'est d'accord, c'est d'accord… Je l'emmène, Vi, mais tu fais ch… ! Je ne pars pas chez le coiffeur, moi ! Et toi, Gwen, l'après-midi risque d'être longue, on ne va pas pouvoir rentrer avant 19 h 00… Ça m'embête pour toi mais j'ai des tonnes de patients et je ne peux pas me défiler. Il va falloir que tu te débrouilles toute seule, emmène un bouquin…

— Ne t'inquiète pas, Margh, je peux attendre et je prends de quoi lire. Et si tu me fais les points assez tôt, j'irai peut-être faire un tour dans L.A, je suis une grande fille...

— Ok, je vais faire mon possible…

— Je commence à connaître les lignes de bus et la ville, je serai revenue pour la fin d'après-midi. Et toi, Vi, fais tes trucs ! Tu t'es déjà bien assez occupée de moi…

— C'est sûr ? Tu ne m'en veux pas, ma chérie ?

— Bien sûr que non, Vi ! Si je trouve, je te ramènerai même un petit souvenir de L.A….

— Bon, allez Gwen, on mange sur le pouce et on file ! L'après-midi va être chargée…

Le Pacific Mercy Medical Center (P.M.M.C.) est une sorte de monstre hospitalier, privé comme d'ailleurs la plupart des cliniques aux States. Un

nombre surprenant de praticiens œuvrent ici : des généralistes comme Margh aux spécialistes et chirurgiens, à temps plein comme Margh ou pour des interventions ciblées, voire innovantes, d'où l'énormité de la structure. Situés à la périphérie est de Los Angeles, ses deux tours colossales et ses multiples pavillons spécialisés crèvent la gangue minérale d'un véritable labyrinthe exclusivement composé de parkings à n'en plus finir. Thésée lui-même ne serait pas à l'aise… En revanche, Margh a les codes : depuis dix ans, il travaille à la tour II, il a sa place de parking réservée, il connaît les entrées, les secteurs et les ascenseurs comme sa poche.

Une fois la voiture garée, Gwen et Margh franchissent des portes monumentales, ils passent le hall d'accueil général, le bureau des entrées, la salle des urgences, quelques coursives anonymes et corridors identifiés par une lettre. Le médecin entraîne Gwen, toujours au rez-de-chaussée, au travers d'un long couloir borgne qui distribue, sur un de ses côtés, une enfilade de portes numérotées.

— Ce sont des box d'attente. C'est très fonctionnel et ça valorise des espaces qui auraient été perdus… Je me demande pourquoi ce genre de système n'est pas développé dans toutes les cliniques ? Merci le P.M.M.C., c'est tout simple et super pratique surtout quand il y a affluence. Je me suis renseigné avant de quitter la maison, il n'y a pas foule aujourd'hui. On peut s'installer où on veut… Tiens, tous ceux-là sont libres, le 98 ça te va ? Vas-y, entre…

L'aménagement et la taille de la pièce sont en effet élémentaires : deux mètres sur quatre, juste de quoi disposer un lit simple et deux fauteuils, deux cloisons épaisses comme du papier à cigarette pour séparer des deux boxes mitoyens, pas de fenêtre.

— Bon, installe-toi, je te laisse bouquiner, moi j'ai mon cabinet au 5ème. Je pousse juste la porte, pas besoin de fermer au loquet. Personne ne va venir t'embêter, les trois-quarts des boxes sont vides ! Et puis je reviens très vite, dès que j'ai un trou, je te fais les points. Il y a une petite salle de soin

au bout de chaque couloir.

— Au bout de chaque couloir ?

— Eh oui Gwen, il y a 4 couloirs, 200 boxes au total et tu sais qu'au retour du week-end, ils sont parfois tous pleins ! Ici on fait tout en grand, P.M.M.C. oblige… Alors, attends-moi bien sagement, ne sors surtout pas toute seule, tu risquerais de te perdre et là, attention au minotaure ! ajoute Margh tout sourire en s'éloignant dans le couloir.

Gwen s'installe sur l'un des fauteuils en simili cuir et commence à feuilleter le roman qu'elle a apporté. 15 h 30…, 16 h 30…, déjà presque deux heures qu'elle attend et toujours pas de Margh à l'horizon ! La virée à Los Angeles risque d'être rapide.

Le cours de ses pensées est brusquement interrompu par du bruit dans le box d'à côté, deux personnes ? On tire des fauteuils, on s'assoit… Les cloisons sont si fines qu'elle se sent presque installée à leurs côtés ! Gwen, bêtement surprise, pense avec soulagement que les visiteurs auraient pu tout aussi bien choisir son box puisque la porte en est juste poussée… Prise au dépourvu par la situation déplaisante, consciente de sa présence insoupçonnée, elle se fige et, tout ouïe, se réfugie dans le plus grand des silences.

— Salut frérot, content que tu aies pu trouver un petit quart d'heure pour te libérer entre deux anesthésies. Mais ça ne pouvait pas attendre et, comme d'hab, je ne pouvais pas te dire ça au téléphone. Ces boxes sont une véritable aubaine, surtout quand il n'y a quasi personne comme aujourd'hui, tu ne crois pas Lee ?

— Oui, dans mon service comme l'autre fois, c'est trop risqué ! Tout le monde nous connaît, y'a plein de soignants partout et toujours une oreille qui traîne… Ici, non seulement ce n'est pas très loin, mais en plus aujourd'hui, c'est carrément intime. Bien vu Allen, alors…

Les frères Mortimer, Lee et Allen, la quarantaine tous les deux, sont deux

praticiens parmi tant d'autres au service du P.M.M.C. Le premier travaille à plein temps au Pacific Mercy comme anesthésiste. Le second est spécialiste en chirurgie viscérale et digestive. Il a son propre cabinet en ville où les patients viennent pour les premières consultations et le diagnostic, puis le suivi individualisé. Pour les opérations, Allen passe par le Pacific Mercy où ses interventions sont programmées chaque fin de semaine, le jeudi et le vendredi.

— Donc je voulais te dire, Lee, c'est pour ce soir ! Bert Gévrard nous fait livrer la marchandise au pavillon Hygie, comme d'habitude, dans notre petite clinique très privée du sous-sol B…

— Ce pavillon a beau être désaffecté et plutôt isolé, il est tout de même dans l'enceinte du Pacific, à force, on va se faire repérer, Allen.

— Non, je ne crois pas. Je suis assez de l'avis de Gévrard. Le Pacific est une véritable usine à gaz. Il y a du monde partout, le jour comme la nuit. Alors, quoi de mieux pour ne pas se faire repérer, noyés dans la masse comme on dit. Et puis, nous prenons des précautions : qui pourrait suspecter des blouses blanches d'aller dans ce bâtiment ? Seulement quelques cadres savent qu'il est désaffecté.

— Oui mais là les cadences s'accélèrent, presqu'une fois par mois, maintenant ! Il exagère, Gévrard, ce n'est pas lui qui prend les risques…

— Ce n'est pas lui qui prend les risques, Lee, mais c'est toi qui empoches le pognon. Il faut savoir ce qu'on veut, ta villa à Venice Beach, plein front de mer, elle ne va pas se payer toute seule, non ?

— Humpf…, fait Lee en soupirant. Lui non plus ne doit pas être à plaindre ! Et qu'est-ce qu'on a, cette fois-ci ?

— Trois Colombiens et un Portoricain, récupérés pendant leur passage de la frontière. On a six prélèvements à faire.

« *We have six organ retrieval*s…», Gwen a beau se creuser les méninges, elle ne comprend tout d'abord pas ce *« retrievals »*, bien qu'elle commence à avoir de sérieux doutes.

— Six prélèvements ? Là, il abuse Bert, c'est du travail à la chaîne !

— Six prélèvements et six pièces de plus à ta villa ! On a besoin de quatre foies, un pancréas et un intestin grêle. À cinq heures, ses sbires récupèrent le tout, les organes et les clients et hop, retour au Mexique !

Là, Gwen comprend très bien et, sous le coup, laisse échapper son livre qui tombe au sol avec un bruit épouvantable. La conversation s'est arrêtée net dans le box voisin. En moins d'une seconde, elle comprend ce qu'il lui reste à faire : ni une, ni deux, elle s'extrait du fauteuil, pousse la porte et se jette en courant dans le couloir. La porte du box voisin s'est également ouverte, libérant deux diables qui se lancent à la poursuite de Gwen en vociférant :

— *Hep, miss, wait a minute, please !*

— *Sorry !* répond Gwen un œil jeté en arrière mais poursuivant sa course, *I am very, very late ! I have to go, I'am expected…* (*en anglais dans le texte*).

Gwen, dans sa fuite, bouscule deux soignants qui arrivent à contre-sens.

— *Need help, miss ?*

— *Yes, those two !* lance Gwen en se retournant une dernière fois vers ses poursuivants.

Alors que les infirmiers, faisant front, bloquent le passage, Lee et Allen ralentissent le pas pour aller à leur rencontre.

— Besoin de quelque chose, messieurs ? demande un infirmier (*en français dans le texte à nouveau*).

— Non, nous sommes médecins, dit Allen en montrant son badge, et cette patiente a juste oublié quelque chose. Tant pis pour elle…

Les soignants passés, Lee s'apprête à reprendre la poursuite mais Allen l'arrête en lui prenant le bras.

— Trop tard, elle a trop d'avance ! Dans le dédale des couloirs, c'est chercher une aiguille dans une botte de foin. D'autant qu'elle a pu filer comme se cacher dans n'importe lequel de ces boxes. On ne va pas s'amuser

à tous les faire ! En revanche, on retourne visiter le sien, on ne sait jamais…

Ils reviennent sur leurs pas et poussent la porte du box n° 98 d'où Gwen vient de s'échapper. Et en effet, elle a oublié quelque chose…

— Un livre, et un livre en français, constate Lee en ramassant le bouquin, c'est une piste…

— Une Française, Lee, ce n'est pas une piste, c'est une chance. Elle n'a pas dû comprendre grand-chose à notre discussion, surtout qu'on ne parlait pas fort…

— Elle parlait pourtant anglais, Allen, tu l'as bien entendu, dans le couloir !

— Oui, mais tu as vu son accent, Lee ! Je crois bien qu'on ne risque pas grand-chose…

— Ça vaut peut-être mieux d'en parler à Gévrard ?

— Oui, pour qu'il annule ? Il n'en est pas question, Lee. Pense plutôt à ta villa, et moi je pense à ma petite cagnotte pour l'achat de ma future Porsche ! On ne change rien et même si elle a entendu quelques bribes, on opère dans 5 heures, qu'est-ce qu'elle a le temps de faire ?

À 17 h 15, quand Margh arrive au box 98 tout désolé pour son retard, il le trouve vide et personne autour pour lui dire quoi que ce soit.

Après avoir enfilé moult couloirs, franchi deux passerelles, traversé plusieurs halls, Gwen, complètement perdue, réussit enfin à trouver une sortie située à l'arrière de la tour II, sous les urgences. Aller rejoindre Margh au 5ème ? Risquer d'être repérée et l'impliquer dans cette histoire sordide ? Il n'en n'est pas question ! Tout en vérifiant qu'elle n'est pas suivie, elle rejoint la station de bus la plus proche et monte dans le premier car en direction du centre-ville. Elle s'assoit derrière le chauffeur pour pouvoir être conseillée sur l'arrêt où descendre. Que doit-elle faire ? La conversation surprise tourne et retourne dans sa tête. En a-t-elle bien compris le sens ? Les mots entendus reviennent par paquets, *« liver, pancreas, intestine,*

organs… », pas de doute, il s'agit bien d'un trafic d'organes, elle n'a pas rêvé… D'ailleurs pourquoi ces deux types, apparemment deux médecins, l'auraient-ils poursuivie si l'histoire n'était pas louche. *« Three Colombians, one Puerto Rican »*… Ils vont tuer des gens, en tout cas sacrément les charcuter, ce soir… Rentrer chez Vi et Margh comme si de rien n'était ? Inventer une petite histoire pour son absence de cet après-midi ? Non, non, ce n'est pas possible… Elle va certainement se foutre dans la merde, c'est sûr, mais il faut qu'elle fasse quelque chose…, et vite !

— Pardon monsieur, y a-t-il un commissariat de police sur la ligne ? demande Gwen en se penchant vers le chauffeur.

— Ah, Française ? En vacances… Oui, il y a la Division Hollenbeck, dans 5 stations. Voulez-vous que je vous y arrête ?

— Oui, je veux bien, c'est gentil et en effet je suis en vacances.

Gwen, un peu contrariée, pense qu'il va vraiment falloir qu'elle travaille son accent au plus vite…

— On ne vous a pas volé, au moins ?

— Non, non, ne vous inquiétez pas, vous êtes gentil…

À Hollenbeck Police station, après le contact d'usage au guichet, l'agent d'accueil indique à Gwen deux ou trois chaises rangées au fond d'un couloir.

— Installez-vous là-bas, mademoiselle, un inspecteur va venir vous chercher, ça ne devrait pas être long.

Ça y est, ça remet ça, pense Gwen en s'asseyant, c'est la journée couloir du temps perdu, je dois être abonnée ! Je me doutais bien qu'en venant ici, ça n'allait pas s'arranger. Gwen ne croit pas aussi bien dire... Pourtant, moins de cinq minutes après, un inspecteur la convie à entrer dans son bureau.

— Je vous écoute mademoiselle Lankerloc'h, commence l'inspecteur Allan Badavi (son nom est écrit sur une tablette posée sur le coin du bureau) en lisant la petite note rédigée à l'accueil.

— Je viens du Pacific Mercy Medical Center…

— On dit P.M.M.C., mademoiselle Lankerloc'h, ici on dit P.M.M.C….

— Ça se voit tant que ça que je suis étrangère, répond Gwen un peu agacée.

— Ça s'entend surtout, mademoiselle Lankerloc'h, mais c'est charmant ce petit accent. Excusez-moi, continuez, je prends un formulaire pour tout consigner…

— J'attendais dans un box pour me faire recoudre, dit-elle en montrant son arcade, et j'ai surpris une conversation dans le box voisin.

— Jusque-là, rien de bien extraordinaire, mademoiselle Lankerloc'h… Et que disait donc cette conversation, car je suppose que c'est là où vous voulez en venir ?

Irritée par le tour que prend sa déposition et le ton narquois de son interlocuteur, Gwen décide, arcade oblige, d'asséner un direct du gauche à l'inspecteur Allan Badavi qui, n'étant pas sur la défensive, le prend en pleine face :

— J'ai entendu deux médecins parler de trafic d'organes, de quatre migrants sud-américains qu'ils vont ouvrir, c'est pour ce soir. Vous voyez mieux où je veux en venir, inspecteur Badavi ?

L'inspecteur Allan Badavi, littéralement sonné par ce qu'il vient d'entendre, ne rigole plus du tout :

— Reprenez, mademoiselle Lankerloc'h, reprenez plus lentement… Vous êtes sûre de vous ?

— Oui, je suis sûre de moi, ils m'ont même coursée dans les couloirs quand ils ont repéré ma présence dans le box voisin, mais j'ai réussi à les

semer.

— Ils vous ont vue alors ?

— Oui, ils m'ont vue, et ils m'ont même entendue ! Car comme ils me demandaient d'arrêter, pour sauver les meubles, je leur ai répondu que j'étais pressée, qu'on m'attendait…

— Oh là là ! Pour sauver les meubles ? balbutie l'inspecteur Badavi anéanti. Allez, reprenons tout ça depuis le début, plus en détail.

Au terme du récit de Gwen, l'inspecteur décroche le téléphone en lissant sa fine moustache latino.

— Allo, le P.M.M.C., ici l'inspecteur Badavi de la division Hollenbeck, vous avez bien dans vos services deux praticiens qui sont frères, Allen et Lee. Il me manque leur nom pour rédiger un rapport, vous pourriez me renseigner ?

Après un petit temps d'attente pris par l'hôtesse pour consulter le registre du personnel, elle répond :

— Oui, il s'agit d'Allen et Lee Mortimer, le premier est chirurgien digestif, le second anesthésiste. Ça vous suffit ?

— Oui, c'est parfait madame, merci beaucoup, dit l'inspecteur en raccrochant. Oh là là ! Allen et Lee Mortimer travaillent bien au P.M.M.C., l'un chirurgien digestif… Vous me dites le pavillon Hygie, ce soir… Après votre course poursuite, c'est fort probable qu'ils aient changé leurs plans… Mais, même dans le doute, il faut qu'on intervienne. Quatre vies, on y va ce soir… Merci encore mademoiselle Lankerloc'h, merci. Même si nous allons sans doute faire chou blanc, je finis d'écrire votre déposition et de toute façon, on vous recontacte au plus vite. Votre adresse, s'il vous plaît ?

— Ah oui, j'ai oublié, rajoute Gwen, mais vous m'avez un peu stressée tout à l'heure : dans leur discussion, ils ont parlé du commanditaire, un certain Bert…, Bert Gévrard, ça peut peut-être vous être utile ?

— Si ça peut nous être utile ? Bert Gévrard, si ça peut nous être utile ? répète le commissaire Allan Badavi qui, totalement abasourdi par cette dernière révélation, saisit le combiné.

— Allo, le L.A.P.D. Central, c'est Badavi de l'Hollenbeck, passez-moi la Métro, l'inspecteur Jeffray Danan, oui j'attends… Allo Danan, c'est Badavi d'Hollenbeck. C'est toujours toi qui t'occupes du dossier Gévrard ? Oui ? Alors débarque au galop à la Division, j'ai du lourd, un témoin, oui… Et ça ne peut pas attendre, on a peut-être un flag pour ce soir, au P.M.M.C., pointe-toi fissa !

Un quart d'heure plus tard, les officiers Jeffray Danan et Collinn Palmer de la Division Metropolitan du Los Angeles Police Departement (L.A.P.D.) poussent la porte du bureau de l'inspecteur Badavi, s'installent sans retirer leurs manteaux et parcourent rapidement la déposition jetée devant eux par leur collègue. Une fois seulement sa lecture terminée, l'inspecteur Danan tend une main ouverte en direction de Gwen.

— Bonjour mademoiselle Lankerloc'h. Alors c'est vous qui avez entendu ces vilaines conversations ? Après ça, on aurait presque envie de se soigner soi-même ! Vous pouvez dire que vous avez mis la main sur un gros poisson, un très gros poisson… Et j'espère que vous allez nous servir ce soir le menu fretin, ces frères Mortimer et par la même occasion, le gros requin avec beaucoup, beaucoup de mayonnaise, on adore ça au L.A.P.D. ! Je plaisante, mademoiselle Lankerloc'h, un trafic d'organes, ce n'est déjà pas banal, mais Bert Gévrard dans le coup, c'est inespéré. On essaie de le coincer depuis des années, deux passages au tribunal déjà et à chaque fois, il s'en sort au nez et à la barbe des magistrats ! Alors, notre Bert est toujours dans la nature, trempe dans toutes les combines, fait toujours ses petites affaires, ou je devrais plutôt dire ses grosses affaires, sans être inquiété le moins du monde ! C'est énervant, je vous assure, ce n'est pas un requin, c'est une véritable anguille qui passe toujours au travers des mailles du filet… Et là, vous vous rendez compte, vous nous l'apportez peut-être tout cuit sur un

plateau d'argent !

— Je me rends compte que mes vacances sont en train de prendre un drôle de virage. Il fallait que ça tombe sur moi ! Mais il fallait aussi que je vienne vous voir, je ne pouvais pas laisser faire ça… Il se passe quoi maintenant, inspecteur ?

— Il se passe quoi ? répond Danan. Eh bien, il y a deux possibilités, mademoiselle Lankerloc'h. Soit ce soir, on ne trouve personne au pavillon Hygie parce qu'ils pensent que vous les avez dénoncés et c'est très moyen. Nous n'avons plus qu'à lancer une enquête sur eux, et ça risque de durer longtemps car ils vont se méfier. Dans ce cas, vous pouvez reprendre tranquillement vos vacances. Soit ils estiment que vous n'êtes pas dangereuse, parce que votre délai de réaction est très court, à peine cinq heures ; et aussi parce que vous n'avez sans doute pas tout compris de leur conversation. Car, excusez-moi de vous le dire aussi franchement, mais ça s'entend bien que vous êtes Française…

— Vous croyez ? À force de me l'entendre dire, je vais commencer à le croire… De toutes manières, s'ils sont retournés dans mon box, ils le savent, c'est sûr ! Je ne vous l'ai pas signalé, mais j'étais en train de lire et mon livre m'a échappé des mains. C'est le bruit de sa chute qui les a alertés. Quand je suis sortie de la cabine, dans mon affolement, j'ai oublié le bouquin et, bien entendu, vous vous en doutez, il est en français…

— C'est bien pour ça qu'il y a peut-être encore une chance de les coincer ce soir. D'ailleurs, ils ne se sont pas vraiment acharnés à vous poursuivre, ils se sont vite raisonnés d'après ce que vous nous dites. Ce revirement joue plutôt en notre faveur.

— Et si l'intervention chirurgicale est toujours prévue pour cette nuit ?

— Alors là, c'est une autre affaire ! C'est le top, le gros lot, le jackpot, mademoiselle Lankerloc'h ! Le flagrant délit, ce sont d'abord des vies sauvées, un trafic d'organes démantelé, jusqu'à quel niveau ? Mais surtout pour moi, avec votre témoignage, et peut-être celui des frères Mortimer, ce sont de nouvelles accusations, et pas des moindres, qui pèsent sur Gévrard. Un nouveau procès doit avoir lieu en novembre, pour corruption de

fonctionnaires, je n'ai rien de mieux à me mettre sous la dent. Là, les charges vont pouvoir être requalifiées et avec une affaire pareille…

— Et ce Gévrard, qu'est-ce qu'on lui reproche exactement, vous avez l'air d'en parler comme de la pire des crapules ?

— La pire des crapules est certainement un enfant de chœur à côté de lui. Comment vous dire ça ? Comment vous présenter Bert Gévrard ? Bert Gévrard est mouillé dans tous les commerces juteux, prostitution, alcool, drogue, trafics d'armes, de médicaments, j'ignorai encore ce matin qu'il touchait également aux organes et à la traite humaine… Gévrard est quelqu'un de hautement intelligent, mais aussi de particulièrement méfiant, même peureux, ce qui le rend d'autant plus dangereux. De ce qu'on en connaît, il a toujours craint ses ennemis, mais aussi ses amis, ses hommes de main, sa femme également, même ses enfants et peut-être bien son chien ! Dire qu'il se méfie de tout et de tous est un euphémisme, ce qui ne facilite pas les choses pour le coincer. Sa politique a toujours été celle de la terre brûlée : élimination de ses ennemis, assassinat de ses collaborateurs, suspicion maladive de sa femme et de ses enfants, et coups de pied au cul du chien ! Vous voyez que vous avez tiré le gros lot, mademoiselle Lankerloc'h !

— Le gros lot, c'est une façon de voir les choses, j'aurai préféré me casser une jambe. Je n'ai plus qu'à prier et espérer qu'il ne se passe rien ce soir !

— Il ne faut pas dire ça, pensez à ces migrants, sans vous…

— Je sais, je sais, mais me voilà prise dans un sale engrenage ! Notez, je m'en doutais avant de venir déposer, cette affaire sordide ne pouvait que m'attirer des ennuis et voilà, c'est fait ! Et qu'est ce qui se passe pour moi si vous les arrêtez ce soir ?

— Eh bien pas grand-chose, madame Lankerloc'h. Malheureusement, pas grand-chose… On vous garde sous le coude jusqu'au procès où il faudra venir témoigner.

Le second détective, Collinn Palmer qui jusqu'ici n'a fait qu'écouter avec attention, se manifeste pour la première fois.

— Pour ma part, mademoiselle Lankerloc'h, je suis ici car je suis chargé, au sein du L.A.P.D., de m'occuper des témoins. Ma venue est un peu anticipée, c'est vrai mais votre aventure est hors du commun. Elle nous a tout de suite beaucoup intéressés... Merci encore d'être venue déposer et nous allons tout faire pour que, si nos équipes arrivent à les coincer ce soir, vous puissiez venir témoigner. Mais nous n'avons pas beaucoup de moyens à notre disposition. Ils se résument à faire le moins de bruit possible autour de vous. Pour commencer, Allan va mettre un nom factice sur la déposition et vous, vous allez faire un gribouillis pour signer ! C'est plus prudent car même ici, il peut y avoir des fuites. Malheureusement, vous êtes Française !

— Malheureusement…

— Ne me regardez pas comme ça, je dis malheureusement, parce que pour les Américains, nous avons le programme de protection des témoins. Et là, de véritables outils existent pour accompagner les gens.

— Eh bien, inspecteur Palmer, vous avez de la chance car même si mon accent est détestable, je suis pourtant Américaine.

— Comment ça, vous êtes Américaine ? Vous plaisantez…

— Pas du tout. Par le droit du sol, je bénéficie de la double nationalité ! Je suis née au États-Unis, et même si je n'y suis pas restée longtemps, j'y suis bien née. Si votre collègue l'inspecteur Badavi m'avait demandé mon passeport à mon arrivée, il saurait déjà tout ça…

Les regards des deux inspecteurs se tournent vers Allan Badavi qui, malgré son teint mat et sa fine moustache latino, devient très pâle.

— Allan, tu n'as pas demandé les papiers de mademoiselle pour établir sa déposition ?

— Non, ça m'est sorti de la tête… Il faut dire que je ne m'y attendais pas. Sa déclaration m'a littéralement sonné, je vous ai appelés aussitôt et…

— Littéralement sonné, je confirme, ajoute Gwen.

— En attendant, ça change tout, ajoute Collin Palmer. On attend ce soir. Vous, mademoiselle Lankerloc'h, vous me suivez, on ne peut pas vous

relâcher dans la nature, c'est trop risqué. Comme vous l'a dit l'inspecteur Danan, Gévrard est un très très gros poisson. On ne sait jamais ce dont ce genre d'individu totalement imprévisible est capable. Je vous emmène à la Métro, je vais vous réserver pour la nuit une chambre dans un hôtel du quartier, nous avons l'habitude. Après, c'est selon le déroulement de cette nuit… S'ils sont pris en flagrant délit, vous les identifiez demain matin sur place et nous enclenchons la procédure.

— *A priori*, je n'ai guère le choix inspecteur…

— Non, vous n'avez pas le choix et je crois sincèrement que ça vaut mieux, et pour vous, et pour nous. Vous êtes notre bénédiction, mademoiselle Lankerloc'h, depuis le temps qu'on attend un motif sérieux pour coincer Bert Gévrard. En fait, les inculpations à ce niveau fonctionnent bien souvent comme un château de cartes. Au début, c'est l'omerta la plus totale… Mais il suffit qu'une carte de la base soit retirée, la structure se fissure, les langues se délient et c'est tout l'édifice qui s'écroule. De toute manière, le simple trafic d'organes, si je puis m'exprimer ainsi, suffit à envoyer Gévrard sous les verrous pour un sérieux bout de temps !

— Et ma famille, il se passe quoi avec ma famille ! Ils doivent s'inquiéter à l'heure qu'il est. Mon beau-père devait me rejoindre, il est généraliste au P.M.M.C., c'est bien comme cela qu'on dit, inspecteur Badavi ?

Cette fois, l'inspecteur Allan Badavi, malgré son teint mat, ses courts cheveux noirs un tantinet crépus et sa fine moustache latino devient rouge pivoine.

— C'est lui qui devait me faire les points. Il doit se ronger les sangs à l'heure qu'il est !

— Donnez-moi son téléphone, dit l'inspecteur Danan, je vais l'appeler. Je vais lui dire qu'on a besoin de votre aide jusqu'à demain matin pour une affaire en cours, rien de bien grave mais urgente, je ne vais pas l'inquiéter.

— Quant à vous, rajoute l'inspecteur Badavi en attrapant Gwen par l'épaule, avant de partir avec l'officier Palmer, suivez-moi deux secondes,

on devrait bien trouver à l'infirmerie quelqu'un pour vous recoudre. Ce genre de bobo, on est habitué ici ! Une rixe par ici, une bagarre par là, sans parler des refus d'obtempérer et des courses-poursuites de plus en plus fréquentes, on est souvent le nez dans la boîte à pansements ! Mais j'y pense, pendant que je vous tiens, Lankerloc'h, ce n'est pas vraiment français comme nom, ça sonne plutôt écossais. Alors, Française, Américaine, c'est quoi votre véritable origine, si je ne suis pas indiscret ?

— C'est un nom breton, inspecteur, vous voyez, la Bretagne, cette grande pointe à l'ouest de la France…

— Non, je ne vois pas ! En revanche, la Normandie, ça je connais, mon père y a débarqué il y a quarante ans et il nous rebat les oreilles avec ses plages et sa guerre ! La Normandie, vous connaissez la Normandie, mademoiselle Lankerloc'h ?

À 23 heures, la brigade d'intervention Métro du LAPD, après bouclage de la zone, investit les sous-sols du pavillon Hygie du P.M.M.C., découvre rapidement le bloc opératoire clandestin où Allen et Lee Mortimer s'apprêtent à pratiquer leur premier prélèvement. L'un des migrants est déjà sur la table d'opération. À proximité, les trois autres corps patientent avant leur tour, endormis par les bons offices de Lee et étendus sur trois dessertes à roulettes alignées en file indienne. L'interpellation est rapide et sans vague. Les deux praticiens n'opposent aucune résistance durant leur arrestation. Les quatre « cobayes » humains sont immédiatement transportés dans un des services de réanimation du P.M.M.C. Jeffray Danan congratule son équipe pour une opération aussi rondement menée. Il se félicite surtout car il sait maintenant qu'avec les deux arrestations et le témoignage de Gwen, il dispose d'un outil très sérieux pour piéger Bert Gévrard. En revanche, les truands chargés de récupérer les organes et les migrants ont été alertés par le remue-ménage ou prévenus par des complices : ils font faux bon et la petite escouade de police postée en embuscade jusqu'au petit matin fait finalement chou blanc.

5 UN TÉMOIN SOUS HAUTE PROTECTION

Samedi 11 juillet 1987

À 10 heures, Gwen a regagné les bureaux de la Division Metro du L.A.P.D.. Elle rejoint l'inspecteur Danan dans une salle d'identification sécurisée. Là, protégée par un miroir sans tain, elle reconnaît sans hésiter les deux suspects. Collinn Palmer l'entraîne aussitôt dans son bureau.

— Bon, mademoiselle Lankerloc'h ! Autant vous dire qu'avec l'arrestation de cette nuit, la machine est lancée. Il n'est plus possible de l'arrêter ! Comme vous le savez, Gévrard est l'ennemi public numéro 1 et jusqu'ici nous n'avions pas grand-chose contre lui ! Maintenant, vous devenez notre atout principal ! Toute la procédure va donc s'organiser autour de votre témoignage et de tout ce qui en découle : interrogatoire d'Allen et Lee Mortimer ; fouille au peigne fin du pavillon Hygie ; renseignements auprès des quatre victimes sud-américaines… Peu à peu, nous espérons bien remonter la filière, au moins pour que d'autres malheureux ne se retrouvent pas dans la même situation. Au passage, vous pouvez vous féliciter d'avoir sauvé ces quatre migrants d'une mort certaine ! Mais nous ne devons pas oublier que la pègre est capable de se ressaisir à une vitesse incroyable... Alors il faut prendre le taureau par les cornes ou, si je puis me permettre, Bert Gévrard par les c…….

— Je comprends, je comprends… Je vais faire tout mon possible pour vous aider, même si je comprends aussi que mes vacances sont définitivement foutues ! Et mes beaux-parents…?

— C'est réglé, mademoiselle Lankerloc'h. Je suis passé à Manhattan Beach ce matin avant votre arrivée ici. Je leur ai expliqué que pour votre sécurité et la leur, il fallait qu'ils fassent l'autruche, pas le moindre mot à personne ! Pour leurs voisins, pour leurs amis, vous êtes repartie en France. Pour votre famille, leur fils aussi, les Greenpool vont les contacter comme si de rien n'était : vous prolongez simplement vos vacances ici et tout va bien. Quant à vos beaux-parents, Margh et Viviane, je ne pense pas qu'ils puissent

être inquiétés. Mais on ne sait jamais… Je leur ai recommandé de jouer les imbéciles à la moindre sollicitation louche : ils ne vous ont pas vue depuis un bail ! Votre beau-père travaille tout de même au P.M.M.C. comme les frères Mortimer. Même si la clinique est immense, même si le lien avec vous n'est pas évident car vous n'avez pas les mêmes noms, il ne faut pas sous-estimer Gévrard : c'est une sacrée fouine ! Je pense que les Greenpool ont bien compris le message… Ils sont également dévastés par ce qui vous arrive !

— Il ne faut peut-être pas exagérer, je ne suis pas morte non plus…

— Pas morte, mademoiselle Lankerloc'h, mais presque ! Il va falloir que nous parlions du programme de protection des témoins maintenant, car vous êtes Américaine et y avez droit, malgré ce charmant petit accent…

— Ah non, pas vous, inspecteur Palmer ! Vous n'allez pas vous y mettre aussi ?

— Ok, ok, ça m'a échappé ! Veuillez m'excuser… Bon, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous allons peut-être nous appeler par nos prénoms dorénavant ? Car nous allons être amenés à travailler ensemble pendant quelques mois, jusqu'au procès en novembre.

— Mais j'ai du travail en France, à la rentrée…

— Nous allons voir ça, nous allons voir mais plus tard, Gwen. En attendant, il faut faire la morte et disparaître dans la nature. Voilà ce que je te propose : une nouvelle identité, un nouvel endroit pour vivre et un petit pécule mensuel pour tenir jusqu'à ton témoignage. C'est presque des vacances, non ?

— De drôles de vacances, Collinn, toujours avec l'appréhension de me faire débusquer et tirer comme un renard, non ?

— C'est un peu vrai, mais comme je le dis aux témoins protégés : vous devez jouer le jeu ! Vous devez faire comme si vous aviez décroché le rôle principal dans le meilleur film de la décennie. Hollywood ! C'est pour ça que nous sommes à Hollywood ! Tu dois bien avoir quelques talents d'actrice, Gwen ?

— Ça, pour avoir décroché le rôle de star, on peut dire que je suis la

reine ! La reine des c…. qui a décroché le pompon pour jouer dans le pire thriller jamais vu ! Et je peux connaître la suite du programme ?

— Tu vas prendre l'identité, le numéro de sécu, la situation fiscale d'une personne décédée et non réclamée par sa famille. C'est ce qu'on fait d'habitude, quand on réussit à en dégoter une… Et tu as de la chance ! Voici ton passeport : tu t'appelles Janeth Allwood. Tu es d'origine québécoise mais naturalisée américaine, née à Seattle, disparue depuis une soixantaine d'année et enterrée dans le petit cimetière de Granite Falls ! Bien entendu, j'ai fait changer la date de naissance, un peu au pif, mais 1957 m'a semblé plus plausible que 1880…

— Sauf que je prends cinq ans de plus !

— Désolé, mais je n'allais pas garder la date de naissance de tes papiers, c'était un peu trop facile de te retrouver ! Du point de vue de ta situation sociale, tu es comme Janeth Allwood, sans diplôme et sans emploi.

— Ah bien super ! Je suis juste la pauvre fille bonne à rien…

— De toute manière, dans ta situation, c'est très compliqué de trouver un emploi… Tu bénéficie d'une aide financière et puis, moins tu sors, moins tu as de contacts et moins tu risques d'être repérée ! Pour la destination, j'ai trouvé un charmant cottage isolé à Big Bay, dans le Michigan. Il faut mettre des kilomètres entre toi et Los Angeles, en l'occurrence presque 4000 bornes. Je t'emmène découvrir cette jolie bourgade…

— Mais il faut que je prenne des affaires à Manhattan Beach, je ne peux pas partir comme ça… Je n'ai rien à me mettre sur le dos !

— Il n'est pas question de retourner chez les Greenpool, Gwen ! Ce serait pour Gévrard une trop belle occasion de repérer tes beaux-parents ! Les Greenpool n'existent plus Gwen, ils sont rayés de ta carte ! Il faut bien réaliser que notre Bert est déjà sur tes talons… Même ici au L.A.P.D., ce n'est pas fiable à 100 %, il peut toujours y avoir des fuites chez les flics, et il y en a déjà eu ! Nous allons partir immédiatement, Gwen, il y a une voiture qui nous attend : il faut traverser les States, quatre jours de bagnole à faire, trois nuits d'hôtel, tu imagines ? 3700 km ! En avion, Los Angeles – Chicago, on mettrait quatre heures mais question discrétion, c'est loin d'être le top :

dans ce genre d'affaire, les truands surveillent en priorité les aéroports. Tu imagines un peu jusqu'où nous allons pour ta sécurité ! Alors sur la route, tu achètes au plus pressé et dès qu'on arrive à Marquette, tu choisis ta nouvelle garde-robe. C'est la ville la plus proche de Big Bay, à une demi-heure.

Vendredi 16 août 1987

Cela fait un mois que Gwen, alias Janeth Allwood séjourne à Big Bay. Pour des vacances, Big Bay est un paradis : situé au niveau des Grands Lacs, à quelques encablures de la frontière avec le Canada, le village est littéralement coincé entre un vaste plan d'eau intérieur et le rivage du Lac Supérieur. De la plage à en veux-tu en voilà, c'est le décor imposé du nord au sud ! À la mi-août, les chaleurs estivales du Michigan n'ont rien à envier à celles de la Californie. Le baigneur paressant, après des mois de dur labeur, pourrait rester allongé sur sa serviette des journées, des semaines entières, se ménageant juste quelques trempettes pour faire redescendre la température interne.

Pour se cacher, faire l'autruche, attendre, temporiser, atermoyer, ce n'est pas la même histoire ! Big bay avec ses 250 habitants, sa petite épicerie ouverte uniquement le matin et trois jours par semaine, est un véritable trou perdu entre deux bancs de sable et deux immensités d'eau. Il faut ajouter que le bungalow de Gwen est situé au fin fond de ce désert, à 3 km du hameau, au bout de Big Bay Point, une sorte de cap qui s'avance sur le Lac Supérieur. Au début, Gwen allait se baigner en journée, avec les touristes. Mais une fille seule, sans une seconde serviette à côté d'elle, attire nombre de garçons venus comprendre ce qu'une fille seule peut bien faire ici. Depuis, Gwen se baigne assez tôt le matin pour plus de discrétion. En conséquence, les après-midi s'allongent à en devenir interminables.

Pour donner un peu de vraisemblance à sa villégiature, la rare distraction

concédée par Collinn, consiste à refaire son stock de provisions dans la petite ville située à proximité. Chaque mardi, Gwen attend cette sortie comme une véritable bouffée d'oxygène. Pour se rendre à Marquette, elle prend l'autobus et, une fois arrivée, peut faire quelques boutiques avant de terminer par les magasins d'épicerie. Le soir, elle reprend le bus, chargée comme une mule et les yeux encore pleins de tous ces visages croisés dans l'après-midi.

Bien entendu, pour les bricoles du quotidien, elle passe également par le petit commerce de Big Bay où la propriétaire, Gaby Venann, la connaît bien. Elles s'assoient souvent pour discuter à une table du coin de l'épicerie aménagé en café, car les moments d'affluence à la boutique sont rares. Ce jour-là, justement, elles sont en pleine conversation :

— Janeth, je ne sais pas comment tu fais pour rester dans ce coin perdu, toute seule en pleine nature !

— Parce que tu crois que tu es plus en sécurité ici, dans cette quinzaine de baraques éparpillées ? Et le jour où l'on viendra te cambrioler, Gaby, je suis sûre que tes voisins fermeront leurs volets…

— Pas du tout, ma chère, ils débarqueront mes voisins, parce qu'ils sont sympas et que si jamais je meurs, ils ne pourront plus boire leur coup ici ! Et puis, qui voudrait me voler ? S'il y en a un que ça intéresse, je lui donne sans regret mes quatre pommes de terre et mes trois navets ! Mais toi là-bas, à Big Bay Point, en plein milieu des dunes, tu n'as pas peur toute seule ?

— Tu sais très bien que je m'y suis installée pour écrire tranquille…

— Ah ça, pour écrire tranquille, à Big Bay Point, tu ne dois pas être dérangée ! Un premier roman ! Mais qu'est-ce que vous avez tous à vouloir écrire un roman ou à sortir un disque ? La première qui a un brin de voix, ça y est, elle se prend pour Barbara Streisand ! Mais ça n'est pas grave, écris Janeth, écris ! Tu aurais tort de t'en priver puisque c'est ton père qui raque… Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi tes parents ne te paient pas de voiture ?

— C'est moi qui n'en veux pas, Gaby ! ici, je veux une vraie retraite.

— La retraite à vingt-cinq ans ?

— Je ne veux pas rouler après toutes les tentations du monde ! Et la bagnole, c'est la porte ouverte à toutes les envies. Tu vois, au moins de cette manière, je ne coûte pas trop cher à ma famille… D'autant Gaby que je t'ai dit : en novembre, c'est terminé ! Je retourne dans le nid douillet, je me suis donné 5 mois, car papa n'est pas non plus Crésus ! Mais dès que je suis célèbre, je reviens te voir, Gaby. Ça me plait bien ici…

— Ah les artistes, c'est quelque chose ! Mais en attendant, ma petite Janeth, tu pourrais au moins t'acheter un truc pour te défendre…, une bombe lacrymo, un pistolet d'alarme, je ne sais pas moi ! Tu vois, perso, je ne crois pas aux cambriolages mais moi, je me suis acheté un révolver, un vrai de vrai et depuis, je me sens plus en sécurité ! Je ne sais pas si je serai capable de m'en servir mais, en tout cas, j'ai moins peur. À Marquette, il y a un armurier. Tu devrais y passer, ne serait-ce que pour prendre une arme de défense…

Au sortir de la boutique de Gaby, sur le chemin de Big Bay Point, Gwen se dit que l'idée n'est pas mauvaise. C'est vrai que le bungalow est isolé et parfois, quand le jour tombe et que le moral baisse lui aussi, elle n'est pas très rassurée. Demain, jour des courses, elle fera un saut dans cette armurerie. Il faut aussi qu'elle pense à appeler Collinn d'une cabine publique : elle ne doit jamais utiliser le téléphone du bungalow pour communiquer avec lui, c'est la règle, sauf cas d'urgence où c'est alors lui qui appelle. Là, le mois d'août tire à sa fin et, normalement, elle devrait rentrer en Bretagne pour prendre son poste d'institutrice. Il faut absolument trouver un prétexte à la prolongation de son séjour et prévenir ses proches, au moins Margot et Sami. Margh et Vivian, chez qui elle est censée être, pourraient peut-être servir d'intermédiaire…

Le matin suivant, son bus favori l'emmène au cœur de sa destination préférée. Après avoir papillonné comme à son habitude dans les petites rues de Downtown, elle n'a pas de mal à trouver l'armurerie J. Nicols dont

la vitrine monumentale se dresse, comme Gaby lui a expliqué, sur la place principale de la ville.

— Bonjour, je suis un peu perdue devant toutes vos armes et d'ailleurs je n'y connais rien. Que pourriez-vous me proposer comme arme défensive ? Je ne veux pas mettre une fortune non plus…

— Bonjour mademoiselle. Jack Nicols pour vous servir. Tout d'abord, permettez-moi de vous poser deux petites questions : avez-vous déjà manié une arme, je veux dire tiré ? Et est-ce pour un usage interne, votre maison, votre propriété, ou externe, par exemple dans la rue quand vous rentrez ?

— Je n'ai jamais touché une arme de ma vie et c'est pour chez moi, je suis seule et c'est un peu isolé.

— Je comprends, je comprends et je vois tout de suite ce dont vous avez besoin. Pas une vraie arme, ça coûte très cher, c'est dangereux et il vous faudrait prendre des leçons de tir. Notez que je prêche contre ma boutique… Pas un spray défensif, c'est surtout utile en ville. J'ai ce qu'il vous faut : un bon pistolet d'alarme, aussi ressemblant et dissuasif qu'un vrai. Regardez-moi celui-là, une superbe imitation du Smith & Wesson série Military & Police, et pas très cher avec ça !

— C'est sûr, il est impressionnant, il ne fait pas toc du tout ! dit Gwen en soupesant l'objet.

— Allez, je vous explique le maniement et je vous l'emballe ?

— Allons-y, vous m'avez persuadée. Il y a des formalités ?

— Non, il me faut juste une pièce d'identité et votre adresse pour le registre, après vous pouvez partir avec votre nouvel ami, je peux vous assurer qu'il devrait bien vous défendre…

Gwen s'est doutée qu'il y allait avoir quelques démarches. Mais il faut bien se lancer un jour et la discussion avec Gaby a été le déclencheur. En fait, que risque-t-elle, certainement pas grand-chose ? Elle a néanmoins un peu d'appréhension car pour la première fois, elle va tester les papiers que lui a fourni Collinn : un *passeport card* et un *Social Security Card*.

— Mon *passeport card*, ça vous va ? interroge Gwen en tendant le document à l'armurier.

— Janeth Allwood, américaine… C'est curieux, à votre accent, j'aurai juré que vous étiez Française ! Pas trop Québécoise, car l'accent est tout de même différent…

— Non, moi je viens de l'autre côté… Je suis née à l'ouest, à Seatle dans l'état de Washington, mais c'est vrai que j'ai encore des proches au Québec. C'est de là que vient ma famille à l'origine, et au début de l'origine, bien entendu de France…

— Et votre adresse, que je la note ?

— À Big Bay, Big Bay Point plus précisément

— Houlà ! C'est sûr qu'un pistolet d'alarme s'impose… C'est un véritable bout du monde, là-bas ! Bon, je vous l'enveloppe et il est à vous, si bien sûr vous passez par ma caisse ! dit l'armurier un petit sourire au coin des lèvres.

À peine sortie de l'armurerie, son nouveau compagnon dans le fond d'un de ses sacs, Gwen décide de téléphoner à Collinn et sait où trouver la cabine publique idéale. Dans le coin tranquille où elle vient souvent pique-niquer les mardis sur l'heure de midi, elle aperçoit le publiphone planté bien au calme, dans la verdure d'une des berges de la Dead River. Au même instant, Jack Nicols empoigne le combiné accroché derrière son comptoir :

— Salut Roberto, c'est Jack à l'appareil. Je crois que j'ai des nouvelles qui vont te faire plaisir… Il y a une fille qui sort du magasin, elle est venue acheter un pistolet d'alarme. Eh bien, elle correspond au portrait-robot que tu m'as transmis ; elle a même une petite cicatrice au niveau d'une arcade. Mais surtout, elle a un accent français à couper au couteau, même si ses papiers sont américains. Elle m'a raconté des salades, qu'une partie de sa famille est à Montréal, mais tu tu tu ! Ce n'est pas l'accent québécois qu'elle a : elle est bien Française…

— Jack, si tu as fait bonne pioche, tu vas prendre du galon ! C'est sûr,

Bert va être aux anges, depuis le temps qu'il cherche ! Comment tu dis qu'elle s'appelle ?

— Janeth Allwood, elle habite à 30 bornes de Marquette, à Big Bay, un trou paumé. Je t'envoie la copie de son passeport ainsi que l'adresse complète.

— Ok Jack, c'est super ! Je vais faire une petite recherche sur elle, pour être sûr, et je préviens Bert.

— Tu sais ce qu'il lui veut ?

— Non pas vraiment, c'est un témoin je crois, mais de quoi ? Tu sais avec Bert, je ne cherche pas à savoir. J'obéis et tout se passe pour le mieux dans le pire des mondes…

Roberto Comencito compte parmi les nombreux seconds de Gévrard qu'on pourrait, de ce fait, surnommer *the Spider (l'araignée)*. Bert habite à San Fransisco ou à Los Angeles, on ne sait plus très bien, car il navigue volontairement entre les deux agglomérations où il possède deux splendides villas. Mais son emprise s'étend bien au-delà de la Californie, sur l'ensemble des States, voire plus loin. C'est une véritable toile où quelques puissants barons de la pègre s'occupent de faire tourner un business aussi juteux que douteux. Ces « bras-droits » chapeautent tout un joli monde de prête-noms, hommes de paille, intermédiaires, malfrats, dealers, proxénètes, sous-main…

Pourtant, malgré cet empire colossal, un système bien rodé et un véritable savoir-faire, Bert Gévrard est sur les dents depuis deux mois. Jusqu'ici, il s'est toujours sorti d'affaires délicates et la seule enquête toujours en cours à son encontre, pour corruption de hauts fonctionnaires, ne le tracasse pas trop : justement, il s'agit de fonctionnaires corrompus et, comme tous les agents grassement achetés, ils lui sont totalement dévoués. En revanche, le possible témoignage de la jeune Française l'inquiète beaucoup plus : être à la tête d'un trafic d'organes, ça ne rigole plus du tout et on ne joue plus dans la même cour (de justice…).

Dès le lendemain de l'arrestation des frères Mortimer, son équipe de récupération des organes le prévient du fiasco de l'opération. Il n'arrive pas en savoir plus, malgré tous ses efforts auprès des flics véreux qui travaillent à sa solde au LAPD : un secret bien gardé, début de l'irritation ! Il attend alors l'incarcération des deux médecins pour faire travailler discrètement ses sous-mains. Il parvient alors à échanger avec les deux frères, par l'intermédiaire d'un détenu emprisonné dans une cellule voisine. Bert, magnanime, leur propose son aide dévouée en échange d'informations. Il découvre que « la » témoin a la trentaine, qu'elle est jolie et qu'elle est certainement Française : en plus de son fort accent, ils ont trouvé dans son box un livre écrit dans la langue de Victor Hugo. « Jolie », « Victor Hugo », mais qu'est-ce qu'il en a à f…. ! Ces deux-là ne perdent rien pour attendre, suite de l'exaspération ! Quand Allen et Lee lui apprennent qu'ils ont tenté le coup sans l'en informer alors que leur trafic était peut-être découvert, le sang de Bert ne fait qu'un tour ! Il entre dans une colère noire que seul le désir d'en savoir plus arrive à contenir ! Masquant sa fureur, il arrive à obtenir un profil assez fidèle de la jeune femme. L'établissement d'un portrait-robot devrait aider à localiser un témoin qu'en aucun cas, il ne peut laisser courir dans la nature ! Ce signalement est donc le seul point positif et il va le diffuser aux quatre coins du pays. Pour le reste, c'est le grand flou mais pas la fin du désappointement de Bert : il sait déjà qu'il va lui falloir être patient, très patient…

Plus d'un mois s'est donc écoulé, sans aucun retour, quand la balle arrive dans le camp de Roberto Comencito. Va-t-il pouvoir « marquer » entre les deux poteaux, grâce aux infos de Nicols ? Son terrain de jeu à lui, Roberto, c'est le trafic d'armes, centré sur la ville de Chicago où il habite : quelques clubs de tir, des centres d'entraînement militaires, des armureries comme celle de Nicols travaillent sous sa coupe. Ils servent d'entrepôts où transite l'artillerie, aussi bien que de vitrines où l'argent est blanchi. Roberto Comencito, rusé comme le Sicilien qu'il est et habitué à toutes les combines et tous les trafics, a tôt fait d'évaluer le profil de cette Janeth Allwood.

Renseignements pris, il sait qu'elle est arrivée à Big Bay juste quatre jours après l'arrestation des frères Mortimer, une drôle de coïncidence ; qu'elle habite un bungalow bien isolé pour une femme seule ; qu'elle ne travaille pas et qu'elle paie toujours en cash. Après de rapides recherches à l'état civil de Seatle, il découvre qu'il n'existe qu'une seule Janeth Allwood : une fille unique née en 1880 et enterrée dans un petit cimetière près de Seatle. Tous ces éléments concordants, ainsi que l'emprunt de l'identité d'une personne décédée correspondent bien aux méthodes utilisées par le Police Département dans le cadre des mesures de protection de témoins. En ajoutant à cela l'accent français, la cicatrice et un joli minois qui ressemble fort au portrait-robot, Roberto Comencito n'a plus aucun doute : cette Janeth Allwood est bien la personne que Bert recherche.

— Allo, Bert ? J'ai une bonne nouvelle. J'ai retrouvé la fille, la Française… J'ai fait mes petites recherches, ça ne peut qu'être elle et ça pue le programme de protection des témoins ! Et tu sais quoi ? Elle est à 4000 bornes de Los Angeles, tu imagines, mon vieux ? 4000 bornes ! À Big Bay dans le Michigan, à 600 bornes de Chicago…

— Roberto, je t'aime, tu es mon sauveur ! Et elle s'appelle comment la poulette ?

— Janeth Alwood, mais c'est un nom d'emprunt. La véritable Janeth Alwwod est morte en 1926.

— Encore un grand bravo Roberto, je te revaudrai ça ! J'envoie le Redplonk s'occuper d'elle. De toutes manières, si elle est déjà morte en 1926, ça ne va pas beaucoup la changer !

Dans l'euphorie du moment, Bert d'ordinaire si prudent, vient de trahir sa règle d'or : en dire le moins possible. Mais, quand le chemin si noir s'éclaire tout soudain, comment résister au plaisir de partager ses joies les plus intimes, ses projets les plus fous qui vont enfin se réaliser ? Aussitôt après avoir raccroché, sans la moindre hésitation, il appelle le Redplonk, tueur à gage, tueur d'élite, sniper à répétition ou à un coup, à l'arme

blanche, à la corde de piano, à la main gantée ou à mains nues, bref à toutes ces mains qui sortent d'une vaste garde-robe créée pour l'élimination. Pourquoi Bert choisit-il souvent le Redplonk pour les affaires délicates ? Parce qu'il est à la fois polyvalent, efficace et sans grandes prétentions. Il faut ajouter que ses capacités intellectuelles, plutôt limitées, ne lui permettent guère de tirer profit de ses « contrats » et donc de devenir une menace pour ses employeurs. Pour Bert, le Redplonk, entendez par là le « Gros rouge qui tache », le Rouquemoute, est le candidat idéal pour cette partie de chamboule-témoin. Ce surnom peu glorieux, il le doit à une couleur de cheveux particulière, un roux très spécial plus rouge qu'orange, et à une propension à parfois user outre mesure des alcools souvent bas de gamme. Dans son domaine, l'élimination commanditée, le Redplonk n'a qu'un seul défaut : il est plutôt repérable…

— Un dernier mot, conclut Bert Gévrard après avoir présenté son contrat au Redplonk. Dans ce coin paumé, tu ne vas pas être discret avec tes cheveux… Alors, tu te teins en brun, tu m'entends : tu te teins en brun, ça ne se discute pas !

— Mais je ne discute pas, patron, vous savez bien, je ne discute jamais… Je vais me teindre, invisible le Redplonk ! En revanche, je procède comment ?

— Pas de contact direct, pas de traces ! Tu la dézingues au fusil de précision, et pas de bibine non plus !

— Pas d'alcool, vous savez bien patron, jamais en mission…

— Justement, je sais bien… Allez pas de baratin ! Tu files dare-dare, tu prends le premier avion et c'est Roberto qui va te filer le flingue et une voiture…

Jeudi 22 août 1987

La soirée passe en un clin d'œil. Le brun Redplonk est allongé dans la dune derrière un fourré d'épineux, muni d'une carabine de tir longue distance, Gwen dans la lunette à 800 mètres. Elle prend un thé face au soleil déclinant, assise sur la petite terrasse du bungalow. Elle se baisse pour ramasser un stylo tombé au moment-même de la détonation qui rompt le silence de la fin d'après-midi. La balle se fiche avec un claquement sec à vingt centimètres de sa tête, dans un poteau de l'armature du bâtiment en bois. Dans la continuité de son mouvement, Gwen se couche au sol et rampe à l'intérieur de la maison.

Revenant à pied de la plage ou du restaurant proche, un petit groupe de touristes, surpris par le coup de feu, approche du bungalow pour connaître la cause du bruit. Cette irruption arrête net le Redplonk dans sa lancée. Avec ces gêneurs, il ne peut finir le travail. La mort dans l'âme plutôt qu'au bout du fusil, il disparaît pour reprendre sa voiture garée à quelques pas. Les visiteurs accompagnent Gwen encore terrorisée jusqu'au bourg où elle téléphone immédiatement de chez Gaby Venann qui n'en revient pas d'un tel bouleversement à Big Bay.

Collinn Palmer n'en revient pas non plus ! Comment Gévrard a-t-il pu retrouver Gwen, malgré la distance et toutes les précautions prises ? Dans son service, c'est l'affolement. Il faut exfiltrer le témoin en toute urgence. Les services locaux du *Police Departement* s'en chargent, puis c'est le rapatriement immédiat à Los Angeles en avion spécial, on n'a pas le temps de peaufiner comme à l'aller ! De retour dans les services du LAPD, Gwen réjouie accepte, après une longue discussion avec Collinn Palmer et les officiers de son service, d'être renvoyée en France pour prendre son poste d'institutrice à la rentrée. Elle reviendra aux États-Unis à la date du procès.

— Bon, cette fois, ça m'étonnerait qu'il aille te chercher jusque là-bas ! En fait, c'est vraiment la meilleure planque. Je ne comprends pas pourquoi

nous n'y avons pas pensé plus tôt. Bien sûr, c'est plus délicat à gérer d'ici : mais une Française noyée parmi les Français, on ne peut pas faire plus discret… Et plus de problèmes d'accent !

— On ne va pas remettre ça, répond Gwen en soupirant.

— Pourtant, c'est cet accent qui t'a mise dedans dès le départ… Et je ne suis pas sûr qu'à Big Bay, ce ne soit pas encore lui qui ait vendu le pot aux roses… C'est certainement plus facile de retrouver une Française aux États-Unis qu'une Française en France, Gwen !

— En tout cas, j'espère que je reprends mon identité, mes papiers, mes diplômes, ma famille dans cette histoire-là, parce que j'en ai soupé de la bonne à rien de Janeth Allwood, sans formation, sans travail, sans mari, sans enfants…

— Bien entendu, Gwen Lankerloc'h, bientôt institutrice à Loupelec, Côtes-du-Nord ! J'appelle sur le champ Vivian et Margh Greenpool qu'ils préviennent discrètement ta famille et ton petit chéri de la fin de tes vacances aux States et de ton retour imminent au pays. Quant à Janeth Allwood, ce nom est désormais inutilisable car Bert l'a obligatoirement découvert quand il t'a retrouvée. Mais quand tu reviendras aux États-Unis pour témoigner, ne t'en fais pas, je t'en trouverai un nouveau : que dirais-tu de Marinette, Marinette Flambantneuf, Cajun de son état, sympa non ?

— C'est ça, Collinn, c'est ça, rêve…

6 GWEN LANKERLOC'H, LE RETOUR

Mercredi 9 septembre 1987

Ça y est ! Gwen est donc de retour en France pour la rentrée des classes ! Pour les lecteurs ayant pris le train en marche, une piqûre de rappel s'impose. Après des retrouvailles rapides avec ses proches et Sami à Paris, elle rejoint la Bretagne pour prendre son premier poste de « maîtresse » près de Lannion. Ce mercredi-là, elle se retrouve dans le bureau du directeur de l'Ouest-Télégramme, Simon Rotram. Pendant près de deux mois, ils vont travailler à la publication d'articles rédigés par les élèves de Gwen qui, pour l'occasion, se font appeler les « Chroniqueurs du CM2 ». Pendant près de deux mois, Simon va rencontrer régulièrement Gwen, au point d'en tomber amoureux. Mais Gwen temporise, car, même si Simon ne la laisse pas indifférente, elle est déjà avec Sami. C'est également par l'intermédiaire de Simon que Gwen fait une rencontre incroyable avec une sorte de guérisseur à moitié mage, Zurbaritze de Logide. Et, cet automne-là, il fête avec eux ses 116 ans ! Mais, fin octobre, la santé de Gwen se dégrade et, à la visite médicale de l'école, le 14 octobre, on lui découvre un grave problème cardiaque, confirmé quelques jours plus tard par le diagnostic d'un spécialiste, le Docteur Féniel. Le 28 vers midi, elle décède dans un accident de voiture, occasionné par la chute d'un arbre et par un malaise doublé d'une perte de conscience au volant.

En fait, quelques jours avant le drame, des informations transmises à la Police judiciaire de Rennes permettent d'envisager l'accident sous un tout autre jour…

Lundi 12 octobre 1987

Ce lundi, l'inspecteur Collinn Palmer a décidé d'aller sur le lac Balboa s'adonner à son « péché » mignon, celui de la truite arc-en-ciel. Il s'est octroyé, sur ce début de semaine, deux jours de décompression car tout

semble aller pour le mieux pour les 4 témoins assistés dont il assure la protection. Même son témoin capital, la petite Française, après l'épisode mouvementé de Big Bay, n'est plus inquiétée depuis son retour en France, il y a plus d'un mois.

Après une matinée bien chargée de pêche à la mouche (2 arcs-en ciel, 3 poissons-chats), il rejoint le cottage qu'il a loué pour ce « week-end en pleine semaine ». Pour rester joignable, il a fait transférer ses appels ici et le répondeur du téléphone clignote. C'est son bureau du LAPD qui lui demande de rappeler en urgence Margh Greenpool.

— Allo, Docteur Greenpool, vous avez cherché à me joindre ?

— Oui, Inspecteur Palmer, c'est à propos de notre affaire ou plutôt, je le suppose. Hier, à mon cabinet au P.M.M.C., j'ai eu la visite d'un patient, tout à fait ordinaire d'ailleurs, et qui se plaignait d'un mal de gorge, au demeurant totalement imaginaire…

— D'accord, mais quel rapport avec notre affaire, comme vous le dites ?

— J'y viens. Au début, je n'y ai pas prêté attention, mais très adroitement, il s'est débrouillé pour que la conversation dévie, en particulier sur nos origines. Il m'a raconté que nous, les Américains on venait des quatre coins du monde et que lui-même, avait encore de la famille au Royaume-Uni. Comme un imbécile, je lui ai répondu que moi aussi et que mon ex-femme et mon fils vivaient en France, à Paris. Ce n'est qu'après son départ que je me suis posé des questions…

— Oui, c'est un peu bizarre mais c'est peut-être simplement le hasard…

— Ce qui l'est moins, c'est que le soir-même, mon fils Sami a reçu un appel téléphonique d'un Américain parlant très bien le français. Il lui a dit avoir été en contact avec une certaine mademoiselle Lankerloc'h, lorsqu'elle était en vacances à Los Angeles chez le Docteur Greenpool. Appartenant aux services de l'État civil, il cherchait à la contacter pour une question de *Passeport card* à actualiser, rien de vraiment grave mais il ne fallait pas laisser traîner... Avait-il les coordonnées de cette jeune femme pour qu'il puisse voir avec elle ? Sami ne s'est pas méfié puisqu'il n'était au

courant de rien, et lui a dit qu'elle était institutrice en Bretagne près de Lannion, il ne se rappelait pas exactement où. Quand Sami m'a contacté pour me faire part de ce coup de téléphone, je ne l'ai pas alerté mais j'ai compris tout de suite. J'ai essayé de vous joindre aussitôt.

— Vous avez bien fait, parce que là, avec cet appel à votre fils, en effet, ça devient vraiment louche. Gévrard est malin, il a dû repartir à la source, au Pacific Mercy Medical Center. Il a dû réussir, je ne sais pas trop comment, à retrouver votre lien de parenté avec Gwen et donc maintenant, il sait où elle se trouve ! Merci pour votre appel, il faut que je m'occupe de ça dare-dare avant que…

En effet, Bert Gévrard est très rusé. Sa physionomie boulotte, sa figure de gros-gras poupon imberbe, sa bonhomie naturelle participent grandement à cette malice : à première vue, on pourrait facilement le croire un peu niais, « gentil » comme disent les gens, et lui donner le Bon-Dieu sans confession ; à seconde vue, la confession serait fort utile et pourrait faire pâlir n'importe quel prélat, Gévrard étant aussi retors que mauvais !

L'épisode malheureux de Big Bay lui a fait comprendre que Janeth Allwood n'est qu'un nom d'emprunt, que la jeune femme entre dans le cadre de la protection des témoins, et qui dit protection des témoins, dit obligatoirement nationalité américaine. Et une Américaine avec un tel accent, et qui lit des livres en français, pourrait bien vouloir dire double nationalité. Et qui dit femme, la trentaine avec une double nationalité, restreint immédiatement les recherches, même si les États-Unis sont grands. Celles menées aux services de l'État Civil lui apprennent rapidement qu'une certaine Gwen Lankerloc'h, née en 1962 sur le sol américain, pourrait être la candidate idéale.

Mais Bert aime le travail bien fait, « fignolé » dira-t-on. Il lance donc une seconde recherche sur le personnel du P.M.M.C. Et si la jeune femme ne s'y était pas retrouvée par hasard ? Car Bert a une seconde manie, il ne croit absolument pas au hasard ! Il découvre assez vite qu'un généraliste du nom de Greenpool, avant de s'installer à LA, a vécu en France, y a fait sa

médecine et y a laissé un fils d'une trentaine d'années… Et si cette Gwen Lankerloc'h était une de ses proches, peut-être sa belle-fille, ça ne serait pas formidable ?

Alors, Bert réfléchit beaucoup, en caressant entre deux doigts sa maigre barbichette blonde. Il se met dans la peau d'un agent des services de protection des témoins. Il assemble les pièces du puzzle dont il dispose et, tout en souriant, trouve la solution idéale : après l'échec d'une protection sur le sol américain, quoi de plus discret que de cacher une Française en France ? Cette « exportation » résout par la même occasion le problème d'un accent bien trop repérable… Après avoir confirmé sa théorie par quelques appels téléphoniques, il décide d'offrir un second voyage au Redplonk, histoire de finir la besogne. Car Bert Gévrard est fidèle à une troisième devise qui lui vient de sa grand-mère : dix fois sur le métier tu remettras ton ouvrage sans remettre à demain ce que tu peux faire le jour même !

— Allô, le Redplonk, c'est Gévrard à l'appareil. Tu pars en vacances en Bretagne, direction Lannion ! Bon, cette fois pas d'impairs, pas de précipitation, on n'est pas à une semaine près. Tu prends ton temps, tu la suis, tu apprends à connaître ses habitudes, ses trajets, tu analyses et, seulement au moment adéquat, tu agis. Et cette fois, si tu la rates, fais-moi confiance, moi je ne vais pas te rater !

Pour Collinn Palmer, la discussion avec Margh Greenpool amène à une certitude : Gévrard va de nouveau frapper ! Après le flop de Big Bay, il n'a plus droit à l'erreur. Le policier, balançant d'avant en arrière sur un vieux rocking-chair, se dit qu'il doit trouver cette fois une parade définitive : c'est la vie de Gwen qui en dépend ! Définitive… Le mot flotte un instant dans sa tête comme un arbre charrié, porté par le courant et les tourbillons des pensées, avant de s'arrimer solidement à la paroi de son lobe frontal.

Son visage s'éclaire : ça y est, il a trouvé ! Il a trouvé le principal, c'est-à-dire l'idée ! L'organisation précise et les détails viendront par la suite.

Obligatoirement, il faut qu'il collabore avec les services français, ceux de Rennes. Il a de bons contacts à la Direction Interdépartementale de la Police Judiciaire, notamment avec l'inspecteur J-L Denis qui travaille sur les mêmes thématiques que lui. Ils se sont rencontrés à Londres, dans le cadre d'un des premiers séminaires sur la protection internationale et sont devenus amis.

— Alors, vieille crapule de Collinn, toujours dans tes lacs à taquiner les truites ! Quand est-ce que tu reviens par chez nous, j'ai quelques parties de pêche à te proposer, le saumon à la mouche, sur le Blavet, l'Élorn, le Léguer, c'est tout de même autre chose, mon vieux…

— Salut Jiel, ça va venir, ça va venir ! En attendant, je suis sur un autre gros poisson, un dénommé Bert Gévrard. Avec Jeffray, mon collègue, nous sommes dessus depuis déjà quelques bonnes années… Et cette fois, grâce à un témoin sous ma protection, je l'ai au bout du fil mais je fais gaffe, il m'a déjà cassé plusieurs fois !

— Ah je vois, et il te faut quelqu'un pour tenir l'épuisette ! Je suis ton homme, Collinn, dis-moi tout.

— Eh bien, Jiel, c'est plutôt compliqué. Mon gros poisson est aux States, mais mon leurre est arrivé chez vous en Bretagne depuis quelques temps. En fait, c'est une Française en vacances en Californie qui, par hasard, est devenue le témoin capital dans une importante affaire de trafic d'organes. Une chance… Elle avait la double nationalité : elle a donc pu rejoindre le programme de protection. Je l'ai donc prise sous ma coupe et installée dans une résidence protégée dans le nord des États-Unis, en l'attente du procès. Mais mon requin l'a retrouvée et a bien failli la buter. Je me suis dit que le mieux, c'était alors de la planquer en France où, noyée dans la masse, elle passerait inaperçue. Depuis un mois et demi, elle est dans les Côtes-du-Nord, tu commences à mieux comprendre l'objet de mon appel…

— Oui, elle entre en effet dans ma juridiction et je commence à comprendre où tu veux en venir Collinn : le requin aurait-il à nouveau flairé le petit poisson en train de se noyer ?

— C'est tout à fait ça ! Je ne sais pas comment a fait ce salopard, mais je

viens d'apprendre de source sûre qu'il a retrouvé sa trace à Lannion. Il veut faire le ménage et la dernière fois, il s'est servi d'un tueur à gage qui l'a raté d'un cheveu ! Alors cette fois-ci, il ne va rien laisser au hasard et je crains le pire !

— Bon, écoute, le moins que je puisse faire, c'est de mettre dès aujourd'hui une protection rapprochée autour d'elle. D'ailleurs, elle s'appelle comment, la petite dame, que je puisse la retrouver fissa ?

— Gwen Lankerloc'h, 30 ans, institutrice à Loupelec et résidant à Saint-Michel-en-Grève.

— Ah ça c'est de la Bretonne pur beurre ! J'envoie immédiatement deux agents pour la surveiller nuit et jour… Si l'affaire dure un peu, je vais demander de l'aide et peut-être une relève au Commissariat de Lannion. J'ai des bons contacts là-bas, je vais immédiatement les mettre dans le bain, discrétos bien entendu…

— Tu es un ange, Jiel !

— Un ange gardien, Collinn. Mais il faut la protéger combien de temps ? Ça ne peut pas durer *ad vitam aeternam*, tu sais que ça coûte cher…

— Une ou deux semaines, tu penses que c'est possible ?

— Oui, oui, c'est envisageable… Et qu'est-ce-que je ne ferais pas pour toi, Collinn… …contre une semaine de pêche dans ton lac Balboa ! Mais tu as un plan pour la suite ?

— Pour le Balboa, pas de problème ! Et pour répondre à ta question : oui j'ai un plan, mais le dispositif risque d'être longuet à mettre place, si l'on ne veut pas se planter. J'y ai bien réfléchi. Ce n'est pas simple mais pas impossible non plus. Je sais que toi aussi tu aimes les défis, mais il nous faut quelques jours, d'où la période de protection au cas où Gévrard interviendrait trop vite.

— Oh, mais Collinn, tu me mets l'eau à la bouche, avec toutes tes énigmes ! Et je ne suis pas contre un peu d'innovation, surtout si elle me sort de ma routine de paperasserie !

— Je crois que tu ne vas pas être déçu, Jiel, je t'explique ça dans le détail... Mais avant, un dernier point : il faut absolument que cette affaire

reste la plus discrète possible ! Gévrard est capable d'exploiter la moindre des fuites, il me l'a prouvé. Seuls les collaborateurs indispensables doivent être mis au parfum. Je pense même qu'il vaut mieux ne pas prévenir mademoiselle Lankerloc'h du dispositif, pour ne pas l'alerter. Elle a déjà été secouée par l'épisode de Big Bay. Apprendre que Gévrard est à nouveau sur ses talons pourrait la choquer, pire, pourrait la rendre moins naturelle au point de compromettre notre plan !

— Tu as raison, Collinn, une des meilleures garanties de réussir l'opération, c'est de la garder secrète. Bien entendu, c'est plus délicat d'assurer une protection sans prévenir le témoin, mais nous l'avons déjà fait et Jef et Adeline qui vont s'en occuper sont des vrais pros de la filoche.

À la lueur de ces faits nouveaux rassemblés par l'officier Collinn Palmer et partagés avec son homologue français, l'inspecteur Jean-Louis Denis dit Jiel, les événements de la fin octobre 1987 prennent une tout autre tournure. Les lecteurs nous excuseront pour cette révision indispensable qui modifie la version obligatoirement partielle, au vu des éléments disponibles à l'époque, rapportée dans un témoignage précédent intitulé *« Les noces de Samain »*.

Mercredi 14 octobre 1987

Gwen se rend bien à la visite médicale de l'école. Mais l'officier Collinn Palmer, le lendemain même de son appel à l'inspecteur Jean-Louis Denis, a briffé le Docteur « Hopopop » du Centre Santé au Travail de Lannion : il faut que son diagnostic soit alarmant pour que la jeune femme prenne au plus vite un nouveau rendez-vous chez un cardiologue, c'est le premier volet de son plan.

— Mais expliquez-moi au moins pourquoi vous souhaitez que j'invente cette histoire rocambolesque… Vous êtes de la police mais ça n'autorise pas

tout ! Cette pauvre gamine va se faire un sang d'encre… Je ne suis pas là pour accabler les patients, d'ordinaire, c'est plutôt le contraire…

— Écoutez, Docteur, c'est un ordre et c'est comme ça ! Je ne peux rien vous dire de plus, si ce n'est que c'est pour une raison d'État. D'ailleurs, en savoir plus pourrait vous mettre en danger. Sachez aussi que, malgré les apparences, c'est pour le bien de mademoiselle Lankerloc'h. Alors, faites ce qu'on vous demande et surtout, bouche cousue ! L'inspecteur Jean-Louis Denis passera dans la journée pour vous réexpliquer le topo, votre rôle est capital et il faut que vous soyez crédible, c'est entendu, Docteur ?

— Bon, si c'est pour une raison d'État…, un rôle capital…, je vais faire de mon mieux, inspecteur Palmer.

Finalement, le Docteur « Hopopop » comme l'a surnommé Gwen, a bien joué son rôle. Elle termine l'après-midi abasourdie. Elle quitte le Centre Santé au Travail la gorge serrée, monte dans sa Golf en retenant ses larmes et rentre directement à Saint-Michel-en-Grève avec la même sale petite musique qui tourne en boucle dans sa tête :

— D'abord la course-poursuite, le cinglé qui me tire comme un lapin ; maintenant la tension élevée, l'arythmie cardiaque, les pathologies graves, pas toujours de signes avant-coureurs… Il ne manquait plus que ça, je dois être maudite !

Mardi 20 octobre 1987

Depuis près d'une semaine, la stratégie de l'officier Collinn Palmer suit son cours. Pourtant, le passage de l'ouragan de 87 qui dévaste la Bretagne dans la nuit du 15 au 16 octobre, ne mâche pas franchement le travail des agents de protection Jef Combrai et Adeline Meyer : ils s'attendaient à tout, effraction, violence, enlèvement, sauf à ça ! C'est la nature qui est devenue agressive, brisant, saccageant, allant même jusqu'à tuer… Dans ce grand chamboule-tout, il est plus difficile de remarquer ce qui cloche, de repérer

les éventuels intrus. En revanche, cet incroyable désordre de troncs, de branches, de camions retournés, de bâtiments éventrés et de toitures envolées limitent les déplacements, et en particulier ceux de Gwen devenue plus facile à surveiller.

Jef et Adeline passent des heures et des heures, depuis le fourgon où ils se relaient, à suivre discrètement ses moindres mouvements. Cela n'a rien de passionnant mais c'est leur routine et ils s'en contentent, car ils savent qu'elle peut précéder de brusques moments d'intense agitation. Et puis, Gwen sort aussi à pied, ce qui leur permet de la suivre dans les rues, de se dérouiller un peu les jambes et d'éprouver cette sorte de plaisir qui consiste à ne pas se faire repérer. Parfois, Gwen peut également avoir de mauvaises idées : comme celle de partir à moto avec un lascar totalement inconnu au bataillon, le week-end du 17 octobre (en fait, Sami venu lui rendre visite pour la première et dernière fois) ; ou encore pire, le week-end suivant où elle est « montée » à Paris en voiture pour une raison inconnue (en fait, pour déménager ses affaires de l'appartement qu'elle partageait avec Sami). Ces deux épisodes ont totalement pris de court Jef et Adeline. Heureusement ils se sont bien terminés, avec plus de peur que de mal. En fait, ils s'inscrivent dans le quotidien d'une mission où le grand beau, le calme plat règnent malgré la tempête qui a fait rage : rien à signaler, pas d'événement notable, pas de fouineur ou de promeneur louche. Bref, la stratégie de Collinn Palmer suit son cours. Gwen y participe sans rien en savoir, parlant de possibles problèmes de santé à qui veut bien l'entendre, à ses collègues, à ses amis et notamment à ce journaliste qu'elle fréquente assidûment et qui lui fait la cour.

Justement, ce mardi 20 octobre, Gwen a rendez-vous avec un cardiologue pour en savoir plus sur son état de santé. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que le Docteur Henri Féniel est également un habitué des services de Police : il est régulièrement mandaté comme expert dans des affaires judiciaires ; il a également des compétences en médecine légale ; il n'est pas rare qu'il ait à évaluer des agressions et à participer à des autopsies où le

système cardiovasculaire est touché.

Sollicité cette fois dans le cadre de la protection d'un témoin, le Docteur Féniel devient même le pivot central du dispositif mis en place par Collinn Palmer.

— Allô Henri, c'est Jiel à l'appareil, Jiel Denis…

— Pas besoin de préciser, mon vieux ! Des Jiel, je n'en connais pas trente-six, avec un surnom pareil ! Et pas la peine de rajouter Denis, parce que là, j'en connais un paquet des Denis !

— Je vois que tu ne changes pas, toujours aussi taquin ! Allez, trêve de plaisanterie. Alors, tu es d'accord sur ce que te propose Collinn ?

— Oui, tout à fait et je suis même enthousiasmé ! Ça va me rappeler mes lointaines études de carabin. Ah, ah ! On s'en payait à cette époque ! Alors, j'ai réfléchi : je vais lui sortir de ma boîte à électrocardiogrammes une arythmie aux petits oignons, le syndrome du QT long, avec possible arrêt cardiaque à la clé ! Ce n'est pas épatant, tu aurais pu trouver mieux, Jiel ?

— Alors là non… Je ne crois pas que j'aurais pu trouver mieux. Tu es le meilleur, Henri ! Et pour la suite, on peut compter sur toi ?

— Sans problème, sans problème, c'est même le plus réjouissant, tout en restant du travail d'artiste ! Je m'y attelle au plus vite, monsieur Palmer m'a dit que vous pouviez en avoir besoin à tout moment. Il me faut néanmoins trois ou quatre jours et la photo…

— Tu vas l'avoir dès ce soir, Henri. Allez, on se recontacte rapidement, je passe même te voir au plus vite. Il faut que tout ça roule, de la belle mécanique bien huilée car on n'a pas droit à l'erreur !

Ce matin-là, avant son rendez-vous avec Gwen, le docteur Henri Féniel est déjà tout excité. Ce matin-là, après son rendez-vous avec le docteur Henri Féniel, Gwen rentre chez elle sans détours, totalement démoralisée. Sa vie s'est brisée en 50 minutes et elle se dit en regardant par la fenêtre, loin, très loin :

— C'est la loi des séries, ma vieille…

Il faut ajouter à ce profond mal-être que, dans les jours qui suivent son rendez-vous chez le cardiologue, Gwen a régulièrement la désagréable sensation d'être épiée. Bien entendu, cette impression ravive le souvenir des événements de Big Bay et plonge la jeune femme dans une confusion proche de la panique. À plusieurs reprises, elle a regagné une boutique, sa classe, sa maison à la hâte et dans l'affolement le plus complet, après avoir remarqué des individus aux attitudes furtives. Deux ou trois fois, elle a même repéré un rouquin étrange mais très vite elle s'est rassurée : un tueur ne peut décemment pas porter une crinière aussi voyante ! En revanche, c'est certain, elle a été suivie par un fourgon quand elle est allée voir ses amis Évangéline et Goulwen dans leur restaurant à Trégastel. Et, elle en est sûre, elle a bien revu le même fourgon à Loupelec, aux abords de l'école…

Jef et Adeline ont également repéré ce grand Duduche rouquin qui, depuis quelques jours, fait de brèves apparitions dans le voisinage. Leur avis est beaucoup plus suspicieux que celui de Gwen…

Il s'agit bien du Redplonk, disons le Rouquemoute puisque nous sommes, lui comme nous, arrivés en France. Le Rouquemoute donc, observe patiemment, note les habitudes de Gwen, pose ses jalons : il prépare en toute sérénité les modalités de son intervention. Il suit à la lettre les ordres de Gévrard. Mais le Rouquemoute, dans la précipitation du départ, n'a pas suivi toutes les instructions du patron : il ne s'est pas teint, il a oublié… Quand il s'en rend compte, il est déjà dans les Côtes-du-Nord. Il se dit que ce n'est pas bien grave, et que merde, ce sont ses cheveux et que Gévrard aille se faire voir ! Et puis, on est en Bretagne… Avec sa couleur, il passera pour un Irlandais, un bon copain des Bretons, presque inaperçu, non ?

Presque inaperçu ? Non ! Mais comme nous venons de le voir, les avis sont partagés à son égard… Quoi qu'il en soit, vers la fin du mois, le Rouquemoute s'aperçoit que le domicile de Gwen est surveillé, que lui-

même doit être repéré, que tous les plans échafaudés avec patience sont obsolètes et que sa dernière chance, c'est d'agir au plus vite. Il comprend qu'il doit repasser en mode « urgence », et sauter sur la première occasion venue…

7 LE ROUQUEMOUTE REBELOTE

Mardi 27 octobre 1987

Et justement, elle se présente dès le lendemain matin ! Le Rouquemoute, qui a décidé de coller aux basques de Gwen, débarque avec elle à l'école de Loupelec, mais bien sûr *incognito* et dans une autre voiture (louée) ! Il l'a suivie depuis Saint-Michel-en-Grève… Mais pas moyen de l'aborder ici, car ses collègues de primaire viennent également d'arriver sur leur lieu de travail. Le petit groupe entre dans les bâtiments, il va falloir planquer… Le Rouquemoute n'aime pas ça car, de nature, il est plutôt impatient. Tant pis, elle sortira peut-être à la récré... La récré sonne, elle ne sort pas. Il est bon pour attendre jusqu'à l'heure du déjeuner (et lui, comment va-t-il encore manger ?) ! Même plutôt jusqu'au soir (il se fait déjà une raison), car ils doivent certainement avoir une cantine là-dedans ! Alors, quand il la voit partir à pied, à peine une heure plus tard, ce n'est que du bonheur, il en pleurerait presque, le Rouquemoute.

À midi, plutôt que d'aller rejoindre le brouhaha de la cantine, Gwen décide, une fois n'est pas coutume, de marcher au grand air pour se changer les idées. Le bourg de Loupelec est quasi désert. Elle marche le long de la route principale, constate qu'il n'y a pas grand-chose à voir hormis des pavillons modernes, ce qui lui paraît normal pour un ensemble résidentiel inscrit dans la mouvance de Lannion. Elle se fait la réflexion qu'en passant en voiture, elle n'a jamais rien remarqué de cette banalité, depuis deux mois qu'elle vient travailler.

Un petit vent aigre se lève pour pousser les feuilles déjà tombées sur le

trottoir. Avec amusement, Gwen hausse le regard pour les voir virevolter dans la rue déserte, ou presque car elle découvre la silhouette d'un passant qui marche rapidement dans sa direction, la capuche d'un sweat trop large rabattue sur les yeux. Elle sursaute d'abord comme une gamine prise en défaut puis, sous le coup d'une panique incontrôlée, rebrousse chemin pour rentrer à l'école. Tout en accélérant le pas, elle relève à la hâte le col de son manteau, pour se donner une contenance, et c'est en passant devant l'église qu'elle a son malaise. Par bonheur, une femme plutôt forte sort de l'édifice et la rattrape au vol. La soutenant sous les aisselles, elle la tire pour l'asseoir sur un des bancs installés sur le parvis. Cette femme, c'est Adeline. Le Rouquemoute, pour sa part, a lâché la corde à piano pourtant solidement arrimée entre ses deux mains, car Jef vient de le prendre en chasse. En vain, car le Rouquemoute tourne au premier carrefour. Toujours en pleine course, il rejoint sa voiture et disparaît sans demander son reste. Gwen, en plein brouillard, n'a rien vu de la scène.

— Ça va, mademoiselle ? Vous vous sentez bien ? s'inquiète Adeline en lui tapotant les joues.

Gwen reprend lentement ses esprits et, sortant peu à peu de sa torpeur, répond enfin :

— Oui, oui, je crois… Ce doit être un étourdissement, rien de grave et je me sens déjà mieux. En tout cas, merci ! Sans vous, je serais certainement tombée…

— Et vous auriez pu vous faire mal, c'est sûr ! Ça vous arrive souvent, ce genre de vertige ?

— Non, non, mais en ce moment, je suis fatiguée, je dors mal…

— Des soucis particuliers ?

— Non, non, comme tout le monde…, dit Gwen en essayant de se relever. Je vais retourner à l'école, j'y travaille, ce n'est pas loin.

Elle regarde à droite, à gauche, l'homme a disparu. Sans doute a-t-il simplement tourné au croisement avant l'église…

— Attendez, vous n'allez pas y aller toute seule. Je vous accompagne… Arrivées là-bas, nous trouverons quelqu'un pour prévenir un médecin. Il ne faut pas rester comme ça, d'accord ?

— D'accord…, s'entend répondre Gwen.

Et bras dessus, bras dessous, cahin-caha, elles partent en direction de l'école. Le médecin, appelé par un collègue de Gwen et venu de Lannion, arrive une petite demi-heure plus tard.

— Oh dites donc… Ça bat encore la chamade là-dedans ! dit le docteur Leneveu en finissant d'ausculter Gwen. Vous faites souvent des syncopes ?

— Non, c'est la première fois mais on vient de me diagnostiquer une arythmie et je revois le cardiologue après-demain…

Après s'être reposée tout l'après-midi à l'infirmerie, être passée dans une pharmacie de Lannion pour y prendre quelques médicaments, Gwen repart à Saint-Michel-en-Grève vers 18 heures. À peine arrivée chez elle, quelqu'un frappe à la porte.

— Qui ça peut être ? À cette heure-là ? Le proprio, des témoins de Jéhovah ? Je n'attends pourtant personne…, se dit-elle prenant la direction de l'entrée tout en ronchonnant.

— Bonjour mademoiselle, Samu de Lannion… Comme le docteur Leneveu qui vous a auscultée savait qu'on passait par Saint-Michel ce soir, il nous a demandé de nous arrêter, vu votre malaise de ce matin. On va vous ausculter, prendre la tension, si vous voulez bien. On a également un petit questionnaire de suivi qu'on va vous laisser, ça peut être important dans votre cas pour votre rendez-vous d'après-demain. Ça ne prendra qu'un petit quart d'heure…

— Dans mon cas ? Eh bien dites donc, je dois être dans un sacré état pour que vous vous déplaciez juste pour ma petite personne…

— Mais non, mais non, c'est simplement que deux précautions valent mieux qu'une ! Il a raison le docteur Leneuveu. On va juste prendre vos constantes et vous indiquer deux trois trucs… On peut entrer ?

— Allez-y, allez-y…

— Bon, mademoiselle Lankerloc'h, on ne va pas continuer à vous mentir, nous ne sommes pas du Samu, on va même vous sortir le grand jeu et la grande vérité ! Je suis l'inspecteur Jean-Louis Denis de la Direction Interdépartementale de la Police Judiciaire, voici mon collègue et nous travaillons sous le couvert de l'officier Palmer, Collinn Palmer, vous connaissez ?

— Oui, oui, répond Gwen totalement ébahie.

— Eh bien Collinn Palmer qui ne peut pas quitter Los Angeles en ce moment, nous a chargés de le remplacer. Il a appris que Bert Gévrard vous a retrouvée, ici à Lannion !

— Vous plaisantez…

— Non, pas le moins du monde, mademoiselle Lankerloc'h. Bref, depuis une quinzaine de jours, nous travaillons sur un plan pour vous mettre hors d'atteinte, mais la mise en place est un peu longue. Donc, en attendant, les services de police se sont mis aussi en garde rapprochée pour vous protéger.

— Ah, le fourgon c'est vous…

— Oui c'est nous, mais nous n'allons pas nous en vanter puisque vous nous avez repérés ! Passons donc là-dessus et poursuivons. Ce que je m'apprête à vous dire ne va certainement pas vous plaire… Sachez par avance que Collinn a fait ce choix pour s'assurer du bon fonctionnement de son scénario et je dois dire, qu'à part le petit dysfonctionnement de ce matin, tout s'est plutôt bien goupillé.

— Mais enfin inspecteur, qu'est-ce-que vous cherchez à me dire ? Et c'est quoi le « petit dysfonctionnement de ce matin » ? Vous parlez de mon étourdissement ?

— Oui…, non, nous allons en reparler mademoiselle Lankerloc'h ! En attendant, ce que je cherche à vous dire est un peu délicat, j'espère que vous n'allez pas vous fâcher : vous n'êtes pas du tout malade !

— Je ne suis pas du tout malade, vous plaisantez ?

— Non ! Le praticien de la médecine préventive et le Docteur Féniel font partie de la stratégie mise en place par Collinn. Il a pensé qu'en ne vous disant rien, il avait la garantie que votre rôle serait bien joué. Et en effet, avec le stress, ça a été plus vrai que nature : vous vous êtes vraiment inquiétée, vous avez parlé de vos problèmes autour de vous, vous avez parfaitement préparé le terrain pour la suite du programme…

— Mais c'est vous qui êtes malades, des grands malades ! J'ai passé quinze jours à tourner en rond, à me poser les pires questions, à croire que je pouvais mourir comme ça, d'un claquement de doigt, vous imaginez ?

— On sait, on sait… Mais Gévrard est un satané filou. La moindre erreur n'était pas permise et vous allez voir qu'il fallait bien ça pour que le plan fonctionne.

— Et vous m'en parlez quand de votre plan ? Parce que je vous rappelle que j'y tiens le rôle principal !

— Eh bien, mademoiselle Lankerloc'h, c'est très simple mais on ne peut pas plus efficace : nous allons vous faire disparaître, définitivement et officiellement ! Vous avez eu les signes avant-coureurs, les rendez-vous chez les toubibs, vos proches sont au courant, le vrai malaise de ce matin est même inespéré : voilà notre préparation pour que Gévrard vous croit décédée. Et votre mort, elle va être entérinée par l'administration et la police, c'est-à-dire nous, et ponctuée par un enterrement en bonne et due forme !

— Magnifique ! Et dans tout ça, je meurs comment, inspecteur Denis ?

— Eh bien, mademoiselle Lankerloc'h, d'une crise cardiaque ou, comme vous le savez maintenant, du syndrome du QT long…

— Ça je commençais à m'en douter… Mais ce que je veux dire, c'est qu'est-ce que m'a vraiment préparé mon petit Collinn et surtout quand ?

— C'est là que les choses se compliquent et c'est pour cette raison que nous sommes ici ce soir : pour vous briffer et voir avec vous ! Vous ne vous en êtes pas rendue compte, ou à moitié vu votre malaise, mais ce matin vous avez failli y passer ! Et si vous voulez aussi savoir comment, c'est

étranglée avec une corde à piano ! On l'a retrouvée par terre, pas loin de l'église. Et si vous voulez aussi savoir pourquoi on vous a ratée, c'est que nos deux agents de surveillance veillaient sur vous. Vous vous souvenez de cette femme qui vous a secourue et ramenée à l'école ? Eh bien c'est le lieutenant Adeline Meyer. Son collègue, le brigadier-chef Jef Combrai a poursuivi votre agresseur, mais en vain. En revanche, dans la course-poursuite, la capuche de ce dernier s'est relevée et je peux vous dire qu'on ne devrait pas avoir de mal à le retrouver : il est roux, mais alors roux-rouge brique ! C'est une drôle d'idée de faire le tueur à gages avec une telle couleur de cheveux. On aura tout vu !

— Je l'ai vu aussi, plusieurs fois autour de moi… Mais je me suis dit que ça ne pouvait pas être un truand, c'était trop voyant.

— Quand Adeline et Jef nous ont prévenus en début d'après-midi, j'ai immédiatement téléphoné à Collinn. Nous nous sommes tout de suite dit qu'il allait rapidement remettre ça : c'est un cinglé qui n'a peur de rien et Gévrard doit lui mettre une pression d'enfer ! Résultats des courses : il faut vraiment accélérer la manœuvre et comme Collinn m'a dit que tout était prêt, on s'est mis d'accord pour demain.

— C'est gentil de me demander mon avis, inspecteur Denis. Mais demain, la star pourrait bien être déjà prise ! J'avais l'intention d'aller à Lann Kerdeven, dans la campagne près de Lannion, voir mon ami Logide. Il est guérisseur, également magnétiseur et il pratique l'hypnose. Il aurait pu m'aider pour ma maladie, enfin ce que je croyais être ma maladie... Mais maintenant, avec ce que vous venez de me dire : plus de maladie et ma mort programmée pour demain, c'est vrai que ce n'est plus trop la peine d'aller voir Logide…

— Mais si, mais si, bien au contraire, mademoiselle Lankerloc'h ! Cette visite à ce… —Logide, c'est bien ça ?— nous offre une sorte de décor garanti sur mesure, un cadre discret et incontestable, bien adapté à notre mise en scène. Vous vous rendez compte : mourir à deux pas de chez un ami, on ne peut pas espérer mieux et plus vrai ! Demain, il va falloir être convaincante, trouver les bons mots auprès de ce magnétiseur pour que votre histoire soit

la plus plausible possible. Après l'accident, il faut absolument que lui et vos proches vous croient morte, vous savez qu'on ne peut pas se permettre de fuites ! Ce Logide va devenir notre meilleur allié, notre meilleur messager. N'hésitez pas à vous livrer, même à en rajouter, n'oubliez pas que c'est le rôle de votre vie, il faut que le public vous suive…

— Le rôle de ma vie, le rôle de ma vie…, j'espère bien que je vais en avoir d'autres rôles, et au moins une vraie vie parce que celle-là, depuis trois mois… Mais je vais essayer d'être persuasive. D'ailleurs, l'information devrait passer vite, parce que demain c'est la Saint-Simon et que Simon, un autre bon ami, vient fêter son anniversaire chez Logide qu'il connaît bien aussi.

— Un bon ou un petit ami, mademoiselle Lankerloc'h ?

— Un bon ami, inspecteur Denis.

— Dommage, parce que le petit ami, c'était la cerise sur le gâteau, du point de vue de la communication.

— Du point de vue de la communication, ne vous plaignez pas ! C'est le directeur de l'Ouest-Télégramme. Il va certainement nous faire un bel article…

— Ah bien, si la presse est avec nous, c'est le pompon ! Encore deux questions, mademoiselle Lankerloc'h : comment se présente ce Lann Kerdeven ? Il faut que nous puissions nous organiser. Et à quelle heure doit se terminer votre séance de spiritisme ?

— Ahah ! Très drôle inspecteur. Vers les midis certainement. Quant à Lann Kerdeven, vous ne devriez pas être embêtés : c'est à l'écart de tout, complètement isolé, juste quelques maisons, on y arrive par une petite route qui traverse la lande et les bois.

— Bien, bien, c'est parfait… Nous allons faire notre petite mise en place dans la nuit : Collinn vous a prévu une mort au volant, votre voiture percutée par la chute d'un arbre. L'arbre, c'est une sorte de sécurité, au cas où les gens, et Gévrard en particulier, auraient du mal à croire à la mort subite d'une jeune femme de 25 ans, parce que c'est vrai, ce n'est pas trop ordinaire. Ce chablis, badaboum, tombé sur le véhicule, il me semble que

c'est une bonne idée, avec tous ces arbres qui ont été déstabilisés par le passage de l'ouragan. On devrait bien en trouver un dans ces bois à Lann Kerdeven, sinon on l'apportera. C'est moins discret mais de nuit, c'est dans nos moyens. Bref, votre voiture est encastrée dans l'arbre, ou l'arbre est encastré dans la voiture et vous, bien entendu, vous êtes dans le véhicule, en quelque sorte, « indésincarcérable »… C'est difficile à prononcer, presque autant qu'à vous sortir de l'habitacle où vous allez rester ! Il faut que vous y restiez, vous comprenez, c'est une preuve « palpable » de votre disparition. Donc, pour finir, on va vous trouver là, on ne saura jamais trop si vous avez fait une crise cardiaque en voyant l'arbre tomber ou si c'est une mort subite due au syndrome du QT long. D'ailleurs, le syndrome, il va falloir expliquer ça demain à votre ami Logide. Mais, ne vous en faites pas, on ne va pas vous abîmer !

— J'aime mieux ça, inspecteur…

— Bien sûr, ce n'est pas vous dans la bagnole, sinon vous seriez réellement morte ! C'est là qu'intervient le Docteur Féniel qui, soit dit en passant, collabore régulièrement avec la police, c'est-à-dire avec nous. Il vous a vu en chair et en os, on lui a fourni votre portrait et donc de quoi travailler. Il a depuis trois jours dans son frigo, un corps tout neuf qu'il est allé récupérer à la morgue avec notre sauf-conduit. Dans notre affaire, c'est ce qui a été le plus long et le plus délicat : trouver une femme non réclamée avec une physionomie proche de la vôtre. Ensuite, le docteur Féniel a pu se livrer à l'activité qu'il attendait avec beaucoup d'impatience : créer, dans une sorte de polymère, un masque mortuaire à votre effigie. Finalement, je peux vous dire que le docteur a une véritable âme d'artiste et, je vous assure, le résultat est bluffant. Si vous pouviez vous voir, après assemblage, vous n'en croiriez pas vos yeux : une seconde Gwen Lankerloc'h !

— Après assemblage ? C'est charmant, inspecteur Denis… Et la première Gwen Lankerloc'h, elle devient quoi ?

— Nous vous prenons en charge demain midi, sur la route de l'accident à la sortie de ce Lann Kerdeven, direction le commissariat de Lannion où vous allez être exfiltrée.

— Et ma voiture, il se passe quoi ?

— Justement, on regagne le commissariat dans votre véhicule où, après un crochet à la fourrière, il disparaît de la circulation, répond le second policier.

— Ah, mais il parle votre collègue…, ironise Gwen.

— Excusez-nous, je vous présente le lieutenant Duval du Commissariat de Lannion. C'est lui qui, dans notre projet, est chargé de la logistique. Je le laisse finir, je suis trop bavard, se défend l'inspecteur Jean-Louis Denis.

— Et moi sans doute pas assez, mais dans une affaire pareille, la règle qui s'impose, c'est plutôt d'être muet comme une tombe !

— Il parle et, en plus, il a de l'humour… remarque Gwen. En fait, Denis et Duval…, vous êtes un peu comme les Dupond et Dupont de Hergé… ?

— Bon, terminons ! conclut le lieutenant Duval un peu fâché. Votre véhicule, donc, est rapatrié à Lannion. J'ai trouvé un modèle identique, une Golf, dans une casse : même couleur, un peu défoncée, mais pour cet accident, elle fait très bien l'affaire. C'est elle que nous allons préparer cette nuit. J'ai juste besoin du numéro de vos plaques et on y coince le corps de la morte arrangée par le Docteur Féniel. Ensuite, on amène le tout sur site avec notre dépanneuse, on dépose, on dispose l'arbre au treuil et on aménage la scène.

— C'est tout de même très compliqué, lieutenant.

— Pas vraiment, c'est mon métier et j'en ai vu d'autres, vous savez… Et pour la vraisemblance de l'affaire, je pense comme l'inspecteur Palmer, le mieux est que vous, ou plutôt votre sosie, soyez retrouvée au volant : impossible alors de douter de votre décès. Et l'info, je vous prie de croire, va rapidement arriver aux oreilles de Gévrard, d'autant que son homme de main est toujours sur place !

— Un accident passe rarement inaperçu, mademoiselle Lankerloc'h, renchérit l'inspecteur Denis. Il y a toujours un ou des fouineurs… C'est de cette façon que nous allons pouvoir donner le change. Bien sûr, le mieux serait que vous soyez découverte par l'un de vos amis, l'information serait claire et sans conteste possible.

— Le mieux ? Vous plaisantez, inspecteur… J'imagine leur tête. La même que la mienne quand j'ai appris pour le syndrome…

— De toutes manières et pour mettre fin au débat, nous n'avons rien trouvé d'autre à vous proposer, répond l'inspecteur Denis. Le temps presse, mademoiselle Lankerloc'h, et rappelez-vous qu'un tueur est toujours dans la nature !

— Permettez-moi un dernier mot sur la logistique de l'opération, rajoute le Lieutenant Duval. Une fois le constat de l'accident fait, les lieux nettoyés et le permis d'inhumer accordé par le Docteur Féniel, le corps de substitution sera enterré, paix à son âme, c'est ce qu'il pouvait attendre de mieux, dans votre caveau, celui des Lankerloc'h, chez vos grands-parents, près de Quimper.

— Vous ne manquez pas d'air, tout de même…, s'entend maugréer Gwen.

Vingt minutes plus tard, après le départ des deux « infirmiers », Gwen s'empare du combiné pour appeler Lann Kerdeven. Zurbaritze répond et ils décident de se voir le lendemain matin. Avec ce rendez-vous, elle est bien décidée à préparer sa sortie des griffes de Gévrard...

C'est le moment de récapituler car son discours doit être net et sans bavure. Il faut que les deux camps, d'un côté Gévrard et sa bande, de l'autre, Logide et Simon, soient persuadés de sa disparition. Collinn et Denis s'occupent du monstre ; à elle de bien préparer ses deux amis. D'abord, il faut commencer par parler à Logide de ses problèmes de santé et voir s'il ne peut pas la soulager ou la guérir. Puis, mine de rien, elle doit en venir à la dismigration : face à la maladie qui pourrait l'emporter, ce serait pour elle l'occasion de ne pas partir définitivement… Logide lui a déjà parlé, à Simon aussi, du principe de cette réincarnation partielle qui permet à l'essence d'un individu de rejoindre le corps d'un autre individu vivant. À elle de mettre le vieux sage en confiance, de lui faire croire qu'elle marche dans son jeu, qu'elle le suit dans son protocole de « dismigration ». À elle donc de tout « déballer », en commençant par sa vie avec Sami, aujourd'hui

pleine d'incertitudes, pour que le guérisseur saisisse ce qui l'amène à vouloir plutôt se rapprocher de Simon, en passant par le corps de Claire. Et le moment est on ne peut mieux choisi ! Demain justement, c'est le 28 octobre et Logide croit que la Saint-Simon, encore appelée Samain chez les Celtes, est le jour idéal pour pratiquer ce rituel car c'est le temps du passage : passage de la saison claire à la saison sombre, passage des morts chez les vivants, et vice-versa. Alors, à elle de tout évoquer : Sami qui semble s'éloigner d'elle, maladie grave, peur de la mort, besoin de renaissance, moment favorable, à elle de tout faire pour que cet accident « arrangé » paraisse plus vrai que vrai et que, sans le savoir, Logide y joue un rôle clé !

Le lendemain matin, persuadé par l'argumentaire de Gwen, Zurbaritze de Logide, reconnaissant son impuissance à la soigner, décide de tenter le rite de passage. Néanmoins, le mage lui annonce que, selon les codes sacrés, la dismigration ne pourra intervenir que trois années plus tard. Passé midi, Gwen embrasse Logide et monte dans sa voiture.

La Golf noire prend l'allée principale de Lann Kerdeven. Elle s'éloigne de la maison presque au pas, comme si elle avait été mise sur pilote automatique. Gwen a la tête ailleurs. Elle est submergée par toutes sortes de pensées qui, quant à elles, défilent à toute vitesse. Au sortir de la propriété, elle s'engage dans le bois de résineux dévasté par la tempête.

— Ah, c'est vrai, peste-t-elle, il va falloir refaire du slalom ! Ils pourraient au moins dégager un peu la…

Elle n'a pas le temps de finir sa phrase. À son passage, un pin colossal s'effondre soudainement dans un craquement du tonnerre. Sans doute déstabilisé par l'ouragan, il est jusqu'ici resté debout par on ne sait quel miracle. Il s'abat sur l'arrière de la Golf qui, comme catapultée, s'envole pour aller s'encastrer dans un fouillis inextricable de souches et de grosses branches en contrebas de la route.

Quelques minutes plus tard, Gwen, comment le dire autrement, ressuscite ! Elle doit ce retour à la vie à Collinn Palmer, Jean-Louis Denis et

à l'incroyable travail logistique des équipes du lieutenant Duval qui, pendant toute la nuit, préparent la petite route de Lann Kerdeven. Ils aménagent le barrage végétal, mettent en place la voiture accidentée en contrebas, avec sa « conductrice » installée au volant. Pendant toute la durée de l'intervention, des panneaux signalent la chute d'arbres et sont installés pour interdire l'accès et la circulation dans les deux sens. Ils restent là jusqu'au lendemain midi, heure à laquelle Gwen, tout juste partie de chez Logide, arrive vraiment sur les lieux et entre en scène : une apparition de courte durée car, comme prévu, la Golf intacte et Gwen sont immédiatement rapatriées sur Lannion. La jeune femme est ensuite prise en charge *manu militari* par l'inspecteur Denis qui l'emmène aussitôt et sans escales à la Direction Interdépartementale de la Police Judiciaire de Rennes. Les panneaux sont retirés, la machination est prête : il n'y a plus qu'à laisser faire le temps et les premiers curieux.

Arrivée en milieu d'après-midi à Rennes, Gwen un peu déçue n'a pas le temps de découvrir la capitale régionale : la place des Lices, le parc du Thabor, le couvent des Jacobins, les portes Mordelaises et bien sûr, la fameuse Rue de la Soif où les bars touchent aux zincs et vice-versa… Mise la nuit-même dans le premier avion spécial, elle est directement extradée vers les États-Unis. C'est du moins le plan initial prévu par l'officier Collinn Palmer. En effet, il pense que Gwen ne peut pas rester plus longtemps dans l'hexagone, après cette nouvelle tentative de meurtre du Redplonk et l'accident maquillé. Même si sa « disparition » s'est bien passée, il est possible que Gévrard ait envoyé d'autres sbires en France. Gwen peut également croiser des proches, de la famille informés de son décès, ce qui ferait désordre… Enfin et surtout, il faut qu'elle témoigne dans trois jours car le procès Gévrard démarre à San Fransisco le 1er novembre. En fait, les événements et l'inspecteur Jean-Louis Denis modifient au dernier moment le programme de Collinn Palmer : Gwen ne part plus aux États-Unis mais au Canada…

Les événements ? Ce sont les dispositions prises par Bert Gévrard pour préparer l'audience du 1er novembre, avec « sa » fête des morts à lui, une fête des morts plutôt personnelle... Les événements ? C'est le grand ménage réalisé par Bert qui se dit que, Gwen disparue, il n'a plus qu'à liquider les autres témoins gênants.

Le nettoyage commence par le Redplonk, retrouvé mort le mercredi 28 octobre à 21 heures (heure de Paris) d'une balle en pleine tête sur le pont d'embarquement du Havre : sa dernière croisière… Vers 16 heures, il avait prévenu Bert de l'accident mortel survenu à Gwen Lankerloc'h. Il lui disait également que, sa mission étant remplie, il rentrait aux States par le premier bateau venu : il voulait s'offrir ce luxe depuis longtemps !

Le lessivage se poursuit le même mercredi 28 octobre à 13 heures (heure de San-Fransisco) avec l'explosion du camion blindé transportant les frères Allen et Lee Mortimer de la prison au palais de justice pour une audition devant le juge.

Le même après-midi (heure de San-Fransisco), le dit-juge ajourne le procès pour disparition de témoins capitaux et demande un important complément d'enquête : ce n'est qu'à cette condition que les charges de trafic d'organes pourront être maintenues. Si le témoignage de Gwen Lankerloc'h reste capital, il n'est plus suffisant à lui seul pour pouvoir condamner lourdement Gévrard. Ce dernier ne sera donc jugé dans le courant du mois qu'au motif de « corruption de fonctionnaires », ce qui n'ira certainement pas loin… En l'attente de résultats plus significatifs des enquêteurs, la jeune femme est maintenue sous le régime de protection.

Prévenu de cette actualité contrariante, Collinn Palmer informe aussitôt par téléphone (minuit, heure de Paris) son collègue français. Jean-Louis Denis lui soumet une nouvelle destination à laquelle il vient de penser pour Gwen : c'est cette date du 1er novembre qui lui en a donné l'idée.

— Collinn, on est d'accord : elle n'a plus besoin d'aller à San-Fransisco puisque le procès est ajourné ? En plus, la Californie c'est un peu dangereux,

c'est tout de même le fief de Gévrard ! Collinn, on est d'accord aussi : aux États-Unis, elle se fait toujours repérer à cause de son accent ? Alors j'ai pensé que notre petite Française serait bien mieux au Québec…

— Ok, Jiel, mais quel rapport avec le 1er novembre ?

— Ahah ! Tu vas rire ! J'ai un collègue là-bas que je connais bien, on peut dire un ami sur lequel on peut s'appuyer en toute confiance.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle, Jiel…

— Eh bien, il s'appelle Toussaint, Malcom Toussaint, c'est ce qui m'a fait penser à lui. C'est con, non ?

— Oui, c'est con, mais c'est une excellente idée ! Il fait quoi et il est où exactement, ce Malcom Toussaint ?

— C'est un collègue, je t'ai dit : c'est l'inspecteur-chef Malcom Toussaint à la SQ, la Sécurité du Québec basée à Montréal. Je lui téléphone, Collinn, et j'organise tout ?

— Oui, oui, Jiel, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Et Gwen est au courant ?

— Non, pas encore. Elle attend dans un autre bureau. Je voulais discuter avec toi avant, pour qu'on se mette d'accord. Je raccroche, Collinn, je vois avec Gwen, j'organise dans la foulée avec Malcom et j'expédie ton cher témoin à Montréal…

À Montréal ? Non, plutôt à Québec… !

— Bon Gwen, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à vous annoncer ! Je commence par laquelle ?

— Oh, inspecteur Denis, par la mauvaise, au point où j'en suis…

— Vous repartez bien en Amérique dans le cadre du programme de protection, mais pour plus longtemps que prévu, le procès est ajourné…

— Ah non ! Mais c'est un cercle infernal, je ne vais jamais m'en sortir ! Tout ça pour un petit bout de conversation surpris à la va-vite dans un hôpital…

— N'exagérons rien, Gwen ! Votre témoignage a permis de sauver des vies !

— Oui, au prix de la mienne ! Et qu'est-ce-qui me vaut un allongement de peine ?

— Eh bien Bert Gévrard vient de supprimer les frères Mortimer et le tueur chargé de vous éliminer, un certain Redplonk ! Alors faute de preuves suffisantes, on va en chercher des nouvelles… Bien sûr, ça va prendre un certain temps, un temps pendant lequel on va vous garder sous cloche…

— Oh là là ! Mais je suis maudite !

— Pas tant que ça, Gwen ! Vous êtes encore vivante ! Mais il ne faudrait pas que le loup retombe sur le petit chaperon rouge…

— Oui, à propos de petit chaperon rouge, pas de nom à la con comme la dernière fois ! Pas de Janeth, Violette, Lisette, Yvette ou que sais-je encore ! Et la migrante, elle va où cette fois ?

— Eh bien, c'est la bonne nouvelle. On a pensé que vous seriez plus « transparente » dans une grande ville pour commencer… Et dans une grande ville où l'on parle français, donc où votre accent passerait mieux. Désolé de vous le dire, mais il vous rend très repérable cet accent. Je vous propose donc un voyage au Canada, au Québec et, pour être plus précis, à Montréal. Sympa, non ? Ça vous va ? Si oui, un coup de téléphone à passer et vous partez cette nuit-même. Si non, vous partez quand même…

— Super, inspecteur Denis ! Bravo pour le choix que vous me laissez… Mais ça me va le Canada… Et puis voir du monde, ça va me changer les idées ! En revanche, si j'ai encore le droit de dire mon petit mot, à tout prendre, je préférerai Québec à Montréal : d'abord parce que c'est encore plus français, alors avec mon accent comme vous dites tous… ; ensuite, c'est plus loin de Chicago, des Grands Lacs et de Big Bay où je n'ai pas de très bons souvenirs, si vous voyez ce que je veux dire…

L'inspecteur Jean-Louis Denis saisit aussitôt le combiné et téléphone à l'inspecteur-chef Malcom Toussaint qui, toujours débordé, est encore au travail à 19 heures (heure de Montréal). Après quelques minutes, il raccroche et se tourne à nouveau vers Gwen :

— Bon, vous avez de la chance, c'est l'inspecteur-chef Toussaint qui va vous accueillir et s'occuper de tout, retenez bien son nom, Malcom Toussaint. Vous avez de la chance, ça marche pour Québec. L'inspecteur est basé à Montréal. Mais il a aussi des bureaux au SPVQ, le Service de Police de la Ville de Québec. Pour votre nom, vous verrez sur place avec lui. Mais Québec ? J'espère que vous ne connaissez personne là-bas ! Parce qu'attention ! Pas de contact avec des amis, c'est pour votre sécurité !

— Non, non, répond Gwen évasive, je ne connais personne. C'est parce qu'en France, vous le savez bien inspecteur Denis, on n'a tous qu'un rêve : aller à Québec et ne parler que Français avec nos vrais cousins de là-bas !

Bien sûr, Gwen a une idée derrière la tête, mais elle la garde pour elle…

8 TROIS ANNÉES D'ISOLEMENT

Lundi 2 novembre 1987

Ça y est ! Depuis 5 jours, Gwen est à Québec. En ce lundi 2 novembre, les premières neiges ne sont pas encore arrivées mais un vent aigre balaie la rue du Cardinal Maurice Roy où elle avance tête baissée, enveloppée jusqu'au nez dans une chaude pèlerine. Elle visite, elle n'a que ça à faire de ses trop longues journées et elle a déjà à son palmarès : le château Frontenac ; la terrasse Dufferin et sa « glissade en bois » ; la Citadelle ; le Parlement et la fontaine de Tourny ; le Vieux-Québec et ses ruelles pavées où l'on entre par la porte Saint-Louis ; le pont de Québec qui enjambe le Saint-Laurent ; sans oublier les bars sur Saint-Jo et Saint-Jean qui pourraient lui rappeller ceux qu'elle a ratés à Rennes ; et, bien sûr, le Service de Police de la Ville de Québec où elle passe plus de temps qu'elle ne le souhaiterait.

Et, en ce lundi 2 novembre, elle ne visite pas, elle se rend une fois de plus à la centrale de Police du Parc Victoria pour son rendez-vous avec l'inspecteur-chef Malcom Toussaint. Le vent est glacial. Heureusement, il

n'y a pas deux kilomètres à pied entre les bureaux de la SQ et le studio que l'inspecteur lui a trouvé quartier du Vieux-Limoilou : c'est au premier étage d'un immeuble bas en briques, situé chemin de la Canardière. Elle n'a vraiment pas à se plaindre car l'endroit lui plaît beaucoup : rues animées ; épiceries, pubs à « portée de main » ; promenades sur les bords de la rivière Saint-Charles et dans le parc de l'Anse-à-Cartier qu'elle apprécie tout particulièrement. Il y a même une bibliothèque qu'elle fréquente régulièrement pour « user » un peu ses journées… Restent néanmoins deux problèmes qui ne vont pas s'arranger avec le temps : un climat bien différent de ceux qu'elle a connus à Los Angeles et à Big Bay, surtout avec l'hiver qui approche, ; et l'ennui qui la gagne peu à peu. Au bout de 5 jours, elle a déjà l'impression d'avoir tout vu ! Et, bien entendu, son statut ne favorise pas les rencontres… Malgré la ville qui l'entoure, elle sent qu'elle est de plus en plus seule…

— Alors, mademoiselle Lankerloc'h, tu te fais à ton nouveau chez toi ? Reconnais que je t'ai trouvé un joli petit studio, et à Québec comme tu le voulais ! Mais attention Gwen… Ne t'habitue pas trop, ce n'est que temporaire ! Le Service de Police de la Ville réquisitionne cet appart régulièrement, dans le cadre des affaires de violences conjugales, pour les histoires de mœurs… Il va falloir trouver quelque chose de plus durable…

— Ah, parce que ça va durer longtemps ?

— Ça, c'est possible ! On ne peut pas savoir par avance. Et puis, pour tout dire, il n'y a pas que des intérêts à ce que tu sois en ville… Bien sûr, tu es « noyée » dans la masse. Mais la ville, c'est aussi le repère de tous les truands, de toutes les petites frappes et les nouvelles circulent vite ! En plus, nous ne sommes pas très loin des Grands Lacs et de Chicago. Gévrard pourrait bien pousser quelques tentacules jusqu'ici ! Finalement, l'expérience montre que l'exil et l'isolement sont souvent des solutions plus fiables… En attendant, le quartier du Vieux-Limoilou, c'est fun non ?

— C'est vrai, Malcom, je te remercie de t'occuper de moi comme ça…

Ce ton décontracté, presque familier, s'est installé entre eux dès l'atterrissage de Gwen à Québec. C'est là que l'inspecteur-chef Toussaint lui a donné sa première leçon de québécois : dans la Belle Province, rien de guindé comme en France, le tutoiement est de rigueur et on s'appelle par les prénoms.

— Je reconnais, poursuit Gwen, que Limoilou c'est sympa. Il faut dire que j'ai connu bien pire, quand on m'a lâchée, pour ne pas dire perdue, toute seule, dans l'immensité des dunes de Big Bay au Michigan ! L'isolement, c'est peut-être plus sûr mais c'est redoutable pour le moral !

— Là, ça doit te changer, il y a du monde et il y a toutes les commodités pour le magasinage ! En plus, le SPVQ n'est pas loin…

— Ça, tu vois Malcom, je m'en passerais bien parce que le poste de police, ce n'est pas vraiment la bonne idée de visite pour Québec ! Et si ça continue, mes voisins vont croire que je viens pointer !

— Là, tu exagères Gwen et ça n'est pas gentil pour moi ! Tu ne l'apprécies pas, ton petit inspecteur-chef ? Eh bien sois rassurée, nos visites vont s'espacer. J'ai beaucoup de taf à Montréal et je n'ai pas le temps de dormir au gaz ! On règle juste les derniers problèmes et je te laisse t'asseoir sur ton steak…

— M'asseoir sur mon steak ?

— Oui, je te fous une paix royale, si tu préfères. Tu vas pouvoir te la couler douce.

— C'est ce que je crains le plus, Malcom. Moi, j'ai besoin de remuer, de m'occuper. Je ne veux pas que ça recommence comme à Big Bay où je m'ennuyais sévère…

— Ah bon ? Moi, si je pouvais, j'adorerais me payer la traite…

— Te payer la traite ?

— Oui, prendre du bon temps, si tu préfères. En attendant, ça y est, j'ai ta nouvelle identité : tu vas pouvoir bouger un peu plus, en étant couverte côté administratif, même chauffer le char…

— Chauffer le char ?

— Ben oui, conduire une voiture. Ils en ont récupéré une ici qui n'a pas été réclamée. Le service te la prête, tu vas pouvoir visiter plus large. C'est pas une bonne nouvelle ?

— Si, si… Merci beaucoup, Malcom ! Mais pour en revenir à mon identité… ?

— Oui, ton identité… Ça n'a pas été facile ! On n'en a pas trop de disponibles dans le tiroir ! Pas facile…, trouver une morte, le mieux c'est accidentée, de ton âge, Québecoise, pas réclamée non plus, refaire les papiers… Mais ça y est, c'est fait ! Je te présente : cette fois, tu t'appelles Marinette Flambantneuf !

— C'est une plaisanterie, j'espère ? lâche Gwen fortement irritée.

— Oh, mais tu es vite sur les patins ! Bien sûr que je te niaise, ma pauvre Gwen ! Quand Jiel m'a dit que l'inspecteur Palmer t'avait proposé ce nom pour rigoler, je n'ai pas résisté à te refaire le coup !

— Ça va Malcom ? Vous vous amusez bien dans la police ? Pour finir, je m'appelle comment ?

— Tu t'appelles comment, tu t'appelles comment… ? Tu ne vas pas chiquer la guenille, cette fois ? Eh bien, ouvre bien grand tes oreilles, tu t'appelles Emma Laverdière et tu es Canadienne. Ça te plaît ? C'est joli, non…, Emma Laverdière ?

— Oui, c'est pas mal… C'est moins bien que Gwen Lankerloc'h mais ça me plaît ! Ça fait même un peu classe, Emma Laverdière…

— Eh bien Emma, tiguidou !

— Emma Tiguidou ? Je croyais que c'était Laverdière !

— Mais oui, Laverdière ! Tiguidou, ça veut dire « c'est super » !

— Ce qui est moins génial, Malcom, c'est de rester à ne rien faire ! Je ne vais pas pouvoir, c'est sûr, je vais déprimer, je le sens… Il faut me trouver un travail, même un petit travail, mais un travail quand même ! Et puis, glander, ce n'est pas discret, ça éveille les soupçons… Pour les gens, ce n'est pas naturel, une fille seule et qui ne fiche rien, je l'ai bien senti à Big Bay ! En plus, avec un boulot, je vous coûterai moins cher…

— Bon, écoute, je vais voir ce que je peux faire pour de l'ouvrage mais

ça n'est pas gagné… Par rapport à la procédure, tu comprends, c'est un peu borderline ! Je cherche mais ça risque de prendre du temps, je vais faire au plus sacrant… En attendant, lâche pas la patate, Gwen !

— Lâche pas la patate ?

— Là, ça devient énervant ! Je parle français, tabarnak ? Lâche pas la patate…, ce n'est pas compliqué tout de même, ça veut dire « perd pas courage » ! Il va falloir faire un effort, Gwen…, et essayer de prendre l'accent québécois pour faire un peu plus « locale » ! Toi, c'est de valeur, tu ne dois pas être très douée pour les langues, non ? Pour le job, j'essaie mon possible avant qu'on soit obligé de pelleter par en avant. Alors en attendant, pendant quinze jours, paye-toi la traite et lâche ton fou !

Avant de « pelleter (la neige) par en avant », Gwen doit donc occuper son temps et les idées de sortie commencent à lui manquer : heureusement, il y a la bibliothèque Saint-Charles et surtout « le char » qui lui permet d'élargir le cercle de ses visites à l'extérieur de Québec.

Elle a aussi et surtout, une idée derrière la tête, cette idée qui l'a décidée à venir ici plutôt qu'à Montréal… Et le char va l'y aider, car l'université Laval, à une dizaine de kilomètres du Vieux-Limoilou, ce n'est pas la porte à côté : il va pourtant lui falloir y établir son quartier de guerre pendant quelques temps. Car de ce poste avancé, elle a décidé de mener une opération des plus délicates et qui, certainement, risque de traîner en longueur …

Dans la semaine qui suit, elle se rend chaque jour sur le campus, au moins un couple d'heures le matin ou l'après-midi, dans l'espoir un peu fou d'apercevoir, de retrouver celui dont elle n'a plus de nouvelles depuis trois semaines, depuis le 17 octobre plus précisément. C'est ce jour-là que, chez elle en Bretagne, à Saint-Michel-en-Grève, Sami lui a annoncé la nouvelle : son départ imminent à Québec, pour au moins trois ans comme chargé de cours en architecture ! Il a obtenu le poste par l'intermédiaire de sa meilleure amie à elle, Galice, qui depuis peu enseigne là-bas.

Mais où doit-elle chercher ? Le campus est immense et Sami lui a juste

parlé d'une coloc éventuelle, justement avec Galice. Gwen décide de focaliser son attention sur l'École Supérieure d'Aménagement du Territoire, allée des bibliothèques. Elle va également faire des rondes régulières dans les résidences étudiantes du campus.

Le char devient vite un « sous-marin » où elle a tout le loisir de réfléchir à l'éventuelle confrontation recherchée. C'est aussi l'endroit où régulièrement elle s'endort quand les questions tournent à l'obsession : quelles chances a-t-elle de retrouver Sami ? Dans sa position de témoin protégé, peut-elle l'aborder sans risques, pour elle comme pour lui ? Elle sait qu'il n'est pas au courant de l'affaire Gévrard puisque Margh et Vi sont tenus au silence. Elle sait qu'il ignore certainement sa disparition survenue en plein dans son départ pour l'université Laval. D'un côté, cela simplifie les choses… Mais doit-elle tout lui raconter ? Et que ferait-il de ce grand déballage ? Le cadeau est plutôt empoisonné… Enfin, quoi lui répondre s'il demande ce qu'elle fait à Québec, en pleine année scolaire, alors qu'elle travaille à l'école de Loupelec, Côtes-du-Nord ? Le problème est loin d'être simple… Il s'aggrave même avec le temps : depuis combien de temps fait-elle le pied de grue sur le campus de l'Université Laval ? Une semaine ? Elle se demande si elle ne doit pas tout simplement arrêter cette surveillance imbécile ?

Et soudain, alors qu'elle est en plein doute, l'apparition de Galice sur le seuil de l'École Supérieure coupe court aux méditations somnolentes de ce matin-là. Mais est-ce bien Galice ? Oui, c'est sûr, c'est bien elle, elle ne se trompe pas… C'est tout de même sa meilleure amie ! Prise d'une joie incontrôlée, elle s'apprête à quitter le sous-marin, à l'appeler et à aller à sa rencontre, quand elle referme vivement la portière sur elle, tétanisée. Sami vient lui aussi de sortir du building et s'élance à la poursuite de Galice qu'il rattrape bientôt. Gwen, médusée, le regarde la prendre par la taille et l'embrasser. Puis ils s'en vont à pied, parlant gaiement et attachés l'un à l'autre tandis qu'ils s'éloignent par l'allée des Bibliothèques … Perdus dans leur bulle, ils n'ont pas vu Gwen. Pour elle, c'est un brusque

désenchantement : Sami et Galice sont ensemble ! Elle est de plus en plus seule…

— Mais non, tu n'es pas toute seule, Gwen. On est là, nous ! Mais cette idée de retrouver ton petit copain, ce n'était pas très malin ! Ça aurait pu avoir de fâcheuses conséquences pour toi, tu te rends compte ? Heureusement que…

— Heureusement qu'il s'est collé avec ma meilleure copine, c'est ça que tu veux dire, Malcom ?

— Mais non, Gwen, tu sais bien que non ! C'est dommageable pour toi mais c'est comme ça ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Lâche pas la patate, tout va s'arranger… Après avoir piqué une fouille, on se relève toujours ! D'ailleurs j'ai peut-être du nouveau, question job, c'est une bonne nouvelle, non ?

— Oui, si on veut… Et c'est quoi comme boulot ?

— Pas si vite, ma jolie ! Ce n'est pas aussi simple… C'est même plutôt compliqué et j'ai besoin de ton assentiment. Avec ton statut, je ne peux pas t'impliquer dans des emplois privés, ce serait trop dangereux pour le personnel, pour tes patrons, et bien irresponsable de notre part. De ce fait, je n'ai pas grand choix : la police, l'armée, peut-être d'autres services de l'administration en espérant qu'il n'y ait pas de fuites… Tout ça réduit considérablement notre marge de manœuvre… Pour finir, J'ai enfin trouvé quelque chose dans une base militaire mais il y a un petit hic…

— Je vois, Malcom : il faut que j'épluche les patates et que je récure les chiottes à longueur de journée, c'est pour ça que tu veux mon avis ?

— Mais non, t'es vraiment vite sur les patins, tabarnak ! C'est l'endroit qui risque de ne pas te plaire… Je t'explique. Mon boss, car on a tous un boss, pense que la ville ce n'est pas le bon plan pour un témoin qui a déjà failli être buté deux fois ! Et comme le dit mon boss : « Jamais deux sans trois »…

— C'est agréable…, et ça promet !

— Alors justement, il n'est pas question de se faire passer un sapin une

troisième fois ! Avec le patron et Collinn Palmer qu'on a eu au téléphone, nous sommes tous les trois tombés d'accord : il ne faut surtout pas plaisanter avec Gévrard qui est une grosse pointure ; d'après mon boss, il travaille déjà à Montréal, et si ça se trouve jusqu'ici, à Québec ! Alors fit-fit…, les grandes villes ! dit Malcom en accompagnant ses mots d'un petit geste de la main. Faut vraiment qu'on t'envoie dans un trou paumé, par exemple au diable Vauvert si tu vois ce que je veux dire…

—Je vois ce que tu veux dire, Malcom, et je suppose qu'au Canada, vous n'avez pas eu de mal à trouver !

— Eh bien détrompe-toi, car il fallait trouver le job avec ! Parce que c'est bien ça, Gwen. Tu veux toujours travailler ?

— Absolument ! Si je dois me retrouver en tête à tête avec le Diable une fois encore, il faut au moins que je m'occupe, sinon, je t'assure, c'est la mort assurée !

— Eh bien, j'ai d'abord téléphoné à droite à gauche, dans des bases de recherche et des stations météorologiques. Mais elles sont toutes full et le personnel est trié sur le volet. Je commençais à ne plus y croire quand j'ai eu enfin une réponse favorable au parc national Quttinirpaaq

— Quttin… ?

— Quttinirpaaq, ça veut dire le « Toit du monde ». Tu te rends compte de l'aubaine, dans un parc national canadien !

— Oui, ça commence plutôt pas mal. Et qu'est-ce que je suis censée y faire ?

— D'après ce qu'on m'a dit, c'est très intéressant. Tu vas voir, on est loin des patates : il s'agit d'aider à l'acquisition de connaissances sur les écosystèmes ; d'intervenir sur différentes installations et de renforcer l'équipe des gardes du parc. Il y en a plus d'un qui ferait des pieds et des mains pour obtenir un job comme ça !

— Oui, c'est vrai, ça à l'air passionnant, Malcom. Mais je me demande si je serai bien à ma place, je n'ai pas ces compétences…

— Oh là là ! Tu te poses trop de questions ! S'ils ont dit que c'est OK, c'est OK, et puis le salaire, c'est un salaire de stagiaire…

— Ce n'est pas l'argent qui m'intéresse... Ce que je veux, c'est juste m'occuper donc, s'ils veulent bien de moi, le boulot me convient parfaitement ! Mais alors, le petit hic, c'est quoi ?

— Eh bien le petit hic…, le petit hic…, c'est que je ne suis pas sûr que ça te convienne parfaitement, vu ce que tu m'as dit précédemment. Quttinirpaaq est situé au Nunavut. Dans le monde, c'est le deuxième parc national le plus au nord ! Toi, tu serais basée au camp du lac Hazen, sur l'Île d'Ellesmere en mer Arctique !

— Non mais là, vous plaisantez, toi et ton boss ! Je me les gèle déjà à Québec et il faudrait que j'aille à Quttin-machin chez les Inuit ! Et en général, il fait combien au Nunavut ?

— Ben faut avouer qu'il ne fait pas très chaud… Moins 30°C l'hiver, 2°C en été et puis ce n'est pas tout : c'est le grand jour 24 heures sur 24 de mai à août, et la pleine nuit de novembre à février ! Comme je me suis douté que tu allais chiquer la guenille, j'ai demandé à Parcs Canada, l'agence du ministère de l'Environnement qui administre le parc, s'ils n'auraient pas un autre boulot. Ils sont basés à Iqualuit, environ 2000 kilomètres plus au sud. C'est déjà beaucoup mieux : c'est une petite ville de moins de 5000 habitants, c'est bien ça pour toi, une petite ville, située dans l'île de Baffin au nord de la baie d'Hudson…

— Et alors ?

— Il y aurait un poste de bureau possible, c'est bien parce que c'est nous, mais là, ce n'est que de la paperasse…

— Et question températures, il fait meilleur, au nord de la baie d'Hudson ?

— Oui un peu meilleur… On gagne dix degrés…

— Un peu meilleur, c'est un euphémisme ! Ça veut dire qu'on arrive à moins 20°C en hiver et 10°C en été ! Ouah ! Quelle escalade ! Et dans le nombre d'habitants, il y a les rennes qui sont comptés, je suppose ! Les « caribous » comme vous dites ici, tu vois je progresse en Québécois… Eh bien, osti de câlisse de ciboire de tabarnak *(« nom de dieu de bordel de merde ! » en français dans le texte*), c'est tout vu ! Je n'irai pas étudier les

caribous ou même les phoques dans l'Extrême-Arctique ! Je préfère être descendue ici par Gévrard que de mourir de froid au pôle Nord ! Alors, en attendant que tu me trouves autre chose, je reste à Québec et à Vieux-Limoilou !

— D'accord, Emma Laverdière, mais je t'ai dit que ça ne pouvait pas durer…

Trois jours plus tard, Gwen, ou plutôt Emma Laverdière est à nouveau convoquée au Service de Police de la Ville de Québec. L'inspecteur-chef Malcom Toussaint a d'ailleurs lâché son fou *(« était tout joyeux », en français dans le texte)* quand il l'a appelée au téléphone : cette fois, il a une excellente nouvelle !

— Vas-y, entre dans le bureau, Emma ! Il faut bien que je m'habitue à t'appeler comme ça, et tire-toi une bûche… *(« prend une chaise », en français dans le texte)*. J'ai une très bonne nouvelle, enfin j'espère car cette fois, tu n'as pas le choix : c'est ça et rien d'autre, on a épuisé toutes les ressources disponibles. Tu retournes en France !

— Je retourne en France, mais vous ne savez pas ce que vous voulez ?

— Mais non, je te niaise encore une fois ! Tu ne retournes pas vraiment en France, mais si tout de même… Tu peux dire que l'inspecteur Jean-Louis Denis a fait du bon boulot, c'est lui qui t'a dégotté un poste aux petits oignons : tu vas de nouveau être institutrice !

— Malcom ? Pas à Loupelec quand même ?

— On n'est pas complètement fous raides, Emma ! Non pas à Loupelec, un peu plus loin que les Côtes-du-Nord… Voilà, je t'explique. Comme on était un peu dans l'impasse il y a trois jours, Collinn a prévenu l'inspecteur Denis, en France, qui a cherché de son côté. Il a fait le tour de ses bons collègues et un inspecteur en Normandie lui a demandé pourquoi il n'essayait pas de contacter l'académie de Caen…

— L'académie de Caen, c'est quoi le rapport ?

— Le rapport ? Eh bien c'est que le fils de cet inspecteur est instituteur

et qu'il a été envoyé où ça ? Où ça par l'académie de Caen ?

— Mais je n'en sais rien, Malcom…

— Eh bien, à Saint-Pierre-et-Miquelon, parce que pour ce territoire, français je te rappelle, les services de l'Éducation Nationale sont rattachés à cette académie ! Denis les a contactés et, bingo ! Ils peuvent te proposer un poste d'institutrice contractuelle, en petite section de maternelle, du fait de ton expérience et certainement grâce à la caution des services de police…

— Mais c'est génial ça, Malcom !

— Je suis content que ça te plaise parce que, c'est vrai, on ne peut pas trouver mieux ! Je me demande même comment j'ai pu passer à côté ! Saint-Pierre c'est dans le Golfe du Saint-Laurent et tout juste à une trentaine de kilomètres au sud de Terre-Neuve, province canadienne je te rappelle ! C'est un peu plus loin de Québec, mais il y a des gens, des commerces, de la vie et une nature préservée… Je ne te parle même pas de la mer et de l'école de voile, du hockey, du ski de fond ou des raquettes…, et donc, ma belle, tu vas pouvoir continuer à être vite sur tes patins *(« démarrer au quart de tour », en français…)* !

— Et question météo ?

— Ah, ça y est, ça repart pour chiquer la guenille ! Eh bien, ma petite Emma, c'est le Sud ! Tu m'entends bien, le grand Sud ! À peine moins 2°C de moyenne en hiver et l'été, c'est la bronzette assurée avec jusqu'à 20°C au mois d'août ! Il y a juste quelques esprits grognons, comme toi, qui soutiennent qu'il pleut un peu trop…

Aux premières neiges sur Québec, Emma, totalement convaincue par Malcom, part donc pour Saint-Pierre-et-Miquelon et la France « d'outre les mers ». Il faut croire que l'endroit et le travail lui plaisent car elle y reste deux ans et demi, oui deux ans et demi qui l'amènent à la sortie des classes, fin juin 1990.

Gévrard, lui, n'a jamais pris de de congés et, cette année-là encore, ne part pas en vacances ! Il cherche toujours assidûment sa petite Française, sans résultat fort heureusement. Quant à l'enquête, il faut bien admettre

qu'elle piétine et les quelques avancées obtenues sont plutôt décevantes : l'animal échaudé est de plus en plus prudent…

Deux ans et demi, c'est un bail et Gwen qui a patienté, patienté…, commence à trouver le temps long, l'attente interminable… Pourtant, elle ne s'ennuie pas trop et s'est plutôt bien acclimatée. S'occuper des tout-petits la passionne et lui prend une bonne part de ses journées. Elle a même des amis avec qui elle fait de longues promenades dans l'archipel : Saint-Pierre, Miquelon, l'île aux Marins… Elle va aussi régulièrement manger chez eux, quand ce n'est pas elle qui invite dans le petit deux pièces qu'elle loue. Néanmoins, si Malcom l'a incitée à avoir une vie sociale, en somme pour donner le change, il lui a également conseillé la prudence. Elle n'a jamais rien révélé de son secret qui, gardé au quotidien, est lourd à porter. Au bout de presque trois années de partie de cache-cache, elle est entièrement persuadée que ce n'est pas une vie et encore moins la sienne.

Tout bascule en cette fin juin, le jour où Angèle, une collègue et sa meilleure amie à Saint-Pierre, l'invite chez elle et son mari Jacky pour fêter le terme de l'année scolaire. Confortablement installés sur leur petite terrasse, en front de mer, ils prennent l'apéro quand Angèle dévoile les intentions du couple :

— Oui 'Ma, on voulait absolument te le dire, on quitte Saint-Pierre début septembre…

— C'est vrai, vous partez ? Mais qu'est-ce-que je vais faire sans ma meilleure copine ?

— Tu en as d'autres, 'Ma ! Bon, Jacky et moi nous avons longuement discuté : on ne supporte plus l'hiver ici, tout comme toi d'ailleurs, et surtout ces pluies incessantes ! Trois ans, c'est bon, on a notre compte…

— Et vous comptez faire quoi, Angèle ?

— Pour commencer, nous regagnons la métropole. Comme nos deux contrats avec l'Éducation Nationale arrivent à terme, on ne renouvelle pas et figure-toi, on prend une année sabbatique ! Il y a une bonne raison car le frère de Jacky vient de nous faire une proposition emballante : partir avec

lui en septembre, en voilier ma chère, pour une croisière vers les Tropiques ! Retour, on ne sait pas quand… Alors tu parles que ça nous branche, nous les oiseaux migrateurs… Je ne sais pas si nous arriverons un jour à nous fixer ? D'abord l'Afrique, la Martinique, Saint-Pierre-et-Miquelon et maintenant, les Caraïbes…

— Vous avez vraiment de la veine tous les deux ! C'est un beau projet…

— C'est dommage ! intervient Jacky. S'il y avait eu de la place, j'aurais bien demandé à mon frère de t'embarquer aussi… En plus, c'est un très mignon skipper, et célibataire ! Mais le voilier n'est pas immense et à trois, c'est déjà full…

— Jacky, c'est super gentil mais, de toutes manières, je n'aurai pas pu vous accompagner. J'ai tout un tas d'obligations sur le dos, des affaires qui ne sont pas réglées…

— De toutes manières, 'Ma, on n'est pas encore partis ! reprend Angèle. Il nous reste toutes les vacances pour profiter d'ici avec toi. Et crois-moi, on va s'en donner et cette fois, sans les horribles loupiots !

— Deux mois sans les gamins, tu as raison Angèle, on va pouvoir s'en donner ! Après, à vrai dire, je me demande si je ne devrais pas profiter de votre départ pour rentrer aussi. Ce n'est pas nouveau… L'idée me trotte déjà en tête depuis un moment ! Je commence à avoir le mal du pays, depuis tout ce temps ici, toute seule. Et toujours ce vent, cette pluie, ça ne me remonte pas vraiment le moral ! En plus, les choses ne vont pas s'arranger si tu n'es plus là…

— Oh là là ma cocotte ! dit Angèle en prenant Emma dans ses bras pour la serrer bien fort. Je vais te manquer à ce point, tu es trop mignonne ! En tout cas, si tu décides de ne pas rester à Saint-Pierre, on peut rentrer ensemble. Et tu sais, un truc qui serait encore mieux ? À notre arrivée, je t'invite quelques jours chez mes parents ; ce sont eux qui nous hébergent avant notre grand départ. Tu verras, ils sont très sympas…

— Et ils habitent où, tes parents ?

— Une petite ville dans l'est de la France, à Bitche. C'est très sauvage, c'est dans les Vosges.

Deux mois, pense Gwen, j'ai deux mois pour réfléchir… Mais c'est sûr, il faut que je prenne une décision. Je ne vais pas passer ma vie à attendre, à attendre un procès qui n'en finit pas d'arriver, ou à attendre que Gévrard me retrouve ! En septembre, il faut que je me décide…

En fait, la graine semée par Angèle a pris racine et, très vite, encombre tout le cerveau de Gwen. Sans attendre la fin des grandes vacances, elle se décide à partir et commence à gamberger dur : elle ne doit pas rater son grand retour.

Le seul bon point dont elle dispose : son identité d'Emma Laverdière avec laquelle elle peut revenir en métropole ; grâce à son passeport Canadien —elle l'a déjà testé plusieurs fois pour passer de Saint-Pierre à Montréal et vice-versa—, elle peut obtenir un visa et débarquer en France sans embrouilles, c'est déjà ça ! Pour le reste, c'est plus compliqué…

Elle doit partir de Saint-Pierre en douce et, en aucun cas, elle ne peut demander un nouveau poste en France. Si elle le fait, l'académie préviendra aussitôt la police : la fine équipe de protection, Collinn, Jean-Louis et Malcom sera aussi sec mise au parfum. Il ne faut donc pas compter sur du boulot, et elle n'a d'ailleurs pas l'autorisation de travailler avec un visa touristique.

Une fois arrivée là-bas, qui pourra l'aider, la soutenir ? À première vue, le bât blesse encore plus ! Elle tire derrière elle son propre cadavre : Gwen morte et enterrée, elle ne peut solliciter ses proches qui la croient disparue ! Pas question donc d'aller s'incruster chez sa mère à Paris, dans sa famille ou chez d'anciens potes ! Pas question non plus d'aller retrouver les amis bretons, Évangéline et Goulwen, les frères Bouteloup, et même Simon… Pour leur offrir quoi, une crise cardiaque sur mesure ? D'autant que ses visites, ses confidences pourraient les mettre en danger…

Non, ! Le seul qu'elle pourrait encore contacter, évidemment, c'est Logide ! Et Gwen se dit que la Suisse, les Vosges, ça tient dans un grand mouchoir de poche. Le seul qu'elle pourrait contacter ? Elle réfléchit, elle réfléchit et tout d'un coup ces Vosges lui font entrevoir une autre piste : la

famille de sa mère habite également dans l'Est, pas vraiment loin. Bien sûr, elle ne les a pas vu souvent, c'est un euphémisme, car ils sont fâchés depuis sa naissance avec Margot et les Lancherloc'h de Paris et de Bretagne. Mais justement : ils ne sont pas au courant de sa disparition ! Et à Strasbourg, comme lui a toujours répété sa mère, tout le monde connaît les Chavez ! Et peut-être même qu'avec ces anciens capitaines d'industrie, il pourrait y a voir du travail en perspective…

9 À l'EST, DU NOUVEAU !

Dimanche 9 septembre 1990

À Bitche, en Lorraine, c'est le branle-bas de combat : on enfile manteaux, combinaisons, cache-col et chaussures de marche. La famille d'Angèle Desmoulins s'apprête pour la sortie dominicale prévue, pour un dimanche de plus, à « la Citadelle » : il y a là Pierre et Marie-No les grands-parents, Angèle et Jacky, Gwen, et les deux jumeaux Pim et Pam (Pierre comme le grand-père et Patrick) laissés sournoisement par la sœur d'Angèle avec leur double poussette !

— Ah ! Elle nous enquiquine ta fille à toujours nous laisser ses mioches…

— Arrête de râler, Pierre. Tu sais bien que tu les adores !

— Oui mais Marie-No, un mois tout de même…

— Il faut bien qu'elle prenne des vacances aussi, pour te trouver un beau nouveau gendre…

— Elle n'avait qu'à mieux choisir le premier !

— Profite plutôt de nous, papa ! coupe Angèle. Tu sais qu'on s'en va dans deux jours. À nous aussi les vacances et là, tu ne vas pas nous revoir pendant longtemps, tu imagines…

— Oui, j'imagine surtout que vous ne vous embêtez pas, les Caraïbes ! Est-ce que je vais aux Caraïbes, moi ?

— Eh bien tu ferais mieux, vieux râleur, depuis le temps que je rêve d'y aller avec toi ! lance Marie-No en souriant.

— Moi aussi je vais profiter de leur départ pour vous laisser, annonce Gwen. Je ne vais pas vous embêter plus…

— Mais tu ne nous embêtes pas du tout, Emma, bien au contraire ! Et tu peux rester le temps que tu veux…

— Non, non, Pierre, c'est gentil. Mais c'est prévu, il faut que j'aille retrouver de la famille à Strasbourg, on m'attend…

— Vous avez vraiment tous la bougeotte ! conclut le grand-père en empoignant promptement l'anse de la poussette double.

Arrivé à bout de souffle en haut du piton gréseux qui porte la citadelle et crève le plancher de la cité de Bitche, après avoir poussé les jumeaux comme un âne, Pierre s'installe devant le fabuleux panorama qui s'ouvre sur les collines boisées des Vosges.

— *Son of a Bitche* ! C'est ce que je me dis toujours en grimpant ici : quel spectacle ! En plus, Marie-No ne va pas râler, Pim et Pam ne peuvent pas comprendre ! *Bitche, son of a bitch (« fils de pute »)*, elle est bonne, non ? Tu comprends toi, Emma ?

— Oui elle est bonne, papa ! Mais depuis le temps que tu nous la sort… Heureusement, tu t'es trouvé un nouveau public !

— Oui, et il me vient aussi une nouvelle idée… Et si nous profitions du belvédère et de la pente pour balancer la poussette avec Pim et Pam dedans ! Tu vois, comme dans le « Cuirassé Potemkine » avec les marches d'escalier et le landau, ce n'est pas une bonne idée ? ajoute Pierre tout souriant.

Dans un geste de va-et-vient, il fait mine d'avancer vers le vide l'encombrante embarcation à roulettes et grince :

— Si seulement ce geste désespéré pouvait te faire réfléchir Angèle,

avant que tu ne viennes me confier tes mômes, si un jour tu en as aussi ?

Mardi 11 septembre 1990

Strasbourg est une cité tentaculaire. Après s'être trompée une ou deux fois dans les changements de bus, Gwen tient enfin le bon bout et remonte la rue d'Ypres.

Dans les derniers pas qui l'emmènent vers la maison de retraite, elle se dit que maintenant il n'y a plus à tortiller, elle est livrée à elle-même ! Si elle ne veut pas s'effondrer rapidement, elle doit au plus vite trouver du boulot. Et pour ça, quoi de mieux que le bon vieux coup de pouce que peut offrir un ami ou la famille ? Ce n'est pas Logide qui va pouvoir l'aider : les coups de téléphone passés sont restés sans réponse ; vraisemblablement, il n'est pas en Suisse. Quant aux recherches menées avec Angèle et Pierre, elles l'ont un peu déçue : ils n'ont réussi qu'à retrouver sa grand-mère, parmi tous ces Chavez qui, *dixit* Margot, occupaient jadis la place de Strasbourg !

Dans le foyer d'accueil pour personnes âgées de la rue d'Ypres, Gwen découvre donc Emilia Chavez, la mère de Margot ; c'est aussi sa grand-mère maternelle, qu'elle n'a jamais rencontrée. Les deux inconnues s'observent avec intérêt mais les deux étrangères se scrutent avec méfiance. L'infirmière a prévenu la visiteuse, avant de la faire entrer dans la chambre : madame Chavez semble avoir tous ses esprits et, toujours pomponnée, prend grand soin de sa personne ; mais elle commence sérieusement à radoter : elle est restée en boucle sur sa jeunesse allemande et le départ de sa fille…

— Si un jour on m'avait dit que je verrais ma petite-fille avant de mourir…

— Eh bien vous voyez, c'est chose faite ! Et puis vous avez encore de belles années devant vous, Emilia…, je peux vous appeler Emilia ? Quel est votre âge ?

— Bien sûr que tu peux m'appeler Emilia, ma petite, et moi je vais

t'appeler Gwen… Gwen, quel curieux prénom tout de même ! Elle a toujours eu des idées farfelues, ta mère. Et pour répondre à ta question, ça me fait 85 ans, je suis de 1905. Je suis née ici à Strasbourg, mais c'était bien différent, on y parlait une autre langue. Bien sûr, vous les jeunes, vous avez oublié, mais moi, en 1905, je suis née Allemande…

Et Emilia part sur une interminable tirade : ses années de jeunesse et sa guerre de 14, vécue dans l'autre camp, jusqu'en 18 où Strasbourg est redevenue française…

— C'est très intéressant, lâche Gwen pour couper court au monologue qui s'étire. Et donc là, vous avez 85 ans. Vous ne les faites pas, Emilia…

— Oui, j'ai 85 et si je réfléchis bien, tu dois en avoir, tu dois en avoir… 28 ! C'est bien simple, ta mère est partie en 62, oui en 62. Elle venait d'avoir 25 ans.

— Qu'est ce qui s'est passé, au juste ? Maman ne s'est jamais trop confiée…

— Oh, ce n'est pas simple, ma petite Gwen, et quand j'y pense, ça me fend encore le cœur ! Cette histoire est certainement notre faute, mais dans les années 60, les mentalités n'étaient pas les mêmes… Et puis ton grand-père et moi-même, nous sortions de « l'École allemande », de l'organisation, de la rigueur, encore de la rigueur, tu comprends ! Alors ça n'a pas arrangé les choses…

— Allez-y, mamie, racontez-moi…

— Avec Louis, mon mari, on a eu du mal à avoir ta mère, notre unique enfant, tard, j'avais déjà 32 ans. Louis a toujours voulu le meilleur pour sa petite « perle » parce que tu sais *Margarita* en latin, ça veut dire perle… Il lui a tout offert, les cours de danse, de musique et de piano, les grandes études, j'en passe…, mais c'est lui qui choisissait pour elle. Et il était exigeant, trop exigeant, dur même, tu n'imagines pas à quel point, toujours sur son dos ! Il fallait toujours qu'elle soit la meilleure… Pendant ses études de commerce, vers sa majorité, il s'est mis en tête qu'elle intègre

l'entreprise à ses côtés, car nous dirigions avec la famille un important groupe métallurgique à Strasbourg et Mulhouse. Mais c'était sans compter avec les années 60, la société en pleine mutation et les jeunes pleins de nouvelles aspirations… Mon mari n'a pas vu le changement venir et sa « petite perle », peu à peu, lui a glissé entre les doigts ! Elle qui jusqu'alors s'était pliée à tous ses désirs, s'est rebiffée de plus en plus ouvertement. Ils ont commencé à s'envoyer des vacheries à qui mieux mieux : elle le taxant d'esprit étriqué et mercantile ; lui disant qu'il ne supportait plus son « pseudo » naturel artiste… Et comme Marguerite avait en fait le même tempérament que son père, ça s'est mis à chauffer jusqu'au point de non-retour : pour couronner le tout, en mai 62, la petite perle s'est arrondie ! Avant que ton grand-père furibard ne la mette dehors, ta mère a pris ses cliques et ses claques et s'en est allée sans prévenir personne. Rien que pour l'enquiquiner, elle nous a envoyé un faire-part des États-Unis quatre mois plus tard ! C'est comme ça que nous avons appris pour ta naissance et nous ne l'avons jamais revue ! Tu imagines jusqu'où ils étaient arrivés ! Moi, dans tout ça, j'ai sans doute eu tort de soutenir mon mari. Mais qu'est-ce-que je pouvais faire d'autre ? En attendant, quelques mois plus tard, Louis a fait une grave dépression. Un an après, il était mort, et si ça n'est pas de chagrin, je ne vois pas ce que ça peut être d'autre…

— C'est une histoire terrible… Je ne m'attendais pas à vous rappeler d'aussi mauvais souvenirs en venant vous voir !

— Mais non, Gwen, tu n'y es pour rien. Il n'y a pas un jour où je n'y repense pas, c'est comme ça, à chacun sa peine… Et toi, au contraire, ta visite me fait un grand plaisir !

— Et vous, mamie, vous avez encore de la famille par ici ? Il y a des gens qui viennent vous voir à la maison de retraite ?

— Oh, à mon âge, on n'a plus grand monde, tu sais. De mon côté, ils sont tous partis mais du côté de Louis, il y a encore son frère Noël. Ses enfants gèrent le patrimoine familial à Mulhouse mais je n'en ai guère de nouvelles. Lui, il a quitté Mulhouse et il habite à Besançon maintenant, rue du petit…, du petit... Ah, je perds la tête. Tiens, prends mon carnet sur la table et

regarde à Chavez, Noël Chavez…

— Oui, c'est rue du petit Charmont à Besançon…

— C'est ça, rue du petit Charmont. D'ici, ça fait trois heures de voiture, mais ils viennent encore me voir de temps à autre avec sa femme. On parle du bon vieux temps, on s'installe et on joue aux cartes, parfois aux dominos et tu sais quoi, on révise notre allemand ! Ça nous rappelle notre jeunesse…

Et avant qu'Emilia ne reparte sur une interminable tirade sur sa guerre de 14, Gwen embrasse la vieille dame, prétextant un rendez-vous pour partir sans plus tarder…

Après quatre heures de trajet, Gwen descend, sac au dos, à la gare de Besançon-Viotte avec la ferme intention de rendre visite à son grand-oncle Noël Chavez, le seul espoir qui lui reste. Mais l'entrevue prend rapidement un tour bien différent de celui qu'elle espérait. L'étonnement du départ passé, le vieil homme et son épouse restent sur la réserve, voire deviennent suspicieux : tout au long de l'échange, la jeune femme ne dépasse pas le cap du hall d'entrée. Pire ! Noël Chavez perd son sang-froid lorsque Gwen commence à parler de sa mère. Les vieilles rancœurs ressortent : il parle du manque de respect de Marguerite ; de la mort prématurée de son frère qu'il impute, sans hésiter, aux turpitudes de cette dernière ; d'une famille de voyous qui n'a jamais donné signe de vie depuis trente ans… En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Gwen se retrouve sur le palier, avec tous ses plans qui s'effondrent d'un seul claquement de porte au nez !

La fin de journée approche et Gwen retourne à pied vers la gare qui n'est pas très loin. Où va-t-elle pouvoir aller ? Les rêves de travail dans la famille Chavez viennent de s'effondrer. Elle n'a plus rien à faire ici. Mais quelle destination choisir ? Elle ne peut pas gagner Genève, c'est à deux pas, mais Logide n'est pas chez lui. Alors quoi faire, sinon aller à Paris ? Elle réalise que seule sa mère peut encore comprendre, malgré toute la folie que sa « résurrection » va susciter… Elle entre dans Besançon-Viotte pour regarder

les horaires et prendre un billet et là, patatras ! Elle ne trouve pas son portefeuille : envolé, disparu ! Elle fait toutes les poches de sa veste, retourne deux fois le contenu du sac-à-dos… L'argent, les papiers ne sont plus là ! Volés, ou perdus ? Mais où ça ? Entre Bitche et ici, dans le train, dans le bus, à la maison de retraite, dans la rue…, chez l'autre vieux con, autant dire entre partout et nulle part ! Plus question de prendre un billet de train, même pas question de passer une nuit à l'hôtel. Elle pourrait retourner en stop à Bitche, et après ? Elle ne connaît les parents d'Angèle que depuis quelques jours : comment leur expliquer la disparition de sa famille strasbourgeoise ; qu'elle est sans un sou et surtout sans identité ? Elle continue à réfléchir aux maigres alternatives qui s'offrent à elle. Soudain, elle comprend que la perte de son passeport, plus que l'argent disparu, la met dans une situation catastrophique : elle est bel et bien sans papiers et, en moins d'une journée, elle est redevenue une irrégulière, une clandestine ! Pas question de déclarer cette perte à la police… Aussitôt, la machine infernale se remettrait en branle ; elle serait réexpédiée sur le champ et *manu militari* aux États-Unis, sans parler du savon carabiné !

Gwen se ressaisit vite car elle a toujours eu un moral à toute épreuve : elle va passer la nuit dans la gare. Demain, ce sera un autre jour et une grande première : elle vient de décider de faire la manche ! Dès qu'elle aura le prix du billet en poche, zoup, en train pour la capitale !

Mais la vie est parfois plus dure que le moral d'acier. Le lendemain, le compte n'y est toujours pas, au terme d'une journée interminable à tendre la main —elle se rend compte que ce n'est pas si facile de mendier—. Elle s'apprête donc à passer une seconde nuit à la gare, sur le même banc qu'elle a trouvé la veille sur les quais ; les voyageurs y attendent leur train dans un petit abri en partie ouvert sur la voie. Bien sûr, il n'y fait pas très chaud, mais elle est au moins protégée du vent et des intempéries. Le confort est plus que spartiate, car lorsqu'on s'allonge sur ce banc trop court, une fois le sac-à-dos posé en guise d'oreiller, les jambes dépassent largement de l'autre côté. Alors, elle s'installe en chien-de-fusil et se réveille toutes les heures

pour se retourner, les muscles endoloris par la raideur de cette couche improvisée. C'est dans cette position de fœtus somnolant que la trouve vers minuit une équipe en maraude, certainement alertée par un cheminot ou un clochard habitué des lieux.

— Bonjour mademoiselle, désolés de vous réveiller, c'est juste pour vous demander si ça va bien ?

Gwen cligne des yeux, se redresse péniblement, un peu honteuse de se retrouver surprise dans cette position peu conventionnelle.

— Oui, oui, ça va bien, j'attends juste mon train pour Paris, demain matin…

— Et vous n'avez pas de quoi passer la nuit à l'hôtel ou dans une auberge de jeunesse, il y en a une pas très loin ?

— Si…, eh non ! C'est un peu compliqué…

— Oui, ce doit être un peu compliqué car on nous a dit que vous avez déjà dormi là hier soir. Vous êtes nouvelle dans le quartier ?

— Oui, mais non… Je ne reste pas, je dois aller à Paris…

— Et vous avez l'argent pour le train ?

— Pas tout à fait, mais…

— Et vous avez des papiers ? Parce que si la police vous trouve là, comme ça, ils vont vous embarquer…

Ne voyant que bienveillance dans les propos que lui adressent les trois jeunes gens en gilets rouges, Gwen décide de lâcher la bride et de se livrer un peu plus.

— Pour tout dire, pas tout à fait non plus…

— D'accord, d'accord… Si vous êtes d'accord, voilà ce que nous pouvons vous proposer mademoiselle, mademoiselle… ?

— Emma...

— Eh bien Emma, si vous êtes d'accord, nous pouvons vous accompagner jusqu'à un foyer associatif, au moins pour passer la nuit, il ne fait pas chaud ce soir… C'est juste à côté. Vous pourrez prendre une douche aussi, manger un peu. Demain, si ça vous dit, vous pourrez discuter avec le gestionnaire du centre, vous verrez, il est très sympa et vous trouverez peut-être ensemble une solution à votre problème… Ça vous tente ?

— D'accord, d'accord, c'est gentil, je vous suis…

Jeudi 13 septembre 1990

Après une bonne douche, une bonne nuit et bon petit déjeuner, Gwen, de bonne humeur, boucle son sac et s'apprête à quitter le foyer quand elle sent une main se poser doucement sur son épaule.

— Emma ? Je crois ? Vous avez bien dormi ? Vous n'allez pas partir comme ça, on peut peut-être se voir cinq minutes ? Si vous êtes d'accord, il me faudrait au moins votre nom, et plus si vous souhaitez, c'est vous qui voyez. C'est pour nos maudites statistiques ! Et puis, ça m'intéresse…

— Oui, bien sûr… Je ne savais pas trop où vous trouver, alors…

— Pas de problème, Emma. Si vous le voulez bien, suivez-moi, on va aller dans le débarras qui me sert de lieu de travail.

Sac à dos à nouveau sur l'épaule, Gwen fait demi-tour et emboîte le pas de l'homme grand mais un peu voûté qui, plein de détermination, l'entraîne vers le bout du couloir et un modeste bureau, une grande planche sur deux tréteaux, deux chaises et une étagère monumentale qui croule sous les dossiers.

— Bienvenue au royaume de la paperasse !

Depuis qu'il est assis derrière la table, Gwen cerne mieux le personnage.

Bien qu'âgé, la soixantaine voire plus, l'homme a gardé une allure de grand adolescent enjoué. Malgré ses cheveux grisonnants, son épaisse moustache plus brune le rajeunit. Elle lui donne une sorte d'allure débonnaire à la Brassens, confirmée par des yeux bruns pétillants et un sourire toujours accroché à la lèvre. Au premier regard, cet homme-là met à l'aise.

— Bon Emma, pour commencer, on va se tutoyer. N'y vois aucune familiarité, mais pour discuter, éventuellement pour la suite, c'est plus facile… Allez, pour détendre l'atmosphère, je commence… Tout d'abord, laisse-moi te présenter rapidement l'association qui gère de nombreux centres comme celui-là, plutôt installés dans les grandes villes. Notre structure s'appelle la « Glissade » et, à la Glissade, on tend la main à ceux qui sont sur la pente. Tu comprends le nom ? C'est une sorte de jeu de mot et, en même temps, on s'identifie à ceux qu'on aide : en fonction des cas, leur sortie de route peut être temporaire ou définitive. Nous nous occupons de personnes en difficulté, de sans-abris pendant l'hiver, de sans-papiers que l'on accompagne auprès des services de police, devant les tribunaux. Nous organisons des maraudes régulières, surtout quand il fait froid, nous offrons le gîte et le couvert dans nos foyers. Chez nous, il y a des salariés et des bénévoles. Moi j'appartiens à la seconde catégorie et je suis responsable de ce centre associatif à Besançon. Comme tu peux le voir à ma tête chenue et à mes rides de baroudeur, je suis à la retraite depuis quelques années et je m'appelle Zacharie Riol. Je sais, Zacharie, ça fait un peu vieillot, peut-être même un peu prétentieux ? C'est pour ça que tout le monde m'appelle Zac ! Et toi, tu t'appelles comment ?

— Emma, Emma Laverdière. Mais c'est curieux quand j'y pense, votre nom…, enfin ton nom, ce nom de Riol, m'est familier… Mais non, ce n'est pas possible !

— Vas-y, vas-y ! Raconte Emma…, mais ne me dis pas que je suis ton père, je ne te croirai pas !

— Mon père ? Tu as le sens de l'humour… Bien sûr que non, ma mère n'aurait même pas jeté un œil sur toi ! Mais ce qui est curieux, en revanche,

c'est que j'ai un bon ami qui s'est fait appeler Riol pendant la dernière guerre : c'était pour échapper aux Allemands. C'est lui-même qui me l'a raconté, c'est drôle, non ?

— Qui s'est fait appeler ? Peut-être Florent Riol, clerc de notaire à Figeac ?

— Comment le sais-tu ? Tu le connais ? Peut-être quelqu'un de ta famille ?

— Et le vrai nom de ton bon ami, Emma, c'est quoi ?

— Eh bien, si tu trouves Zacharie prétentieux, là, tu vas voir qu'on peut faire beaucoup plus fort : il s'appelle Zurbaritze de Logide, tu n'as jamais entendu un nom pareil, hein ?

— J'en étais sûr ! Bien entendu que j'ai déjà entendu un nom pareil ! Figure-toi tout d'abord que Florent Riol, c'est mon frère ! Et ensuite que, Zurbaritze de Logide, tu ne vas pas le croire, c'est mon cousin !

— Ton cousin, Zac ?

— Oui mon cousin : c'est le fils du frère de mon père. On ne s'était pas revu depuis longtemps, alors que nous sommes presque voisins. Et bien ce qui est incroyable, c'est que nous nous sommes retrouvés début avril pour régler une histoire de droit de succession ! Il est même resté à la maison deux semaines et c'est d'ailleurs là qu'il m'a raconté s'être fait appeler Florent Riol en 39. Les réseaux de Résistance lui ont même fait une carte d'identité à ce nom ! Il croyait me faire la révélation du siècle. Pourtant, ce que moi je lui ai appris, il n'en est pas revenu !

— Alors, on connaît tous les deux le même Zurbaritze de Logide ? s'exclame Gwen abasourdie.

— Il me semble même qu'on le connaît bien, Emma. Mais toi, comment le connais-tu ?

— Nous nous sommes rencontrés il y a trois ans, en 87, et c'est là que nous sommes devenus proches. C'était à l'occasion de son anniversaire, une véritable histoire à dormir debout : il fêtait ses 116 ans ! Tu te rends compte, 116 ans, comment est-ce possible ?

— Comment est-ce possible ? Eh bien si tu veux le savoir, nous allons en reparler. En attendant, ce qui est sûr, c'est que Logide a toujours eu un don,

celui de cultiver l'équivoque, l'ambigu ; celui d'attirer autour de lui l'impensable ou peut-être, selon les avis, l'invraisemblable ; celui de se mettre bien souvent dans des situations délicates…

— Je reconnais, Zac… Il traîne à ses basques des phénomènes dérangeants, difficiles à croire. Mais justement, ce qui m'est arrivé est invraisemblable. Pour dire vrai, je viens de débarquer dans l'Est dans l'espoir de le rencontrer chez lui : le canton de Vaud n'est guère qu'à deux-trois heures de route. Car c'est terrible, mais depuis quelque temps, j'en viens presque à croire à ses talents et je ne vois personne d'autre pour me tirer d'une situation bien délicate.

— Il n'est pas en Suisse. Quand nous nous sommes vus en avril, il m'a dit qu'il n'allait pas tarder à partir : d'abord en Bretagne, puis au Royaume-Uni pour rejoindre des amis en juillet. C'est un grand voyageur, notre Zurbaritze…

— Je sais, je sais… J'ai téléphoné plusieurs fois et ça ne répond jamais ! Ça m'embête beaucoup d'ailleurs, car je suis venue ici pour rien !

— Bien sûr que non, Emma, c'est grâce à ta visite à Besançon que nous venons de faire connaissance. Tu te rends compte, deux fans du grand Logide ! Il faut croire que notre rencontre était inscrite, dictée par le destin, ou peut-être par notre cher Zurbaritze ! dit Zac avec un large sourire. En fait, par cette entrevue programmée, le mage vient de me déléguer ses pouvoirs… C'est moi qui vais pouvoir t'aider Emma, tu ne crois pas ?

— Pourquoi pas, au point où j'en suis… D'ailleurs je dois avouer que c'est plutôt rassurant d'avoir un ami commun. Cette proximité me donne confiance et m'encourage plutôt à te parler. Alors, allons-y ! Déballons le linge sale sous le signe de la providence ! Mais je te préviens, Zac, il est vraiment sale et je te fais mettre les pieds dans une affaire compliquée…

— Mais c'est que tu vas réussir à me faire peur !

— Rigole, rigole… Pour commencer, je ne m'appelle pas Emma Laverdière, mais Gwen Lankerloc'h !

— Gwen ? C'est inouï…, car je connais ton nom ! Logide m'a déjà parlé de toi dans nos veillées du mois d'avril. Il m'a raconté son dernier séjour

dans les Côtes-du-Nord, son « Assemblée des druides et bardes », cette Samain proche de la Saint-Simon. Il m'a également dit deux mots de ses amis de là-bas, Bretons ou Bourguignons en exil : Évangéline et Goulwen, les familles Bouteloup, « son » Simon Rotram et… une certaine Gwen Lankerloc'h ! D'ailleurs, il semblait beaucoup attaché à toi. Mais…, mais… Logide m'a également raconté… que tu étais morte !

— Ah, tu vois ! Tu commences à moins rigoler ! Et bien Zac, pour répondre à ta question un peu indélicate : oui, je suis bien morte le 28 octobre 87 et coucou me revoilà en septembre 90 ! Fortiche, non ? Tu veux connaître l'histoire ?

— Un peu que je veux la connaître ! C'est encore une frasque de notre cher Zurbaritze de Logide ?

— Non, pas tout à fait, Zac, pas tout à fait…

Et Gwen se lance dans son étonnant récit, évoquant tour à tour : sa découverte fortuite d'un trafic d'organes aux États-Unis et son statut de témoin protégé ; les deux tentatives de meurtres ; le rite de «dismigration » opéré par Logide et sa soi-disant « renaissance » programmée pour dans trois ans ; l'organisation de son accident et de sa mort factice par les services de police ; son isolement pendant trois années à Saint-Pierre et Miquelon ; son récent retour en France.

— Eh bien, le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas banal ! À t'écouter, je n'ai pas perdu ma matinée…

— Et pour couronner le tout, je viens de perdre mes faux papiers d'identité qui me permettaient une relative autonomie ici ! Si je les réclame, l'info passe direct aux services de protection et c'est le retour direct au grand isolement. Alors, en effet, tu vas pouvoir m'aider Zac. C'est bien ça ton travail, aider les sans-papiers comme moi ?

— Bien sûr que je vais t'aider, Gwen… Ou plutôt non ! À quoi bon… 87-90 : trois années sont passées, non ? Tu viens de t'installer dans la peau de cette Claire, l'amie du beau Simon ! C'est bien ce que tu viens de me dire ?

— Ah, c'est malin… ! Alors, tu vas m'aider ?

— Bien sûr, je te l'ai dit. On va trouver une solution ! Pour revenir à ton récit, ce qui m'épate le plus, c'est cette histoire de réincarnation que t'a proposée Logide ! Il ne doute vraiment de rien ! Certes, il a un don, il faut bien l'admettre : sa connaissance des vertus des plantes, son magnétisme, son aptitude à l'hypnose… Dans la famille, on avait déjà parlé avec beaucoup de dérision de ses idées farfelues, de ses histoires de Grand-Maître vivant en Bourgogne dans la grotte de Tue-Chien, de confrérie de la Saint-Simon… Mais là, on a atteint le *summum* : Samain, le « passage », la renaissance…

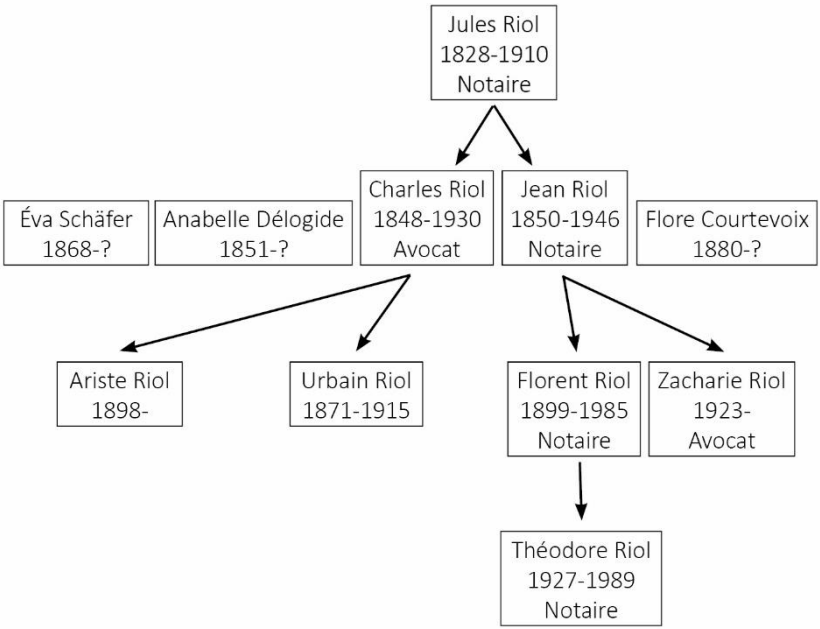
— Non, Zac ! La « dismigration » !

— D'accord Gwen, la dismigration… Moi, je l'aime bien Logide, ce n'est pas le mauvais bonhomme, il a le cœur sur la main, toujours prêt à aider les autres. Mais il faut admettre qu'il est un brin déconcertant. Si tu le veux, à mon tour de te raconter la belle histoire qui te questionne tant : celle de ses 116 ans, donc 119 aujourd'hui. Celle de son nom également… Cette véritable odyssée va te montrer que rien n'a jamais été simple avec lui, que tout est toujours improbable, trouble, disons double… Tu veux l'entendre cette épopée ?

— Bien entendu que je veux, Zac ! C'est tout de même stupéfiant, non ? Comment peut-on vivre jusqu'à cet âge-là ? Il y a forcément quelque chose de magique là-dedans…

— Il n'y a rien de magique ! Écoute bien mais aussi, concentre-toi… J'espère que tu apprécies la généalogie car voilà l'histoire « touffue » de ma famille. Logide lui-même semble s'y être perdu ! Ou alors, est-il un rien manipulateur ? Bon accroche-toi bien, je commence !

10 UNE HISTOIRE D'UN AUTRE ÂGE !



— Tout débute avec la mise en vente de notre vieille étude notariale à Lons-le-Saunier. La dynastie des Riol, notaires depuis quatre générations, s'éteint avec la disparition de mon neveu Théo, mort l'an dernier à 62 ans dans un accident de voiture. Il avait remplacé mon frère Florent à la tête de l'étude en 67, tu sais, ce même Florent Riol dont Zurbaritze a usurpé l'identité en 1939. Bref, Théo disparu, sans descendance et Zurbaritze et moi-même sans enfant, le siège cardinal est désormais vide. Logide n'a jamais été attiré par la charge, il n'a d'ailleurs jamais réclamé ses parts. Il touche un dividende annuel sur les bénéfices de l'étude, tout comme moi. Personnellement, j'ai bien fait des études de droit comme le veut la

tradition familiale, mais je suis devenu avocat.

Au décès de mon neveu, il m'a fallu prendre des dispositions pour vendre l'étude et la maison familiale attenante. Comme nous sommes les deux derniers héritiers, j'ai demandé à Logide de venir à Lons début avril, dans la maison familiale à laquelle il était tant attaché, et chez moi à Besançon pour finaliser la cession. Mais, comme tu vas voir, j'avais également une autre bonne raison de le faire venir…

Pour l'étude, je trouve facilement un acquéreur qui reprend tout, le personnel, les dossiers, les archives. Pour la maison, c'est une autre paire de manche… On n'imagine pas ce qu'on peut entasser sur quatre générations, et plus de cent cinquante années !

— Si, si, j'imagine très bien… Je vois ce que j'ai pu accumuler sur vingt-cinq dans la maison de ma mère, alors six fois plus !

— Je trie donc, de la cave au grenier : ce que je garde ; ce qui pourrait plaire à Logide ; ce que je donne à la Glissade ; ce que je vends… Et qu'est-ce-que je trouve au grenier ? D'abord des portraits de famille, le grand ancien, Jules Riol vers 1848 en habit militaire ; une belle jeune femme en toilette de bal, sans doute ma tante Annabelle vers 1870 ; enfin, dans un capharnaüm de meubles et de bibelots plus insolites les uns que les autres, un petit guéridon renfermant de nombreuses lettres entre mon père, Jean et son frère Charles, correspondance échelonnée de 1870 à 1920 ! Je dénoue la grosse ficelle un peu rêche, et je lis, lis sur plusieurs jours, déchiffre les lignes d'écritures fines et régulières… Je découvre, j'apprends, j'emmagasine jusqu'à tomber sur l'impensable ! J'appelle Logide aussitôt pour lui dire que j'ai quelque chose d'incroyable à lui montrer. Ça tombe à pic car il faut qu'il vienne également pour signer la vente des biens familiaux et récupérer ce que je lui ai mis de côté.

— Et Zac, c'est quoi cette nouvelle incroyable ?

— Eh bien, c'est que Zurbaritze de Logide qui par ailleurs s'appelle vraiment Ariste Riol, mais ça, moi je le savais déjà, n'a pas 119 mais 92 ans, ce qui est déjà plus raisonnable ! Quand je lui ai prouvé ça, lettre de son père à l'appui, il en est resté comme deux ronds de flan ! Il m'a alors avoué

avoir fait depuis, et d'après lui involontairement, l'impasse sur ces heures sombres de sa jeunesse…

— Qu'est-ce-que c'est que cette histoire ?

— Hum, Gwen, je vois que ça t'intéresse…, car cela retire un peu de prestige à notre mage ! Alors, écoute bien, mais pour comprendre, il faut commencer par le début…

Mon grand-père, Jules Riol, notaire à Lons-le-Saunier a deux fils, tous deux avocats. Charles, l'aîné né en 1848, et Jean, mon père né deux ans plus tard. Charles, beaucoup plus brillant que son cadet, l'aide dans ses études de droit, une quasi obligation dans la famille, et Jean suit tant bien que mal le parcours d'avocat civiliste. Quant à mon oncle Charles, orateur plus talentueux, beaucoup plus ambitieux également, il se lance dans une pratique plus avant-gardiste à l'époque, le droit des affaires. Après de brillantes études à Strasbourg, à 22 ans, Charles s'installe en 1870 comme avocat commercialiste à Mulhouse. C'est une ville industrieuse et fort « entreprenante » qui, en tant qu'ancienne cité-État, a toujours tissé des liens forts avec la Suisse. C'est là que, marié depuis un an à Anabelle qui l'a suivi, il accueille également mon père qui termine ses études à Strasbourg. Tout va bien, le jeune cabinet de Charles tourne déjà à plein régime. Les trois jeunes gens s'entendent à merveille et Jean compte bien profiter du réseau de clientèle déjà étoffé de son frère pour s'installer à Mulhouse.

Mais un an plus tard, en 1871, la donne change : Mulhouse et l'Alsace-Lorraine deviennent allemands et ce pour plus de quarante ans ! Cette année-là, Urbain, le premier enfant de Charles et d'Anabelle naît donc à Mulhouse, mais en Allemagne.

— Comme ma grand-mère maternelle Emilia, mais plus tard. Elle m'a dit récemment être née à Strasbourg en 1905, donc en plein Empire allemand...

— Oui, ce qu'on appelle le Second Empire. Pour en revenir à mon affaire, en 1872, il est proposé aux ressortissants français de pouvoir opter pour la nationalité française à condition de quitter aussitôt le territoire. 9% de la population émigre alors, en particulier pour Nancy ou Belfort. Mon père, Jean, décide de regagner Lons-le-Saunier où Jules lui a proposé un poste de

clerc dans l'étude. Pour sa part, Charles préfère rester à Mulhouse car il sent que le changement de régime est propice à son conseil commercial. D'ailleurs, il est impliqué dans bien des transactions et fait déjà figure de notable incontournable.

Mais il brille également dans un autre domaine : c'est un séducteur qui plaît aux femmes et n'hésite pas, entre deux affaires, à courir le jupon. Au terme de moins de trois ans de mariage, Anabelle et lui décident de se séparer car les rapports du couple se sont gâtés : séparés, juste séparés, car le divorce a été interdit sous la Restauration en 1816. En octobre, Anabelle décide aussi, comme Jean, de « rentrer » avec Urbain encore tout bébé. Elle rejoint Montmorot près de Lons-le-Saunier, et le commerce de ses parents, la pharmacie Délogide. Mon père, célibataire, est certainement déjà épris d'elle à l'époque. Il lui fait sa cour et ils nouent bientôt une relation. Deux ans plus tard (1873), il lui propose de venir s'installer dans la maison familiale de Lons.

— Ton père couchait, vivait avec la femme de son frère, et en plus dans la maison de leur père ? C'est complètement insensé, Zac…

— Oh, tu sais Gwen, chez les bourgeois à l'époque… Mais il y a mieux encore ! Logide a toujours cru qu'Anabelle était sa mère, eh bien pas du tout, écoute la suite…

— Je t'écoute, Zac, je t'écoute…

— 26 années se passent bien, à l'ouest (en France) comme à l'est (en Allemagne) ; elles se passent surtout bien pour les affaires de mon oncle, plutôt germanophile. En 1898, Éva Schäfer, une de ses maîtresses assistante au cabinet d'affaires, lui annonce qu'elle est enceinte de lui et qu'elle va accoucher en fin d'année. Charles est alors en pleine ascension sociale et pourrait décider de jouer cavalier seul. Mais, toujours retors, il demande conseil à son père Jules car il veut garder un pied au sein du cercle familial. Et ce, d'autant plus qu'il sait depuis peu que le vieil homme âgé de 70 ans souhaite céder l'étude à un de ses fils ! Jules, donc contacté par courrier, répond par retour qu'il ne veut à aucun prix, réputation oblige, d'un bâtard dans la famille, qui plus est conçu avec une Allemande qui, pour couronner

le tout, sort tout droit de la populace ! Charles réfléchit et finalement accède aux requêtes de son père. En effet, il doit être prudent car ce fils d'origine allemande pourrait devenir un problème si le cours de l'histoire changeait… Il propose donc à Éva une rente annuelle et le maintien de son travail contre son silence. En contrepartie, dès la naissance, c'est lui qui s'occupera totalement du petit Ariste qu'elle ne verra plus. Fort de son initiative, Charles ne déclare donc pas l'enfant et le place d'abord chez une nourrice de confiance.

— Ça ressemble beaucoup à l'histoire de Grisisgli que m'a racontée Logide…

— Grisi quoi ? Jamais entendu parler, Gwen ! Quoi qu'il en soit, grâce à ses relations et aux nombreux liens tissés entre Mulhouse et la Suisse, Charles arrive à faire passer Ariste de l'autre côté de la frontière. L'enfant est placé dans une institution religieuse de Lausanne pour toute la durée de ses études. Déjà, au vu de ces événements, on comprend que le père de Logide n'est pas notaire à Lons-le-Saunier, comme Zurbaritze l'a toujours prétendu, mais avocat commercialiste à Mulhouse, ville occupée. Mon cousin Logide a surtout vécu en pension. Il a tout simplement été trompé par de rares souvenirs d'enfance où il rendait visite, pour les vacances, à celle qu'il croyait être sa mère, Anabelle. C'est à ces occasions qu'il retrouvait Urbain, son demi-frère chéri. C'est là qu'il voyait également Jean qui lui, travaillait bien à l'étude et entretenait tout ce petit monde. D'ici à voir dans cet homme la figure du père, il n'y a qu'un pas vite franchi. Tu comprends aussi pourquoi, alors qu'ils n'étaient juste que cousins, mon frère Florent et Zurbaritze aient pu être aussi proches, au point que ce dernier ait un jour l'idée de lui emprunter son identité…

— Eh bien dis donc, elle est gratinée ta famille, Zac, et compliquée avec ça... Un vrai roman de gare !

— Je dois dire que ce paquet de lettres m'a largement aidé à démêler le vrai du faux. Et ce n'est pas fini, le plus beau reste à venir ! Tu vas voir, Gwen… Tout juste un an après la naissance d'Ariste, mon père, donc Jean, a lui aussi son premier enfant, justement ce Florent, mon frère aîné de plus

de vingt ans ! Bien sûr, il aurait pu s'arranger pour faire ça relativement simple, dans la logique de l'affaire, avec la femme de son frère ! Eh bien non car comme le dit l'adage, pourquoi faire simple quand on peut… En effet, depuis deux ans, le couple « Anabelle – Jean » a du plomb dans l'aile, même s'il continue à vivre dans la grande maison familiale de Lons sous le *statu quo*. Il faut dire pour sa défense que plus de vingt-cinq ans de vie commune use bien des mécaniques. Mon père, à l'approche de la cinquantaine et pris par le démon de midi, s'entiche d'une jeunette de 19 ans, Flore Courtevoix, ma mère. L'année-même, soit en 1899, elle a son premier enfant, mon frère Florent.

À l'époque, le grand-père Jules, 71 ans, souhaite de plus en plus se retirer des affaires. Il a réussi jusque-là, à grand peine, à sauvegarder la réputation de l'étude notariale. Depuis un bail, il héberge chez lui, au premier étage, le couple « Anabelle – Jean » qui pourtant ne lui plaît guère. Néanmoins, ils ont avec eux le jeune Urbain, le fils de Charles en qui il place tout son amour et beaucoup d'espoirs ! Et puis, par miracle, les trois portent le même nom de famille, le sien, celui de Riol. Alors en temps de guerre et son aîné vivant à Mulhouse dans l'autre camp, Anabelle et Jean sont facilement pris pour mari et femme ! L'arrivée dans la tribu de cette Flore et de Florent remet à nouveau tout en question. D'après les courriers, il est clair que Jules aurait préféré confier l'étude à Charles, son fils préféré ; mais il est en Allemagne et sa progéniture teutonne fait désordre. Alors le vieux notaire passe un pacte avec son autre descendant, Jean, qui va reprendre l'étude paternelle. En contrepartie, il s'engage : à subvenir aux besoins d'Anabelle et d'Urbain auxquels la jouissance de la maison familiale est laissée ; à verser à son frère aîné sa part d'intérêts sous forme d'une rente annuelle. Mais pas question d'amener la Courtevoix et son rejeton à la maison : mon père les entretiendra dans un logement en ville, comme on le fait pour les maîtresses !

— En somme, tout est bien qui finit bien ! Mais je ne vois toujours pas pourquoi Ariste-Zurbaritze est plus vieux que son âge ?

— Tout simplement parce que mon histoire n'est pas finie ! Nous avons

encore quelques missives à décortiquer, ma chère Gwen, ne soyez pas si pressée… La coexistence familiale et franco-allemande se poursuit sans grands heurts jusqu'à la Grande Guerre. En 14, le fils de Charles et d'Anabelle, Urbain, 43 ans, est incorporé dans l'armée française. En février 15, il meurt à 44 ans dans l'hécatombe de la bataille de Champagne : son corps n'étant pas retrouvé, il est enregistré « disparu ». La même année, son demi-frère, Ariste 17 ans, ne sait pas encore qu'il n'existe pas non plus, du moins administrativement. C'est en se présentant aux épreuves du Bac, en Suisse, qu'un titre d'identité lui est demandé. Dans un échange manuscrit avec son père, il réalise bientôt qu'il n'a pas de papiers car il n'a jamais été reconnu. Pire encore, sa naissance n'a jamais été déclarée !

— Quel traumatisme ! Apprendre à l'adolescence qu'on a été rejeté par sa propre famille ! Ça ne m'étonne plus que Zurbaritze ait pris par la suite des chemins de traverse peu orthodoxes, qu'il se soit lancé dans des quêtes aussi absurdes… Sentir qu'on est totalement anonyme, inexistant pour les autres, ça doit vous parler, à toi et à la Glissade, Zac ?

— Ça me parle, en effet, et je crois bien qu'à ce moment-là, mon oncle Charles se pose enfin les bonnes questions. Il sait qu'Ariste est incorporable l'année suivante car l'administration a pris plus de 18 mois d'avance sur la date théorique de l'enrôlement en France ; pas question non plus de le faire revenir en Allemagne car la politique nationale est encore plus dure pour les ressortissants de l'Alsace-Lorraine : dans le landsturm, on lève en masse tous les hommes de 17 à 42 ans capables de porter un fusil ! Non…, son deuxième fils ne connaîtra pas le même sort que le premier. Faisant alors son *mea culpa* mais roué comme à son habitude, il a une idée spécieuse pour les papiers : Ariste qui n'en a pas, va prendre l'identité de son frère disparu ! L'époque particulièrement troublée devrait permettre de faire disparaître des registres un nom parmi ceux de milliers d'autres victimes, pour l'offrir à un frère jamais déclaré. Charles demande à Anabelle et Jean de lui faire parvenir les papiers d'Urbain qu'il se propose de faire maquiller. Il décide juste de transformer l'acte en associant les deux prénoms pour qu'Ariste lui-même s'y retrouve un peu : ce « nouveau fils » devient alors

Urbain-Ariste Riol, un travail à la portée d'un faussaire débutant ! Pour transformer au minimum le document primitif, la date de naissance d'Urbain, 1871, est conservée, d'autant que cet âge garantit la non-incorporation du jeune-homme. Fort de sa nouvelle identité et de ses 44 ans, Urbain-Ariste fait donc « tardivement » ses études à Lausanne, du droit comme papa et grand-papa. Bien entendu, dès ces années d'apprentissage, son allure juvénile et son teint frais lui vaudront, comme par la suite, les mêmes commentaires : « Tu ne fais fait pas ton âge » ! Car grâce à son père, en un temps et deux mouvements, voilà notre Ariste vieilli de 27 années !

— Non, là, je ne le crois pas… Même si Logide n'est pas plus mage que toi et moi, il faut bien reconnaître qu'il a toujours vécu des situations très particulières !

— C'est vrai, même si son âge, 92 ans aujourd'hui, ne lui confère plus cette reconnaissance qu'il recherche tant ! Allez Gwen, encore un petit effort, j'en arrive à la fin car je n'ai pas encore parlé du plus important…

— Ah bon ? Parce que la recette de famille est pourtant déjà copieuse…

— Oui, mais il y manque un ingrédient capital : moi ! Ah, Ah, je continue donc… En 1918, Mulhouse redevient française et Charles, 70 ans, également. Même si les affaires pro-allemandes n'ont plus le vent en poupe, mon oncle s'est considérablement enrichi pendant cette période de transition et l'heure de la retraite dorée est arrivée. Comme il se sent seul, il propose à son unique héritier de venir la partager avec lui à Mulhouse : Ariste refuse catégoriquement. De son propre chef, il décide alors de revenir à Lons-le-Saunier où demeure tout ce qu'il a de plus cher : la grande maison de maître où, aux périodes de vacances, il a vu entre autres Anabelle, celle qu'il considère comme sa mère, et cet oncle qui a remplacé la figure du père toujours absent, ce Jean qui l'a emmené visiter sa tante et jouer avec son cousin Florent, presque du même âge…, bref ce qui reste d'un passé où l'affection n'a pas été souvent au rendez-vous. Jean lui propose même un emploi à l'étude notariale mais, comme la proposition faite par Charles, il le refuse. En fait, cette reconnaissance tardive ne le satisfait pas, lui qu'on a laissé végéter tant d'années chez les bons pères en Suisse, pour ne pas dire

moisir… Il décide donc à vingt ans de partir voyager et de s'engager dans la légion où l'on ne s'étonne de pas grand-chose et encore moins des 47 ans mentionnés sur les papiers ! Par la suite, il entre dans la marine. C'est là qu'il se choisit, peut-être par dérision, ce nouveau nom qui deviendra le sien : Zurbaritze à la place d'Urbain-Ariste, car il tient au souvenir de ce frère qu'il aimait ; et de Logide, pour Délogide, le nom de jeune-fille de sa mère, Anabelle. Quant à la date de naissance inscrite sur les papiers, il est fort vraisemblable qu'avec le temps elle se soit imposée comme sienne, d'abord peut-être pour se donner une sorte de contenance, ensuite certainement assimilée à force d'usage.

— Et le petit Zacharie, alors ?

— J'y viens, j'ai gardé le meilleur pour la fin. C'est moi la cerise sur le gâteau !

— Un peu prétentieuse, la cerise, non ?

— Et tardive… Figure-toi que je suis né en 1923, 24 ans après mon frère Florent ! Ma mère, Flore Courtevoix-Riol, avait 43 ans, ce qui est encore à peu près normal… Mais Jean, mon père en avait 73 ! Alors de deux choses l'une. Ou bien je suis un enfant de vieux et, comme on le dit, je dois être très intelligent. Ou alors je suis le fruit d'une relation extra-conjugale de ma mère qui, pour ne pas déroger à la règle des Riol, aurait eu, elle aussi, des liaisons que toi-même a taxées de « gratinées » !

— Et tu penches plutôt pour quelle version, Zac ?

— Les deux me vont bien, Gwen, même si j'ai un petit penchant pour la première, tu sais…, du fait de ma nature « prétentieuse » !

Zac s'arrête de parler. Il a fini son récit et, comme un sportif après l'effort, il reprend son souffle en fixant longuement Gwen dans les yeux.

— Je crois que je n'ai rien oublié… Tu sais tout de ma famille et pourquoi notre Zurbaritze de Logide, alias Urbain-Ariste Délogide, va souffler dans une quinzaine…, oui c'est bien ça, il est du 30 septembre, ses 92 bougies, et non pas 119 comme il le prétendait encore il n'y a pas si longtemps ! Il y a

tout de même une sacrée différence, 27 ans de moins à l'affichage, ça paraît plus réaliste !

— Eh bien dis donc, Zac, on se connaît presque comme des vieux potes, maintenant. Tu te rends compte, une matinée aura suffi pour se rencontrer, découvrir que nous avons un grand ami commun et apprendre presque tout de nos vies ! Comme tu le disais, on peut faire confiance au hasard…

— Ou, pour continuer avec les clichés, il faut croire que « le monde est petit », répond Zac goguenard.

— Je te signale que ce n'est pas moi qui a commencé avec « le destin qui fait bien les choses » ! Alors, comme il fait si bien les choses, qu'est-ce-que tu prévois pour les papiers de ta nouvelle copine, tu as une idée ?

— Pour les papiers, c'est le plus compliqué, il nous faut du temps et de la veine ! Tu vois, la destinée, on y revient toujours… Il nous faut la chance que tu ne sois pas contrôlée et, d'expérience, on n'est pas contrôlé tous les jours…, sauf quand on n'est pas tout à fait blanc ou qu'on a un accent. Donc, pour toi, normalement ça devrait bien se passer.

— Ouf ! Pour une fois que mon accent joue en ma faveur !

— Pour le reste, ça devrait pouvoir s'arranger assez vite. Voilà ce que je te propose. Ce qu'il te faut avant tout, c'est du travail. Justement, un poste vient de se libérer à la Glissade de Lyon, je peux te présenter au siège de Paris ; il suit généralement bien mes propositions et cette place d'adjoint dans une structure comme celle-ci devrait te convenir. Tu vas simplement rester une petite quinzaine avec moi pour assimiler le mécanisme. Je pense que le mieux c'est que tu continues à manger et coucher au foyer, pour mieux saisir le fonctionnement et découvrir les bénéficiaires. Qu'en penses-tu ?

— C'est vraiment super, Zac, et tout à fait d'accord : s'immerger, c'est le mieux pour vite enregistrer. J'espère simplement que tu vas m'inviter à manger une ou deux fois chez toi, histoire de mieux te connaître.

— Bien sûr ! Tu ne peux pas repartir sans découvrir la salade de cramaillots, la fondue de cancoillotte et les autres plats comtois. Mado est un véritable cordon-bleu ! Bon, les cramaillots seront congelés ou cultivés,

car ce n'est pas la saison…

— Les cramaillots ?

— Les pissenlits, voyons ! Et pour ta gouverne, la cancoillotte, c'est une spécialité fromagère… Pour revenir à nos oignons, ce travail à Lyon peut te permettre d'attendre tout en restant discrète. D'ailleurs, je ne vois pas comment ton Gévrard pourrait te retrouver car tu as coupé tous les ponts en venant dans l'Est. En revanche, il faut absolument que tu conserves ce nom de Laverdière, ton Bert connaît celui de Lankerloc'h ! Dernier point : je me charge de contacter tes « anges gardiens » américains et français. Ce sera plus facile pour moi, au titre de notre structure qui te suit et t'encadre, de plaider ta cause auprès des services de protection. Je régularise ta situation en les informant de ta présence, de ton travail. J'en profite pour voir ce qu'ils peuvent faire pour tes papiers et je les contacte régulièrement pour rester informé.

— Mais c'est de la haute stratégie, Zac. J'adhère totalement à ton plan ! Il n'y a plus qu'à s'y mettre. On commence par quoi ?

— On commence par manger, ma petite Emma, car il est l'heure ! Après, on a tout le temps de voir…

11 À LYON, LA GLISSADE…

Lundi 1er octobre 1990

Une quinzaine se passe où Gwen « s'initie » à la détresse humaine, jusqu'à ce lundi où il est « grand temps qu'elle soit lâchée dans la nature », comme le lui dit Zac. Il l'a accompagnée à Lyon jusqu'à la section régionale de l'association humanitaire située sur la rue Imbert-Colomès dans le quartier des Pentes de la Croix-Rousse, pentes plutôt escarpées et donc parfaitement adaptées à porter les locaux de la Glissade !

Gwen, ou plutôt Emma, y rencontre Vincent Compain, son nouveau patron, salue quelques collègues et découvre l'essentiel de ses futures activités. En fin de journée, Zac peut reprendre sereinement la route de Besançon car il sait que sa protégée n'est pas vraiment livrée à elle-même : Vincent a pris le relai et l'accompagne déjà dans la plupart des procédures qu'elle doit assimiler au plus vite.

Vincent Compain, la trentaine, est un peu filiforme, un rien dégingandé mais plutôt musclé. Un peu fainéant par nature, il se plaît à glander, sauf quand il s'agit de son travail, sa vocation, ou du sport, sa passion. Il adore le vélo, la course et la marche à pied et pourrait vous entraîner dans ses virées en montagne ou dans la rue en un claquement de doigt ! Le poil noir, le teint mat et l'œil malicieux, on le croirait venir du Sud-Ouest alors qu'il est né en Côte d'Or, à Dijon. Il connaît bien Zac car il est passé par « l'école » de Besançon avant de descendre sur Lyon. Comme ce dernier, il a une réputation de philanthrope car c'est une bonne pâte, ce Vincent Compain, au point que tout le personnel l'a d'abord surnommé « Copain », Copain rapidement transformé en « mon Pote » ou « Pot' » pour les facilités d'usage que présente l'abréviation : « Alors mon pote, ça roule ? ». Les gens de la rue, les déshérités, quand ils le croisent dans ses maraudes, lui disent pour leur part, avec beaucoup d'humour et d'affection : « Tiens, voilà Saint-Vincent qui se pointe ! ».

Quant à Gwen, elle découvre rapidement que Lyon est une capitale qui

se prête à la « glisse » ! En effet, la « troisième » ville de France, à côté des monuments, des hauts-lieux, des espaces de loisirs et des centres commerciaux bourdonnants qu'elle affiche, présente également un nombre saisissant d'habitats peu engageants, transitoires ou de fortune : des grands ensembles comme la Part-Dieu, la Duchère, Ménival… ; des quartiers « sensibles » comme la Guillotière, les États-Unis, Mermoz… ; d'anciens quartiers industriels comme Gerland ; des baraquements sommaires, campements insalubres et autres bidonvilles sur les berges du Rhône notamment vers la Confluence ; des squats et des bâtiments à l'abandon jusqu'au cœur de la ville, comme aux Pentes de la Croix Rousse ; les banlieues Est, avec Vénissieux, Vaulx-en-Velin…

Ce contexte inquiétant traduit l'attraction que peuvent exercer les grandes métropoles sur les populations dans le besoin. Fragiles, marginalisées, elles y convergent, s'y réfugient, voire s'y entassent, en quête d'un travail peu spécialisé ou d'activités proposées par l'économie parallèle, et d'un logement au prix attractif. À coup sûr, cette dernière particularité est l'apanage des quartiers de grands ensembles et des banlieues-dortoirs, comme les ZUP de Rillieux au nord, celle des Minguettes au sud, les cités de la Grappinière, du Mas-du-Taureau à l'est…

Jeudi 4 octobre 1990

— En fait, Vincent, à la Glissade on intervient surtout sur les populations migrantes ?

— On s'occupe également des sans-abri, des démunis. Mais tu as raison, la vocation principale de l'association reste la défense des droits des réfugiés, des migrants, déplacés…, avec parmi eux les demandeurs d'asile et les étrangers en situation irrégulière. Bref, on est là pour défendre les droits de l'homme…

— Et de la femme, Vincent !

— Oui, tu as raison, Emma. Il y a un « programme femmes » distinct qui

a été créé à la Glissade pour suivre leurs problèmes spécifiques. Et elles représentent près de la moitié du total des migrants ! D'ailleurs, tu vas surtout t'investir sur ce créneau.

— Ce que j'ai du mal à comprendre, c'est pourquoi tous ces gens affluent vers les grandes villes. J'ai l'impression qu'ils trouveraient plus facilement un travail, un logement dans les villes moyennes et petites, à la campagne, non ? Ici, ils viennent plutôt grossir la masse, ce qui à la longue peut poser problème…

— En fait, je pense qu'il y a des leviers psychologiques plus puissants que le simple espoir de trouver du boulot et un toit. D'ailleurs, pourquoi venir chercher du travail ici, malgré ce que tout le monde sait sur la baisse de l'activité industrielle depuis une vingtaine d'années ? Non, il s'agit de quelque chose de plus profond, de fondamentalement humain. Tu vois, après l'angoisse et la peur de l'exil et du « périple » à parcourir, après le malaise que provoque l'arrivée en terre inconnue, les immigrés viennent se rassurer auprès de leur communauté, des leurs qu'ils retrouvent là, en ville. En ville, ils peuvent rejoindre des gens de la même origine géographique. En ville, ils partagent la même culture, la même langue, les mêmes produits, les mêmes repas. En ville, les informations circulent, il y a l'entraide, l'économie parallèle, le troc, une vie facilitée. Ce bien-être retrouvé, cet entre-soi deviennent la porte d'entrée privilégiée de cette nouvelle société où ils arrivent plutôt déroutés.

— C'est vrai, je n'avais pas vu la chose sous cet angle.

— Ça ma petite, ça s'appelle l'expérience… Et l'intérêt, c'est qu'elle peut être partagée ! D'ailleurs, Emma, après toute cette paperasse que tu viens de remuer pendant trois jours, je te propose de rentrer dans le vif du sujet et de sortir un peu te dégourdir…

— Oh moi, ça ne me gêne pas de rester entre quatre murs, ça me plaît même, et surtout j'apprends beaucoup ! C'est passionnant de découvrir tout ce que vous faites pour les étrangers : l'accueil sanitaire et social, l'assistance en centre de rétention administrative, l'accompagnement juridique, l'apprentissage de la langue et l'obtention de formations, les

actions de solidarité internationale et la sensibilisation du grand public, l'étude et le montage de chaque dossier… Je dois en oublier mais c'est fou comme c'est varié, je ne m'ennuie pas du tout, Vincent !

— Oui mais Emma, tu n'es pas là que pour te faire plaisir, on a besoin de toi pour nous rendre service, à nous, et surtout aux personnes qui le demandent chaque jour…

— Bien sûr, bien sûr ! Je ne disais pas ça pour…

— Mais je plaisante, je plaisante, ma petite Emma ! En attendant, il est grand temps que tu t'aères les neurones et que tu obéisses au patron : tu grimpes dans un véhicule de service, et en route pour Villeurbanne et le campus de la Doua…

— Parce que je retourne à la Fac ?

— Ah, ah ! Très drôle, Emma ! Non tu ne retournes pas à la Fac, tu vas voir une jeune femme en situation irrégulière, ce sera ta première vraie mission, si bien sûr tu l'acceptes…

— Tu as trop regardé « Service impossible » à la télé, Vincent, et bien sûr que je l'accepte, c'est demandé si gentiment… Mais pour le véhicule, il y a un petit problème, Zac ne t'a pas dit ?

— Non, il ne m'a rien dit… C'est quoi le problème ?

— Eh bien, à Besançon, j'ai perdu tous mes papiers, c'est en cours, mais c'est assez compliqué, je vais mettre un certain temps à les récupérer, alors, sans permis de conduire…

— Alors ça, c'est la meilleure ! J'emploie une fille sans papiers pour s'occuper des « sans-papiers » ! Bon, je fais une confiance totale à Zac, mais il aurait pu m'en parler… Tu veux que je m'occupe de ça ?

— Non, non, Zac s'en charge mais en attendant…

— En attendant, question couverture personnelle, tu ne pouvais pas trouver mieux en couchant ici. Je vais également te faire une attestation de travail. Elle pourra t'être utile en cas de contrôle, car nous sommes bien connus des services de police… Et dans l'attente de tes papiers, ma vieille, il va falloir te taper le métro et le bus… D'un autre côté, cette première visite n'est pas très loin, à vol d'oiseau à trois ou quatre kilomètres d'ici.

— Pas de problèmes, Vincent. Et qu'est-ce qu'il faut que je fasse ?

— Tout près du campus de la Doua, dans le coin de Grand Camp, il y a un squat dans un grand bâtiment désaffecté, peut-être une ancienne caserne, je te donne l'adresse exacte. Tu vas essayer d'y trouver une certaine Adrjana Idrizi, je dis bien essayer car il y a toujours du monde là-dedans et ça bouge tout le temps… Elle est venue il y a environ trois mois pour que nous nous occupions de sa demande d'asile comme réfugiée politique. Et là, nous avons la réponse, elle n'est pas bonne et il faudrait lui apporter…

— Seulement au bout de trois mois ? Eh bien, il ne faut pas être pressée…

— Si tu savais… C'est plutôt rapide, les délais ont pu aller jusqu'à deux à trois ans ! J'ai connu ça il n'y a pas si longtemps… Quand nous avons rencontré Adrjana, je lui ai proposé de venir s'installer à la Glissade pendant le traitement de son dossier. Elle a refusé car elle avait un boulot à côté du squat, avec d'autres filles avec qui elle voulait rester. En revanche, la demande auprès des services instructeurs a été faite avec notre adresse, et le courrier de l'OFPRA est donc arrivé ici. En tout et pour tout, nous n'avons revu Adrjana qu'une ou deux fois depuis. En dernier lieu, elle était toujours près de l'université, dans cette espèce d'immeuble à l'abandon. J'espère que tu vas la retrouver à la Doua parce qu'avec la réponse négative, sa situation redevient irrégulière. Il faudrait la convaincre de venir loger chez nous, c'est plus prudent, en attendant qu'une demande de recours soit examinée.

— Sa situation redevient irrégulière, je ne comprends pas, Vincent ?

— Je t'explique. Tout, tout, tout, Emma, tu sauras tout sur Idrizi…

— Oh là là ! Ça ne vole pas haut, Vincent…

— Bon, je me calme… Voilà le dossier et surtout le contexte dans lequel il se situe. Car un cas ne fait pas l'autre, on a tendance à tout confondre, tout amalgamer, immigrés, migrants, sans-papiers, réfugiés…, mais chaque situation est bien différente. Adrjana est albanaise et elle est arrivée en France clandestinement. Pourquoi Lyon ? Parce que son frère a dû y

séjourner et qu'elle comptait le retrouver ici.

Pour les réfugiés, c'est la Convention de Genève de 51 qui s'applique, tiens…, j'ai toujours sous la main une copie de l'article premier. Il stipule que la convention concerne toute personne qui *« craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays »*.

Pour Adrjana, en situation irrégulière, nous avons d'abord fait une demande d'Autorisation Provisoire de Séjour auprès de la Préfecture : c'est un document valable un mois qui permet d'engager des démarches auprès de l'Office Français de Protection des Réfugiés et Apatrides qui exerce la fonction de protection auprès des réfugiés. Ensuite, nous avons donc envoyé une demande d'asile auprès de l'OFPRA qui nous a délivré un certificat de dépôt. Adrjana a alors reçu un « récépissé de demande de carte de séjour » valable 3 mois et renouvelable jusqu'à ce que le dispositif administratif arrive à son terme. Fourni dans le « package », il y a le droit d'exercer un travail déclaré, la sécurité sociale…

— C'est super…

— Et c'est pourtant là que la machine s'enraye, si je puis dire. Il y a quelques années, la procédure était longue avant d'aboutir à la décision finale et, pendant tout ce temps, les demandeurs bénéficiaient de tous les avantages… Résultat des courses : le nombre des demandes a littéralement explosé en moins de 10 ans : 30 % vers 84, 80 % l'année dernière, je ne sais pas si tu vois ! Et ce avec deux conséquences directes : la réduction progressive des délais d'instruction pour limiter le nombre des ayants droit ; et une défiance de plus en plus marquée des services instructeurs sur le bien-fondé des sollicitations ! En effet, un grand nombre d'entre elles ne sont plus que des migrations économiques masquées, alors qu'elles se réclament prétendument du motif politique. Bien entendu, les dérives ne vont pas que dans un sens… Il est clair que le problème d'asile dans les pays industrialisés est sous-tendu par un débat passionné qui influence

également l'avis des officiers de protection. À mon sens, cette véritable polémique n'en est qu'à ses débuts : elle est tout autant attisée par cette montée considérable du nombre des demandeurs d'asile depuis 1986 que par les motivations des requérants de plus en plus éloignées du cadre défini par la Convention de Genève. Je pense que le dossier d'Adrjana fait les frais de cette évolution…

12 L'URSS JOUE À LA ROULETTE

— Mais Vincent, pourquoi particulièrement Adrjana ?

— Parce qu'à mon avis, elle arrive en France un peu trop en avance et ça ne joue pas en sa faveur. On pourrait justement croire à des motivations plutôt économiques. Je t'explique… Le bloc de l'Est est en train de se fracturer, mais la fracture n'est pas consommée partout, et à la même vitesse. Tiens, attrape, j'ai encore un petit pense-bête et tu vas pouvoir suivre en même temps…

— Quelle organisation ! Tu es vraiment le roi de la note, de l'abrégé, du mémento et du post-it !

— Tu rigoles, Emma, mais c'est hyper utile ! J'ai une fiche comme ça pour chaque grande zone de départ. Quand nous sommes en face d'un ressortissant, on comprend mieux d'où il sort et pourquoi. Revenons à notre bloc de l'Est, et chronologiquement s'il-te-plaît. Tu vas voir que ça bouge là-bas avec du « déplacé » en puissance, avant ou après le grand changement !

En juin de l'année dernière, Milosevic, récemment élu président de la Serbie, fait un discours nationaliste et belliqueux, sorte de mort annoncée de l'état fédéral yougoslave. Six mois plus tard, en Roumanie, les époux Ceausescu sont fusillés et le Front de Salut national remporte les élections en mai de cette année. La Tchécoslovaquie suit de près et Vaclav Havel est élu président en décembre 89. En Bulgarie, le Parti communiste s'auto-dissout en février 90 et devient le Parti socialiste bulgare qui remporte,

comme en Hongrie en mars, les premières élections libres en juin. Le même mois, les élections semi-libres en Pologne amènent un gouvernement mené par Solidarnosc et son président Lech Walesa. Il y a presque un an, c'était la chute du Mur de Berlin… Et, je l'ai appris hier et il va falloir l'ajouter dans mes fiches, aujourd'hui, la République Démocratique allemande vient de disparaître, 41 ans après sa fondation, tu te rends compte !

— Et l'Albanie dans tout ça ?

— J'y viens justement… Alors, que la messe est dite un peu partout, eh bien l'Albanie se fait un peu tirer l'oreille : c'est le dernier bastion communiste à ignorer les réformes, même si de nombreux mécontents commencent à élever la voix. Les affrontements et les départs ne devraient pas tarder mais pour le moment, Enver Hoxha tient encore les rênes de tout son joli monde ! Et c'est là que le bât blesse pour Adrjana. Sa fuite en mai ou juin, c'est malheureux à dire, est isolée, presque prématurée ! Elle a compris la situation, osé les choses avant le gros du troupeau et ce n'est pas bon pour elle. D'après les statistiques, les Albanais ne représentent même pas 1 % du total des dépôts de dossiers faits à l'OFPRA. De ce fait, la demande d'asile politique d'Adrjana est certainement passée par pertes et profits, certainement considérée comme « déguisée », étant donné l'instabilité économique de l'Albanie. Ce qui ne nous empêche pas de présenter un recours, Emma, d'où l'intérêt de la contacter au plus vite. Tu as compris l'importance ?

— Je grimpe dans le premier bus venu, Vincent !

Ce que ne peuvent pas encore savoir Vincent et l'OFPRA, qui pourtant, grâce à leur expérience connaissent bien des choses, c'est que deux mois plus tard, 5000 Albanais fuiraient le pays à travers la Grèce ; que le 20 février 1991, des milliers de manifestants envahiraient Tirana ; que le 31 mars, l'Albanie tiendrait ses premières élections libres ; et que le 26 décembre 1991, le monde apprendrait la dislocation de l'URSS !

Arrivée à Grand Camp la Doua, Gwen se renseigne auprès de quelques

étudiants croisés et trouve relativement facilement, vers le sud du campus, ce qui doit être le squat. Encadré par des logements anonymes et quelques vieux bâtiments industriels, l'édifice est plutôt délabré. Tout en longueur et sur deux étages, il est repérable à ses fenêtres cassées ou bouchées par des cartons ; de nombreux graffitis et quelques tags monumentaux animent une façade décrépie. De l'extérieur, aucun mouvement n'est perceptible…

Gwen se risque à l'intérieur par une porte fermant mal. Dans une enfilade de couloirs démesurément longs et un agrégat de vastes pièces rongées d'humidité, elle croise quelques silhouettes furtives qu'elle n'arrive pas à arrêter malgré ses invites. Affalé au pied d'un escalier dont le béton, malade, se desquame, un homme semble assoupi.

— Monsieur… S'il-vous-plaît…

— Humffff…

— Monsieur…, monsieur… ose Gwen en remuant doucement l'épaule du type. Il lève la tête, difficilement, et jette un œil hagard vers l'intruse.

— Savez-vous où je peux trouver Adrjana Idrizi ?

— Les chambres…, sont en haut. La sienne est tout au fond…, je crois…, dit l'homme assis avant de retomber en léthargie, la tête presque arrivée à l'entre-cuisse.

Gwen gravit l'escalier vétuste et par endroits dangereux. Au bout d'un long couloir, elle trouve une ouverture sans porte, juste voilée par une tenture indienne. Soulevant le frêle rideau, elle découvre une pièce aux usages multiples, à la fois couchage, cuisine et lieu de repas, le tout sans séparations véritables. Quatre jeunes femmes, installées en tailleur à même le sol prennent le thé autour d'une table basse de fortune, faite de planches disposées sur des agglos. Gwen risque un petit :

— Adrjana ?

Une des jeunes femmes tourne la tête, se lève et vient à la rencontre de

l'arrivante. Contrairement à ce que Gwen attendait, elle n'est pas très typée, et fait même très « européenne ». Seuls signes distinctifs : des pommettes saillantes, un sourire dont on ne sait s'il est amical ou moqueur accroché en permanence à la bouche ; des yeux d'un vert indéfinissable surmontés d'épais sourcils bruns ; un visage plutôt carré encadré par une coiffure au carré, d'un noir de jais. Malgré des conditions de vie sans doute difficiles, elle est habillée avec soin, comme les jeunes femmes de son époque : jean serré et léger chandail un peu flottant. Gwen pense qu'elle doit être un peu plus âgée qu'elle, 35 – 40 ans ?

— Oui, c'est moi, bonjour…

— Je m'appelle Emma et je viens de la part de la Glissade, est-ce-que je peux vous parler ?

— Oui, bien sûr… Venez, on va se trouver un petit coin. Ça ne vous gêne pas si on s'installe sur mon lit, je n'ai pas vraiment d'autre endroit à vous proposer, ou peut-être dehors ?

— Non, non, le coin du lit c'est très bien.

— Alors vous avez des nouvelles ?

— Oui Adrjana, et elles ne sont pas bonnes, votre demande d'asile est refusée, annonce Gwen en lui tendant le courrier de l'OFPRA.

— Je m'en doutais quand je me suis rendue, au cours de l'instruction, à l'audition accompagnée par monsieur Compain. Mon histoire n'a pas eu l'air d'emballer les officiers de l'Office ! Mais ma demande m'aura au moins permis de me retourner et d'être dans la légalité pendant trois mois.

— Et je peux la connaître, cette histoire ?

— Oh bien sûr, Emma, je peux t'appeler Emma… ? Mon histoire, c'est aussi celle de ma famille, et elle est à la fois pas banale et très ordinaire ! Pourquoi n'a-t-elle pas accroché l'Office ? C'est sans doute moi qui n'ai pas été convaincante…

— Oh tu sais, Adrjana, ce n'est pas forcément de ta faute. Vincent, enfin monsieur Compain, me disait encore ce matin que les officiers de l'OFPRA sont de plus en plus méfiants : le nombre des demandes d'asile politique est

en pleine explosion !

— Peut-être, peut-être, pourtant… mon histoire, celle de mon frère et moi-même, est assez édifiante. En fait, elle débute par celle de notre père. Tout commence pour notre famille au début des années 50 quand les Anglais et les Américains mettent en place une opération conjointe pour déstabiliser le régime communiste albanais : c'est le *« Valuable Project »*. Notre père, Kreshnik Idrizi, alors en Grèce, est enrôlé dans une unité appelée « Compagnie des 400 » où des réfugiés albanais sont entraînés par les Américains, dans une de leur base d'occupation en Allemagne. Plusieurs vagues vont être parachutées sur l'Albanie avec l'objectif d'organiser une révolte populaire massive. Mais l'échec est cuisant car les équipes sont attendues au sol. On a su par la suite qu'un officier de liaison, Kim Bilphy a largement contribué, de 49 à 51, aux sabotages des opérations en prévenant les conseillers soviétiques de la préparation des missions. Mon père, lors de son parachutage, arrive à s'enfuir et échappe miraculeusement à l'arrestation. Mais le manque de prudence et les rivalités entre groupes de réfugiés vont être activement exploitées par la Sigurimi, les services secrets albanais. Les Anglais et les Américains abandonnent le « *Valuable project* » qui s'achève en 54 par un procès à Tirana, suivi d'une véritable campagne de terreur dans tout le pays. Parmi les milliers d'exécutions, il y a celle de mon père, Kreshnik, victime comme bien d'autres de dénonciation auprès de la Sigurimi…

— On n'imagine pas tout ce qui peut se tramer derrière la grande histoire… Nous sommes vraiment des oies blanches gavées avec tout ce qu'on veut bien nous faire entendre ! Cette affaire d'espionnage et ses prolongements paramilitaires visant à renverser le régime communiste albanais, en fait pour contrer l'extension du contrôle soviétique dans le monde en plein début de la Guerre froide…, c'est tout bonnement incroyable !

— En définitive, cette opération secrète ratée marque le début de décennies d'isolement total et de répression. Le chef du Parti du Travail, Enver Hoxha, impose au pays la version la plus radicale du marxisme-

léninisme connu en Europe de l'Est ! En 61, lors de la rupture sino-soviétique, l'Albanie de Hoxha est la seule du bloc de l'Est à condamner la déstalinisation et l'orientation de Khrouchtchev. Ce dernier défend un assouplissement du régime, prône une « détente » avec les États-Unis et souhaite bénéficier des progrès de la technologie occidentale pour rattraper le retard de la Russie. Le Parti du Travail albanais condamne ce « révisionnisme » et s'aligne sur les positions de Mao et de la Chine qui ont adopté la position inverse. À partir de là, donc dès 61, Enver Hoxha retire l'Albanie de l'aide économique soviétique. C'est la Chine de Mao Zedong qui apporte alors les aides financières et les conseillers techniques au pays. L'Albanie devient ainsi l'unique alliée de la Chine en Europe et la politique de durcissement est de plus en plus marquée.

— Joli cours de géopolitique, Adrjana ! Mais d'où te vient tout ce savoir, cette culture ! On ne s'attend pas à ça en croisant une migrante… En plus, tu parles parfaitement bien le Français, presque sans accent…

— Il faut arrêter les idées reçues, Emma ! Les réfugiés ne sont pas obligatoirement idiots, rebutants, crottés, il y a même des cadres et de professions libérales parmi nous, médecins, avocats…

— Je n'ai pas voulu dire ça…

— Je sais bien, je sais bien, tu ne m'as pas blessée… Pour ma part, j'étais prof d'histoire à l'Université de Tirana. À ce titre, on m'a laissé sortir du pays, on m'a même payé des voyages, notamment en Chine, Ahah ! Alors, par réaction, j'ai pris un malin plaisir à approfondir mon Anglais, et à apprendre le Français par moi-même. C'était ma façon à moi de mener mon combat politique, de m'opposer au régime, discrètement, je sais…

— Pas si discret, Adrjana, puisque te voilà ici. Ce n'est pas rien ce que tu as fait, de se lancer dans une aventure où on laisse tout derrière soi… Et ton frère ?

— Nedin a grandi dans cet environnement, dans ce corset politique étouffant. Le souvenir de Kreshnik était constamment rabâché par notre mère alors, dès qu'il en a eu l'âge, il a pris le contre-pied de ce que le Parti du Travail lui demandait de faire et d'être. Il s'est mis à fréquenter des

anciens amis de mon père, ceux qui avaient survécu, et surtout leurs enfants, dans la région de Mati qui, chez nous, est considérée comme un bastion du traditionalisme. Ils faisaient entre eux leur petite contre-révolution, rien de bien méchant mais assez pour ne pas passer inaperçus ! Il faut dire que depuis mon père, toute la famille était marquée à la culotte par la Sigurimi. Nedin travaillait à la ferme, tu vois aucun rapport avec moi… Il faisait le bêbête, le gros gars un peu balourd, et comme leurs actions ne cassaient pas deux pattes à un canard, en fait juste le besoin de s'exprimer, son petit manège a réussi à durer, certainement par miracle. Puis les arrestations sont arrivées, les interrogatoires aussi et ces derniers temps, l'étau commençait à se resserrer. C'est là qu'il a décidé de partir, c'était l'année dernière, il a eu beaucoup de chance de leur échapper.

— Et toi tu l'as suivi…

— C'est lui qui m'a dit de le rejoindre, de le faire pendant que c'était encore possible car pour lui, la situation allait se compliquer très rapidement. J'ai longuement hésité : laisser mon travail, ma mère… C'est elle qui m'a décidé à sauter le pas, et j'ai réussi à m'échapper en début d'année. Ce qui m'a également motivée, c'est de savoir que je ne serais pas seule, j'allais le retrouver à Lyon. En fait, des difficultés l'ont empêché de rester, de m'attendre. J'ai peut-être trop tardé aussi… Finalement, quand je suis arrivée, il n'était plus là. Il a réussi à rejoindre de la famille en Angleterre.

— Adrjana, ton histoire est incroyable ! Tu pourrais presque écrire un livre sur ta famille… En attendant, même si ce n'est pas grand-chose, voilà ce que moi je te propose : tu m'accompagnes à la Glissade et nous lançons une procédure de recours ; elle va te permettre, le temps de son déroulement, de te faire recouvrer des droits. Le mieux serait que tu t'installes au centre, il y a des lits et tu serais mieux protégée en cas de contrôles et tout le tralala ! Ici, on ne sait pas sur qui on peut tomber et c'est tout de même limite question sécurité…

— C'est bien pour cette raison qu'on est à quatre dans la même chambre, c'est plus rassurant…

— Et puis, à la Glissade, tu ne serais pas toute seule, on serait ensemble car moi aussi je couche là-bas !

— Comment ça, tu couches là-bas ?

— Oui, en ce moment, j'ai aussi des petits problèmes de papiers et en attendant…

— Ah bien ça alors ! Il va falloir que tu me racontes ton histoire…

— Oh là là ! On verra plus tard, car mon histoire est presque aussi compliquée que la tienne… Alors, qu'est-ce que tu décides ?

— Pour le recours, bien entendu, c'est ok. Pour le déménagement, ça peut s'envisager, mais à une condition…

— Laquelle ?

— Eh bien voilà. Ta proposition ne tombe pas trop mal parce qu'Assima et Nieleti partent ce soir. On fêtait justement leur départ quand tu es arrivée. En fait, nous travaillons toutes les quatre dans la même blanchisserie située pas très loin, mais les conditions de travail sont vraiment dures. Par le bouche-à-oreille, Assima et Nieleti viennent de trouver un boulot beaucoup mieux à l'autre bout de la ville, à Saint Fons. Alors la Doua, bye-bye ! Malheureusement, il n'y a que deux places… Alors je veux bien aller à la Glissade, mais je ne peux pas laisser Agrîn toute seule ici. Elle est arrivée il y a à peine un mois, parlant mal le français et un peu paumée. Alors, comme je joue les intermédiaires, les traductrices en quelque sorte, je l'accompagne partout et nous sommes devenues très amies. C'est moi qui l'ai fait rentrer à la blanchisserie. Mais s'il faut en partir, elle le fera sans états d'âme : il n'y a pas grand-chose à regretter ! Donc si je vais à la Glissade, j'aimerai qu'elle puisse m'accompagner.

— Eh bien, pas de problèmes Adrjana, nous partons ensemble et on en parle à Vincent, c'est tout de même lui qui décide. Et comment tu as dit qu'elle s'appelle ? Elle vient d'où ?

— Elle s'appelle Agrîn…, ça veut dire « la force du feu », sympa non ? Agrîn Sālih… Elle est kurde et vient d'Irak et, bien entendu, elle n'a pas de papiers non plus… Je comptais justement l'emmener à la Glissade pour lancer une procédure de demande d'asile. Mais avec notre boulot, nous

n’avons jamais eu le temps !

— Eh bien, ma visite tombe à pic ! Je vous embarque toutes les deux, enfin si elle veut bien. Et ça m’étonnerait que Vincent ne soit pas d’accord : je crois savoir qu’en Irak, les Kurdes ont de bonnes raisons de vouloir quitter le pays… On va la voir ?

— On va la voir, Emma.

Assima et Nieleti, les deux jeunes Africaines, ont déjà quitté la table basse et s’affairent dans leurs « quartiers », tout à la préparation de leurs bagages qui se résument à deux énormes baluchons encore ouverts à même le sol. Le matin-même, avec un vieux fourgon emprunté on ne sait où, des amis sont venus récupérer en toute hâte leurs matelas, leur vaisselle et démonter quelques petits meubles « bricolés » pour les emporter à l’autre bout de Lyon. Dans un autre coin du squat, Agrîn, plantée devant une bassine d’eau cabossée, finit de laver les tasses du « thé de départ ».

Plutôt grande et fine, la jeune femme d’allure garçonne a les cheveux noirs coupés très courts qui soulignent un front haut. Les pommettes, hautes également, allongent des yeux marrons qu’on dirait en amande plutôt que bridés. Il n’en reste pas moins qu’elle a conservé le type caucasien, peut-être un rien « métissé » avec quelque Mongol passé jadis en toute hâte par les terres familiales. Elle porte, ce jour-là, un pantacourt blanc serré et une tunique ocre qui rappelle les argiles et les sables qui colorent l’immensité des plateaux d’Asie centrale.

— Agrîn, voici Emma de la Glissade, *I already told you about it*…

— *Hello, Emma, great to see you*…

— Elle commence tout juste à parler français mais tu vas voir Emma, Agrîn parle couramment anglais.

Pour le confort des lecteurs stupéfaits par tant de technologie, une traduction française systématique sera dorénavant proposée pour des dialogues entre ressortissants de contrées de plus en plus variées. Et pour

cette dernière conversation, « je t'en ai déjà parlé » et « ravie de te voir » vont presque de soi et n'ont pas vraiment d'intérêt pour la suite.

Samedi 6 octobre 1990

Depuis deux nuits, Adrjana et Agrîn, débarquées à la Glissade, apprennent à connaître Gwen, leur voisine de chambrée avec qui elles s'entendent à merveille. Vincent a bien acté leur arrivée car il avait encore de la place au foyer ; avec Gwen, il a également lancé les nouvelles procédures les concernant. Les deux filles ont décidé de ne pas retourner à la blanchisserie : elles se sont absentées sans prévenir et elles sont persuadées qu'on les a déjà remplacées ; dans ce genre de négoce souterrain, la main d'œuvre est « débordante » et les places ne tiennent qu'à un fil ! Néanmoins, Vincent cherche déjà pour leur trouver un nouveau job, il a des tuyaux mais il doit encore creuser… En attendant, les trois filles s'en donnent à cœur joie et leur « retraite » a presque un petit air de vacances. La veille, Adrjana et Agrîn ont même accompagné Gwen dans ses visites et l'anglais d'Agrîn a été d'une aide cruciale.

— Tu sais Vincent, hier Agrîn nous a tiré une sacrée épine du pied ! Tous les gens qu'on a vus ne parlaient pas un mot de français. Son anglais a fait merveille !

— Oh, tu sais, je n'ai pas de mérite ! C'est presque ma seconde langue maternelle, il y a tellement de dialectes différents chez nous, qu'on passe souvent par l'anglais pour communiquer. Rien que pour nous, les Kurdes, nous sommes installés dans quatre pays différents : Turquie, Syrie, Irak et Iran, alors tu vois…

— Mais toi Emma, questionne Vincent, tu parles bien anglais ?

— Oui, je le comprends surtout. Mais question oral, il paraît que j'ai un accent déplorable, c'est du moins ce qu'on me dit tout le temps…

— Mince ! En fait, c'est Agrîn que j'aurais dû embaucher !

— Ah mais tu peux le faire, elle cherche du travail justement. Mais bien sûr, moi, tu me gardes, sinon je te dénonce au Conseil des Prud'hommes !

— Mais non, Adrjana, ne fais pas cette tête-là, Emma plaisante ! sourit Vincent. En France, on plaisante sans arrêt, c'est ce qui fait notre charme ! Mais puisque tu parles d'administration, je viens d'apprendre que vous avez eu chaud aux fesses toutes les deux, si je peux parler comme ça. Le préfet vient de lancer une procédure d'expulsion de plusieurs squats et, entre autres, du vôtre à la Doua. La mesure est prévue pour bientôt ! Vous avez encore des affaires là-bas ?

— Oui, nous n'avons pas pu tout emporter. Il reste des bricoles, mais nous y tenons tout de même. Avec Agrîn, nous avions pensé aller les récupérer demain, comme c'est dimanche…

— Bien, mais ne traînez pas trop ! Quand la nouvelle va se savoir, ça va bouger dans le squat et même autour, c'est probable… Il y a toujours des vautours qui viennent traîner, attirés par l'odeur du désespoir, des fois qu'ils arriveraient encore à en tirer un petit quelque chose !

— Non, non, demain sans faute, nous y allons…

Ce que ne savent pas encore Adrjana, Agrîn, Gwen et Vincent, c'est que les événements de ce samedi 6 octobre vont profondément changer le cours des choses et de leurs vies.

Il est 15 heures, à Vaulx-en-Velin, quartier du Mas-du-Taureau, boulevard Maurice-Thorez, quand une moto de forte cylindrée, une Honda 1000 lancée à bonne vitesse, se renverse et vient terminer sa folle glissade au niveau d'un barrage de la police nationale. Le motard, qui n'a ni permis, ni assurance, a « bloqué les roues » en voyant le véhicule de patrouille, une 309 occupée par quatre fonctionnaires. Le passager arrière de la moto qui, comme le conducteur, n'a pas de casque, est projeté au sol. Sa tête heurte violemment la chaussée et il meurt sur le coup. Il s'agit de Thomas Dauclio, un jeune de 20 ans d'origine hispanique. Handicapé à la suite d'une polio et

avec un passé sans histoires, il a toujours été apprécié dans le quartier. Ce drame provoque la colère des jeunes de la ZUP car ce n'est pas un cas isolé dans une région où, depuis une dizaine d'années, la police et la gendarmerie ont déjà fait parler d'elles par leur violence. On se souvient particulièrement des événements de 1979 dans la cité de la Grappinière, également située à Vaulx-en-Velin et que les médias considèrent comme la première émeute urbaine au niveau national. Depuis, Thomas est la onzième victime en lien avec la police ou les vigiles. Alors, la Peugeot 309 a-t-elle viré à gauche afin d'éviter, dans la panique, un choc frontal avec la moto ou, au contraire, a-t-elle cherché à « bloquer » la Honda tout juste signalée par une autre patrouille ? Pour les jeunes Vaudais qui condamnent le harcèlement dont ils estiment être victimes, il s'agit encore d'une nouvelle provocation policière et le ton monte rapidement.

À la suite de l'événement, le quartier s'enflamme dans la nuit : de minuit à deux heures, des affrontements ont lieu entre des habitants et les forces de l'ordre. Ils reprennent le lendemain, et s'étendent de la ZUP du Mas-du-Taureau jusqu'au nouveau centre-ville : des voitures sont incendiées, un centre commercial vandalisé. La colère de quatre à cinq cents jeunes se transforme en furie à tout casser ! On assiste à des scènes de révolte, d'affrontements avec la police, de pillage de magasins. Des foyers d'incendie ne sont pas encore éteints que d'autres s'allument déjà et, dans les heurts, des pompiers sont blessés. On redoute la propagation des violences à d'autres secteurs proches, la Grappinière justement, aussi la Doua à Villeurbanne… On craint de nouveaux regroupements et l'on parle de possibles provocateurs venus de l'extérieur profiter de l'agitation pour « casser du flic » et dévaliser les commerces et autres lieux privés. À Vaulx-en-Velin, l'état de siège n'est pas loin et bientôt, les hommes du GIPN, le Groupe d'Intervention de la Police Nationale, quadrillent le secteur à l'atmosphère particulièrement tendue. Le soir même, l'émeute urbaine est retransmise à la télévision : une première en France ! La large présentation de cette véritable « guérilla » urbaine fait prendre conscience au pays entier

d'un malaise social, celui des « grands ensembles », ces quartiers d'habitat collectif construits pendant les Trente Glorieuses pour accueillir les populations aux revenus modestes, souvent immigrées. L'ensemble de la presse va relayer l'information sur les débordements de Vaulx-en-Velin qui vont durer trois jours, du 6 au 8 octobre. Sous-estimant encore l'étendue du problème, les services publics, ministères et municipalités, ne voient que la répression pour écraser le « banditisme » et les « viviers à délinquance ».

13 L'ODYSSÉE D'UNE BROUETTE

Dimanche 7 octobre 1990

Comme prévu, Adrjana et Agrîn s'apprêtent, en ce début d'après-midi, à retourner au squat de la Doua pour récupérer leurs dernières affaires.

— Attendez les filles ! Je vous accompagne… Il faut que j'aille aussi à Villeurbanne. J'ai une famille à voir quartier Saint-Jean, aux puces du Canal. C'est juste à côté, on prend le bus ensemble et on descend à votre arrêt. Je continuerai à pied, c'est à peine à une demi-heure en marchant bien…

— Ah, parce que toi, Emma, tu travailles le dimanche ? s'étonne Adrjana.

— Bien obligée, il y a des gens qui ne sont chez eux que ce jour-là ! Le reste du temps, ils bossent comme des ânes… Je n'en ai pas pour longtemps, c'est juste pour demander quelques signatures. Je retraverse le Canal et je vous retrouve après. Vous n'aurez même pas le temps de terminer vos sacs qu'on repart toutes les trois !

— Eh bien, *come-on*…, allonzzz-y ! Conclut Agrîn dans un français navrant.

Gwen laisse ses deux amies pour prendre le chemin du Roulet qui enjambe le canal de Jonage, séparant le quartier de la Doua de celui de Saint-Jean. Il y a dans l'air une puissante odeur de fumée âcre qui prend à la

gorge. Mais il y a surtout une agitation intense et de nombreux véhicules de police qui filent vers l'est et la commune mitoyenne de Vaulx-en-Velin. Tout en montant vers le nord et les Puces du Canal, Gwen se renseigne auprès de passants croisés, tous désemparés par l'événement qu'ils traversent à la course : il y a, lui dit-on, d'impressionnantes émeutes au Mas-du-Taureau, des centaines de jeunes qui s'opposent aux forces de l'ordre, des commerces mis à sac, des voitures incendiées… Le quartier est à feu et à sang ! Gwen poursuit néanmoins jusqu'aux puces en toute hâte. Par malchance, elle trouve porte close à l'adresse indiquée par Vincent. Peut-être ses « clients » participent-ils aux affrontements ou, plus certainement, ont-ils décampé face à l'incroyable déploiement du dispositif policier ? En tout cas, il n'y a personne ! Elle n'a plus qu'à faire demi-tour et repartir à la Doua.

Quand elle arrive au squat, c'est une autre mauvaise « surprise » qui l'attend ! Une fois montée jusqu'à la « chambre » d'Adrjana et d'Agrîn, Gwen trouve les deux jeunes femmes assises sur un matelas, silencieuses et prostrées. Non loin, gît un corps étalé de tout son long sur le sol de la pièce...

— C'est qui, Adrjana ?

La jeune femme lève la tête vers Gwen et lui jette un regard halluciné.
— Un sale mec…

Gwen s'approche de l'homme couché sur le ventre, tête de trois quarts arrière, le nez écrasé sur le béton et la bouche engluée de poussière et de sang. En agrippant une épaule à deux mains, elle tente de le retourner. Sur le coup, elle est surprise par son geste mais, face à une Adrjana si consternée, elle veut en savoir plus. À deux fois elle s'y reprend, car les chairs molles se déforment et adhérent au sol, une sorte de dallage froid et grisâtre. Elle y parvient enfin, avec l'aide d'Agrîn qui l'a rejointe pour lui prêter main forte.

— Tu crois qu'il est encore vivant, Agrîn ? Il n'est peut-être pas trop tard… ?

— Il est mort. C'est moi qui l'ai tué, Emma !

— C'est toi qui l'as, qui l'as… Là, j'espère que tu plaisantes, Agrîn ! Et qu'est-ce qu'elle veut dire Adrjana par « sale type »…

— Un sale type, une saloperie…, *a son of a bitch, a real one ! He deserved nothing but to die ! (« un fils de pute, un vrai ! Il ne méritait que de crever ! » en français dans le texte)*.

— Mais qu'est-ce-qui s'est passé ? Je ne t'ai jamais vue dans un état pareil… Tu es tellement agressive qu'on dirait que tu vas tout casser ! Raconte enfin !

— Quand nous sommes arrivées, il y avait déjà trois gars dans la chambre. Ils avaient dû en faire d'autres avant et là, ils étaient arrivés à la nôtre. Ils fouillaient un peu partout, ils remuaient tout, ils balançaient nos dernières affaires à droite à gauche, ils cherchaient des trucs à piquer, c'était évident ! Quand ils nous ont vues, ils ont arrêté de fouiner et sont venus vers nous, avec des sourires hypocrites. Et qu'est-ce qu'on faisait là ? Et qu'eux, ils étaient venus pour la fête, la déglingue au Mas-du-Taureau… Pour casser du flic aussi, pour casser tout court… Que quand ils avaient eu leur compte, ils étaient allés visiter autour, histoire de voir s'il n'y avait pas deux trois trucs à se mettre sous la dent, deux trois billets, un coup à boire… Et que là, ils ne regrettaient vraiment pas d'être passés… Qu'allez, fallait arrêter les manières, de faire notre cinéma, nos mijaurées. Qu'ils connaissaient ça... Ils ont commencé à nous peloter et je n'ai pas eu le temps de dire ouf que le premier m'a ceinturée, que fallait pas m'impatienter, que ça allait bientôt être mon tour…, pendant que les deux autres entraînaient Adrjana sur le matelas, la forçaient à se coucher, l'un lui tenant les bras bloqués au-dessus de la tête, l'autre lui ayant déjà à moitié retiré son jean…

— Tu peux parler moins vite, Agrîn, je ne comprends pas tout ce que tu dis. Je ne suis pas aussi bonne en anglais que toi ! Et alors… ?

— Et alors, je leur ai montré ce qu'on m'a appris quand j'étais avec ma sœur, à l'Académie militaire dans l'armée kurde ! Je n'ai même pas eu à

réfléchir, c'est venu tout seul, j'étais déjà en mode survie ! Je me suis dégagée de l'étreinte de mon agresseur, avec une fureur qui l'a surpris. Quand il a voulu me rattraper, je lui ai saisi le bras pour lui faire une clé : j'ai dû lui casser le coude car l'articulation a craqué horriblement lorsque je l'ai retournée ; il est tombé à genou, blême de douleur. Après, il fallait que je fonce au secours d'Adrjana et j'ai pensé qu'il me fallait une arme… D'un coup d'œil, j'ai repéré un pied de table qui traînait au sol. Je l'ai ramassé et j'ai foncé vers le lit. Le plus grand s'était redressé, installé entre les jambes d'Adrjana qu'il s'apprêtait à violer, pendant que l'autre la clouait au matelas, genoux posés sur les épaules. Sans hésiter, j'ai tapé de toutes mes forces à l'arrière de la tête, comme on voit au cinéma dans les scènes de décapitation. Sous le choc, son crâne a été propulsé vers l'avant, puis l'homme s'est effondré comme une masse sur Adrjana avant de rouler par terre. J'aurais eu une kalachnikov, c'était pareil, je descendais les deux d'un coup ! Aussitôt le second s'est levé dans un geste de recul. Je m'apprêtais aussi à le frapper, mais il a filé sans demander son reste, suivi par le troisième plutôt mal en point, à voir son bras qui pendouillait lamentablement. Ensuite, je me suis occupé d'Adrjana et nous sommes restées là, sur le coin du lit, tellement sonnées que nous n'avons eu la force de rien faire, sinon de t'attendre. Nous n'avons qu'à peine parlé et regarde, Adrjana est encore toute tremblante…

Gwen prend alors la main d'Adrjana et lui adresse un sourire auquel l'intéressée répond avec difficulté.

— Et toi Agrîn, ça va ?

— Moi, Emma, tu ne le sais pas mais j'ai déjà tué ! Bien sûr, ça me met toujours dans tous les états. Mais cette fois, c'est arrivé si vite, j'avais tellement la rage, que je n'ai rien éprouvé, que je ne ressens toujours rien, sinon un grand vide.

— C'est normal, être confrontée à un viol, c'est ignoble, terrifiant et la façon de réagir de chacun est imprévisible… Regarde, Adrjana est anéantie,

toi, c'est juste la retombée après l'explosion !

— On n'a pas non plus vécu la même chose…

— C'est vrai. En tout cas, faut s'activer, allez, on se bouge les filles ! Faut pas rester là sinon on va avoir de gros ennuis !

— Ça c'est sûr, renchérit Agrîn en secouant doucement Adrjana toujours dans un état second. Sans papiers avec un cadavre sur le dos, je ne donne pas cher de notre peau ! On aura beau plaider la légitime défense, ils vont se faire un malin plaisir de nous aligner ! Comme des pigeons, ou plutôt des pigeonnes ! Allez, Adrjana, viens…, surtout que les deux autres, si ça se trouve, ils sont déjà à la police pour nous dénoncer…

— Je ne crois pas, répond Gwen. Figure-toi qu'à Vaulx-en-Velin, c'est le grand désordre… C'est ce qu'on m'a dit tout à l'heure à Saint-Jean, les gens sont descendus des cités ! Alors, des flics, il y en a partout aujourd'hui, sauf dans les commissariats… Paraît que c'est un vrai bazar ! Autrement Agrîn, est-ce qu'on vous a vues, ici ?

— Non, nous n'avons croisé personne. C'était désert alors que d'habitude, il y a toujours du monde…

— Les autres squatters ont dû quitter le navire, au moins provisoirement… Je n'ai trouvé personne non plus aux Puces du canal. Il faut croire qu'ils sont tous allés se planquer en attendant que l'orage passe. Les gens en situation irrégulière n'aiment pas trop le remue-ménage, les forces de l'ordre partout. Peut-être aussi que les intentions du préfet ont filtré jusqu'ici, le bouche-à-oreille... En tout cas, si personne ne vous a vu ici, c'est déjà un bon point !

— Et lui, Emma, qu'est-ce qu'on en fait ? On le laisse là ? demande Agrîn en désignant le corps allongé.

— Si on le laisse là, on va très vite faire le lien avec vous ! Vos co-squatters, une fois de retour, vont parler. La police va rapidement vous identifier…

— On n'a qu'à le ramener d'où il vient…, murmure Adrjana sortant enfin de sa torpeur.

— Mais oui Adrjana, c'est une excellente idée ! s'exclame Gwen. On

l'emmène au Mas-du-Taureau, on le dépose discrètement dans une rue où il y a eu de l'agitation, des dégâts, et le tour est joué ! On croira qu'il a été victime d'un matraquage policier…

— Ou qu'il a été frappé au cours d'une bastonnade entre casseurs ! Dans les deux cas, le coup derrière la tête s'explique, ajoute Agrîn.

— Et personne ne regrettera cette pourriture, renchérit discrètement Adrjana.

— Oui, mais on l'emmène comment ? demande Gwen. On n'a pas de véhicule…

— On en vole un, je sais conduire ! dit Agrîn péremptoire.

— Moi aussi je sais conduire… coupe Emma. Mais ce n'est pas la question ! Avec tous les contrôles, on n'ira pas loin, sans parler du macchabée dans le coffre ! De toutes manières, entrer dans le secteur est sûrement impossible : il doit y avoir des barrages partout !

— Alors sur le dos ! propose Agrîn. J'ai déjà fait ça avec une copine blessée. Je l'ai ramenée à l'infirmerie du camp…

— Celui-là, il doit peser plus lourd qu'une copine, plaisante Gwen. Et puis, bonjour la discrétion ! Il faut reprendre le pont du Roulet pour franchir le canal, comme je l'ai fait tout à l'heure, puis traverser tout le quartier Saint-Jean avant d'entrer au Mas-du-Taureau. Ça fait une bonne demi-heure de marche avec le lascar sur les épaules, non non, Agrîn ! Sans parler de la fatigue… On se fera repérer bien avant d'arriver !

— Il y a une brouette dans la friche du squat, marmonne Adrjana toujours dans une sorte d'état second. Je crois qu'elle est encore en état. Il n'y a pas longtemps, j'ai vu une fille s'en servir….

— Une brouette ? La voilà notre solution ! s'emballe Gwen. On prend la tenture de la porte d'entrée, oui elle est toujours là… On enroule le corps dedans, vous prenez vos sacs à dos…, et surtout vous n'oubliez rien ! On efface toutes nos traces et zoup, on est parties ! Et pas question de repasser par ici, c'est trop risqué !

— Pourquoi veux-tu qu'on repasse ? interroge Agrîn dépitée. Tu crois vraiment qu'on va regretter le coin ?

— Vous allez rire mais cette histoire de cadavre discrètement déplacé puis dissimulé au beau milieu d'une foule, —quel meilleur endroit pour qu'il passe inaperçu ?—, me rappelle l'aventure arrivée avant-guerre à un ami, une sorte de sorcier…

— Tu as de drôles d'amis Emma…

— Pas du tout, Adrjana ! Bientôt vous pourrez raconter la même chose, ou presque ! Enfin, si on y arrive les copines, car ce n'est pas encore gagné…

Et voilà nos trois filles parties pour leur odyssée, certes moins prestigieuse que celle d'Homère, mais dont quelques sportifs de haut niveau pourraient être jaloux ! Ce périple commence par le « nettoyage » méticuleux de surfaces dont les techniciennes de même nom (de surface…) ne se seraient pas mieux acquittées. Puis, c'est le convoyage, ou plutôt le « glissage » d'un curieux traîneau habillé de motifs indiens au travers du couloir et de l'escalier impitoyable du squat (heureusement, sans y faire de rencontre), pour atteindre la friche et une nouvelle forme « d'attelage » plus opérationnelle.

Le début du parcours est émaillé d'incidents logistiques que l'équipe technique arrive, tant bien que mal, à résoudre. En particulier, un bruit énervant. Après vérification, il est dû au frottement sur le sol des pieds d'une victime trop grande pour « tenir » en entier sur l'engin de transport ; le port sur le côté dit « en chien de fusil » est donc adopté pour régler le problème. Il faut également opérer des vérifications régulières sur l'emballage du colis. En effet, le vent plus fort, notamment au franchissement du canal, a tendance à soulever les coins d'un rideau qu'on souhaite garder fermé, du moins jusqu'à la destination.

Mais pour l'essentiel, le curieux cortège des « trois femmes à la brouette », comme aurait pu le nommer un peintre de l'école classique au 17ème siècle, avance bien. Certes, il ne passe pas inaperçu aux yeux des automobilistes estomaqués qui empruntent également le pont du Roulet pour quitter la Doua. En revanche, la traversée de Saint-Jean s'opère sans encombre car les rues sont désertes, quasiment vidées des bateaux, pardon,

des badauds qui, en des temps moins troublés, y emportent d'ordinaire, leurs filets…, à provisions.

L'aventure se corse pour l'entrée dans le quartier du Mas-du-Taureau. L'équipe doit choisir discrètement parmi les petites voies d'accès, car l'artère principale, l'avenue Gaston Monmousseau, est bouchée par un cordon de police qu'il faut contourner. La brouette s'en trouve poussée avec un regain d'énergie qui permet d'éviter de justesse un peloton mobile du GIPN.

L'atmosphère est électrique, la lumière rosit avec la tombée du soir qui vient. L'air, qui empeste de plus en plus la fumée, devient plus opaque, plus épais, plus difficile à respirer. Dans un mélange d'éclats et de grondements sourds, les cris fusent et s'échappent de la clameur générale qui enfle à l'approche d'un centre-ville parcouru en tous sens par des troupes aussi frénétiques qu'anonymes.

La frêle embarcation doit virer, louvoyer, se frayer un passage entre les récifs de plus en plus nombreux qui encombrent la chaussée : bois, pierres, poubelles, poutrelles démantelées… Par deux ou trois fois, la petite équipe croise des attroupements d'émeutiers, de casseurs trop occupés à leurs frasques pour lui prêter attention. Une fois pourtant, après avoir passé un abribus en proie aux flammes, sur l'esplanade du centre commercial vandalisé, un lascar en pleine action les interpelle :

— Eh les filles, vachement organisées ! La brouette, il fallait y penser pour ramener les courses à la maison… !

— Vous n'avez qu'à passer en prendre une, on solde en ce moment ! répond Gwen sarcastique, tout en pressant le pas pour s'éloigner au plus vite du petit groupe de pillards.

Bref, il est grand temps de déposer le colis encombrant avant que les choses ne tournent au vinaigre. Ça y est ! Elles sont au cœur de la tourmente, elles ont atteint l'objectif. Pénélopes revisitées, elles décident d'abandonner le corps de l'Ulysse peu recommandable au coin des rues

Émile Zola et Georges Dimitrov. L'endroit est à deux pas d'une tour d'escalade de 47 mètres de haut flambant neuve. Ce fleuron de l'innovation sociale et urbaine censé symboliser la réhabilitation de la ZUP de Vaulx-en-Velin a été inauguré une quinzaine de jours auparavant par le maire communiste de la cité. Nous sommes également à deux pas, mais Emma, Adrjana et Agrîn ne peuvent pas le savoir, de la rue Maurice Thorez où un certain Thomas Dauclio, 20 ans, a trouvé la mort, la veille, dans un choc moto-véhicule de police.

Ultime difficulté et pas des moindres : il faut patienter ! Pour que le stratagème fonctionne, les filles doivent attendre, avant de déballer le paquet, d'étaler la chair froide sur le pavé, que l'intersection se vide, qu'on leur donne quartier libre. Et ce n'est pas simple car les allées-venues s'éternisent… Alors, elles temporisent, guettent le moment opportun, agglutinées toutes les trois autour de la brouette pour mieux la cacher, comme des mères poules serrées autour d'une poussette pour discuter de leur progéniture. Et la « fenêtre » tant espérée arrive enfin : personne en vue, personne à l'horizon ! Vite, Agrîn retourne d'un geste sec la brouette, verse l'encombrant fardeau par-dessus bord. Emma et Adjana prennent le relai sans tarder, déroulent la tenture qui libère bientôt son gênant contenu, lequel arrête sa course sur le ventre, nez dans le caniveau : maintenant, les requins peuvent venir, le pari est gagné ! Elles peuvent enfin repartir, libérées, emportant la brouette qu'elles abandonneront plus loin…

À peine font-elles trois pas que leur élan est stoppé net : on les interpelle ! Un homme, encore éloigné, est arrêté depuis un moment pour suivre la séance, comme au cinéma. Son attention s'est focalisée sur ce groupe de trois femmes, longtemps immobiles à l'angle de la rue Zola et de l'avenue Dimitrov, en plein cœur des émeutes. Maintenant, sa curiosité initiale se transforme en véritable stupéfaction :

— Gwen ! Gwen, c'est…?

Gwen se retourne, plisse les yeux pour mieux identifier l'individu qui se rapproche.

— Merde, les filles ! Il faut qu'on se barre ! dit Gwen visiblement affolée, attrapant les poignées de la brouette pour s'enfuir en courant, suivie par ses deux complices.

Mais l'homme, —un gros requin ?— rattrape sans mal le menu fretin retardé par l'accessoire jardinier pourtant vide, mais encore bien pesant. Il pose une main sur l'épaule de Gwen, pour l'obliger à se retourner et à le regarder.

— Gwen, c'est bien toi ! assène le barbu en scrutant les traits de la jeune femme. Je m'en doutais quand je vous ai observées toutes les trois. Vous êtes restées plantées assez longtemps pour que je te reconnaisse… Tu sais, malgré l'âge, j'ai encore de bons yeux ! Gwen, tu ne croyais tout de même pas m'échapper en tirant cette brouette ?

Tout en continuant l'échange, le petit groupe garde la vive allure initiée par Gwen : soit elle n'a pas encore accepté l'incroyable rencontre, soit elle cherche à s'éloigner au plus vite de l'intersection anxiogène.

— Elle ne s'appelle pas Gwen mais Emma ! rétorque Adrjana à qui la course-poursuite commence à redonner des couleurs et du poil de la bête. Et vous, vous êtes qui ?

— Moi, je suis Simon, Simon Rotram, un ancien ami de Gwen…

— C'est vrai, ça Emma ? s'enquiert Adrjana surprise.

— C'est vrai, Adrjana. Je ne m'appelle pas Emma mais Gwen ! Désolée de vous avoir menti à toutes les deux, mais comme je vous l'ai déjà dit, ma vie est un peu compliquée…

— Et je peux savoir pourquoi tu t'es enfuie quand je t'ai appelée ? demande Simon.

— Oh, c'est simple. Sur le coup, j'ai eu honte… Honte de t'avoir caché que j'étais toujours en vie, depuis trois ans… Honte de ne pas t'avoir donné de nouvelles. Et puis je me suis également demandé, en une fraction de seconde, comment t'expliquer que je ne peux toujours pas t'en donner, sans te mettre en danger ! Alors, j'ai décidé de ne pas t'entendre et de me sauver. C'est une réaction complètement idiote, mais c'est une sorte de réflexe…

— *Well there ! That's the whole shebang…! (« Alors là ! C'est la totale…! » en anglais dans le texte)*, s'exclame Agrîd. Non seulement, tu ne t'appelles pas Emma, en plus tu as un copain sorcier qui dissimule les cadavres, et enfin tu es morte pour de rire il y a trois ans ! On nage en plein délire ! Il va falloir nous expliquer Emma, euh non pardon, Gwen…

— Mais je ne peux pas, c'est impossible…

— Tu vas me dire que tu n'es pas morte coincée dans ta Golf écrasée par un arbre le 28 octobre 97 ? Mais je t'ai vue, Gwen, je t'ai vue dans la bagnole défoncée…

— Ce n'est pas moi qui étais dans la voiture, c'était une mise en scène, une machination, mais tu en sais déjà trop…

— Et dire qu'en début d'année, je croyais encore à ta réincarnation, ta dismigration comme le dit Logide ! Gwen, tu te rends compte ! Je suis même allé jusqu'au Népal avec Claire, pour parler de ta soi-disant renaissance avec un lama…

— Alors là, c'est lui qui délire maintenant ! soupire Agrîn en levant les bras au ciel. Mais vous êtes complètement azimutés tous les deux…

— Et moi Simon, j'y suis pour quelque chose si tu t'es fait embobiner par ce rigolo à barbe blanche ? Figure-toi que ces élucubrations, il a voulu me les fourguer également ! Mais je suis certainement plus cartésienne que toi. Cela dit, il va tout de même falloir que j'aille lui dire deux mots, au satané Logide ! En plus de n'avoir pas dismigré, j'ai appris des petites choses sur lui qui devraient le faire redescendre sur terre… Je l'aime bien, mais il faut qu'il arrête avec toutes ses conneries !

— Et on peut savoir ce que vous faites avec cette brouette en pleine

émeute ?

— Oh ce n'est pas compliqué ! ironise Gwen maintenant persuadée que Simon ne les a pas vu décharger le corps. Aujourd'hui, tu ne savais pas ? C'est la fête des brouettes ! Oui, le 7 octobre, c'est le jour de sortie des brouettes… Le 28, c'est bien le jour de la Saint-Simon, de la Saint-Simon d'automne de ton cher Logide, et de ta fête, Simon ? Alors, pourquoi le 7, ce ne serait pas la fête des brouettes et le jour de leur sortie… ?

— Ils sont complètement cinglés ces deux-là ! commente Agrîn à voix basse.

— Et toi, tu peux m'expliquer par quel hasard tu te retrouves ici ? reprend Gwen.

— Oh moi, c'est moins compliqué que le jour des brouettes ! C'est mon patron qui m'a envoyé ! Tu te souviens que je suis journaliste ? Eh bien, je travaille pour un grand quotidien, et je suis ici depuis ce matin pour couvrir les émeutes. Toute la presse nationale va rappliquer, si ce n'est déjà fait, et l'info va même passer au journal-télévisé dans une heure !

— C'est tout de même fou de se retrouver après trois années et par hasard, Simon, tu ne trouves pas ? Et à Lyon en plus, alors qu'à l'origine, on avait rien de particulier à y faire ! C'est un vrai miracle et celui-là, Logide n'y est pour rien…

— Oui, et on peut surtout remercier les petits gars du Mas-du-Taureau sans qui on ne serait pas là tous les deux, enfin tous les quatre… D'ailleurs, tu ne veux toujours pas me dire ce que vous faites là avec votre brouette, en pleine émeute ?

— Non, je ne veux pas, Simon ! Parfois, c'est bien de ne pas tout savoir… C'est notre secret à toutes les trois… Et puis, tu n'as pas l'intention de parler de notre brouette dans ton article ? Alors, tu n'as pas besoin de savoir !

— Non, ce n'est pas la peine et d'ailleurs, votre brouette, je m'en fous ! En revanche, j'aimerais bien comprendre pourquoi tes révélations sur ta longue disparition pourraient me mettre en danger ? Je sais me défendre, Gwen, je suis un grand garçon maintenant…

— Oui, mais il y a aussi des garçons bien plus méchants que ce que tu

imagines ! Mais sans aller plus loin sur ce sujet, dis-moi Simon, tu l'as vraiment trouvée longue mon absence ? s'inquiète une Gwen malicieuse.

— Oui, je l'ai trouvée longue, si tu veux savoir…

— Ça y'est, marmonne Agrîd tout en galopant, il nous fait sa déclaration, maintenant…

— Bon, continue Simon gêné par cette réflexion, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On ne va pas continuer à courir toute la vie ! On est déjà arrivé à Saint-Jean. J'ai la voiture à côté, je vous emmène toutes les trois manger en ville. Maintenant que je te tiens, Gwen, je ne vais pas te lâcher ! Que tu le veuilles ou non, tu vas nous raconter toute ton histoire, même si on doit mourir sur le coup, ça ne se discute pas ! Et cette discussion, nous allons la reprendre, mais assis cette fois, et devant un bon plat !

— Et la brouette ?

— La brouette ? Je veux bien la mettre dans le coffre, si vous voulez l'emmener. Mais comme c'est son jour de liberté, on peut aussi la laisser là, elle rentrera toute seule, si le cœur lui en dit !

Après une centaine de mètres, ils retrouvent le break de Simon stationné rue du Marais.

— Je me suis garé un peu à l'écart pour ne pas retrouver la voiture du boulot transformée en barbecue géant, je commence à avoir l'habitude de ce genre de plan, après l'Algérie, le Koweit, Bagdad avec Saddam…

— Ah, vous êtes allé en Irak ! s'étonne Agrîn. Je viens de là-bas moi aussi…

— Et vous êtes arrivée ici comment ?

— Oh…, c'est une longue histoire également…

— Excusez-moi, je suis trop curieux mais tout m'intéresse ! Déformation professionnelle… En attendant, vous voulez mettre vos sacs à dos dans la malle, les filles, puisqu'on a décidé à l'unanimité d'accorder son autonomie à la brouette ?

— Non, non, ça va aller, il y a de la place à l'arrière, on n'est que deux…

— Mais ces sacs ? Vous partez en voyage ?

— Ça se pourrait bien, monsieur Simon, ça se pourrait bien…, répond Adrjana songeuse.

— Ah non ! Tu ne vas pas repartir ! S'exclame Simon en se tournant vers Gwen, alors qu'on vient juste de se retrouver ! Et puis toi, tu n'as pas de sac à dos, pas vrai ?

— On va en discuter, Simon, on va en discuter…

Après une courte course, ils arrivent au bouchon de l'Opéra, rue des Capucins, pas très loin de la Croix Rousse où Simon doit les ramener après le repas.

—C'est Fred, un collègue du Monde qui me l'a conseillé, dit Simon une fois assis. On va se régaler les filles… Mais toi, Gwen, tu n'auras le droit de manger qu'après nous avoir raconté ta drôle d'aventure !

— Pas si drôle, Simon, tu vas voir, pas si drôle… En tout cas, souviens-toi bien que moi je ne voulais pas, les filles sont témoins, c'est toi qui m'as forcée à raconter ! Alors, à propos de témoin…

Et Gwen entame son récit qui se termine, en plein milieu de la poularde demi-deuil, une volaille piquée de morceaux de truffe et cuite à l'étouffée.

— Ouah ! Tu parles d'une histoire, Gwen ! Si je m'attendais à ça… C'est rocambolesque, et encore, Rocambole, il fait figure de petit garçon à côté de toi ! Ou alors abracadabrant, comme dirait quelqu'un que tu connais bien. S'il savait, Logide n'en reviendrait pas, c'est sûr…

— Je compte bien aller lui raconter, Simon. Il n'y a pas longtemps, à Besançon, j'ai appris d'un certain Zacharie Riol que Logide doit être au Royaume-Uni. Et c'est de source sûre, figure-toi… Ce Zacharie, eh bien c'est son cousin et il m'a raconté des choses sur lui et sa famille…

— Tu as rencontré le cousin de Logide ? Le monde est vraiment petit…

— C'est ce qu'on s'est dit aussi, avec Zac…

— Et je te confirme pour Logide. J'ai eu le Tintin au téléphone début août : notre « passeur » est bien au Royaume-Uni, et plus précisément au Pays de Galles jusqu'à la fin du mois. Avec son nouveau grand copain, le mage Goarem Boltram, ils sont allés y retrouver un certain Llanpeg Hen, une sorte de barde gallois. Je prévoyais d'ailleurs de les rejoindre, j'avais pris des congés et ces émeutes me sont tombées dessus… Bob, mon patron a insisté pour que je couvre l'événement et, bonne poire, me voilà ! D'ailleurs j'y pense… Sans lui, je t'aurais ratée ma petite Gwen ! Alors, quand je reviens à Paris, je l'embrasse sur les deux joues, le boss ! Mais une fois les insurgés rentrés à la maison, je compte bien m'y rendre au Pays de Galles et profiter de congés bien mérités : il paraît que c'est très joli. En plus, j'ai moi aussi quelques comptes à régler avec Logide, concernant certaines dismigrations, tu vois ce que je veux dire…

— Je vois parfaitement, Simon…

— Et ce Gévrard dont tu parles, demande Adrjana, tu crois qu'il est toujours à tes basques ? C'est pour ça que tu ne voulais rien nous dire ?

— Même si ça fait trois ans qu'il n'y a pas eu de nouvelles alertes, je dois rester sur mes gardes ! C'est un fou furieux et il m'a déjà retrouvée deux fois, aux États-Unis et en France ! Tant que je dois témoigner à son procès, je ne suis pas en sécurité, même avec mon statut de protection. Et mes proches ont également du souci à se faire, parce que c'est par leur intermédiaire qu'il peut retrouver ma trace. C'est bien pour cette raison que pendant tout ce temps, je n'ai eu aucun contact avec les amis, la famille, autant pour ma sécurité que pour la leur. La règle fondamentale, les services de police me la rabâche tout le temps, c'est de ne jamais parler ! C'est l'isolement et une véritable histoire de dingues, et ça peut durer, durer…, la preuve !

— Mais il ne peut pas tuer tout le monde à la fin, il y a des limites, non ? objecte Simon.

— Alors là, c'est toi qui le dis, Simon. Il a déjà tenté de m'abattre par deux fois, il a liquidé les deux médecins, son tueur à gages, peut-être d'autres… Tu ne connais pas le personnage ! Je suis vraiment tombée sur le

pire…

— Eh bien, comme tu l'as dit, Gwen, ce n'est pas drôle. Non, ce n'est pas drôle du tout ! Il va falloir qu'on réfléchisse sérieusement pour te tirer de ce merdier… Il doit bien y avoir un moyen de s'en débarrasser, de ce Gévrard !

— Bon, en attendant, si nous changions de sujet de conversation ? propose Gwen. Cette histoire me fatigue, me fatigue de plus en plus…

— OK, reprend Simon compatissant. Allez, Agrîn, Adrjana, à votre tour… Pendant le dessert, —oui, oui vous y avez droit !—, racontez-nous vos venues en France, pour nous remonter le moral…

— Misez plutôt sur le dessert, monsieur Simon, répond Agrîn. Parce que ce serait bien étonnant que mon parcours vous remonte le moral, moi je l'ai vécu comme un drame…

— Adrjana et Agrîn sont sans papiers, ajoute Gwen. Elles se sont réfugiées en France après avoir quitté leurs pays respectifs : Adrjana vient d'Albanie, elle m'a déjà raconté sa vie, je t'en reparlerai. Agrîn arrive du Moyen-Orient, comme elle t'a dit, mais je ne connais pas son histoire. Tu peux peut-être nous en parler, Agrîn ?

— Oui, oui, Agrîn, renchérit Simon. On veut l'entendre, même si elle est triste et que tu dois nous faire pleurer ! Je suis sûr que tout ce que tu vas dire est passionnant : Il faut des situations bien inhabituelles pour forcer les gens à partir de chez eux ! C'est comme ces insurgés du Mas-du-Taureau. Moi je les appelle des insurgés, des insoumis, pas des émeutiers, car il faut également quelque chose de très particulier dans la vie de ces gens-là pour les faire descendre de leurs cités. Alors, je t'en prie, raconte, Agrîd. Par la même occasion, nous allons avoir une bonne leçon d'anglais, nous en avons bien besoin !

— *You are very funny, mister Simon ! Vous les Français, vous êtes très drôles, j'aime bien votre « self-deprecation » (votre autodérision).* Bon, puisque vous insistez, je me lance. Je suis Kurde et j'appartiens à un groupe ethnique réparti aux confins de plusieurs grands pays du Moyen-Orient, la Turquie, l'Iran, l'Irak, un peu moins la Syrie. Ce qu'il faut comprendre, c'est que nous vivons chez les autres, même si certains d'entre nous souhaitent

que notre propre patrie, le Kurdistan, devienne bien réelle. Aujourd'hui, ce n'est toujours qu'une simple zone géographique et culturelle, un territoire mythique sans frontières reconnues. Car bien entendu, les pays où vivent nos communautés s'opposent farouchement à la création d'un État Kurde qui leur volerait un morceau de leur territoire !

Pour éviter cette éventuelle mainmise, les persécutions se sont succédé pour inciter une bonne part des nôtres au départ. Ces vexations ont favorisé l'apparition d'une importante diaspora kurde de par le monde, dans les pays de l'Europe occidentale, aux États-Unis, jusqu'en en Australie… Ça va, vous comprenez bien mon anglais ? Je ne vous ennuie pas ? Je vous raconte tout ça peut-être un peu trop précisément, mais sinon, la suite risque d'être difficile à comprendre…

— Non, non, tu ne nous barbes pas, c'est très intéressant au contraire…

— Les kurdes, déjà répartis sur quatre pays, forment une entité encore fractionnée entre factions politiques distinctes, et de surcroît divisée entre communautés rurales et urbaines… Ces groupes variés ont été amenés à connaître des fortunes diverses. Plutôt que fortunes, je devrais dire dommages, le plus souvent liés aux desseins belliqueux, aux conflits orchestrés par leurs différents pays d'accueil. Pour aller plus vite, je ne vais même pas parler de la guerre d'Afghanistan, à la fin des années 70, ni de l'Arménie, d'où une bonne part des nôtres est déjà partie.

Je commence par la Syrie où, même sans guerre, les Kurdes ne sont pas les bienvenus ; même s'ils forment la minorité la plus importante du pays, ils ne cessent de subir une longue politique de maltraitance, de répression. Dès les années 50, leur présence-même est perçue comme une menace pour l'unité d'une Syrie construite autour du nationalisme arabe. Les mêmes méthodes que celles connues dans le monde entier sont utilisées pour museler l'identité kurde : interdiction de certains livres, de parler le kurde, comme de nommer des enfants ou des lieux avec cette langue, privation des droits civiques et du droit de propriété foncière. L'exemple le plus parlant ? Le « recensement spécial » effectué en 1962 dans la province d'Hassaké à forte composante kurde, afin de priver ces derniers de la

citoyenneté syrienne. Imaginez si c'est facile de vivre sans papiers, en termes d'éducation, d'accès à l'emploi, et c'est encore d'actualité aujourd'hui.

En Turquie, même maladie, même remède ! Depuis l'avènement de la République turque, en 1923, le pays se construit sur le déni de l'importante minorité kurde. De tous temps, elle est victime d'une sévère discrimination pouvant aller jusqu'aux massacres, au génocide comme à Dersim. Il y a dix ans, le coup d'État militaire est source d'une nouvelle grande vague de migration. Alors que l'armée turque s'oppose au Parti des Travailleurs du Kurdistan, le PKK créé deux ans auparavant, l'état d'urgence est déclaré dans la région du Kurdistan. Le régime de la terreur en est la conséquence, avec les arrestations, les disparitions qui se multiplient, une période de torture et d'exécutions sommaires qui se met en place. Vous en voulez encore ? Allez, je termine par les deux « plus beaux », ceux « que je préfère » comme vous dites en France avec ironie, avec l'Iran et l'Irak qui me concernent plus directement.

En Iran, ça commence pourtant plutôt bien. Après des décennies d'agitations pendant l'entre-deux-guerres, des Kurdes, en 1946, proclament en plein territoire iranien la République de Mahabad. Elle ne dure pas, anéantie après seulement quelques mois d'existence ! Donc en Iran, malgré la reconnaissance de certains droits, on n'échappe pas à la discrimination, à la misère, surtout dans les provinces habitées par une majorité de Kurdes. L'étau se resserre à partir de 1980 et du début de la guerre Iran-Irak qui voit l'invasion du premier par le second. Profitant de l'instabilité, une nouvelle rébellion kurde voit le jour. Le Parti démocratique du Kurdistan, le PDK (et l'Union patriotique du Kurdistan, l'UPK qui en découle par scission), choisit le camp iranien. Grâce à cette alliance, entre autres, l'ayatollah Khomeini et les gardiens de la révolution islamique peuvent ouvrir un nouveau front depuis la province frontalière kurde de Souleimaniye pour lutter contre Saddam Hussein. Le président irakien, blessé par cet affront, décide alors de « régler » définitivement le problème kurde. La guerre Iran-Irak s'achève, il y a deux ans, sur un véritable génocide orchestré par le régime de Hussein

sur le Kurdistan irakien. L'offensive baptisée sous le nom de campagne d'Anfal, avec également déportations massives et camps de concentrations, vise les secteurs couverts par le PDK et l'UPK. Elle se solde par la mort de 50 000 à 180 000 civils kurdes, selon les sources d'estimations. L'épisode le plus atroce, c'est le massacre du village kurde d'Halabja, gazé aux armes chimiques par l'aviation irakienne avec un bilan de plus de 5000 morts !

— Ce n'est pas atroce, Agrîn, c'est littéralement monstrueux ! Sur des civils… ! lâche Adrjana effarée. L'homme est vraiment capable du pire, ce n'est pas nouveau mais des événements comme ceux-là nous le rappellent une fois de plus. Mais à part ça, chapeau ! Tu connais ton histoire sur le bout des doigts et tu aurais pu venir l'enseigner avec moi à la fac, à Tirana !

— Oh, tu sais, je n'ai aucun mérite. Quand on est concerné, on s'intéresse obligatoirement et ça rentre beaucoup plus facilement…

— Et moi qui croyait mon équipée incroyable ! reconnait Gwen. Déjà, quand tu nous as raconté ton parcours, Adrjana, j'étais tombée des nues ! Avec le tien, Agrîd, on se dit vraiment que tout est relatif !

— Oh toi, la fausse Emma, tu n'as pas la parole ! lance Adrjana en riant et en poussant Gwen de l'épaule ! Je peux t'assurer que tes péripéties valent aussi le déplacement ! Mais même si tu es de retour, Gwen la morte-vivante, ça ne fait pas pour autant de toi une vraie migrante qu'on va accepter dans nos rangs sans sourciller, malgré ses mensonges ! Alors, espèce de sale traître, laisse la parole aux vraies réfugiées…

— Oui, toi Agrîn dans cette histoire ? questionne Simon. Ta vie, tu peux nous dire…?

— Moi, je viens du nord de l'Irak, à une centaine de kilomètres d'Erbil. Ma famille est originaire de la vallée de Rawanduz proche de la frontière avec l'Iran. C'est une région dont je suis fière, magnifique, entourée par les majestueuses montagnes du Zagros, avec le mont Korek qui grimpe à plus de 2000 mètres. Comment dire ? Rawanduz, par endroits, c'est un véritable canyon façonné dans la pierre qui sort de partout. Chez les Sālih, donc chez moi, on est éleveur de père en fils, et mes frères et mes sœurs allaient garder les chèvres sur les hauts plateaux. Pour moi, mon père a voulu, sans

m'en donner la raison, que je sois cuisinière. À 13 ans, j'ai donc fait mon apprentissage dans le restaurant d'un de ses amis où je suis ensuite restée pendant dix ans. Une vie rêvée ! Il m'arrivait, comme commis de cuisine, de travailler jusqu'à 12 ou 14 heures par jour. J'habitais toujours à la maison et, vers 21 ans, on a commencé à me présenter des « bons partis », éleveurs de chèvres, propriétaires terriens, commerçants…, et je me suis dit que ça allait faire comme avec le boulot. Les choses ont traîné pendant deux ans et la solution plébiscitée par mon père s'approchait de plus en plus… C'est ma sœur aînée, Ezma, qui a résolu mes problèmes. Elle venait de temps à autre, nous voir en douce et saluer ma mère. Il faut dire que son départ quatre ans plus tôt, pour rejoindre les milices du PKK, le Parti des Travailleurs du Kurdistan, n'avait pas trop plu à mon père. C'est quelque peu contraint et forcé par leurs arguments nationalistes qu'il avait accepté de leur confier sa fille. Ce courant, historiquement plutôt opérationnel en Turquie, commençait à installer des camps au Kurdistan irakien. Bref, Ezma m'a proposé de la rejoindre dans l'armée du PKK, ce que j'ai fait en 1984, après mûre réflexion et à deux doigts du mariage !

— Mais Agrîn, la guerre, t'engager ? Tu voulais vraiment porter les armes, te battre, tuer des gens ? demande Simon surpris.

— Non, bien entendu, il faut voir les choses sous un autre angle. Une des motivations des femmes qui s'engagent, c'est de protéger leur pays. Et c'est une question de survie car notre présence-même est régulièrement remise en cause par les puissances qui s'affrontent sur le territoire où nous vivons. Certaines combattantes vont plus loin et aspirent même à la création d'un véritable État kurde. Mais il y a bien autre chose, comme l'atteste l'importante participation des femmes aux milices qui va jusqu'à former un tiers des contingents. Nous avons tout quitté pour rejoindre la guérilla car un tout autre combat s'inscrit en filigrane derrière notre engagement : c'est la lutte pour notre émancipation. Car au Kurdistan, les règles sociales demeurent féodales et la fille, l'épouse, la mère sont placées, suivant le modèle oriental, sous la domination de l'homme. Notre participation à l'insurrection relève donc aussi d'une recherche de progrès social face à une

société profondément rigoriste. Côté PKK, il ne faut pas non plus se voiler les yeux : certes si la mixité des milices a toujours été revendiquée, le recours aux femmes combattantes permet de reconstituer les forces vives et, face à des ennemis en nombre supérieur, de poursuivre une guerre longue et meurtrière. De notre côté, cette possibilité d'intégrer les groupes armés, d'occuper comme les hommes des fonctions militaires stratégiques, nous permet de faire reculer les préjugés profondément ancrés, d'occuper de nouveaux rôles dans la société et de nous y faire une place.

— Évidemment, vu sous cet angle…, réfléchit Simon à haute voix.

— Quant à tuer des gens, je ne pense pas que nous le faisons comme les hommes. Nous sommes plus sensibles et, quand nous tuons, nous savons qu'il a une famille, une vie personnelle et des idées derrière, et ça nous rend tristes. Nous ne combattons pas par plaisir et nous le faisons avec les moyens du bord. Nous ne sommes pas comme ces caricatures qui circulent en Europe, des guerrières, intrépides, fortes au mental comme au physique, fières, libres… Nous ne sommes pas des Amazones, même si ça ne nous empêche pas d'être formées aux arts martiaux, au maniement des armes, à la stratégie militaire… Nous sommes loin de l'image romancée de ces héroïnes en quête de batailles et de succès.

— Et comment ça s'est fini pour toi ? demande Gwen.

— Je suis restée au PKK cinq ans avec ma sœur. Au début, j'ai surtout cuisiné pour le groupe. Puis je suis allée avec les autres dans les montagnes. On en a connu de dures, mais on a aussi eu du bon temps, nous discutions beaucoup, on jouait même au foot entre filles. Il y avait des soirées aussi, on dansait, on chantait. J'avais appris le chant et la musique avant mais c'est là que j'ai vraiment pratiqué ; il paraît d'ailleurs que je me débrouille pas mal, enfin, au dire des copines… Je joue du tenbûr, c'est une sorte de luth et du dûdûk, un genre de hautbois traditionnel... Et puis, à l'été 1988, il y a eu ce coup de Trafalgar, ou plutôt ce coup de Rawanduz, le septième « anfal » de Saddam Hussein ! Presque toute ma famille y est passée, ma mère, mon père, il ne me reste plus que deux frères et Ezma qui n'a pas quitté le PKK. Moi, ça m'a foutu un sacré coup ! J'ai laissé tomber la milice

et je suis retournée à la maison ou plutôt à ce qu'il en restait. On a commencé à reconstruire mais c'était vraiment dur. Alors, cette année, en août quand la guerre du Golfe a commencé et que Saddam est parti envahir le Koweit, j'ai profité du grand bazar pour mettre les voiles. Avec beaucoup de mal, j'ai réussi à passer par le sud de la Turquie où les Kurdes sont bien implantés, puis Chypre, la Grèce, l'Italie…, un long périple. Mais c'est encore une autre histoire… Je voulais rejoindre le Royaume-Uni. Je n'ai eu de la chance qu'à moitié, ma course s'est arrêtée à Lyon, mais je n'ai pas dit mon dernier mot. En attendant, c'est là que se terminent mes aventures, avec vous trois dans ce…, comment vous dites, ce « bouchon » c'est ça ?

— Eh bien pour moi aussi, c'est le mot « Fin » ! ajoute Simon. Mais j'ai appris beaucoup de choses avec toi, Agrîn. Je compatis vraiment, ça a dû être dur, très dur ! Mais demain aussi ça va être dur, je ne vais pas réussir à me lever ! Allez…, il est temps d'y aller ! Je raccompagne mes jolies combattantes à la Glissade, je regagne mon hôtel et je vous retrouve au matin, avant d'aller rejoindre mes rebelles à moi…

14 À VAULX-EN-VELIN, LE FEU S'ÉTEINT…
Lundi 8 octobre 1990

À la Glissade, il est déjà neuf heures, le petit-déjeuner s'éternise… Agrîn, Adrjana et Gwen, assises dans le self autour d'une petite table ronde, sont en pleine discussion.

— Écoute-moi, Gwen ! Je te dis qu'on ne peut pas s'éterniser ici. Toi bien sûr, tu fais ce que tu veux, mais Agrîn et moi, il faut qu'on parte…

— Mais Adrjana, on a tout nettoyé ! Le corps est au Mas-du-Taureau, dans la rue au beau milieu des carcasses de voitures brûlées... Personne ne nous a vues, il n'y a pas de témoins, même Simon n'est pas au courant. Tout va dans le sens d'un accident pendant les émeutes, d'un affrontement avec la police ou d'une bagarre qui aurait mal tourné. La seule trace identifiable, c'est celle du choc sur la nuque : coup de matraque, coup de batte ? Au choix… En plus, il y a le décès suspect de ce Thomas Dauclio, vous avez bien vu aux infos hier soir, sans doute d'autres blessés… Et ce n'est pas fini, les dégradations, les vols… La police a largement de quoi s'occuper ! Croyez-moi, c'est quasi impossible que vous soyez suspectées !

— Je ne suis pas aussi sûre que toi, Gwen, l'interrompt Agrîn. Imagine que nos deux sales types aillent nous dénoncer dans le premier commissariat venu, c'est plutôt logique, non ? Nous serions mal, tu ne crois pas ?

— Logique, je ne pense pas… Il faudrait d'abord qu'ils expliquent aux flics ce qu'ils faisaient dans le squat. Ensuite, confrontés à vous deux, les lascars devraient se défendre d'une accusation de viol ! Enfin, ces genres de petites frappes n'en sont généralement pas à leur coup d'essai alors, la police, ils évitent plutôt. Mais c'est vrai que, même si c'est peu probable, il y a toujours un risque…

— De toutes manières, reprend Adrjana, nous avions toutes les deux l'intention de rejoindre le Royaume-Uni, donc c'est l'occasion. Et puis Gwen, tu sais que ma demande de réfugiée vient d'être rejetée, alors pas la peine

de se faire d'illusion sur la suite ! En Angleterre, je vais pouvoir rejoindre Nedin. C'est vers Gloucester que mon frère travaille.

— Pour moi, poursuit Agrîn, il n'y a pas d'autre issue : je parle anglais couramment et c'est mon meilleur passeport pour trouver rapidement un job ; dans la restauration, je ne devrais pas avoir de mal pour commencer.

— Ah, je vois, déclare Gwen en souriant, c'est un complot et vous êtes déjà là-bas ! Eh bien, je pars avec vous, si vous voulez bien de moi ! Nous sommes début octobre et, comme je vous l'ai dit, j'ai un grand ami à retrouver au Pays de Galles.

— Et monsieur Simon aussi…, ajoute Agrîn, l'œil malicieux.

— Sans doute, monsieur Simon aussi mais nous allons lui demander pour être sûres ! Mais tu peux aussi l'appeler Simon tout court, c'est comme ça qu'on fait chez nous, est-ce-que je t'appelle madame Agrîn moi ?

— Mademoiselle Agrîn, si ça ne te dérange pas, Gwen…

Et puisqu'on parle de lui, voilà le loup qui arrive.

— Je ne suis pas en avance… Il faut que je me presse mais j'ai le temps de prendre un petit café avec vous. Et puis les émeutiers, ils se lèvent tard, c'est connu, ça me donne un peu de temps devant moi. Je vous fais la bise, les filles ?

— On se fait la bise, Simon… lance Agrîn fière d'elle.

— Alors, vous parliez de quoi ? Vous avez l'air d'être en grande conversation…

— Nous parlions de notre départ imminent pour l'Angleterre, tu nous accompagnes Simon ? demande Gwen.

— Non seulement je vous accompagne, mais je vous emmène, j'ai la voiture et j'adore rouler en charmante compagnie ! Et avec toi, Gwen, tu sais que je pourrais aller au bout du monde… Mais Agrîn et Adrjana, je vous prends aussi, je ne suis pas sectaire ! En revanche, toutes les trois, il va vous falloir patienter un jour ou deux je pense, que les émeutes se calment. Car c'est mon boulot et on me paye pour suivre l'événement jusqu'au bout.

— Travaille, Simon, travaille, reprend Gwen. Nous ne sommes pas à un jour près… Nous avons toujours de quoi nous occuper, hein les filles ? Le Royaume-Uni nous attendra bien encore un peu !

La conversation se poursuit en échange de divers truismes et anecdotes sur nos voisins Grands-Bretons quand Vincent arrive pour se joindre à la tablée.

— Et le taulier, il a le droit aussi de prendre un petit café ? Mais…, Emma, pas encore au boulot à 9h 30 ? Ne profite pas de ma faiblesse bien connue, même si je t'autorise à rester encore un instant…

— Eh bien, justement, Vincent, je ne vais pas pouvoir rester, je voulais t'en parler. Tu vas bientôt perdre ta remarquable assistante préférée ! Je pars avec les filles et voici Simon, un ami journaliste qui m'a retrouvé hier et qui va nous accompagner. Tous les quatre, nous avons des affaires à régler en Angleterre…

— Ah bon ? C'est vraiment rapide comme décision, dis donc…

— Oui Vincent, et ce n'est pas tout ! Tu sais déjà que je n'ai pas de papiers… Et bien, au point où j'en suis, je ne m'appelle pas Emma mais Gwen ! Ce serait trop long à t'expliquer tout de suite. Téléphone à Zac, il va te mettre au courant, ou plutôt non ! On va lui téléphoner ensemble.

— D'accord, nous allons lui téléphoner… En tout cas, merci pour l'info…, Gwen ! Grâce à toi, je ne vais pas mourir complètement idiot ! Il y a autre chose ?

— Non…, ou plutôt si ! Zac va tout te raconter. Et je sais d'avance que je n'ai pas besoin de te dire de garder le silence, je te connais, je peux te faire confiance…

— Je ne connais pas ce Zac, intervient Simon rieur. Mais s'il vous raconte ce à quoi je pense, vous allez voir, vous n'allez pas vous ennuyer !

— En tout cas, reprend Adrjana, il y a un petit problème pour l'Angleterre parce que toutes les trois, nous n'avons pas de papiers… Nous nous sommes renseignées, avec Agrîn. La traversée est possible par le Pas-de-Calais : c'est

le plus court et il y a un réseau de passeurs. Si tu pouvais nous emmener jusqu'à Calais, Simon ? Après, nous nous retrouverions de l'autre côté de la Manche…

— Je vous arrête tout de suite, les filles ! s'interpose Vincent. Dans mon boulot, on m'a déjà parlé de ces « passages » qui débutent dans le Nord et ce n'est pas le bon plan, je vous assure. Depuis l'année dernière et la chute du Mur de Berlin, des ressortissants d'anciens pays du bloc de l'Est ont décidés de gagner l'Angleterre. Refoulés sur les côtes et reconduits en France par bateau, ils attendent dans la zone portuaire de Calais où l'on commence à voir pousser les installations précaires. Ce n'est que le début, mais le trafic lucratif attire déjà les passeurs, pas toujours fiables, qui ébauchent leurs premiers réseaux. Il y a le temps également : en octobre, la saison n'est plus trop favorable aux passages ; nous avons appris à la Glissade qu'il y a quinze jours, un pneumatique à moteur s'est retourné avec des Allemands de l'Est à bord, heureusement près de la côte française et sans victimes. Moi, en tout cas, je vous déconseille fortement…

— Alors, qu'est-ce qu'on peut faire ? s'inquiète Agrîn. Il faut bien qu'on traverse et sans papiers…

— Vincent a raison, conclut Gwen. Calais, c'est trop risqué. Mais traverser la Manche, incognito…, j'ai peut-être une autre idée… Et qu'est-ce que tu dirais, Simon, si nous passions un petit coup de fil à Évangéline et Goulwen ?

— Je dirais qu'en effet, Goulwen, c'est une excellente idée ! acquiesce Simon. Et pour commencer, des petites vacances en Bretagne, ce ne serait pas pour me déplaire ! Les dernières ont été un peu compromises : d'abord par une certaine Lankerloc'h qui n'était pas très gentille ; ensuite par un arbre auquel nous n'avions rien demandé !

— Mais qu'est-ce que vous racontez tous les deux ! bougonne Agrîn. Vous nous mettez au courant ?

— Non, c'est monsieur Simon qui délire ! Mais en gros, nous connaissons quelqu'un qui pourrait peut-être nous faire traverser, et même pêcher des maquereaux ! Je vous redis quand j'en sais plus, les filles. En attendant,

viens Vincent, on va téléphoner à Zac. Après, Agrîn et Adrjana, vous m'aidez à mettre de l'ordre dans mes dossiers. Il faut également préparer l'offre d'emploi pour que ce pauvre Vincent ne soit pas trop longtemps tout seul…

— Bon, ben moi, il est grand temps que j'y aille ! déclare Simon. Gwen, je peux te voir deux secondes, tu m'accompagnes à la voiture ?

— D'accord, je te suis Simon. Vincent, tu m'attends, je n'en ai pas pour longtemps, je reviens…

Gwen et Simon, tout en discutant, remontent la rue la Imbert-Colomès jusqu'au break estampillé Paris-Actu garé un peu plus loin.

— J'avais déjà remarqué hier soir, Simon, ta voiture de fonction, elle n'est pas très discrète. Tu ne dois pas passer inaperçu quand tu arrives quelque part…

— La pub, c'est un peu fait pour ça… Mais c'est vrai que pour les émeutes, ça pourrait être mieux. Sauf bien entendu, pour les baptêmes du feu, d'où l'idée de se garer toujours à l'écart ! Mais Gwen, je ne t'ai pas fait venir jusqu'ici pour parler mécanique, dit Simon en prenant les mains de la jeune femme dans les siennes.

— Je m'en doute bien un peu, monsieur Simon… Et qu'est-ce que tu veux me proposer, si ce n'est pas indiscret ?

— Eh bien, ce soir on pourrait manger ensemble…

— Et il y aura madame Chaudhary pour cuisiner ?

— Non, il n'y aura pas madame Chaudhary…, mais je vais nous trouver un bon restau. Et après, tu pourrais peut-être m'accompagner jusqu'à mon hôtel ?

— Ah carrément ! Dit Gwen en se dressant sur les pointes de pied pour embrasser furtivement Simon sur la bouche. Alors, d'accord, je t'accompagne jusqu'à ton hôtel, je monte pour voir la tête de la salle de bain, et si elle me plaît, je reste ! Il y a longtemps que je n'ai pas pris un bon bain, dans une vraie baignoire, dans une vraie salle de bain à moi toute seule ! Pas une douche, Simon, une baignoire ! Sinon…

En prononçant ces mots, Gwen est déjà repartie vers la Glissade en chantonnant, toute guillerette :

— Un bon bain, un bon bain…

Elle entend Simon qui lui crie :

— N'oublie pas de téléphoner à Évangéline, c'est toi qui t'en occupes ! Je passe te chercher à 19 heures.

— Et toi, fais attention à toi !

Quand elle entre dans le bureau de Vincent, elle le trouve déjà en train de trier des dossiers avec Agrîn et Adrjana.

— *So, lovers ! It's okay !* plaisante Agrîn.

— Ahah ! répond Gwen avec un sourire sardonique. Il m'invite au restau ce soir, si ça t'intéresse… En attendant, bosse un peu, ma vieille ! Vincent, on téléphone ?

— Oui, oui, je suis à toi…

— Allo, Zac ? C'est Gwen… Tu me donnes des nouvelles et je te passe Vincent après ? Il voudrait savoir pourquoi je m'appelle Gwen et pas Emma. Tu peux tout lui raconter, il est déjà à moitié au courant et en plus, il faut être gentil avec lui parce qu'il doit retrouver une nouvelle assistante, je pars…

— Ah tu pars déjà ? C'est bien prudent ?

— Oui, il faut que je confirme mais, même sans papiers, j'ai sans doute trouvé un moyen sûr d'aller voir Logide au Pays de Galles… Tu te rends compte, c'est une occasion inespérée et mon petit Zac, je vais pouvoir lui passer le bonjour de son cousin ! De toutes manières, je ne vois pas comment la bande de l'autre cinglé pourrait me retrouver au Royaume-Uni et, quoi qu'il advienne, je te téléphone régulièrement.

— Et je peux savoir comment tu traverses la Manche ? Tu as un avion

personnel, maintenant ?

— Non, en revanche, j'ai un vieil ami marin-pêcheur qui pourrait bien m'emmener sur son chalutier. Dès que j'arrive en Bretagne, je te passe un coup de fil pour te prévenir. Tu peux également m'appeler, tu vas trouver facilement dans l'annuaire, c'est à Trégastel, un restaurant nommé le Grand loup de mer. Il faut vraiment que nous restions en contact. D'ailleurs, est-ce-que tu as eu Collinn récemment, ou peut-être l'inspecteur Denis ?

— Le dernier que j'ai eu, c'est l'officier Palmer de Los Angeles, la semaine dernière. Il voulait de tes nouvelles à Lyon et je lui ai dit que tout allait pour le mieux pour toi à la Glissade. Pour tes papiers, c'est toujours en cours. Ça n'avance pas comme il voudrait, c'est compliqué entre les États-Unis, le Canada, la France… Et puis, il m'a dit que l'inspecteur-chef Toussaint de Montréal a eu des problèmes administratifs avec le nom d'Emma Laverdière : la chère défunte aurait encore de la famille au Canada et les services de police ont craint que notre Bert puisse leur rendre visite ! Les choses ont donc traîné mais en fin de compte, on ne m'a pas dit comment, tout s'est arrangé. Tes papiers vont bientôt être prêts. D'ailleurs, dès que tu arrives de l'autre côté de la Manche, n'oublie pas de me donner une adresse pour que je te les envoie. Ou alors, je préviens l'officier Palmer de ton départ au Royaume-Uni ? C'est peut-être mieux ?

— Ah non ! Ce n'est pas la peine… Tout est déjà assez compliqué, Zac ! Ce sont encore des embrouilles en perspective, tu ne t'imagines pas ce que c'est d'avoir trois inspecteurs, de trois nationalités différentes, constamment attachés à tes basques ! Quand toi et moi nous nous sommes rencontrés à Besançon, j'avais déjà décidé de me débrouiller sans eux, alors je continue. De toutes manières, l'inspecteur Denis, ce cher Jean-Louis, est au courant de la situation. S'il y a un problème en France, un coup de téléphone et il me couvrira. Donc, on ne dit rien du tout et toi tu joues les intermédiaires.

— Et s'il arrive quelque chose au Royaume-Uni ?

— Eh bien on trouvera un quatrième inspecteur, anglais cette fois, et j'insiste Zac, de Scotland Yard s'il-te-plaît !

— Je ne sais pas si Sherlock sera disponible…

— Mais, mon petit Zac, il n'a jamais travaillé à Scotland Yard, il faut que tu revoies tes classiques ! C'est l'inspector Lestrade qui y travaillait et qui consultait régulièrement Holmes pour résoudre des crimes difficiles. Je vais même t'apprendre quelque chose d'encore plus fort sur le sujet : est-ce-que tu sais que Sherlock Holmes, tout comme moi, est mort et a été ressuscité trois ans plus tard par Sir Arthur Conan Doyle ? Incroyable, non ?

L'auteur, lui-même déconcerté par cette révélation, souhaite signaler pour sa défense qu'« Archéologie d'un meurtre » n'est pas un horrible plagiat orchestré plus d'un siècle plus tard, mais le fruit d'un pur, simple et étonnant hasard !

Et le professeur Moriarty, son ennemi le plus redoutable et un vrai génie du mal, c'est un peu mon Bert Gévrard à moi ! D'ailleurs, on a des nouvelles de ce coco-là ? On avance ?

— D'après ce que vient de me dire l'officier Palmer, c'est plutôt l'inverse ! L'affaire traîne en longueur, c'est une sorte de valse-hésitation, un pas en avant, deux pas en arrière, un élément nouveau, deux indices qui disparaissent… Quand ce ne sont pas tout bonnement les bonhommes qui trépassent : la police vient de retrouver dans son sillage deux pontes de boîtes de jeux, bien estourbis et toujours aucune piste exploitable… Pour l'officier, Bert Gévrard est une véritable anguille, plutôt même un congre particulièrement vorace, et une date de procès n'est toujours pas envisagée. Je crois que tu as tiré le gros lot, Gwen…

— Tu as raison Zac, cette protection de témoin n'en finira jamais, je m'y colle encore pour des mois, des années peut-être… Je suis démoralisée, fatiguée, mais fatiguée… ! Tiens, Vincent, je te passe Zac. Il va tout te dire sur Emma Laverdière et Gwen Lankerloc'h ! Alors écoute bien, tu vas en apprendre de belles !

— C'est déjà le cas… Rien qu'à vous écouter de loin, on croirait mettre les pieds dans une incroyable affaire d'espionnage, avec tous ces inspecteurs, ces morts, et même ces revenants, ce congre aussi… On se demande dans quelle sombre affaire on nage…

— Une sombre affaire, Vincent, c'est bien ça, une bien sinistre affaire, tu as tout compris… Tiens voilà le combiné. Je peux prendre la seconde ligne pour téléphoner en Bretagne ?

— Bien sûr, Gwen, vas-y…

— Et le boulot, s'insurge Agrîn, il ne va pas se faire tout seul ! C'est bien beau de passer sa vie au téléphone mais pendant ce temps-là, les copines, elles bossent Gwen… Et sur tes dossiers en plus !

— Moi aussi je bosse, figure-toi Agrîn. Et pour nous trois ! Si nous voulons aller en Angleterre sans être mangées par les gros poissons, ou à la nage une fois le zodiac retourné dans l'eau glacée, il faut bien que j'appelle des amis qui ont le pied marin ! Et rien de mieux que les Bretons pour le pied marin… Ils risquent pourtant d'avoir un choc, c'est moi qui vous le dis ! Pire que dans un naufrage…, le Titanic à côté, ce n'est pas la mer à boire, Ahah ! C'est de la roupie de sansonnet : ces amis me croient morte ! Allô… Évangéline…

— Oui c'est moi, c'est de la part…

— C'est Gwen à l'appareil…

— Si c'est une plaisanterie, elle est de très mauvais goût, je raccroche !

— Non Évangéline, ne raccroche pas ! C'est vraiment moi, Gwen…

— Gwen… ? C'est pourtant vrai ! Je reconnais ta voix ! Mais c'est impossible, impossible !!! Il y a trois ans, tu es m…

— Non je sais, c'est incroyable, mais je suis toujours bien vivante. Je suis à Lyon, avec Simon…

— Avec Simon, notre Simon ?

— Oui, votre Simon, mon Simon, Simon Rotram si tu préfères. Et je connais aussi Zurbaritze de Logide, si ça peut te rassurer, te prouver que je suis bien en vie, et le Tintin, le Zèphe et bien sûr Goulwen…

— Goulwen ! Goulwen ! Viens vite, oui, au téléphone… C'est complètement fou ! Gwen est vivante !

Vers 19 heures, Simon passe prendre Gwen et l'emmène dans un restaurant qu'il a choisi avec grand soin.

— Comme tu m'en a parlé, j'ai décidé de faire honneur au passé et à madame Chaudhary en t'entraînant dans ce restau indien ! Je te préviens, tout est prévu avec le chef de cuisine, c'est exactement le même menu qu'il y a trois ans : crevettes sauce raïta, poulet tandoori et kesari bhath pour finir, ça te fait plaisir ?

— Ça me paraît pas mal… Tu marques quelques points pour la montée en chambre ! Reste à voir la baignoire…

— Ne rigole pas ! Tu sais que j'ai changé de chambre pour en avoir une avec baignoire ! Dans l'ancienne, c'était une douche…

— Non, tu as fait ça ? Ce n'est pas vrai ? Je plaisantais Simon, il ne fallait pas ! Je serais même montée avec toi sans baignoire. Tu es fou…

— Oui, Gwen, depuis trois ans, je suis un peu fou…, depuis que je t'ai croisée dans l'escalier de l'Ouest Télégramme un beau jour de septembre, une sorte de vision, peut-être ce qu'on appelle un coup de foudre ? Même quand tu as disparu en octobre, j'ai longtemps continué à penser à toi, jusqu'à me mettre à croire aux conneries de Logide, à penser que toi et Claire ne pouviez plus faire qu'une !

— C'est complètement dingue, Simon ! Il fallait vraiment que tu sois mordu…

— Oui, complètement dingue, approuve Simon en prenant la main que Gwen lui tend. Claire a dû me prendre pour un forcené ! Quand je repense à notre voyage au Népal, au lama que j'ai consulté, je me dis que j'étais totalement barré, irrécupérable ! Elle n'a vraiment pas eu tort de me remettre à ma place…

— Et ?

— Et nous sommes séparés depuis 6 mois, j'ai revendu l'appartement de Paris. À propos de Paris, je dois d'ailleurs t'avouer autre chose…

— Ah bon… Quoi ?

— Je n'ai pas pu m'empêcher d'aller voir madame Chavez, au studio Lambda ! C'était au tout début du printemps, là, au mois d'avril…

— Quoi ? Tu es allé voir Margot ? Mais tu la connaissais ?

— Non, mais c'était une évidence, une nécessité, c'est du moins ce qu'il

m'a semblé. Depuis deux ans et demi, j'étais en boucle sur ton histoire, Gwen. Je ne croyais plus trop à ta dismigration… Alors, je me suis dit que d'échanger avec quelqu'un d'intimement lié au drame, me permettrait d'avancer. Je savais que tu étais très proche de ta mère, alors c'est vers elle que je me suis naturellement tourné.

— Après tout ce temps ! Tu te rends compte que moi-même je n'ai jamais eu le courage de la contacter et, plus les mois passaient, bien entendu, plus c'était dur. J'ai hésité, au début, à lui dire que j'étais toujours en vie, mais les services de protection des témoins m'en ont dissuadée, pour sa sécurité. Et toi, tu vas la trouver, comme ça, tu vas me faire pleurer Simon ! Jamais je n'aurai pensé que tu tenais autant à moi, pourtant on ne s'est connus que deux mois… Et, comme tu le sais, c'étaient les deux mois les plus compliqués de ma vie : Bert Gévrard et ses tueurs à mes trousses ; les premiers cours dans une classe ; la rencontre d'un mage ; tes avances qui m'avaient mise dans l'embarras ; ma liaison avec Sami qui s'effilochait…

— Tiens justement, qu'est-ce qu'il devient Sami ? Tu as des nouvelles ?

— Tu sais, Galice, ma meilleure copine, Logide a dû te raconter… Eh bien, il vit avec elle au Canada ! Je les ai croisés il y a trois ans quand j'étais à Québec. Celui-là, on ne peut pas dire qu'il se soit beaucoup intéressé à ma disparition, et c'est un euphémisme ! Heureusement que son père n'est pas comme lui…

— Ta mère m'en a parlé justement. Elle non plus n'a pas beaucoup apprécié son comportement, son silence…

— Et qu'est ce qui t'a décidé à aller voir Margot, presque au bout de trois années ? Tu en a mis du temps, dis-moi…

— Pendant longtemps, comme je ne la connaissais pas, j'ai pensé qu'en allant la voir, je n'aurais rien à lui dire… Et puis figure-toi que j'ai retrouvé les articles écrits avec les « Chroniqueurs du CM2 » ! Elle a été très touchée, vraiment. Elle s'est même lâchée dans les confidences, sur ta naissance, sur ton père Lulu et ton ascendant plutôt « Chavez…

— Aller voir Margot, Simon, je n'aurais jamais cru. Et comment va-t-elle ?

— À en juger par son sens de l'humour, elle ne va pas trop mal ! Mais

c'est sûr, elle reste marquée par ta disparition. Il ne faudrait pas trop attendre…

— Non, je vais aller la voir, il faut que j'y aille…

La conversation va bon train jusqu'à l'arrivée du kesari bhath, un dessert qui, comme on le sait, est à base de semoule et de safran.

— Et le voyage en Angleterre, ça se présente comment, tu ne m'as pas dit ?

— Pour le mieux ! Évangéline et Goulwen nous attendent quand on veut. Je ne te dis pas le choc qu'ils ont eu quand ils ont compris que j'étais en vie et quand je leur ai dit que nous étions ensemble à Lyon ! Ils étaient littéralement enthousiasmés !

— Ensemble, ou ensemble à Lyon ?

— Les deux, je crois qu'ils ont compris les deux, mon petit Simon.

— En tout cas, tu vois, s'ils étaient ravis même après tout ce temps, tu n'as aucun scrupule à annoncer la nouvelle à ta mère ! C'est vrai que la pilule est difficile à avaler ! Mais elle passe bien, une fois que nous réalisons la chance de t'avoir toujours parmi nous !

— Tu es trop gentil, Simon, mais je vais encore attendre un peu. Il y a encore Gévrard…

— Fais comme tu le sens, mais je te l'ai dit : il ne peut pas dézinguer tout le monde ! Et bientôt, si tu continues tes confidences : Agrîn, Adrjana, Zac, Vincent, Évangéline, Goulwen, moi…, il sera même le seul à ne pas être au courant !

— Oh là là ! C'est vrai, il faut que j'arrête… L'inspecteur Palmer ne va pas être content ! Mais toi ? La révolution, où en est-elle ?

— Eh bien, si vous voulez, nous pouvons partir dès demain car les émeutes sont en train de s'éteindre, comme les incendies de voitures… ; peut-être encore quelques mouvements ce soir mais, d'après mes sources, c'est terminé. Et puis terminé ou pas, il faut que je parte en vacances avec mes petites chéries et la voiture de Paris-Actu ! Alors, s'il y a encore

quelques soubresauts de révolte, quelques velléités destructrices mais revendicatives, Bob, mon cher patron, va devoir passer la couverture à un autre envoyé spécial, moi j'ai rendu mon tablier et mon dernier papier ce soir !

— Et rien de marquant aujourd'hui ? Ça n'a pas été trop dangereux ?

— Si, dans certains coins, ça pétait encore bien, il fallait rester sur ses gardes. Mais on s'y attend, rien de bien différent que dans tous les soulèvements de rue. Pour finir, il y a quelques blessés chez les émeutiers et dans les rangs de la police, chez les pompiers aussi. Hier, il y a même eu un mort, mais on était déjà partis. Ils ont retrouvé un corps dans la mêlée, a priori après une charge, un gars certainement là au mauvais moment et au mauvais endroit. Il a pris un mauvais coup, derrière la tête d'après ce que j'ai su. Ils devraient en parler ce soir à la télé. C'est triste, mais c'est le prix à payer dans toutes les émeutes.

— Oui, tout cela n'est pas très réjouissant… Bon, Simon, pour se changer les idées, si on allait l'étrenner cette baignoire ?

Mardi 9 octobre 1990

Le lendemain, la route est longue pour Trégastel : Lyon, Bourges, Tours, Angers, Rennes, Saint-Brieuc… Ah ? Vous seriez passés par Le Mans et Laval ? Mais c'est plus long, peut-être ? Quelle qu'elle soit, la route est longue, plus de 800 kilomètres, 10 heures, bon an, mal an... Après les effusions du départ vers 9 heures, après les embrassades à n'en plus finir avec Vincent et quelques résidents traînant dans les couloirs, il ne reste plus qu'à la prendre cette route, il ne reste plus qu'à discuter, dormir, écouter la radio, chanter des chansons en français et en anglais, faire des pauses pipi et café, redormir, regarder le paysage (surtout pour Agrîn et Adrjana qui sont éblouies par les beautés de la France, particulièrement entre Bourges et Romorantin…) et conduire, activité entièrement laissée à Simon car c'est le seul à avoir le permis, du moins les papiers, alors oui, 10 heures, c'est

long !

— C'est encore loin, Simon ?

— On vient de passer Caouënnec-Lanvézéac, je reconnais, encore Lannion, on y est presque. Je ne suis pas mécontent d'arriver enfin, qu'est-ce que c'est pénible la voiture !

— À pied aussi…, c'est pénible ! ronchonne Adrjana.

— C'est vrai, tu as raison, tout est relatif et j'arrête de me plaindre… Nous allons être à Trégastel vers 19 heures, les filles, on n'a pas le temps de passer à la plage. En revanche, ce sera l'heure de se mettre les pieds sous la table et, avec Évangéline aux fourneaux, on devrait se régaler !

— Qu'est-ce que ça me fait plaisir de les revoir tous les deux ! s'exclame Gwen.

— C'est vrai, tu as raison, il n'y a pas que la bouffe dans la vie, reconnaît Simon un peu gêné. Moi aussi ça me fait plaisir…

Il n'y a pas grand intérêt à s'éterniser sur ces dix jours formidables passés par nos héros en compagnie d'Évangéline Tanesrauft, propriétaire du restaurant le Grand loup de mer à Trégastel, et de Goulwen Guézennec, marin-pêcheur de son état demeurant également au Grand loup de mer. En effet, avec le temps, avec les mémoires qui flanchent, que reste-t-il pour nous éterniser sur cette semaine heureuse et sans vagues (sauf bien entendu celles de la mer) ? Car si l'on se souvient toujours des passages difficiles d'une vie, les bons moments finissent par s'estomper, comme si leur insignifiance ne leur valait pas d'être vécus ou comme si nous ne méritions pas de les vivre, principe même de notre douloureuse condition humaine… Dix jours ? Oui, dix jours car Goulwen a un petit équipage à gérer, des engagements à respecter et doit également préparer le « Solenmer », chalutier de 12 mètres et 700 chevaux, pour cette traversée vers Southampton qui pourrait durer pas moins de 16 heures !

— Ah mais là tu plaisantes, Gwen ! s'exclame Goulwen en riant à chaudes larmes. Southampton ? Tu n'as pas plus loin ? Si tu veux, il y a

Douvres aussi, tant qu'on y est ! Non, non, Southampton, il n'en est pas question ! Au bas mot, 16 heures de traversée et sans compter le retour.

— Ah bon, Goulwen, je ne me rendais pas compte. Southampton, c'était le chemin le plus court pour atteindre Hereford où nous devons aller ensuite…

— Eh bien, Gwen, il va falloir choisir un autre itinéraire. En tout cas, pour la traversée, je te propose quelque chose de bien plus réaliste. On pourrait rejoindre Brixham, ce n'est pas loin de Plymouth, nous mettrions moitié moins de temps, ça serait déjà mieux… C'est un important port de pêche du Devon. Avec le chalutier, notre arrivée passera plus inaperçue et puis c'est en terre connue, j'y suis déjà allé et j'ai de bons contacts. En plus, il y a une station-service, faut pas oublier ça…

— Eh bien c'est parfait, Goulwen. Va pour Brixham et le Devon !

Dix jours donc ? Oui, dix jours car Goulwen a un petit équipage à gérer, des engagements à respecter et doit également préparer le « Solenmer », chalutier de 12 mètres et 700 chevaux, pour cette traversée vers Brixham qui durera tout de même 8 heures !

— Tiens, le Devon me donne une idée… Parce qu'en fait, arrivés au Royaume-Uni, nous n'aurons plus de véhicule. Je ne me trompe pas Goulven, ce n'est pas un car-ferry que tu as ?

— Ce n'est pas un car-ferry, Gwen.

— Alors, plutôt que de louer une bagnole, Simon, je pourrais demander à une bonne copine des Cornouailles, ça touche le Devon, si elle n'en a pas une à nous prêter ou, encore mieux, si elle ne veut pas venir en vacances avec nous, avec sa voiture bien sûr ? Elle est super sympa, ça me ferait plaisir de la revoir… Qu'est-ce que tu en dis ?

— Pourquoi pas, Gwen, pourquoi pas, s'il y a cinq places dans la voiture. Mais dis-moi, tu connais du monde partout ! Si ce n'est pas indiscret, elle s'appelle comment, cette bonne copine ?

— Elle s'appelle Pam Yesmydear…

— *Too funny !* s'exclame Agrîd.

— C'est sûr, Pam Ouimoncher, ce n'est pas banal comme nom…

— En fait, Simon, elle s'appelle Paméla Greenpool, je vous expliquerai le Yesmydear plus tard…, et si tu veux tout savoir, c'est la tante de Sami.

Ce sont donc dix jours emplis de petits plaisirs oubliés, ceux qui comptent pourtant, faits des joies des retrouvailles ; des embrassades interminables, même pour Agrîd et Adrjana qui sont tout de suite tombées sous le charme d'Évangéline et de Goulwen, de leur restaurant si typique avec son comptoir terminé par une proue de bateau enfourchée par une imposante sirène à la poitrine opulente ; dix jours faits de sorties en mer et de pêches déraisonnables avec celui qu'on surnomme le « Grand loup de mer », de matinées à vendre le poisson avec Évangéline au retour du bateau ; d'après-midi sur ces plages parsemées d'énormes et prodigieux blocs de granite rose ; de moments passés sur cette fameuse presqu'île Renote où, cette fois et trois ans plus tard, Gwen n'arrête plus d'embrasser Simon ; de pèlerinages que les amoureux enfin réunis, main dans la main, font partager à leurs deux copines : Saint-Michel-en-Grève où Gwen habitait, l'école de Loupelec où elle travaillait, non, pas Lann Kerdeven où elle a eu son accident, —Gwen ne veut pas y retourner tant que Gévrard…—, mais oui, le « pavillon-villon » du lotissement Bel air à Lannion, pour se moquer gentiment de Simon qui y a résidé…, bref, dix jours sur lesquels nous ne nous éterniserons pas.

— Allô…, Pam ?

— Non c'est Michel.

— Bonjour Michel, c'est Gwen à l'appareil…

Michel Greenpool, c'est le mari de Pamela. C'est aussi le frère de Margh Greenpool qui, avec Vi, a reçu Gwen à Manhattan Beach pendant ses vacances de juillet 1987. Bref, Michel parle beaucoup, très bien le français car, si son père est Cornouaillais, sa mère est originaire de Honfleur. Non seulement Michel parle beaucoup, mais c'est aussi un beau parleur, plutôt

imbu de sa personne, très fier de son parcours et, malgré les airs sympathiques qu'il cherche à se donner, toujours à la limite de la condescendance…

— Gwen, c'est toi ? Mais c'est incroyable, j'en parlais justement avec Margh il n'y a pas longtemps : « Mais qu'est-ce qu'elle devient la charmante petite Gwen ? ». Tu, sais, tu as de la chance de me trouver : demain, je repars pour la Floride, Boca Raton près de Miami. Ça y est, je suis passé des recherches sur l'ordinateur à des projets de téléphonie portable ! Je participe au tout premier projet de Smartphone, chez IBM : un téléphone bien plus intelligent que celui avec lequel on se parle à l'instant. Et on pourra l'emporter avec soi ! D'ici deux ans, il devrait sortir… Je vais d'ailleurs profiter de ces recherches pour aller voir Margh, Miami-Los Angeles, il y a une trotte, en fait il faut traverser tout le continent, mais en avion, c'est 6 heures, alors ce n'est pas la mer à boire… Quand je l'ai eu au téléphone pour prévenir de ma visite, Margh m'a parlé de toi. Il m'a appris que tu n'es plus avec Sami depuis trois ans, il ne sait pas ce qu'il perd celui-là ! Depuis ce temps, ils n'ont pas de nouvelles de toi, Vi est vraiment catastrophée ! Je vais leurs dire que je viens de t'avoir, ils vont être fous de jalousie ! Alors je t'en prie, Gwen, téléphone-leur… Ils vont être contents ! Mais dis-moi, qu'est-ce que tu deviens depuis tout ce temps ?

— Écoute Michel, c'est une longue histoire, je vous la raconterai plus tard mais là je suis pressée, le téléphone coûte cher et je ne suis pas chez moi…

— Mais tu es où ?

— En France, c'est justement pour ça que le téléphone…

— Ah, je comprends mieux…, bon, bon…, j'arrête mes discours, dis-moi vite pourquoi tu appelles ?

— Eh bien, je vais bientôt au Pays de Galles avec des amis. Je me demandais si vous pourriez me prêter une voiture pour une quinzaine, vous en avez deux je crois ? Ou alors peut-être nous emmener là-bas ? Nous débarquons au port de Brixham dans 4 jours, ce n'est pas très loin de chez

vous ?

— Non, non, d'Altarnum à Brixham, il y a une heure et demie de route à peu près. Pour la voiture, il n'y a pas de problème, je te la prête avec plaisir. Mais pour moi, ce n'est pas possible de vous l'amener. Comme je te l'ai dit, je pars après-demain et je suis en Floride pour un moment. Mais je te passe Pam, elle va certainement pouvoir s'en charger… Hein ma chérie ?

— *Yes my dear*…

— Bon allez Gwen, je t'embrasse et pas la peine de me remercier ! Non, non, c'est normal, et amuse-toi bien avec tes amis au Pays de Galles ! Tiens Pam, prends le combiné…

— *Yes my dear… Hello, Gwen ? How lovely to hear you again !* Bien entendu, je vous amène la Vauxhall à Brixham, elle est grande et ce sera plus confortable pour vous. Cherry, une copine, me suivra avec sa voiture et on rentrera ensemble, c'est à soixante miles à peine.

— Ou alors, tu peux aussi venir avec nous, Pam… Michel m'a dit qu'il partait, tu ne serais pas toute seule. Mon copain a contacté les John qui nous hébergent au Pays de Galles. Ils ont une grande maison et la femme, Peggy, lui a dit, crac… *The more, the merrier !* (*crac ! problème technique à la traduction automatique, toutes nos excuses : « Plus on est de fous, plus on rit ! »*), que quatre ou cinq, il n'y avait pas de problème pour coucher…

— Tu as un nouveau copain, Gwen, mais c'est formidable, ma chérie ! Il s'appelle comment ? Simon…, il va falloir que tu me racontes tout ça, j'ai hâte… En attendant, oui…, pourquoi pas car je n'ai rien de vraiment prévu… Mais tu es sûre ? Oui ? Il ne faut surtout pas que je vous embête ! Non ? Alors c'est d'accord, je vous accompagne, ou plutôt je fais le chauffeur de ces messieurs-dames… Vous êtes combien ? Avec moi, cinq ? C'est bon, on rentre tous dans la Vauxhall, nous allons pouvoir faire du tourisme en commun ! Et puis, vous n'avez pas l'air de vous ennuyer… Comment se fait-il que vous arriviez par un port de pêche ? Ah…, tu as un ami qui a un chalutier, il vous emmène, ça doit être original comme traversée…

Mardi 16 octobre 1990

— Gwen, tu as un appel, lance Évangéline de la cuisine. Un certain Zac, tu décroches au comptoir ?

— Gwen, c'est Zac ! J'ai une nouvelle formidable pour toi ! Bert Gévrard vient d'être liquidé !

— Comment ça liquidé ? Tu plaisantes ? Liquidé, liquidé ?

— Oui ! Hier, il a été victime d'un règlement de compte, un vrai carnage ! Six morts dans une de ses boîtes à San Fransisco, et Gévrard compte parmi les clients dézingués. Salement amoché paraît-il, huit balles dans les éponges, enfin dans les poumons si tu préfères. C'est l'officier Palmer qui vient de me l'annoncer ! Gwen, tu m'entends ! C'est fini ! Ton calvaire est fini ! Palmer m'a dit que du fait du décès de Gévrard, il n'y a plus de procès ! Il y en aura d'autres, mais tu n'es plus concernée. Il arrête donc le programme de protection de témoins. En revanche, il avait déjà téléphoné à Lyon, pour t'annoncer directement la nouvelle… On lui a dit que tu étais partie en Bretagne, il n'a pas apprécié du tout ! C'est pour cette raison qu'il est revenu vers moi. Il faut vraiment que tu le recontactes d'urgence, sinon il va vraiment péter un câble…

Gwen, des larmes plein les yeux, court dans la cuisine, saute autour d'Évangéline, l'embrasse sous toutes les coutures en répétant : « C'est fini, c'est fini ! »

— Qu'est ce qui est fini ? demande Évangéline tout étourdie par la danse indienne de Gwen.

— C'est fini ! Bert Gévrard… Mon tueur… ! Il est mort ! Je vais enfin pouvoir revivre ! Il faut que j'aille immédiatement annoncer la nouvelle à Simon !

— Allô, Collinn, c'est Gwen. Zac m'a dit de te rappeler, il paraît que tu as une bonne nouvelle ?

— Ah tout de même ! Oui, j'ai une bonne nouvelle mais qu'est-ce que c'est que ces salades de Bretagne, de Grande-Bretagne ! Tu te rends compte, s'il t'était arrivé quelque chose, on ne savait même pas où tu étais… Bon maintenant, c'est réglé mais tu abuses quand même ! La bonne nouvelle, c'est que Gévrard ne nous emmerdera plus, il ne t'emmerdera plus, Zac t'a dit ? Il est mort et bien mort ! Alors, tu comprends, pour toi, c'est réglé, plus besoin de programme de protection, tu vas pouvoir dormir sur tes deux oreilles ! Le procès n'est plus envisagé, ton témoignage non plus car tous les protagonistes ont disparu, les frères Mortimer, le Redplonk et bien sûr Gévrard… Tous les protagonistes ? Enfin sauf toi, Ahah, qui a bien résisté ! Parce que, figure-toi, je n'ai pas voulu te le dire pour ne pas t'inquiéter, mais les trois Colombiens et le Portoricain ne t'inviteront pas à boire un coup pour te remercier… Gévrard les a fait buter aussi en 87 et 88 ! Bien sûr, l'enquête se poursuit, dans les mêmes directions, la drogue, les armes, le trafic d'êtres humains…, mais cette fois avec les barons de Gévrard et la « concurrence »… Car depuis la disparition inopinée de notre cher Bert, le « marché » est en pleine ébullition. Il y aura certainement des procès, pas tout de suite, mais pour toi, le dossier est clos.

— Le dossier est clos, le dossier est clos… Pas si vite, Collinn ! Et mon identité alors, mes papiers ?

— Je sais bien, il faut que je m'y remette… Après bien des galères, je viens juste de toucher le passeport au nom d'Emma Laverdière. Ah, vous m'en donnez du boulot, toi et ce satané Bert ! Je suppose que tu veux retrouver ton identité, Gwen Lankerloc'h ?

— Si ce n'est pas trop demander…

— Bon, voilà ce que je te propose. Tu me donnes une adresse au Royaume-Uni, c'est ça, tu pars dans deux jours ? Bon, je t'envoie le passeport d'Emma là-bas, ça peut toujours te rendre service en attendant. Et je demande dans la foulée à l'inspecteur Jean-Louis Denis de s'occuper de ta réhabilitation en France, ça sera plus facile pour lui, sur place. Il va falloir qu'il fasse « casser » ta déclaration de décès, en partenariat avec les services de police, le ministère de la Justice et l'État civil. Ce n'est pas une

mince affaire et c'est loin d'être fini : il faut que tu retrouves tes droits civiques, ta Sécurité Sociale, tes diplômes, tu vois un peu le tableau ! C'est presque de la plomberie, il faut que tout soit « raccord » ! Si c'était toi qui t'en chargeais, ça prendrait des siècles ! Mais l'inspecteur Denis, il a l'habitude, il est introduit partout et c'est le roi de la soudure ! Les démarches ne devraient pas traîner… Et puis je crois qu'il t'aime bien, l'inspecteur Denis, tu es un peu sa chouchoute… Faut dire que des affaires comme la tienne, il n'y en a pas tous les jours !

— Tu peux le dire, Collinn…

— Pour les nouveaux papiers, c'est l'histoire de quinze jours, peut-être un peu plus, même si quelques bricolages seront encore à régler à droite à gauche… Eh bien, Gwen, il me reste à te souhaiter bon vent et surtout, si tu repasses par Los Angeles, n'oublie pas de venir saluer ton vieil ami l'officier Palmer, ça me fera plaisir !

— Merci pour tout, Collinn et ne t'en fais pas ! Dès que je reviens en Californie, je passe t'embêter. Encore merci, je t'embrasse…

À peine le combiné raccroché, elle le reprend puis suspend son geste :

— Évangéline ! Est-ce que je peux encore téléphoner en Californie ? Il faut absolument que je le fasse mais je vais te coûter une fortune…

— Vas-y ma chérie, vas-y ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de renaître, non ?

Gwen compose son nouveau numéro en marmonnant :

— Il faut que je donne des nouvelles pendant que j'y pense ! Depuis le temps, ils doivent se faire un sang d'encre, alors maintenant qu'il n'y a plus de danger… Allo, Vi ? C'est Gwen à l'appareil…

15 A LITTLE CUP OF CREAM TEA ?

Jeudi 18 octobre 1990

Parti la veille au soir vers 23 heures, le Solenmer effectue une traversée sans problème, mer d'huile, ciel dégagé et petite lune, légère brise et calme plat, un temps inhabituel mais bienvenu pour ce début d'automne. Au petit matin, tout le charme de Brixham est magnifié par le lever du soleil qui éclaire les maisons bariolées, bleu, blanc, jaune, rouge…, accrochées à la colline côtière qui domine le port. À cette heure matinale, de nombreux bateaux de pêche sont déjà partis en mer et, parmi la cinquantaine d'embarcations encore à quai, le chalutier de Goulwen se fond totalement dans le décor. Un collègue anglais lui a laissé sa place d'amarrage pour un couple d'heures : juste le temps d'aller prendre un « jus » avec ses amis, ou le fameux « *cream tea* » servi dans les cafés du centre-ville, et de faire le plein de gazole avant de repartir. Le retour au port de Locquémeau est prévu en milieu d'après-midi car le bateau doit être préparé pour une campagne à la coquille qui débute le soir-même.

Sur les quais, un petit poisson au sweat orange fluo agite frénétiquement les bras en lançant des « youhou » stridents pour être sûr d'être remarqué : c'est Pam. Une fois les embrassades passées, le café ou le thé pris, Goulwen reparti, tout le monde s'installe dans la Vauxhall qui file au nord vers Hereford, 3 heures de route et première étape du périple : c'est là que s'arrête Adrjana après avoir rejoint son frère, Nedin.

Hereford, située à proximité de la frontière galloise, est une grosse bourgade posée au centre d'une vaste région agricole. À l'arrivée dans les faubourgs, Adrjana donne l'adresse de son oncle et de sa tante, Florim et Dafina, qui hébergent son frère. La Vauxhall débouche bientôt dans un quartier ouvrier où d'étroites maisons mitoyennes et sans charme forment un long ruban anonyme.

Florim et Dafina Idrizi habitent ici depuis 1962, l'année où ils ont émigré au Royaume-Uni. Leur histoire s'écrit dans la mouvance de Kreshnik, le frère

de Florim et donc le père d'Adrjana et de Nedin, éliminé lors de la terreur de 1954 en Albanie. Depuis, le régime d'Enver Hoxha a gardé un œil rivé sur cette famille d'anti radicaux. L'étau s'est même resserré à partir de 1961 où le pays a quitté « l'orbite » de l'Union Soviétique pour s'aligner sur les positions antirévisionnistes chinoises plus dures. C'est lors d'un second « voyage-endoctrinement » en Chine que Florim et Dafina, alors étudiants à l'université de Tirana, peuvent s'échapper et rejoindre le Royaume-Uni qui leur accorde le statut de réfugiés politiques. Nedin qui vient de les rejoindre est en revanche en Angleterre depuis plus de 6 mois en toute illégalité.

— Nous sommes très inquiets, Adrjana ! dit l'oncle Florim. Nedin a complètement disparu depuis plus d'une semaine. Nous avons fait le tour des voisins, de la petite communauté albanaise implantée ici, rien… Et nous ne pouvons pas aller à la police, il est sans papiers… Qu'est-ce que nous pouvons faire ?

— Tu disais tout à l'heure qu'il a du boulot. Vous avez cherché de ce côté-là ?

— Oui, c'est par là que nous avons commencé, tu te doutes bien. Quand il est arrivé, je lui ai facilement trouvé du travail chez un éleveur du coin. Avec la race, il y a toujours des embauches et les employeurs ne sont pas très regardants question déclaration…

— Avec la race ? demande Simon.

— Oui, c'est une grande région agricole ici. En plus du cidre où je travaille avec Dafina, de la bière et des brasseries, le secteur produit des Hereford, une race bovine à vocation bouchère connue dans le monde entier. Ce sont des vaches à robe rouge et tête blanche, vous avez dû croiser des troupeaux en arrivant ?

— Et Nedin travaille chez un éleveur ? demande Adrjana.

— Oui, dans une exploitation au sortir de la ville en direction de Worcester. Quand j'ai téléphoné, deux ou trois jours après sa disparition, l'éleveur, monsieur Balwindore, m'a dit que lui non plus ne l'avait pas vu depuis une semaine. C'est inquiétant, non ?

— Oui, c'est inquiétant, admet Simon, plus le temps passe… Au bout d'une semaine, ça vaut le coup d'aller le voir, ce Balwindore : il n'a certainement pas pris cette absence au sérieux au début ; maintenant, il a peut-être du nouveau, on ne sait jamais ?

— Tu as raison, Simon. Tiens, prends les clés de la voiture et vas-y avec Adrjana, propose Pam.

— Merci Pamela. Avec ces affaires-là, il ne vaut mieux pas traîner, approuve Adrjana, et nous l'avons déjà trop fait ! Vous vous rendez compte, plus d'une semaine, il a pu s'en passer des choses en une semaine ! Et nous ne savons rien, même pas dans quelle direction chercher… Mais qu'est-ce qui a bien pu lui arriver ? Il ne boit pas, il n'a pas l'habitude de sortir et il est même plutôt casanier. Il se couche avec les poules, il se lève avec le soleil, c'est un gars de la campagne, quoi ! Bon, j'accompagne Simon chez le patron de Nedin, je n'y crois pas trop mais on ne sait jamais… Pendant ce temps-là, Dafina et Florim, vous les emmenez faire le tour de Hereford, il doit bien avoir quelque chose à voir ?

— Oui, oui, répond Dafina, nous allons marcher jusqu'au centre-ville avec tes amis. Il y a le marché aux bestiaux, c'est typique et c'est très connu, même si ce n'est pas un jour de vente… Quant à Nedin, tu sais, il ne faut pas croire que nous n'avons rien fait. Nous avons vraiment cherché partout ! C'est justement ce qui nous inquiète, personne ne sait rien, personne ne l'a vu…

À la sortie de Hereford, Adrjana et Simon traversent de grands ensembles de prairies mouillées, franchissent la rivière Lugg et arrivent bientôt à la ferme des Balwindore. Le porche d'entrée monumental passé, ils se garent dans un coin de l'immense cour encadrée de bâtiments. Un employé questionné les dirige vers le bureau principal qui ressemble plus au centre décisionnaire d'une grande industrie qu'au petit bureau d'une exploitation agricole.

— Monsieur Balwindore ?

— Oui, Len Balwindore, c'est moi que vous cherchez ?

— Nous cherchons l'employeur de Nedin Idrizi, voici sa sœur et je suis un ami de la famille.

— Oui c'est bien moi, vous avez des nouvelles ?

— Nous venions justement vous demander la même chose. Je suppose que vous n'en avez toujours pas ? demande Simon.

— En effet. Pas plus que lorsque son oncle a appelé, sinon j'aurais téléphoné. Ça fait maintenant plus d'une semaine qu'on ne l'a pas vu. Avec certains employés, je ne me serais pas inquiété : ça va, ça vient, ça ne prévient pas quand ça s'en va… Mais lui, je suis étonné. C'est un gars sérieux, doué et qui s'intéresse à son travail. Je ne vois pas où il a pu passer et pourquoi…

— Pas de problèmes avec d'autres employés ? interroge Simon.

— Non, pas du tout. Et il ne manquerait plus que ça, qu'il y ait des problèmes entre employés !

— Et qu'est-ce qu'il fait exactement ici ? demande Adrjana.

— Il s'occupe principalement des bêtes, nous élevons des chevaux et des bovins. Pour mon père, il emmène aussi les Hereford au marché à bestiaux en ville.

— Pour votre père ?

— Oui, mon père, Mike Balwindore, détient des parts de l'exploitation, mais il est aussi commissaire-priseur ; il s'occupe des ventes de bétail.

— Vous pouvez nous parler un peu plus précisément de vos activités, monsieur Balwindore. C'est très intéressant cet élevage de vaches locales, leur vente au plus offrant… J'ai déjà entendu parler des Hereford, j'aimerais bien en savoir plus. Et puis, il y a peut-être un lien avec la disparition de Nedin…

— Bien entendu, il n'y a pas de secret, bien au contraire. Ici, sur la propriété, nous avons toujours élevé des chevaux en plus des bovins. Ils sont également vendus au marché à bestiaux, présentés sur le célèbre ring de vente de Langford, un anneau clôturé où les animaux évoluent. Nous confions beaucoup les chevaux à Nedin, c'est lui qui s'occupe également des

poulinages.

Avec les années, les ventes de Hereford se sont envolées, à en devenir l'attraction locale. La Hereford est née au sud-ouest de l'Angleterre à la fin du I9ème et ce bovin a une vocation bouchère exceptionnelle. En règle générale, c'est une vache rouge sauf la tête, ce qui fait qu'on l'a surnommée « face blanche ». Son histoire est associée ici au Vieux marché où elles sont vendues depuis plus de 150 ans. Les jours de négoce, la ville est bondée : jadis, c'était par les familles d'agriculteurs qui affluaient de loin ; de nos jours, par des distributeurs venus du monde entier. Partie du Royaume-Uni, l'Hereford a conquis les États-Unis, le Canada, l'Amérique du Sud, la Nouvelle Zélande, l'Australie… Ce qui était une grande réunion de famille rassemblant les éleveurs du Herefordshire et des comtés frontaliers est devenu un événement international. Aujourd'hui, les spécialistes du développement local présentent même la Hereford comme une « vedette » capable d'attirer touristes et curieux pour ses shows aux enchères frénétiques. Mon père est commissaire-priseur au ring de vente depuis une vingtaine d'années. Je lui succéderai sans doute. Et comme je vous l'ai dit, Nedin est chargé d'amener et d'accompagner nos animaux, une tâche dont il se tire à merveille. J'espère qu'il va refaire surface bien vite car, même s'il n'était pas là depuis longtemps, nous aurions du mal à nous passer de lui maintenant. Nous étions tombés sur la perle rare et je ne suis qu'à moitié satisfait de celui qui le remplace en ce moment… Mais comment faire, où chercher ? Qu'est-ce qui a pu l'inciter à partir, une meilleure place proposée par un des nombreux prestataires qui participent aux ventes ?

— Je ne pense pas, répond Adrjana. Il s'en serait ouvert auprès de mon oncle, monsieur Balwindore. Il ne serait pas parti de chez eux, où il est hébergé, sans rien dire. Les liens de notre communauté sont forts, d'autant plus quand c'est en dehors d'Albanie.

— Je sais, je sais… J'en ai discuté avec Florim. C'est tout à votre honneur d'avoir refusé un régime tyrannique. Je connaissais déjà bien votre oncle, il est à Hereford depuis trente ans, une personne reconnue et de grande respectabilité. Quand il m'a présenté Nedin, j'ai tout de suite accepté de le

prendre. Je l'ai déjà fait pour d'autres, de différentes nationalités, il n'y a jamais eu de problèmes… Quand on peut aider ! Mais comme je le disais à votre oncle, l'aide aux sans-papiers a ses limites. Nedin devait entamer une procédure, rien n'était encore fait... Alors, qu'est-ce que j'aurais pu raconter aux services de police si j'avais été les trouver ? Que j'emploie des gens dans l'illégalité ? Et que j'en ai d'autres en ce moment ! Vous comprenez bien que ce n'est pas possible… Et sans l'aide de la police, quelle est notre chance de le retrouver ? Infime, infime… Mais bon sang, qu'est-ce qu'il a pu faire, qu'est-ce qui a pu lui arriver !

Sur la route du retour, Adrjana et Simon partagent leurs impressions. Tous deux pensent qu'on peut faire confiance à ce Len Balwindore car l'homme a l'air sincère. Mais, une fois cette dernière porte de secours fermée, les idées d'Adrjana s'obscurcissent et un fort sentiment d'impuissance envahit ses pensées :

— On ne le retrouvera jamais, Simon, c'est fini ! Il est mort, une bagarre, un règlement de compte, des xénophobes…, et on a caché son corps ! Ou alors, il était au mauvais moment au mauvais endroit, un accident ! Non ! On l'a enlevé…

— Et pourquoi l'aurait-on enlevé ? Pour ses économies ?

— Non, je ne sais pas, moi ! Une sordide histoire comme celle dont Gwen a été témoin ! Ça existe, la preuve, l'enlèvement, le trafic d'organes…

— Ça existe, Adrjana. Mais combien y a-t-il de risque que ça lui soit arrivé à lui, Nedin, au beau milieu de l'Herefordshire ? Aucun, tu m'entends, aucun. Il faut que tu arrêtes d'envisager le pire, on ne sait rien et on ne peut rien savoir…

Et Simon tente de rassurer comme il peut une Adrjana presqu'en larmes, alors qu'il commence à douter lui-même de la possibilité de retrouver Nedin. Le retour chez les Idrizi est peu glorieux. Après avoir commenté la visite chez les Balwindore et échafaudé de multiples spéculations plus improbables les unes que les autres, Agrîn, Gwen, Pam et Simon décident,

la mort dans l'âme, de reprendre la route pour le Pays de Galles.

— Je suppose que tu restes là avec les tiens, Adrjana ? demande Gwen bienveillante. Tu vas me manquer, en peu de temps, nous étions devenues de bonnes amies. Mais nous gardons le contact et si tu as du nouveau pour Nedin…

— Non Gwen, j'ai réfléchi, je viens avec vous. Ça m'embête de laisser Dafina et Florim, mais rester ici ne donnera rien de plus. Je sais qu'ils vont continuer à chercher tous les deux… S'il y a du nouveau, le téléphone existe et je ne serai pas très loin. Et puis, Gwen, tu vois, j'ai envie de questionner ton mage. Tu ne crois pas qu'il pourrait savoir quelque chose ?

— Là, je crois que tu te fais de grosses, de très grosses illusions… Tu risques de tomber de haut, ma pauvre Adrjana ! Mais d'un autre côté, tu as raison de vouloir tout essayer, hein Simon ?

— Oui, nous aussi nous y avons bien cru quand tout allait mal ! Alors Adrjana, fais à ton idée, nous sommes avec toi ! Allez, hop, en voiture !

Samedi 20 octobre 1990

La petite équipe met le cap à l'ouest en suivant les indications de Simon : ils doivent retrouver à Haverfordwest les John qui, d'après le Tintin, savent où est Zurbaritze de Logide. Comme Agrîn lui fait remarquer que les « John » sont en quelque sorte les Durand et les Dupont d'Angleterre et du Pays de Galle, Simon comprend que l'affaire ne va pas être simple. Mais le Tintin a également évoqué le festival de Rhymney où le barde, Goarem et Logide comptaient se rendre. Alors Simon décide d'y passer en premier, on ne sait jamais, d'autant qu'il n'y a pas un grand détour. Arrivés à Rhymney en moins d'une heure, ils vont à la mairie pour s'informer. Dans le hall principal, un homme juché sur un escabeau installe des photos encadrées.

— Bonjour, s'enquiert Simon, c'est bien ici que s'est tenu en août le

festival ?

— Oui, c'est bien ici… Répond l'homme descendant de l'escabeau en leur décrochant un large sourire. C'est bien ici…, mais dans la vallée, pas dans la mairie car elle aurait explosé ! Il y avait tant de monde, plus de 100 000 participants, vous imaginez…

— J'imagine, monsieur. Je suis un journaliste français, vous pourriez nous dire deux mots de l'événement…

— Bien entendu. Vous avez de la chance, je suis le photographe officiel de la cérémonie du couronnement du barde. La sélection des images est terminée et vous voyez, je les accroche. Elles vont rester là un bon moment. C'est donc la vallée de Rhymney qui cette fois a eu l'honneur d'accueillir notre festival culturel et littéraire de langue galloise. Chaque année, l'Eisteddfod Genedlaethol change de lieu et comme chaque année, l'association des ovates, bardes et druides, le Gorsedd de Galles, était partie prenante.

— Ah, nous y voilà ! Les bardes et les druides, c'est ce qui nous intéresse tout particulièrement…

— Eh bien, venez voir ces trois photos. Nous avons eu la chance d'avoir à la manifestation Llanpeg Hen, un fameux barde qui a même chanté hors concours. Beaucoup de gens étaient venus spécialement pour l'entendre. On dit que c'est un descendant direct du célèbre poète du 6ème siècle Llywarch Hen. Regardez-même, sur cette photo, il embrasse le vainqueur de cette année assis sur « la » chaise : c'est Lwan Lydwi récompensé pour son recueil de poésies *Sêr cynffonnog* (*Comets en anglais, Comètes en français*). Les deux se connaissent bien car Lydwi est aussi musicien, il joue de la basse et de la guitare, et Llanpeg chante quelques-uns de ses poèmes…

— Et regardez qui est derrière ? intervient Simon en s'approchant du cliché. Zurbaritze de Logide !

— Oh celui-là, reprend le photographe, il a aussi été une des attractions de la fête ! Vous pensez, avec un look pareil, cheveux longs immaculés et grande barbe blanche, plus druide que druide ! Vous le connaissez ?

— Oui, c'est un ami. Nous le cherchons d'ailleurs…

— Personnellement, je ne peux pas vous en dire plus. Mais Lwan doit certainement savoir. Ils sont partis à quatre, dont Llanpeg et votre druide, chez un de mes copains photographe, un grand ami de Lwan. Il s'appelle Rhys Hugalheeds et, en ce moment, il est en villégiature à Ynyshir, à trois quarts d'heure de route. Vous voulez l'adresse ?

— Oui, je crois que nous allons lui dire un petit bonjour… Et bravo pour vos photos, elles sont formidables…

— Monsieur Hugalheeds ?

— Oui…

— Nous avons eu votre adresse par le photographe de Rhymney. Nous cherchons à joindre Llanpeg Hen et ses amis, je crois qu'ils sont passés chez vous début août ? Pourriez-vous nous renseigner ? Savez-vous où ils sont ?

— Vous avez de la chance de me trouver à Ynyshir, si j'étais plus courageux, je devrais déjà être reparti... C'est une maison de famille où je ne réside qu'une partie de l'été. Mais entrez, entrez donc ! C'est mon grand ami Lwan Lydwi qui les a amenés. Ils venaient de l'Eisteddfod Genedlaethol et ils avaient dû fêter plus que de raisonnable le couronnement de Lwan. Alors, ils ont continué ici… Nous nous sommes si bien entendus qu'ils sont restés jusque fin août. Lwan est reparti en septembre et moi je traînasse… Il va bien falloir que je parte, mais avec la maison qui vous a vu naître, il y a des liens, vous savez…

— Et, sans indiscrétion, pourquoi sont-ils restés si longtemps ? demande Gwen.

— Alors là, on ne s'est pas ennuyé, je peux vous dire ! Lwan et Llanpeg nous ont fait de la musique chaque soir. Je crois même qu'ils nous ont écrit quelques beaux poèmes, dans l'euphorie des verres de bière ! Logide et Goarem nous ont expliqué un rituel incroyable, celui du passage, le grand voyage des morts chez les vivants et vice versa, Samain et la Saint-Simon d'automne… Je leur ai montré quelques recueils de Lwan que j'ai illustrés, mes photos et votre copain Logide a même voulu que je l'initie. Sur mes conseils, il s'est acheté un appareil et je vous préviens, maintenant il

mitraille tout ce qui bouge ! Mais il ne mitraille qu'en noir et blanc et il m'a dit : *« Rhys, c'est tellement beau la nature en noir et blanc ! On y voit même des choses qu'on ne pourrait pas saisir en couleur… ».* C'est un passionné, votre copain !

Et puis nous sommes beaucoup sortis. Des visites, des visites, mais des promenades très spéciales, toujours centrées sur le mégalithisme, et essentiellement sur les cercles de pierres. À la fin, c'était un peu l'indigestion ! Bien sûr nous avons « fait » Stonehenge, nous avons même poussé jusqu'au *Henge* d'Avebury. On aurait dit qu'ils cherchaient quelque chose de caché derrière ces monuments, quelque chose liée à leur « passage » qu'ils appelaient leur « *welsh project* », mais sans nous en dévoiler la signification exacte.

— Et vous savez où ils sont partis au Pays de Galles ? Nous avons un nom, les John à Haverfordwest… précise Simon.

— Oui, vous avez de la chance, Llanpeg n'a pas le téléphone dans son trou paumé de Mynachlog-ddu. Pour les contacter, il m'a donné l'adresse des John à Haverfordwest, c'est Cilruhe, Slade lane. Il y a un téléphone aussi, ajoute Rhys en inscrivant le numéro sur un petit morceau de papier. Mais il se fait tard ! Je ne vous laisse pas repartir à la nuit tombée… Il ferait beau qu'on dise du mal de l'hospitalité galloise ! Vous êtes mes invités et vous aurez bien le temps de partir chez les John demain…

16 TROIS LASCARS EN VADROUILLE

Dimanche 26 août 1990

— Alors les amis, c'est décidé, vous partez demain chez les John ? s'enquiert Rhys Hugalheeds.

— Oui, parce que la rigolade, ça ne peut durer qu'un temps ! Ici, c'était super, mais nous avons une enquête à mener dans le Pembrokeshire, tu le sais bien, Rhys. répond Goarem.

— Ah oui, le fameux *Welsh project* ! reprend le premier en souriant, *Welsh project* qui consiste à visiter tous les cercles de pierres de la péninsule, vous avez du boulot les gars ! Mais maintenant que nous nous connaissons mieux, et que tu sais que les artistes ne trahissent jamais les secrets des rêveurs, tu peux peut-être nous en dire un peu plus, Goarem ?

— Si tu veux, Rhys, si tu veux… Pourtant, je ne suis pas sûr que tu puisses comprendre… Car même si tu es un photographe de talent, en revanche, en matière de spiritisme, tu restes un véritable béotien ! Mais puisque tu insistes… Dans un de ses rêves prémonitoires, Llanpeg a eu la révélation qu'un des cercles de pierres du Pembrokeshire pourrait être « le » lieu privilégié pour le grand « passage » de Samain ou de la Saint-Simon, appelle le comme tu voudras. Reste à trouver lequel : voilà le *welsh project* ! Pour Llanpeg, ce serait l'occasion inespérée d'échanger avec son ancêtre Llywarch Hen qui psalmodiait ses vers au 6ème siècle avec ses amis, les non moins célèbres Taliesin et Aneirin. Pour Logide, ce serait le moment unique de rencontrer Simon le Magicien, encore appelé Simon de Samarie. Considéré comme hérétique par l'Église catholique, c'est un grand mage prêchant la gnose et concurrent direct du Christ qui vivait à la même époque. Quant à moi, il s'agit d'un projet très personnel !

— Ah ben, il n'est pas gonflé celui-là ! s'exclame Logide. Il déballe toute nos petites cuisines et il ne dit pas un mot de la sienne, un peu facile mon garçon !

— Ma démarche est personnelle, comme je viens de le dire. De toutes manières, son caractère hautement ésotérique ne lui permet pas d'être

partagée et comprise en dehors d'un petit cercle d'initiés…

— Nous voilà bien avancés, soupire Logide. Mais avec Goarem, c'est toujours comme ça : on est en droit de savoir ou pas et, *a priori*, nous nous ne le sommes pas ! En attendant, ce que je peux rajouter, moi l'humble petit guérisseur suisse (regard insistant vers Goarem), c'est que notre séjour a été hautement instructif en matière de ferveur et d'amitié. Cette Eisteddfod ! Que de monde, quel enthousiasme pour la langue galloise, vraiment une belle langue et une belle réunion comme je n'en avais pas connu depuis longtemps. Llanpeg me l'avait dit. Viens à Rhymney, tu ne seras pas déçu. Eh bien, c'est le cas ! C'est fou cette exaltation ! Et savoir qu'il y en a un rassemblement chaque année, une fois au nord, une fois au sud du Pays de Galles, c'est incroyable : le plus important festival poétique d'Europe ! Et c'est toi qui as gagné, mon ami… dit Logide en frottant l'épaule de Lwan Lydwi. Et cette association des bardes de l'île de Bretagne, qu'on appelle ici le *Gorsedd Cymru (le Gorsedd du Pays de Galles)*, c'est merveilleux ! Et ces ovates en longues robes vertes, ces bardes en robes bleues, ces druides en robes blanches, que de souvenirs mes amis !

— Pour une fois qu'on reconnaît un peu notre profession…, grommelle Goarem.

— Et le *Gorsedd Stone Circle* de la Rhymey Valley, demande Llanpeg avec un sourire jusqu'aux oreilles, ce n'est pas un bon souvenir, Logide ?

— Ah, bande de salopards ! Vous m'avez bien eu ! Figure-toi, Rhys, qu'en m'y amenant au début de l'Eisteddfod, ces deux tristes individus m'ont fait croire que c'était un vrai cercle de pierres et moi j'ai marché !

— Mais c'est un vrai cercle de pierres, Logide ! s'offusque Goarem en pouffant.

— C'est ça insiste, mon cochon ! Heureusement que Lwan, lui, a un cœur et qu'il m'a expliqué qu'à chaque Eisteddfod, un nouveau cercle est construit dans la localité qui accueille pour marquer l'événement…

— Et ce depuis 1819, poursuit Rhys, où un certain lolo Morganwg a lancé cette tradition en formant au sol un cercle de galets dans lequel la cérémonie du Gorsedd a eu lieu ! Alors depuis, bien entendu, ça en fait un

paquet de cercles de pierres !

— Plus récents mais pas moins intéressants que ceux du néolithique, ajoute Lwan. Car ils montrent bien la ferveur d'un peuple pour la conservation de son identité et de sa langue. Toute cette ardeur me rendent fier d'être Gallois et me permettent d'être sûr que ce sentiment perdurera au fil des siècles.

— Et depuis, Logide, tu as eu ton lot de consolation ! s'exclame Llanpeg : Stonehenge, Havebury…, c'est du sérieux, c'est du lourd ! Quand tu penses qu'il y en a qui vont voir Stonehenge et qui ne poussent pas jusqu'à Havebury, à peine à 50 km ! Le *Henge* d'Havebury : un fossé circulaire surmonté d'un talus en terre si grand, presque 1,5 km de circonférence, que presque tout le village actuel tient dedans ! Et son cercle de pierres, avec plus de 300 mètres de diamètre, c'est le plus grand du monde !

— Ah là, c'est vrai, on est au firmament… ! atteste Logide.

— Oui c'est impressionnant, reconnaît Goarem, mais ne nous laissons pas aveugler ! Parce que les gars, nous ne sommes pas là non plus pour la course à l'échalote ! L'archéo, ce n'est pas le livre des records, quoique avec certains chercheurs, on se demande parfois ! Parfait, Stonehenge, 33 mètres, Havebury, 330 mètres… Moi je pense que des cercles de pierres bien plus humbles, bien plus discrets, peuvent nous livrer des secrets auxquels nous ne nous attendons pas…

— C'est vrai, il a raison Goarem ! affirme Llanpeg. L'affichage, l'ostentation, l'apparat sont les marques des vivants, pas des morts… Les grands monuments, c'était pour le tourisme ! Maintenant, le vrai boulot commence…

— Sur cette note philosophique, conclut Logide, les amis, santé ! Demain on se quitte mais on n'est pas sans se revoir, c'est juré, on vous donne des nouvelles… Allez, au *welsh project* !

Lundi 27 août 1990

Cap à l'Ouest, deux heures de route dans le vieux Land Rover de Llanpeg, vers Haverfordwest, la capitale du Comté de Pembrokeshire… À l'Ouest, au Royaume-Uni, le Pembrokeshire et, plus au sud, les Cornouailles (*Cornwall*) forment deux péninsules qui sont les deux « Bretagnes » de la Grande-Bretagne… De plus près, au Pays de Galles, le Pembrokeshire est un bout du monde baigné par la mer d'Irlande, un bout du bout, une fin de terre qui justement ressemble fort au Finistère de Bretagne avec, lui aussi, ces trois avancées tournées vers le soleil couchant : pointe de Saint Davids au nord, pointe de Marloes au centre, pointe de Castelmartin au sud.

— *Hello, hello, my dear Goarem, great to see you again !* déclare Peggy en se jetant littéralement sur Goarem Boltram pour l'étreindre avec vigueur. Mais c'est qu'il sent presque bon, celui-là ! rajoute-t-elle en lui pinçant le nez pour le taquiner…

— On lui aura au moins appris ça, ajoute Llanpeg. Se laver de temps à autres, ce n'est pas grand-chose mais c'est déjà un grand pas vers la socialisation de l'individu !

— Vous savez ce qu'il vous dit, l'individu…

— Et vous, monsieur… Logide je crois ? demande Llewellyn. Vous venez également au Pays de Galles pour chercher des fossiles, comme Goarem ?

— Ah non, pas du tout, monsieur Jonh ! Et je vous avoue que mes maigres compétences ne vont pas plus loin que la Préhistoire et ces grands fossiles qu'on appelle des mégalithes. Parce que Goarem s'y connaît en fossiles ?

— Oui, bien sûr, vous ne savez pas ? s'étonne Llewellyn. C'est même grâce à la géologie, je devrais dire la stratigraphie, il va me gronder…, que nous nous sommes rencontrés pour la première fois, tu te souviens Goarem ?

— Hon, hon…, marmonne l'intéressé.

— Wyn, mon fils que voici, travaille dans le nord du Pays-de-Galles, sur

les pentes du Snowdon. C'est la grande montagne qui, bien sûr, fait la fierté de tous les Gallois. Lors d'un week-end chez lui, il nous emmène visiter une autre gloire « nationale » située à proximité, le site du village de Tremadog. C'est là qu'a été décrit et daté à environ 490 millions d'années le Trémadocien : c'est le premier étage géologique de l'Ordovicien, situé également chez nous, car les Ordovices étaient une tribu celtique du Pays-de-Galles. Et qui est ce que nous rencontrons là en train de chercher des Trilobites ?

— Des trilo… ? s'enquiert Logide

— Oui, des trilobites, ce sont des fossiles typiques de l'Ère primaire. Et alors, qui est ce qu'on rencontre ? Eh bien évidemment notre cher Goarem qui, sur les pentes du Snowdon, se familiarisait avec la Chaîne calédonienne !

— Plutôt le cycle calédonien, marmonne Goarem, qui dans sa tête voit instantanément la collision de trois masses continentales : l'île d'Avalonia, et les deux continents de la Laurentia et de la Baltica pour aboutir à la formation du supercontinent de la Laurussia…

— Il nous a suivi chez Wyn et c'est comme ça que nous avons fait connaissance, précise Peggy en assenant une grande tape dans le dos de Goarem. Et attention ! Malgré son air de rustre mal dégauchi, il a rencontré des géologues connus dans l'Europe entière, et il a aussi une magnifique voix de basse ! Llewellyn qui chante dans *l'Haverfordwest Male Voice Choir*, a voulu l'emmener dans sa chorale qui compte parmi les plus anciennes du Pays de Galles. Il n'a jamais voulu !

— Et alors, si ce n'est pas indiscret monsieur Logide, demande Wyn en passant son bras sur les épaules de Llanpeg en marque d'affection, qu'est-ce que vous venez faire au pays des mineurs, accompagné par les deux plus grands forcenés que la terre ait jamais portés ?

— Eh, pardi, je viens au charbon ! réplique Logide du tac au tac.

— Je vois que les deux larrons ont trouvé un troisième complice à la hauteur de leur réputation…

— C'est vous qui l'avez cherché, *« le pays des mineurs… »,* c'était trop

tentant ! Allez, sans rancune, Wyn, dit Logide en lui tendant la main. Non, sous l'autorité de Goarem et de Llanpeg, je viens au pays des *henges*, des cromlechs, des cercles de pierres en tous genres…

— Eh bien, vous n'allez pas être déçus ! Chez nous, il y en a presque autant que d'anciens mineurs !

— Ne l'écoutez pas, monsieur Logide, Wyn est toujours excessif ! En revanche, vous m'intriguez, reprend Llewellyn. Il y a une idée derrière ces recherches archéologiques ? Car ce sont bien des recherches, n'est-ce-pas ? Chaque fois que Goarem se lance dans quelque chose, c'est toujours du sérieux, surtout s'il s'agit de roches anciennes, de géologie, et donc, pourquoi pas, de préhistoire : les pierres levées entrent également dans le règne minéral…

— Oui, en quelque sorte, nous allons procéder à des recherches. Il s'agit de trouver un cercle de pierres dont la vocation serait différente… Si notre quête aboutit, ce que j'espère de tout mon cœur, nous vous en dirons alors plus.

— En tout cas, monsieur Logide, pas question de vous lancer dans ce travail sans connaître notre cher Pembrokeshire sur le bout des doigts, conclut Peggy. Dès demain, nous commencerons la visite et, dans la foulée, nous ferons la tournée des mégalithes…

Le mois de septembre, touristique mais néanmoins studieux, s'égrène donc au fil des sorties, des paysages, des petits plaisirs comme les visites de centres-villes et de monuments. Il y a également les détours par les *fish and chips*, les *tea gardens* et les *pubs*, mais aussi des passages obligés par les réserves de conservation, par les musées de la géologie, de la préhistoire…, pour mieux comprendre les espaces traversés.

Les week-ends où Wyn revient du Snowdon pour les voir, l'organisation du convoi de deux véhicules n'est pas évidente, surtout lorsque le club des six « pousse » à l'ouest et au nord : il faut se hasarder dans les nombreuses routes étroites où l'on ne croise pas, qui rétrécissent au fur et à mesure de l'exploration, qui s'enfoncent dans de puissants murets de pierres sèches

cachant parfois la lumière du jour ; il faut emprunter ces voies coupées par les *cattle crossing, cattle grid…,* ces passages et grilles à bestiaux et moutons qui se multiplient à l'approche du littoral ; elles annoncent aussi l'entrée dans la petite montagne où la piste n'a plus de chaussée que le nom. On se perd, on se retrouve, on se raconte « son » itinéraire et, après ce moment d'errance et de doute, la convivialité de l'instant s'en trouve renforcée.

Au fil de ces déplacements rythmant la vie quotidienne, les trois Jonh sont aux petits soins pour leurs invités : ils s'en voudraient leur vie entière d'avoir fait rater quoi que ce soit à Logide qui découvre le Pembrokeshire. Même si le « *welsh project* » pourrait en déranger plus d'un en révélant peu à peu sa finalité occulte, le comportement des trois Jonh ne bouge pas d'un iota : ils suivent le mouvement, s'intéressent sans porter de jugement, toujours attentionnés, toujours disponibles. À la vérité, ils font partie de ces gens dont les centres d'intérêt et les projets émergent rarement, tant ils sont dévoués aux autres. Pourtant, les Jonh ont également une vie personnelle faite de désirs, d'accomplissements, d'obligations et d'échecs…

Llewelyn Jonh est discret mais charmeur, on pourrait presque dire coquet et toujours prêt à se mettre en quatre pour les autres. Il est difficile de connaître ses rêves que peut-être seule sa femme partage. Il adore la France et les Français, et les Bretons par-dessus tout car leurs racines se mêlent aux siennes, chauvinisme gallois oblige. Une des rares passions qu'on lui connaisse, c'est le chant : ténor, il chante en gallois dans *l'Haverfordwest Male Voice Choir*. Il adore également la voix incomparable de la chanteuse française Nana Mouskouri. Pourtant, ces premières visites à l'hexagone n'ont rien d'inoubliable même si elles peuvent marquer profondément la mémoire d'un jeune adulte. À 20 ans, en mai 1940, il est évacué *in extremis* de la poche de Dunkerque. Le Débarquement le ramène en France quatre ans plus tard où, pendant les opérations, il est hébergé quelques temps par une famille normande. De là, certainement, vient son amour indéfectible pour ce petit bout de continent où s'est joué l'expérience la plus singulière de sa vie. À son retour de guerre, il rencontre

et se marie avec Margaret, 20 ans. En 47, ils ont un fils qu'ils prénomment Wyn.

Wyn Jonh, aujourd'hui, a donc 43 ans. Son prénom, c'est une Margaret très croyante qui l'a choisi et imposé à Llewelyn. Ce nom de baptême sous-entend, d'après l'étymologie, que son enfant devra être irréprochable en toutes circonstances. Cette exigence deviendra au fil des années une source de tensions et de conflits ouverts entre la mère et le fils unique.

Conséquence de cet affrontement, Wyn est plutôt déprimé en cette fin d'année 90. S'il reste jovial en société, il est découragé, presque accablé lorsqu'il se retrouve seul ; ce qui arrive souvent puisqu'il vit exilé dans les hautes terres galloises depuis près de cinq années. Cette situation de dépression sourde, jamais vraiment déclarée au point d'aller consulter, s'est lentement construite avec le temps.

Musicien comme ses parents, Wyn joue de la guitare et chante. Fou des Beatles comme tous les Anglais, il a connu la période insensée où bien des jeunes se voyaient déjà pro. En 62, à 15 ans, il monte son premier groupe avec les enfants de ses voisins, les Rogers. C'est l'époque du 45 tours *"Love me Do"* qui résonne dans toute l'Angleterre. Puis les formations de Wyn et les tubes des « 4 garçons de Liverpool » s'enchaînent : à 17 ans, c'est *« I want to hold your hand »*…, la passion va durer jusqu'en 67 et *« All you need is love »* où Wyn, comme des millions d'autres, va vivre les 20 ans les plus « *peace and love* » de sa jeunesse. Puis c'est l'atterrissage forcé, la lente déconvenue au rythme des petits groupes qui ne marchent pas… Heureusement, Margaret et Llewelyn l'ont poussé à finir les études qui lui permettent bientôt d'entrer au NIAB, le *Natonial Institute of Agriculture and Breedind (l'Institut National de l'Agriculture et de l'Élevage).* C'est là qu'il travaille encore aujourd'hui, tout au nord du Pays-de-Galles, entre mer et Snowdon, à Caernarfon. Ce job « alimentaire » ne le passionne pas vraiment. De plus, il l'a éloigné de sa famille et de ses amis.

Question vie amoureuse, Wyn a connu quelques filles sans les garder. Depuis 4 ans, il vit avec une Allemande qu'il a rencontrée dans le pub où il

va régulièrement. Elle était serveuse, parlait mal la langue et n'était guère ménagée par la clientèle, si bien qu'il a fini par la ramener chez lui, à Llanberis. Il avoue avoir été touché par le courage de cette jeune femme : il en faut pour s'installer à l'étranger, loin de ses proches et entourée d'inconnus plus ou moins alcoolisés. Il reconnaît avoir toujours été attiré par les étrangères : d'après lui, l'accent fort et la langue écorchée leur apportent une sorte d'exotisme qu'il recherche, faute d'avoir vraiment voyagé lui-même. Il la prend donc sous son aile, un peu par pitié, et se rend rapidement compte qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Ils se marient pourtant et, il y a deux ans, ont un garçon. Llewelyn et Margaret n'apprécient guère cette Edda : une belle-fille allemande, c'est difficilement concevable pour Llewelyn ! Cependant l'arrivée de ce petit-fils change la donne et les deux grands-parents lui offrent tout leur amour. Et puis, comme c'était prévisible, le couple se chamaille, va mal… Edda, sans travail, reste à la maison des journées entières, seule avec son bébé, et on ne peut pas vivre plus isolée qu'à Llanberis. Certes, le village est magnifique mais il se résume également à deux mille habitants péniblement accrochés aux pentes du Snowdon ! Wyn délaisse sa nouvelle famille, sort souvent et retourne au pub jusqu'à tard le soir pour y chercher de nouveaux horizons. Avec cette situation qui tourne au vinaigre, Margaret sermonne de plus en plus son fils, lui intime d'assumer, de ne pas divorcer comme il commence à l'envisager… Et le dénouement arrive il y a un an : Edda repart en Allemagne avec l'enfant !

Depuis, chaque fois que Margaret et Wyn se voient, le discours ne change pas. La mère, très croyante, tarabuste le fils pour qu'il aille rechercher Edda, qu'il soutienne la famille qu'il a fondée. Face à ce climat de réprobation que Llewelyn tente pourtant d'apaiser de son mieux, Wyn est en plein désarroi. Et rien ne s'arrange lorsqu'il rentre à Llanberis, qu'il retrouve cette solitude et ce travail où il va sans joie. Le moral est régulièrement en berme et, par deux fois, il a même pensé à se suicider… Mais le courage n'est pas son fort, —celui de partir de chez soi ou à l'étranger, comme celui qu'il admire chez Edda, mais aussi celui d'en finir…—, et donc il ne l'a tout simplement pas eu, ce courage !

Pourtant, malgré les reproches perpétuels de sa mère, il éprouve également une satisfaction indéniable à revenir à Haverfordwest, à se retrouver en bonne compagnie. C'est le cas en ce moment-même, avec le débarquement de Goarem, Llanpeg et Logide. Ce le sera également en octobre avec l'arrivée de Gwen, Pam, Agrîn, Adrjana et Simon.

En fait, Wyn a hérité du tempérament de Peggy. Tous deux peuvent être à la fois : soucieux, voire mélancoliques dans l'intimité, profondément attachés à des valeurs morales apparentées au devoir et au dévouement ; mais également cordiaux, drôles et même irrésistibles en société. Bien que ces deux mondes soient bien cloisonnés, quelques échanges houleux Wyn-Margaret réussissent à filtrer auprès d'invités qui ne tardent pas à découvrir que les Jonh ont également des secrets cachés ; que les apparences peuvent être trompeuses ; et que le statut marital de Wyn est plus subtil que ce qu'ils ont imaginé au départ. Toute ambiguïté sur le sujet est définitivement écartée lorsque le fils excédé lâche, en public, cette réplique à sa mère tyrannique : *« …que personne ne fera marche arrière, qu'Edda est très bien où elle est, dans sa famille en Allemagne, qu'elle a retrouvé un emploi adapté à ses compétences et même, comme elle lui a fait comprendre, qu'elle a un nouveau petit ami…* ».

Margaret a donc un caractère assez voisin de celui de son fils, ou est-ce plutôt l'inverse ? Toujours est-il qu'en ce moment, sa face sombre, méthodique mais très butée, se réveille à l'évocation de la famille construite par un Wyn dont elle sent bien qu'il lui échappe.

Pour le reste, c'est-à-dire cette part éclairée qu'on a envie d'appeler Peggy, c'est un petit bout de femme rigolote, d'une gentillesse remarquable et toujours très accueillante : ses démonstrations d'affection sont même jugées redoutables par ses invités les plus réservés ! C'est aussi une musicienne remarquable qui joue souvent sur le piano familial et chante avec son mari les vieux airs gallois appris de leurs parents. À la retraite depuis un an, elle vient de s'inscrire à l'Haverfordwest Ladies choir qui débute l'année-même. Car il faut savoir que jusqu'à récemment au Pays de

Galles, la chorale était exclusivement une affaire d'hommes, et d'abord de mineurs de fond quand les mines étaient encore ouvertes. Margaret, pour sa part, travaillait au Restaurant Français d'Haverfordwest qui l'a laissée à grand regret sur le carreau (mais pas de la mine…) pour des problèmes de trésorerie. Ni fataliste, ni pessimiste, il ne lui reste donc que ses deux yeux pour rire, ce qu'elle fait de bon cœur. Car naturellement, elle a un fond joyeux même si la vie l'a quelque peu usée. Elle aime les bonnes plaisanteries, est capable de toutes les facéties, mais toujours gentilles. En sa compagnie, la moindre sortie peut d'ailleurs vous exposer aux situations les plus cocasses…

Le mois suivant, elle trouvera un excellent public auprès d'une Pam Yesmydear libérée de son Michel d'époux, et les deux femmes deviendront vite, comment dire, copines comme cochonnes. À deux, elles ne craindront plus grand-chose, même pas le ridicule ! Elles seront capables de défendre avec bonne foi les causes les plus douteuses. Et leur faux-air de-ne-pas-y-toucher plaidera toujours en faveur de leur innocence ! C'est ainsi que sur le port de Milford Haven, elles iront « acheter » à un pêcheur médusé une seule huître pour deux, sous prétexte de la goûter en rentrant chez elles. Dans un *fish and chips*, elles rapporteront en cuisine un plat servi habituellement chaud, pour qu'on le rafraîchisse car il n'est pas encore assez tiède ! Elles s'assiéront toutes les deux à califourchon sur le fût d'un des canons du fort de Fishguard pour bouter hors des vieilles terres galloises l'envahisseur françois venu de la mer, avec moult hurlements et imitations de fausses détonations…, faits au milieu des autres visiteurs médusés !

Emportés dans le sillage mouvementé de Llewelyn, Margaret et Wyn, pendant plus d'un mois, Logide, Goarem et LLanpeg entament ou, selon le cas, recommencent un véritable voyage organisé autour de l'incontournable, merveilleux Pembrokeshire. Faut-il, une fois de plus, citer les noms de ces sites fabuleux qui font toute la notoriété du Pays ?

Faut-il présenter, plein sud, l'une des fiertés des Gallois, le port de Milford Haven établi sur l'imposant aber des deux rivières Cleddau ? Doit-

on également mentionner Saint Ann's Head, avec ses falaises spectaculaires zébrées de gris et de grès rouges qui s'achèvent sur le vert profond d'un large plateau et le blanc pur d'un phare dominant l'ensemble ? Que dire encore de Marloes, si ce n'est que cette autre péninsule compte parmi les hautes pointes tapissées de landes magnifiques, parcourues de rudes sentiers qui peuvent déboucher sur des plages préservées ? Une fois de plus, faut-il citer Little Haven, ce charmant village de pêcheurs avec des grèves qui, à marée basse et à pied, permettent d'atteindre la baie plus vaste de Broad Haven ? Faut-il préciser que ces plages sont les plus proches d'Haverfordwest et que les Jonh y ont leurs habitudes qui deviendront celles de leurs visiteurs de nombreux jours durant ?

C'est d'ailleurs vers la mi-septembre passée que Llanpeg Henn, lassé par ces séjours balnéaires trop fréquents au sein du Parc National de la Côte du Pembrokeshire, décide de retourner chez lui à Mynachlog-ddu. Son prétexte ? Désormais, les déplacements seront plus faciles pour le petit groupe, avec un seul véhicule.

Mais reprenons… ! Que signaler de nouveau sur la pointe de Saint Davids prolongée au large par l'île Ramsey, sinon que les mots commencent à manquer mais que voilà pourtant un des plus beaux caps qui soit, avec ses falaises déchiquetées, ses criques, ses plages, ses petits ports et, dans les terres, sa cathédrale anglicane, une des plus vastes et des plus anciennes du pays ? Faut-il expliquer que pour *Cymru (le Pays de Galles)*, Pen Dal Aderyn est le promontoire le plus à l'ouest et insister sur toute la poésie émanant d'un nom qui signifie : *« tête qui attrape les oiseaux »* ? Quant à Fishguard, au nord, est-il bien nécessaire de rappeler que c'est la voie privilégiée d'entrée et de sortie des Preseli Moutains où Llanpeg vient tout juste de rentrer ? Faut-il souligner que c'est là que l'on trouve, d'après Logide, les meilleurs *fish and chips* du pays ? Doit-on enfin répéter que c'est un port et un village typique de pêcheurs ancrés dans un autre profond aber, celui de la rivière Gwaun qui se jette ici dans la mer ?

Non, réflexion faite, ce n'est sans doute pas la peine de les décrire, tellement la réputation de ces sites fabuleux les a aujourd'hui dépassés.

Ce n'est peut-être pas la peine non plus de citer tous les mégalithes du Pembrokeshire, car ils sont nombreux et, bien entendu, ils font partie du voyage. Logide garde surtout en mémoire un site, découvert lors des sorties organisées sur la pointe de Saint Davids. L'endroit est certainement marquant parce qu'il rassemble plusieurs monuments sur de courtes distances. Tout d'abord, il ne manque pas d'allure ce fameux Coetan Arthur, un dolmen effondré sur un côté et situé à flanc de colline. Ce vestige d'une chambre funéraire néolithique est connu sous le nom de dolmen d'Arthur. Selon la légende, ce dernier lança la dalle de couverture de pas moins de six mètres de long et les autres pierres du Coetan depuis le Carn Llidi. Située à pas plus d'un kilomètre, cette colline rocheuse de quelque 180 mètres domine le secteur. Elle présente de nombreux signes d'occupation ancienne, tels deux petits dolmens situés sur les pentes, une autre pierre qui pourrait être le « toit » d'une chambre mégalithique ; et surtout des systèmes d'enclos préhistoriques situés près d'un mur défensif de l'âge du fer. Goarem, lui aussi, trouve que le site émet des « vibrations » étonnantes. Bien entendu, ils « font » bien d'autres pierres levées, mais ce n'est peut-être pas la peine de toutes les présenter ?

A-t-on également le temps de dévoiler que ces tribulations auraient aussi pu se conclure par une croisière sans retour ? En effet, lors d'une journée de repos qui interrompt brièvement le lourd programme organisé, pour changer, Wyn propose une virée en mer avec son copain George qui vient d'acquérir un petit bateau à moteur. L'ambiance est au beau fixe lors de cette radieuse matinée qui voit nos protagonistes réunis dans le petit port de Solfach animé par les façades de ses maisons bariolées, bleu, rouge, rose, jaune, blanc…

On embarque donc sur le bateau de George, sauf Peggy qui a le mal de mer et a préféré rester à Haverfordwest. Le caboteur longe la côte de Saint Davids en quête de ces destinations bénies des dieux où les maquereaux pullulent. Le début de journée est plutôt bon et la pêche également, car la provision faite de poissons aux dos bleu-vert annonce un barbecue

prometteur pour le soir-même. Et puis le temps se gâte soudain. La tempête qui approche invite à rentrer au plus vite. Et c'est là que George dont c'est une des premières sorties en mer, fait le mauvais choix… Dans l'affolement, il décide de prendre au plus court et « s'emmanche », malheureux ! dans l'étroit passage qui sépare la côte de l'île Ramsey. Prise dans les forts courants de la mi-marée, la frêle embarcation ralentit d'abord, puis fait du sur place pour enfin passer à la marche arrière, malgré tous les efforts du pilote et du moteur qui crache et s'époumone de plus en plus. Les commandes ne répondent plus ! Cela ne présage rien de bon, avec tous ces écueils qui affleurent sous la vague, tout juste signalés par des tourbillons d'écume. Rapidement, la catastrophe prend forme, se rapproche, est à deux doigts, frôle le bateau… Quand soudain, le dieu des maquereaux et des hommes prend la situation en main et, sans que George ne comprenne pourquoi, fait pivoter le bateau sur lui-même. Il penche d'abord dangereusement mais repart bientôt à contre-sens, vivement poussé par le courant cette fois favorable qui le fait sortir du goulet d'étranglement. Chez les Jonh, on reparlera longtemps de ces « *Bitches* » *(les « salopes »)* : c'est le nom local donné par les marins à ces hauts fonds parcourus de courants puissants qui faillirent bien provoquer le naufrage du bateau de George et empêcher le barbecue prévu pour le soir-même !

Enfin, faut-il préciser que toutes ces pérégrinations sont largement ralenties par un Logide qu'il faut régulièrement attendre ? Car ce dernier a décidé de se lancer dans la photographie paysagère, à l'instar de Rhys Hugalheeds, et de se constituer une banque de données qui, bien entendu, commence par ses clichés du Pays de Galles !

Pour finir, Logide et Goarem réussissent à déjouer toutes les embûches semées par la nature, à surmonter les retards, les longues attentes et les queues, surtout devant les *pubs* et les *fish and chips*, bref tous les pièges tendus par la découverte touristique intensive. Début octobre, Margaret et Llewelyn peuvent donc les emmener comme prévu dans les Preseli Moutain, chez Llanpeg à Mynachlog-ddu.

17 UN CERCLE, MAIS LEQUEL ?

Vendredi 5 octobre – Vendredi 26 octobre

Les Preseli annoncent les paysages qui, plus au nord, font la réputation du Snowdon, de l'Irlande et de l'Écosse : ce sont de rudes terres battues par les vents, des hautes collines où les monts peuvent grimper jusqu'à plus de 500 mètres d'altitude, des étendues sauvages et vallonnées où la forêt, les prés acides et les landes à bruyères bataillent pour gagner un peu d'espace sur la pierre ; elle affleure dans les sites les plus exposés, les plus « décharnés » qui, sous le diktat des pluies, des fortes pentes et des ruissellements, ont perdu leurs maigres sols. C'est dans cet environnement âpre et désolé que Llanpeg Henn est persuadé de trouver « le » cercle de pierres, celui qui permet le passage, le passage de la saison claire à la saison sombre… C'est pour cette raison qu'il y a quelques années, il est venu « s'enterrer » dans une maison de famille à Mynachlog-ddu, un petit village des Preseli Mountains. C'est pour cette raison que, convaincu que la solution est ici, il a proposé à ces amis de l'aider à valider ses hypothèses : ils vont chercher ensemble le site le plus favorable pour fêter Samain et surtout « visiter les aïeux ».

Mynachlog-ddu, insignifiant village gallois, devient donc le cœur des prospections dans le cadre du *« Welsh Project »*. Llanpeg Henn, Goarem Boltram et Zurbaritze de Logide ne ménagent pas leur peine car les monuments sont nombreux. Après le fameux Coetan Arthur et le Carn Llidi qui avaient attiré l'attention de Goarem, après avoir « fait » la côte de Fishgard, ce n'est pas moins d'une dizaine de sites que les amis doivent parcourir dans les Preseli. C'est un véritable travail de fourmi ou d'archéologue, ce qui revient au même. Car, bien entendu, outre les recherches documentaires, outre la prospection méticuleuse de chacun des endroits, il faut savoir écouter les lieux, relever leurs capacités magnétiques, sentir les fluides qui les habitent…

Leurs investigations débutent par Rhos-Y-Clegyrn. C'est un menhir de

2,70 m de haut situé à 5 km au sud-ouest de Fishgard. Richard Tenfon, au 19ème siècle, avait vu les possibles vestiges d'un ancien cercle dans quelques pierres encore présentes à proximité, sentiment partagé par Logide.

Mais c'est l'original Pentre Ifan, situé près du village de Nevern, qui va bientôt rassembler tous ses suffrages ! C'est un magnifique dolmen daté d'environ 3500 ans av. J.C., avec trois « jambes » de plus de deux mètres qui soutiennent une impressionnante dalle de couverture. Goarem et Llanpeg objectent néanmoins que les « chambres » correspondent plus à un rite funéraire. Un cercle de pierre conviendrait certainement mieux à leurs attentes, car chez les peuples néolithiques, ces structures étaient plus associées à une quête, à des croyances reliant la vie et la mort.

Et les cercles de pierres, il faut avoir l'œil pour les repérer ! D'abord, les pierres ne sont pas toujours aussi hautes qu'on pourrait l'imaginer, par exemple en pensant à Stonehenge ou Callanish en Écosse. Parfois, elles n'émergent du sol que de quelques dizaines de centimètres ! Parfois, le « cercle » est si vaste qu'on ne peut l'envisager d'un seul coup d'œil ; il faudrait pouvoir prendre de la hauteur pour réussir à l'appréhender dans son ensemble. Enfin, la construction peut avoir été bousculée, ensevelie par le temps, démantelée par les hommes à la recherche de trésors ou simplement de matériaux.

Waun Mawn entre tout à fait dans cette catégorie de site qui, à première vue, sont inclassables et peu impressionnants : deux pierres encore debout, deux autres couchées… Pourtant Goarem verrait bien ici les restes d'un cercle de pierres en partie détruit ; d'autant que dans la continuité du site, à 50 mètres à peine sur Tafarn y Bwlch, on trouve encore un couple de petits menhirs très penchés.

Il y a aussi ces « cairns », entendez par là des amas de pierres ou des monticules de terre qui recouvrent des sépultures néolithiques (et potentiellement des dolmens ou des menhirs exhumés ou non par la suite…). Il faut également prendre ces cairns au sérieux, même quand ils

sont plus récents, car ils peuvent masquer des structures plus anciennes, les mêmes sites étant souvent occupés plusieurs fois au fil du temps. Lors des nouvelles installations, il n'est pas rare que les anciens matériaux soient à nouveau utilisés ce qui, bien en entendu, complique alors le travail de l'enquêteur !

Foel Drygarn, tout en étant particulièrement représentatif de ces sites aux occupations humaines complexes et « étagées », est certainement l'endroit le plus spectaculaire du secteur. Située tout à l'est des Preseli et à peine à 5 km de Waun Mawn, pâturée « court » par les moutons, c'est une colline aux pentes raides dont on remarque de loin la forme arrondie massive. Le sommet du mamelon est ceinturé par deux grands cercles de pierres sèches et de terre bien visibles. L'intérieur de l'anneau central révèle au sommet du mont pelé trois imposants cairns funéraires alignés. Datés de l'Âge du Bronze, ils ont été édifiés au moins un millénaire avant les murailles circulaires du *hillfort (colline fortifiée)* datées pour leur part de l'Âge du Fer. Du haut de l'ensemble, la vue est surprenante, ce qui, bien entendu, n'a pas laissé indifférents nos curieux investigateurs. Foel Drygarn aurait-il pu porter un cercle de pierres démoli et occulté par les nombreuses occupations ultérieures ? En l'absence de traces avérées, l'hypothèse n'est pas retenue et les trois amis préfèrent, à regret, se tourner vers d'autres lieux moins surprenants mais plus significatifs. Comme l'affirme Logide lors d'un de ses nombreux passages à Foel Drygarn : « C'est trop beau pour être vrai ! ».

Nos trois enquêteurs sont encore plus intraitables, malgré leurs splendides paysages rupestres et les vues imprenables, avec : Foel Cwmcerwyn qui porte ses cairns jusqu'à 536 mètres d'altitude ; avec Foel Eryr, second point culminant situé à 2 km de Waun Mawn et son cairn sommital, à 468 mètres, daté de l'Âge du Bronze. Comme l'affirme cette fois Goarem : « Il y a tellement de caillasses par endroits que s'il y avait un menhir, on ne le verrait même pas ! ».

Mais revenons aux « vrais » cercles de pierres avec le Bedd d'Arthur (le

lit, la tombe d'Arthur), à peine à 2 km au nord de Mynachlog-ddu. Le Bedd d'Arthur… Il aurait été étonnant que le fameux roi et son Enchanteur (*Myrddin* en Gallois) ne soient pas venus dans les Preseli ! Le Bedd d'Arthur est donc une sorte de « *henge* », pas vraiment un cercle mais plutôt un fer à cheval, une ellipse pointue composée de treize pierres debout, toutefois pas plus hautes que 60 centimètres ! Mais pour Goarem, il n'y a pas de déclic, il ne sent pas ces vibrations qu'on attend d'un site majeur. On passe donc rapidement à la suite.

Et la suite, c'est Gors Fawr stones circle, un cercle tout proche de Mynachlog-ddu. Llanpeg Henn qui a cherché pendant longtemps, en est revenu pour finir à Gors Fawr, à deux pas de chez lui ! Il est incontestable qu'il s'agit bien d'un cromlech : il est composé de 16 pierres dressées d'une hauteur de 30 centimètres à 1 m 40, formant un cercle d'environ 22 mètres de diamètre. À une centaine de mètres vers le nord-est, se dressent deux menhirs d'un peu moins de deux mètres de hauteur. Il se pourrait que ces deux pierres aient été associées au cercle par une sorte d'avenue. L'un d'eux est connu sous le nom de « Pierre de rêve ». Pour Llanpeg, la proximité de Gors Fawr et de sa maison, un bien de famille depuis des générations qui se perdent dans la nuit des temps, ne peut pas être le fruit du hasard. Il y a aussi cette « Pierre de rêve » au nom troublant qui l'incite à se forger une opinion très favorable sur le site. Pourtant, il a du mal à faire partager ses convictions parce que Gors Fawr, au final, n'est guère édifiant : les pierres ne sont pas très hautes, le cercle n'est pas très grand et surtout le cadre n'engage pas, au contraire de Foel Drygarn, à une méditation et une démesure où les dieux et les aïeux s'invitent régulièrement : c'est un vaste plateau, plat comme la main et couvert d'un paillasson rugueux d'herbes et d'ajoncs (« *gorse* » en anglais, qui donne son nom au site) plus au moins bas, selon le pâturage des troupeaux. Si Goarem reste peu convaincu par l'endroit, il note en revanche que Gors Fawr possède bien une véritable pulsation magnétique.

Et, dans le domaine des pierres, il faut dire que l'avis de Goarem est

particulièrement fiable ! Car outre les sciences occultes, il s'est toujours intéressé au minéral, à la géologie. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien qu'il a décidé d'élire domicile dans l'incroyable chaos de Cor Toulic, en Bretagne : une vallée sauvage au talweg couvert d'énormes blocs granitiques ! Pour lui, à bien des niveaux, son art et la roche partagent les mêmes résonances. Alors, depuis bien longtemps, il s'est passionné pour les astres et les planètes, —affirmant même qu'il en tire son magnétisme—, pour les sciences de la terre. Il s'est emballé pour la stratigraphie et la datation car pour lui, plus la matière est ancienne, plus les messages qu'elle contient sont enrichissants. C'est ainsi : pour d'autres sages, d'autres chamans, les plantes jouent le rôle crucial dans leurs pratiques ; pour Goarem, ce sont les roches ! Il suit donc les nouveautés, les découvertes géologiques comme on suivrait les infos, assidûment, toujours enthousiaste et ravi de s'informer. Sa culture dans le domaine lui permet d'ailleurs d'être crédible auprès du monde scientifique qu'il aborde sans réserve. Il assiste régulièrement à des congrès, des séminaires. C'est dans ce cadre, qu'entre autres, il a rencontré à la fin des années 60 C.J. Adams. C'est ce dernier qui l'a emmené sur la côte rocheuse de l'île de Guernesey, pour lui présenter ses découvertes sur les vestiges de la chaîne Icartienne et sur des gneiss qu'il a datés d'environ deux milliards d'années ! Une révélation pour Goarem qui d'ailleurs se sert parfois d'échantillons prélevés à Icart Point dans le cadre de séances de radio kinésie et d'hypnose.

Ici, dans les Preseli, il aimerait bien en connaître un peu plus sur la nature des roches de certains sites. Quand ils étaient chez Margaret et Llevelyn, il a bien effectué quelques recherches à la bibliothèque d'Haverfordwest mais il n'est pas totalement satisfait. Alors, quand il n'est pas de sortie avec Llanpeg et Logide, il se promène pour assouvir cette passion géologique toujours dévorante avec notamment une idée en tête : il a remarqué que certains affleurements ont un débit par bancs parallèles qui semble peu naturel ; n'ont-ils pas servi de carrières d'extraction pour de nombreux monolithes qu'on trouve ici ?

À force de parcourir les différents tas de « caillasses », comme il les

appelle lui-même, il a repéré deux sites qui pourraient correspondre à ses attentes. Et il n'est pas le seul à avoir cette idée car alors qu'il revient pour la énième fois à Carn Goedog, il fait la rencontre de deux jeunes chercheurs qui, *a priori*, ne se connaissent pas non plus. Encore une fois, est-ce le hasard qui fait se croiser là trois trajectoires qui risquent de chambouler l'aura des Preseli ?

La discussion s'installe rapidement entre passionnés et c'est Rick Vibens, peut-être plus avancé sur la connaissance des sites, qui mène les débats. La petite quarantaine, il est géologue et enseignant à l'université d'Aberystwyth. Il commence par présenter à ses interlocuteurs les conclusions d'un de ses confrères et aîné. En 1923, alors que H. H. Mothas se voit présenter un échantillon de pierre bleue de Stonehenge, le géologue se souvient avoir remarqué des affleurements de cette roche dans les Preseli Moutains, lors d'une randonnée faite quelques années auparavant. En affinant cette hypothèse, Mothas parvient à proposer comme zone d'origine de la pierre bleue les affleurements rocheux de Carn Meini, à quelques 3 km au nord de Gors Fawr.

— Qu'est-ce-que vous entendez par pierre bleue et quel est le rapport avec Stonehenge ? demande Goarem.

— Eh bien, cette pierre bleue, c'est de la dolérite tachetée qu'on trouve ici. Quant au rapport avec Stonehenge, il faut connaître le site pour comprendre… Vous avez déjà visité Stonehenge ?

— Oui, pour la première fois cet été.

— Alors vous avez sans doute remarqué que Stonehenge est formé de cercles emboités ?

— En effet…

— Les deux ensembles que l'on remarque tout de suite, car de loin les plus imposants, sont faits de grès sarsen, des pierres extraites dans les environs de Stonehenge. Le grand cercle extérieur, surmonté de linteaux, est composé de ces monolithes de plus de 6 mètres de hauteur. C'est

également le cas du groupe de cinq trilithes, sortes de portiques en pierres, qui s'inscrit à l'intérieur du premier. Bien entendu, ces constructions monumentales ont tendance à occulter le reste. Mais entre ces deux structures, se trouve un cercle de pierres levées plus petites, hautes de deux mètres au plus à l'origine et qu'on trouve également au cœur du monument où elles forment une sorte de fer à cheval : voilà nos pierres bleues. Mais pourquoi est-ce que je vous raconte tout ça et quelle est la raison de ma présence ici ? Eh bien c'est parce qu'il n'est pas fou d'envisager, au vu de nos connaissances actuelles, que ces pierres bleues plus modestes aient formé le monument néolithique originel, avant que les sarsen ne soient levées. Et comme on sait depuis Mothas que ces pierres bleues proviennent des Preseli, il a fallu tout de même les apporter jusqu'à Stonehenge situé à 250 km !

— Quelle histoire incroyable, s'exclame Goarem, et qui redore le blason du Pays de Galles !

— Je suis absolument d'accord, déclare Rick Vibens. En quelque sorte, on peut dire que c'est une affaire d'État ! Il faut reprendre les recherches, approfondir les thèses de Mothas en nous servant des derniers développements techniques que nous offrent les sciences géologiques, notamment pour la datation. Ainsi, on devrait pouvoir définir plus précisément les différentes zones d'extraction, proposer une date fiable pour le façonnage et le déplacement des mégalithes, valider l'antériorité des pierres bleues sur les sarsen et, peut-être, envisager les possibles modalités de transport, tout un programme…

— C'est vrai qu'ici à Carn Goedog, reprend Goarem, ou à Carn Meini ou encore à Craig Rhos y Felin, on sent bien que les affleurements révèlent par endroits des dispositions à l'extraction de mégalithes. En fait, ces sites sont des sortes de carrières à ciel ouvert…

— Pour Stonehenge, j'ai peut-être une autre hypothèse, propose Kim Reapson qui, jusqu'ici, a surtout écouté.

À 33 ans, il est archéologue et commence sa carrière d'enseignant à l'université de Sheffield.

— Ah oui, laquelle ? s'enquiert Goarem.

— En fait, je ne suis pas non plus ici par hasard. Je connais également les recherches de Mothas qui m'ont passionné et que je ne remets d'ailleurs pas en cause, bien au contraire. Alors, je découvre, je trouve ça très beau et surtout, je suis étonné par la diversité des monuments archéologiques. Et au fil de mes visites, il me vient une idée saugrenue que je vous soumets. Et si les pierres bleues de Stonehenge ne provenaient pas d'extractions locales, enfin pas directement, mais du déplacement entier d'un cercle de pierres des Preseli ? On sait que le transport des mégalithes n'est pas un problème, puisque les dolérites sont bien arrivées à Stonehenge, alors pourquoi pas le cercle entier. Pourquoi une tribu néolithique, bien avant l'édification du célèbre *henge* de sarsen, n'aurait-elle pas livré, ou emporté dans ses bagages un cromlech entier de pierres bleues ? Pas d'extraction à faire, c'est déjà fait ! Pas de façonnage, juste l'enlèvement et la livraison… Maintenant, ne me demandez pas pourquoi ? Je n'en sais strictement rien, c'est juste une idée saugrenue mais elle me plaît bien…

— Pas si saugrenue que ça, reconnaît Rick Vibens. Mais je vous souhaite bien du plaisir pour le prouver !

— Pas si saugrenue que ça…, répète Goarem en bougonnant à voix basse. Je n'y aurais pas pensé tout seul et cette sacrée idée va changer tout mon programme…

En effet, Goarem doit dorénavant intégrer cette nouvelle hypothèse dans ces visites sur le terrain : le « vrai » cercle de Samain n'est pas obligatoirement ostensible, il peut être fragmentaire voire, au pire, quasiment disparu, ce qui, bien sûr, complique largement les recherches. En fait, il n'y a rien d'étonnant dans cette théorie inédite : les lieux renferment tant de mégalithes, de cromlechs, de *hillforts* et de cairns plus récents, pourquoi n'abriteraient-ils pas des installations plus anciennes voilées au fil des temps par l'apport ultérieur de sédiments, partiellement détruites par l'homme, voire « déménagées » ! À lui de se montrer clairvoyant, perspicace et de se remettre au travail…

18 YOU SPEAK ENGLISH REALLY WELL…

Dimanche 21 octobre 1990

— Madame John ?

— Sans aucun doute ! répond une irrésistible petite femme plutôt potelée.

Elle est surtout « repérable » à ses cheveux blancs et bouclés, impeccablement permanentés. Ce casque irréprochable encadre un visage à la rondeur accentuée par d'imposantes lunettes en écaille, en cercle elles aussi, de celles que l'on a l'habitude d'appeler des « culs de bouteille ». Le tout compose une véritable bille de clown, une face de lune dotée d'un sourire irrésistible.

— Nous sommes les amis de LLanpeg Henn, reprend Gwen.

— Lyn, Lyn *my darling ! Come !* Ce sont les amis de Goarem et Llanpeg. Nous vous attendions avec impatience… Et vous voilà enfin ! Quel plaisir, mes amours de petits Français ! Ici, on adore la France… Vous savez, mon mari y a séjourné plusieurs fois, pas toujours de son propre chef d'ailleurs, je vous raconterai…, et nous connaissons ce satané breton de Goarem depuis une éternité ! Et figurez-vous, c'est chez nous qu'il a rencontré Llanpeg… ! Hier, c'est Logide qui nous arrive… Aujourd'hui, c'est vous : le Pays de Galles est le centre du monde ! Mes amours de petits Français ! proclame Margaret en embrassant Gwen sur toutes les coutures.

— Excusez-moi, nous ne sommes pas tous Français… intervient Gwen un peu dépassée par un tel enthousiasme.

— Les amis des Français sont aussi français ! Lyn, Lyn ! *What are you doing, please ? The French friends have arrived !* Et ma chérie, si tu me présentais tes amis ? Moi c'est Margaret mais tout le monde ici m'appelle Peggy…

— Eh bien voici Agrîn qui est kurde…

— *Really, my darling*… Peggy l'embrasse sur les deux joues.

— Adrjana qui est Albanaise…

— *Oh, fine, fine…* Peggy l'embrasse sur les deux joues.

— Pam, c'est ma presque tante et notre conductrice, elle vient de moins loin, des Cornwall…

— *Hello, Pam, great to see you !* dit Peggy en l'embrassant sur les deux joues. Mais où sont les Français dans tout ce joli monde ?

— J'y viens… Voici Simon, mon copain, un Parisien pure souche cette fois !

— *Come on ! Simon, I'm going to give you a kiss you'll never forget !*

— Et voici Gwen Lankerloc'h, conclut Simon. Une véritable bretonne tout droit venue de « la » Cornouaille !

— *No, I don't believe it !* s'égosille Peggy en serrant Gwen contre sa formidable poitrine. *Oh my goodness !* À nous trois, mes chéries, « Les » Cornouailles, « La » Cornouaille et le Pays-de-Galles, nous allons bouter l'horrible ennemi anglais hors de nos frontières ! Ah, enfin ! Voici Lyn, *but what were you doing !* qui vient d'abandonner à regret la taille de ses rosiers préférés !

Et on s'installe, et on discute : non, ils n'auraient pas eu de mal à trouver les John d'Haverfordwest sans l'aide de Rhys Hugalheeds, parce que d'abord leur nom s'écrit Jonh et pas John, donc c'est beaucoup moins commun ; ensuite parce que le père de Margaret était un barde très réputé dans la région, c'est d'ailleurs grâce à lui qu'ils connaissent Llanpeg Henn ; que oui, le bloc de l'Union Soviétique se fissure, ils ont vu aux actualités ; que oui, Goarem et Logide sont bien partis le rejoindre dans les Preseli mountains, que ce n'est pas loin, à peine une grosse demi-heure en voiture ; que ça chauffe aussi en Irak, avec la guerre Iran-Irak et puis maintenant la guerre du Golfe qu'ils suivent aux infos ; mais que tous les cinq, ils ne vont pas s'en tirer comme ça, parce qu'avant d'aller chez Llanpegg, ils ont tout le Pembrokeshire à visiter avec les meilleurs guides du monde ! Après de longs moments d'une discussion épique agrémentée de moult *nice cups of tea* et de *welsh cakes* appelés également *« Picau ar y maen »* pour ceux qui

maîtrisent la langue galloise, Margaret, en guise de conclusion et avant de passer à table, saisit dans les siennes une main de Gwen, une main d'Agrîd et déclare, solennelle :

— *Gwen, you speak english really well, but Agrîd, you are truly English… No, truly Welsh ! You speak English so well, and without an accent ! (Reprise momentanée de la version sous-titrée : « Gwen, tu parles vraiment bien anglais, mais Agrîd, tu es vraiment Anglaise ! Non, vraiment Galloise ! Tu parles si bien anglais, et sans accent ! »).*

Lundi 22 octobre – Vendredi 26 octobre 1990

— Bon ! Ça y est, vous êtes enfin prêts ? questionne une Margaret très pressée : Adrjana, Agrîn, Gwen, Simon… ? Vous avez vos manteaux ? Pam et Llewelyn sont déjà dans les autos ! Je vous ai dit hier que le Pembrokeshire en cinq jours, ça va être très chaud, alors il faut mettre le turbo, maintenant… Allez ! Allez ! Sortez que je ferme la porte… En voiture et en route pour Saint Ann's !

Faut-il, une fois encore, présenter ces sites fabuleux qu'ils ont à visiter en une toute petite semaine ? Faut-il citer Milford Haven ? Saint Ann's Head ? Marloes ? Ah Marloes… ! Little Haven et Broad Haven ? Saint Davids et l'île Ramsey ? Saint Non's ? Pen Dal Aderyn ? Fishguard ? Ah les fish and chips de Fisguard… ! Non, réflexion faite, ce n'est la peine de présenter ces sites maintenant bien connus de tous et concentrons-nous plutôt sur ce coup de téléphone reçu par Gwen un beau matin :

— Tiens, ma chérie ! Tu as un appel de France… dit Margaret en tendant le combiné à Gwen.

— Merci, Peggy… Allô… Ah, bonjour inspecteur Denis.

— Oui, bonjour Gwen. J'espère que tout va bien au Pembrokeshire, que

la mafia galloise n'est pas à vos trousses, cette fois ?

— Non, non, tout va bien ! Je revis et les Gallois sont des gens charmants…

— Eh bien tant mieux, Gwen, car vous en avez tout de même bavé ! De mon côté, tout avance. Vous allez sans doute être contente d'apprendre qu'officiellement vous n'êtes plus morte, —nous avons corrigé les registres d'état civil, ils n'avaient jamais vu ça, pouh… quelle histoire…— et je vais pouvoir vous envoyer votre passeport et votre carte de sécu à la fin du mois. Vers le 30 ou le 31, je pense, vous pourrez aller les retirer au city hall d'Haverfordwest. Il faudra vous servir du numéro spécial que je vous fais parvenir chez les Jonh. Pour vos diplômes, je n'ai pas eu le temps de m'en occuper. Mais nous verrons ça ensemble quand vous serez rentrée en France... En revanche, je me suis rappelé un petit quelque chose et je pense que vous allez être contente. Vous allez pouvoir récupérer votre Golf au commissariat de Lannion, le programme de protection a payé la carte grise et la vignette, et je vous ai fait faire un permis de conduire tout neuf ! Vous n'avez plus que l'assurance à prévoir….

— Si j'étais avec vous, je vous embrasserais inspecteur !

— Ce n'est que partie remise…

— Ça commençait vraiment à me manquer, de ne pas pouvoir prendre la voiture ! Bon, inspecteur, sur ces excellentes nouvelles, je vous dis à bientôt. Je compte rentrer début novembre et cette fois j'espère, en toute légalité…

— En toute légalité, ma petite Gwen. Vous verrez, sur le passeport et le permis, je vous ai choisi une photo où vous êtes à votre avantage. Mais je n'ai pas eu de mal, vous êtes toujours charmante…

— Toujours charmante…, inspecteur, vous me gênez ! Allez, à bientôt…

— Ah oui, j'allais oublier… Vous avez le bonjour du docteur Féniel. Henri m'a dit qu'il ne s'était jamais autant amusé que dans cette affaire : la mise en scène, la préparation du corps, le masque mortuaire… C'est simple, il m'a dit que vous pouvez revenir le voir quand vous voulez ! Même à son cabinet, si par exemple vous avez à nouveau des petits problèmes cardiaques…

— C'est ça, inspecteur, c'est ça… Il peut toujours attendre ! Allez, à bientôt, je vous laisse.

Une fois l'appareil raccroché, Adrjana attrape Gwen par le cou pour l'embrasser.

— Tu sais que tu as vraiment de la chance, espèce de veinarde ! Tout s'arrange, d'après ce que j'ai entendu. C'est super, je suis vraiment contente pour toi ! Mais peut-être que tu peux aussi nous récupérer deux jolis passeports, pour Agrîn et moi, comme tu as l'air de connaître du beau monde… ?

— Ah parce que tu crois que ça se passe comme ça ! Je claque des doigts et hop ! Les papiers arrivent…

— Oui, parce que vous êtes « toujours charmante », mademoiselle Lankerloc'h, vous le savez bien, non ?

— Toujours charmante ou pas, il va tout de même falloir que vous fassiez au plus vite une demande de statut de réfugié politique. Cette fois, avec votre historique, avec une adresse au Royaume-Uni, puisque Peggy, Win, même Pam sont d'accord pour vous aider, avec l'anglais que vous parlez toutes les deux couramment, tout devrait fonctionner…

— C'est vrai que pour une fois, la chance est de notre côté.

— Et puis de toutes manières, Simon et moi, jamais on ne vous laissera tomber, pas vrai Simon ?

— Moi, pour ma part, il va falloir que j'y réfléchisse… C'est que des personnes en situation irrégulière, on prend des risques, ce n'est pas si simple ! Il faudrait certainement une petite compensation…

— Imbécile… On parle sérieusement, là !

Et la semaine se poursuit, s'écoule trop vite, au rythme des visites à Milford Haven, Saint Ann's Head, Marloes, Saint-Davids…, mais ce n'est peut-être pas la peine d'en parler…

Le vendredi, avant le grand départ pour les Preseli Moutain, les Jonh se

lancent dans une soirée musicale comme il est coutume d'en faire entre amis au Pays de Galles. Wyn a pris la guitare, Margaret est au piano et les deux entonnent avec un Llevelyn décidément en voix les vieux airs dont ils sont si fiers. Ce dernier a invité deux autres ténors de *l'Haverfordwest Male Voice Choir* et ce chœur gallois émeut les invités presque aux larmes. Car si ces chants sont étonnamment beaux, ils sont également particulièrement mélancoliques, retraçant certainement les épisodes houleux d'une nation longtemps confrontée aux agressions extérieures. Dans un court entracte où sont apportées des bières et autres boissons, Margaret demande à sa nouvelle complice :

— Et toi, Pam, tu dois bien connaître quelques chants des Cornouailles ?

— Oui, Peggy, en Cornwall, Kernow comme on dit chez nous, nous avons aussi nos refrains. Il m'arrive souvent de chanter avec quelques amies, mais à l'extérieur. Michel, ne veut pas de ça à la maison ! Il dit que ce sont des vieilleries pour nationalistes attardés, alors moi je lui réponds : « *Yes my dear !* » et je vais chanter ailleurs.

— Ah Pam, c'est de là qu'il vient ton surnom de Yesmydear ! Il va falloir que je vienne lui frotter les oreilles, à ton mari, pour lui montrer si nous sommes des attardés au Pays de Galles !

— Oh tu sais, nous avons un peu de mal à nous comprendre tous les deux : lui, c'est le modernisme en marche, l'ordinateur, le futur téléphone portable… ; moi, de plus en plus, c'est plutôt la marche arrière et la tradition. Alors, avec lui qui a toujours raison, le meilleur parti, c'est de toujours dire *amen* : *Yes my dear*… C'est en tout cas celui que j'ai pris depuis longtemps, ce qui ne m'empêche pas de faire mes petites affaires dans mon coin. Alors, avec la chorale d'Altarnum, je ne prive pas de chanter en cornique, je le parle également, c'est redevenu à la mode…

— Le cornique ! Tu es vraiment ma sœur… dit Margaret en étreignant Pam avec énergie. Tu es une fille des six nations celtiques. On m'a dit que le cornique est plus proche du breton que du gallois, c'est vrai ?

— On me l'a dit également, mais je ne sais pas trop, je ne parle pas les

deux autres langues…

— Eh bien je vais t'apprendre le gallois, Pam.

— Et moi le breton, ajoute Gwen.

— C'est vrai, le breton ?

— Mais non, c'était pour rire, je suis une bretonne expatriée et je ne parle malheureusement pas la langue.

— Moi Pam, je parle vraiment le gallois et je vais te l'apprendre. Et toi, tu vas m'apprendre le cornique, ça va nous occuper… En attendant, tu peux nous chanter quelque chose ?

— Oui, mais a capella, ça ne va pas être facile, je peux vous chanter notre hymne « *Bro Goth agan Tasow* » *(Pays ancien de nos pères).* Margaret s'est lancée, en cours de chant, pour trouver d'oreille les accords au piano et, y réussissant de mieux en mieux, accompagne Pam jusqu'à la fin de l'hymne :

« *An mor hedre vo yn fos dhis a-dro 'Th on onan hag oll rag Kernow ! »*
(Aussi longtemps que la mer formera un rempart sur nos rivages Nous sommes tous unis pour la Cornouailles !).

« Bravo…, bravo ! Tous unis pour la Cornouailles…, et le Pays de Galles ! » scandent les auditeurs enthousiasmés.

— Et toi Agrîd ? demande Wyn. Tu nous fais un petit morceau ? Adrjana m'a dit que tu chantes et que tu joues de plusieurs instruments ?

— Oui, répond Agrîd gênée. Mais dans mon pays les chants sont souvent longs et très tristes. En plus, vous n'allez rien comprendre aux paroles…

— Ah, parce que tu crois que depuis le début de la soirée, je comprends quelque chose ! s'esclaffe Simon réjoui. Allez, pas d'excuses, tu ne vas pas t'en tirer comme ça…

— Bon, si vous y tenez, je vais vous chanter quelque chose mais ne venez pas me dire après que j'ai cassé l'ambiance de la soirée…

— Mais non, mais non… affirme Wyn protecteur. Adrjana m'a même dit que tu as une très belle voix…

— Au Kurdistan, comme dans beaucoup de pays du Proche-Orient, la musique est surtout monodique, à une seule voix et cette mélodie chantée est fondamentale. L'accompagnement musical n'est pas toujours continu. Il vise essentiellement à rendre l'auditeur réceptif au message vocal. Comme je le disais, les chansons sont souvent nostalgiques et pathétiques.

— Et tu as appris comment ? demande Margaret.

— J'ai eu beaucoup de chance. Très jeune, j'ai travaillé en cuisine et pendant des années, le même dengbêj est venu jouer au restaurant. Les dengbêj sont des bardes, compositeurs, poètes et mémorialistes qui diffusent la musique de village en village. Voyant que j'étais très intéressée, celui-là m'a pris sous son aile, m'a appris son art et, les dernières années, je chantais et je jouais même avec lui. Quand j'ai rejoint l'armée des femmes, j'ai eu une certaine reconnaissance et on m'a demandé de chanter régulièrement des chants épiques, de véritables épopées qui retraçaient la violence des combats, les hauts faits d'armes de nos brigades en Iran, Irak, Syrie…

— En fait, tu es une véritable pro, Agrîd, reconnaît Wyn. Tu vas nous chanter quoi, j'ai hâte ?

— Oui, une pro de la misère, des amis disparus, des combats perdus, des pogroms… Puisque vous y tenez, ce soir, je vais vous chanter une ballade un peu plus gaie, elle parle de la vie heureuse d'un pasteur dans les montagnes… D'habitude, je m'accompagne au tenbûr, une sorte de luth, mais je n'ai pas pu l'emporter dans mes maigres bagages en partant d'Irak. Alors je vais jouer d'autre chose.

Agrîd prend alors son sac, en sort sa zurna, un hautbois traditionnel et commence sa longue déclamation. À la fin de la mélopée, le plus grand des silences règne, l'auditoire est littéralement sidéré. Et puis les acclamations arrivent soudain, accompagnées des premiers commentaires.

— Si Llanpeg était là, assure Margaret, il en serait tout retourné c'est sûr ! Tu vas voir, Agrîd, tu vas le rencontrer demain. C'est un merveilleux

chanteur et joueur de harpe, il va te plaire ! Vous avez certainement quelque chose à faire ensemble…

— Elle chante mieux que Nana… Elle chante mieux que Nana Mouskouri, souffle Llevelyn profondément ému.

— C'est vrai que je n'avais pas entendu ça depuis longtemps, ajoute Simon. Et tu connais un répertoire moins traditionnel ?

— Bien sûr, dit Agrîn en tapant sur l'épaule de Pam. Nous ne sommes pas des « attardés », au Kurdistan. Nous avons même la radio et la télé, incroyable, non ?

— Et est-ce que tu connais ça ? demande Wyn en plaquant les premiers accords à la guitare de « *The long and winding road* » de Paul McCartney.

Agrîn reprend la zurna pour introduire le thème de la chanson avant de la reprendre à deux voix avec Wyn…

19 BIENVENUE À MYNACHLOG-DDU

Samedi 27 octobre 1990

De bon matin, la petite tribu au complet : Margaret, Pam, Adrjana, Agrîn, Gwen, Llewelyn, Wyn, Simon, ça commence à faire du monde…, un convoi de trois voitures qui se tortillent agglutinées pare-chocs contre pare-chocs, —Wyn a également pris la sienne car il doit faire un saut au Snowdon dans la foulée—, part en direction des Preseli mountains. Ce n'est pas très loin, juste 40 minutes, destination Nevern à 20 km au nord-est de Fishgard. Margaret veut absolument faire découvrir à Pam, qui est également très pieuse, Saint Brynach's Church, une petite église formidable. Et en effet, elle n'a pas tort ! Tout ici respire le calme et prête à la méditation : un cadre boisé, le gris d'une tour normande presque « guerrière » avec ses créneaux qui émerge du vert du pré ; le gris de la nef Tudor datée de 1400 ; le gris des dalles du vieux cimetière trouant le vert-jaune des herbes folles ; le gris de

la grande croix celtique couverte de motifs entrelacés dont la dolérite trahit la provenance et annonce les Preseli tout proches.

Mais Margaret n'est pas sectaire et propose, avant de finir chez Llanpeg Henn, un dernier arrêt à peine à trois kilomètres, pour retourner 3500 ans en arrière au temps des tribus néolithiques et des cultes qu'on dit profanes. Le Pentre Ifan se dresse bientôt au-dessus des têtes des huit visiteurs épatés. C'est sûrement le dolmen qui concentre toutes les fiertés des Gallois avec son imposante dalle de couverture posée à 2,5 mètres du sol sur le haut de trois menhirs très pointus. En fait, comme en témoignent également 4 autres grandes pierres levées toutes proches, il s'agit d'une chambre funéraire dont il n'existe plus que la structure interne. Cette dernière, couverte d'un monticule de terre, formait à l'origine un cairn imposant.

Ces « ablutions » matinales terminées sous une petite pluie automnale, le groupe regagne au pas de course les véhicules qui prennent la direction de Mynachlog-ddu par les voies tortueuses. Arrivés au petit village, collés aux vitres encore ruisselantes des véhicules, les occupants distinguent mieux, car le crachin s'est arrêté, les maisons ternes alignées en bord de route. L'artère principale de ce maigre village-rue sectionne momentanément la campagne en deux, avant de reprendre son cheminement difficile au fond d'un couloir où l'on ne croise pas, d'un boyau surmonté de deux forts talus coiffés de haies qui participent bientôt au bocage touffu encadrant des parcelles roussies de fougère-aigle. Après le plateau, un peu plus loin, apparaissent de lourdes collines qui ondulent l'horizon. Mynachlog-ddu ! Llewelyn connaît bien la bâtisse habitée par Llanpeg et s'y arrête à la sortie du hameau. C'est une lourde construction en pierre sombre de pays, à deux étages couronnés d'une toiture noire en ardoise. La maison est épaulée, sur les pignons, par deux cheminées monumentales et la porte d'entrée, au centre, est protégée par une jalousie « inespérée ». Car cette fois, c'est l'averse qui reprend et tout le monde se presse sous le frêle abri dans l'attente qu'on vienne ouvrir.

— Logide, Goarem, venez ! s'écrie Llanpeg. Peggy, Llewelyn et vos amis sont arrivés ! Entrez, entrez, ne restez pas dehors, vous allez vous envoler !

— Simon, Simon ! s'exclame Logide en écartant les deux bras pour étreindre son ami.

Mais son geste se fige à mi-course, stoppé net dans son élan par celle qu'il vient d'apercevoir et qui lui renvoie un large sourire presque provocant.

— Gw…, Gwe…, Gwen… ?

— Surprise, surprise ! annonce Gwen triomphante en embrassant Logide.

— Ah bien ça alors… Si je m'attendais ! Ce n'est pas possible…

— Ne vous en faites pas… rassure Adrjana. Elle fait cet effet là à tout le monde, à force c'est lassant ! Et nous, on n'existe pas ?

— Mais si vous existez mes chéries ! s'exclame Margaret qui prend aussitôt Adrjana et Agrîd dans ses bras. Nous ne sommes pas arrivées dans la même voiture, alors ça me donne le droit de vous embrasser, i*sn't it, Pam* ?

— *Yes my darling*, répond Pam qui visiblement a enrichi son vocabulaire.

— Mais si tu existes ! confirme Wyn qui profite de l'élan donné par sa mère pour lui enlever Adrjana et l'enlacer à son tour. Moi aussi j'étais dans une autre voiture, alors je peux également vous embrasser, non ?

— Oh ! Ces deux-là… marmonne une Pam souriante et visiblement en verve.

— Et moi, je choisis Agrîd, ma jolie chanteuse… dit Llewelyn en étreignant la jeune femme.

— Llewelyn, si ça continue, tu vas bientôt rester à la maison, menace Margaret en souriant et en tirant l'oreille de son mari.

— Ah… Parce que vous êtes musicienne ? questionne Llanpeg.

— Et moi ? Personne ne m'embrasse ? s'inquiète Goarem.

— Et moi ? On ne me dit pas comment Gwen… balbutie Logide.

— Ne t'en fais pas, Logide, ça va venir… répond Simon. Gwen et moi, nous sommes venus spécialement pour te voir et tu ne vas pas être déçu. On a même quelques questions à te poser…

— Je crains le pire… marmonne Logide.

— Et si nous nous installions dans la salle, nous serions peut-être mieux pour finir les présentations ? implore Llanpeg poussant comme il peut ses invités vers la pièce d'à côté.

On s'assoit, on se lève, on visite, on se présente, on discute, on converse, les petits groupes s'organisent, se font, se défont, on boit le verre proposé et l'on participe allègrement à l'étonnant brouhaha alimenté par la dizaine de personnes présentes. Profitant du bourdonnement général et de la confusion ambiante, Gwen, Simon, Logide et Goarem qui a compris le trouble de son ami se sont installés à un coin de table. L'échange commence, bien entendu, par le récit de Gwen qui sidère Logide.

— Tu parles d'une histoire… souffle Zurbaritze littéralement sonné. Le programme de protection de témoins, l'accident organisé… L'accident organisé, quand j'y pense… et toi qui m'as joué le grand jeu ! Ce Gévrard, ton tueur, ton attente interminable et ta planque pendant trois années, c'est une véritable folie ! Et moi qui croyais que ma dismigration avait réussi… Et moi qui ai cru, quand j'ai revu Claire le jour de son anniversaire, en début d'année, te retrouver au travers d'elle, trois ans plus tard comme prévu… Et moi qui ai embarqué Simon dans toutes mes histoires…

— Oui, parce qu'au risque de te décevoir encore plus, reprend Gwen, il n'y a certainement pas eu de « passage » de Simon non plus, comme il m'en a parlé il y a quelques temps. Tu sais, sa prétendue dismigration où il a rejoint Sami trois ans plus tôt : ma rencontre avec Sami en 84, la crémaillère chez Galice, ma vie parisienne, ma mère et son studio à Montrouge et presque tout le reste avant que je débarque en Bretagne… En fait, c'est moi qui t'ai tout raconté de ces trois années-là ! Tu te souviens ? Le fameux même jour de la Saint-Simon de 1987 où je suis passée te voir avant l'accident ! Après, il ne t'a plus resté qu'à convaincre Simon, en lui faisant

passer l'info par je ne sais quel moyen… Par suggestion, ou plutôt par hypnose car tu es doué là-dedans, non ?

— Oh là là ! gémit Logide. Toi, Goarem, dis quelque chose enfin ! Dans les monts d'Arrée, en Bretagne, quand nous nous sommes servis du bâton d'Esculape… Quand nous avons apposé les mains… Quand nous avons fait ces deux passages où tu m'as fait rencontrer *Ar Santig Cozh,* le vieux saint enfermé dans le Roc'h Trévézel, puis la demoiselle d'honneur *d'an Eured ven*, cette noce transformée en pierre… : je n'ai pas rêvé tout de même !

— Si Logide, si tu as rêvé et j'espère que tu ne vas pas m'en vouloir... Je voulais juste t'inciter à croire en toi, en tes pouvoirs ! Alors avec un tout petit peu d'hypnose, je t'ai fait vivre deux expériences, juste pour t'encourager à persévérer dans l'art des migrations…

— Alors là ! Si toi aussi tu t'y mets, c'est la fin de tout !

— Il y a aussi un dernier point, poursuit Gwen. Et celui-là, je sais que tu le connais, mon cher Urbain-Ariste Riol…

— Oh là là… ! C'est ma journée…

— Il faut que tu saches, Logide, qu'il y a plus d'un mois, je suis allée dans l'Est pour tenter de te voir, mais tu n'étais pas en Suisse. En passant par Besançon, par le plus grand des hasards, j'y ai rencontré ton cousin Zac Riol ! Je te passe son bonjour, d'ailleurs…

— Oh là là… !

— Avec Zac, nous avons sympathisé sur la base du « les amis de mes amis… », car nous nous sommes rapidement rendu compte que tous les deux, nous te connaissions bien ! Et il m'a tout raconté, cher Zurbaritze de Logide : ton prénom qui, en partie, est celui de ton frère Urbain ; ton nom qui est celui de ta mère de cœur… Et surtout ton âge ! Alors, cher Logide, il n'y a plus d'histoires d'années que tu inscris à ton propre compte à chaque fois que tu réussis une dismigration ! Plus d'histoires à la Goarem de 2 ou 3 fois 7 ans, que je perds en tant que passager et que tu gagnes comme passeur ! Plus de fable des 7 bêtes de l'apocalypse qui demandent leur tribut temporel à chaque migration ! Plus d'histoires d'âge canonique qui pourrait faire croire à ton statut hors du commun de grand mage… Car tu le

sais tout comme moi : tu n'as pas 119, mais simplement 92 ans !

— Moins fort, Gwen ! Moins fort… Quand j'ai appris ça en février, ça m'a foutu un coup ! Avec le temps qui passe, je commençais à y croire à mon immortalité ! Peu à peu, le point de départ s'était effacé… Aujourd'hui, avec en plus vos dismigrations qui tombent à l'eau, c'est carrément la douche froide !

— Mais non Logide ! dit Goarem pour consoler son ami. C'est juste un mauvais moment à passer. Tu vas te reprendre, tu as des talents, mon vieux…

— Tu parles ! Moi, tu vas voir, ça ne va pas faire un pli ! Je vais te laisser tomber les passages, la Saint-Simon, Samain, le magnétisme et tout le bataclan… Comment ai-je pu me laisser embarquer dans des histoires pareilles ?

On s'assoit, on se lève, les conversations se font, se défont, s'arrêtent même car il est l'heure pour Margaret, Llewelyn et Pam de rentrer à Haverfordwest. C'est promis, ils reviendront le lendemain soir pour la fête de Simon qui se célèbre depuis la nuit des temps, depuis toujours, enfin surtout depuis Jésus, le 28 octobre. On se congratule, on s'embrasse, on se serre fort, on se dit de faire attention sur la route car il pleut encore et on s'en va. Agrîn, Adrjana, Wyn et Llanpeg s'approchent du coin de table maudit où Logide rumine encore sa lourde déchéance et se mêlent à la conversation. C'est Wyn un peu gêné qui prend la parole en premier :

— Bon, je vais partir aussi, une affaire urgente à régler pour le boulot, mais je ne voulais pas le dire devant ma mère pour éviter les histoires, j'emmène Adrjana avec moi pour visiter la petite ferme où j'habite à Llanberis.

— Oh, mais c'est presque une déclaration ! s'exclame Gwen en souriant.

— Ça se pourrait, répond Wyn. Pourtant, je compte sur vous pour le moment, motus… Je ne sais pas comment je vais pouvoir annoncer à Peggy que mon divorce avec Edda est quasi acté, qu'elle risque de ne pas revoir

son petit-fils de sitôt, et surtout que nous sommes ensemble avec Adrjana ! Cela fait beaucoup de choses… Il va falloir du temps, certainement beaucoup de temps pour qu'elle accepte, têtue comme elle est. Donc, en attendant, nous allons la jouer discrète pour éviter le tremblement de terre ! Alors je peux compter sur vous, pas un mot ?

— Moi j'aime bien les tremblements de terre, dit Goarem.

— Toi, tu n'es pas comme tout le monde ! soupire Llanpeg. Ne t'en fais pas, Wyn, nous allons la fermer ! Rien vu, rien connu, rien entendu !

— Demain soir, reprend Wyn, pour la fête de Simon, nous allons nous arranger pour être revenus avant mes parents, comme ça pas d'histoires. J'ai pris aussi mon vendredi pour rester avec vous le week-end. Bon, avant qu'on parte, Adrjana a quelque chose à demander à Goarem et Logide…

— Moi, il ne faut plus rien me demander, soupire Logide démoralisé.

— Mais auparavant, poursuit Wyn, j'aimerais dire encore deux mots à Gwen, c'est Lyn qui vient de me faire découvrir ça... Tu sais qu'on partage un petit truc ensemble ?

— Ah bon ? Tu partages un petit truc avec Gwen, toi ? demande Simon avec un faux air suspicieux

— Oui, et ça va vous épater. On a le même prénom !

— Tout le monde change de nom, de prénom là-dedans, bougonne Goarem.

— Comment ça, le même prénom ? interroge Gwen.

— Oui, le même prénom ! Wyn vient du gallois « *gwyn* » qui signifie *« blanc, juste, béni »* ce qui n'est guère différent du *« blanc, pur, sacré »* de gwenn en breton !

— Eh bien dis donc, c'est incroyable… Nous sommes deux blanches colombes, Gwen et Wyn, posées au cœur de votre assemblée, misérables crapauds, pour apporter devant vos yeux émerveillés pureté et justesse…, déclame Gwen avec un large sourire aux lèvres.

— Et bénédiction ! ajoute Wyn péremptoire.

— Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ? déclare Llanpeg rigolard. Revenons aux choses sérieuses, s'il vous plaît ! Si Adrjana nous disait ce

qu'elle souhaite savoir, avant que le « béni des dieux » ne l'entraîne dans ses hautes terres du nord ?

— Eh bien voilà, se lance l'intéressée. Je sais que Gwen et Simon ne croient pas ou plus trop aux pouvoirs surnaturels, mais moi j'ai envie d'y croire, je n'ai plus que cette piste-là… Je ne suis pas spécialement superstitieuse, mais les idées de vision, de forces magnétiques me semblent possibles… Bref, comme j'ai l'occasion incroyable de rencontrer des mages…, peut-être que vous pourriez chercher ce qui est arrivé à mon frère Nedin ? Cela fait maintenant plus de deux semaines qu'il a disparu et que nous n'avons plus de nouvelles ! Il travaille depuis 6 mois dans un gros élevage à Hereford et, jusqu'ici, il n'y a jamais eu de problèmes. Je viens encore d'avoir au téléphone mon oncle et ma tante qui l'hébergent, ils ne l'ont toujours pas revu, son patron non plus, c'est très inquiétant… D'après ce que m'a dit Wyn, demain vous allez tous les trois fêter Samain, croyez-vous que vous puissiez m'aider ? En fait, vous êtes ma dernière chance… Vous pensez pouvoir me dire s'il est mort ou s'il est vivant ?

— Pouvoir ? Je ne peux pas être affirmatif, déclare Goarem, mais essayer, certainement…

— Oh là là… Ça remet ça ! soupire Gwen.

— Parce que si certains ne croient plus en rien, moi je crois ! Je crois parce que j'ai déjà pratiqué des migrations, des renaissances qui ont fonctionné ! Je crois parce que je sens des ondes, les vibrations des corps, leurs radiations, parce que le magnétisme existe, la radiesthésie aussi ! Je crois parce que par la transe, par l'hypnose, par l'autosuggestion, il m'arrive d'entrevoir des phénomènes qui vont se produire ou alors qui se sont produits dans le passé. Tenez, pour vous convaincre… : imaginez simplement la lumière, qui n'est pourtant qu'un simple rayonnement électro-magnétique. Elle nous raconte des événements morts parfois depuis des millions, des milliards d'années. Les astrophysiciens seraient-ils tous des rêveurs, des imbéciles et des menteurs ? Je ne pense pas. Il suffit de choisir les bons phénomènes, les bons outils pour que l'information, la connaissance arrivent jusqu'à nous. Il suffit, il suffit de choisir…, facile à

dire ! Car tout le travail consiste en ce choix ! Toujours est-il, Adrjana, que nous allons essayer. Maintenant, est-ce que le cercle de pierres est un bon choix ? Avec Llanpeg et Logide, en définitive, nous avons choisi Gors Fawr à deux pas d'ici. Est-ce le bon cercle de pierres pour un passage ? Demain, c'est le jour de Samain et de la Saint-Simon, alors nous allons voir. Et toi Logide, il n'est pas question que tu laisses tomber, tu viens avec nous ! Même si tu bois la tasse aujourd'hui, tu ne dois pas quitter le grand bain sur un échec ! Tu as des talents, c'est certain, et il faut persévérer. Et puis, qu'est-ce que ça nous coûte d'essayer ? Si demain est un mauvais jour, on pourra toujours prendre des décisions différentes par la suite…

— Je peux vous poser une question ? demande Agrîn.

— Oui mais la dernière alors, répond Wyn. Parce qu'il faut qu'on parte ! Même si la pluie à l'air de se calmer, la nuit ne va pas tarder à tomber.

— C'est pour revenir à vos cercles de pierres, reprend Agrîn. Je n'y connais pas grand-chose, mais pourquoi en choisir un au Royaume-Uni, et particulièrement ici, au Pays de Galles ?

— C'est certainement parce que dans les Preseli mountains, la densité des mégalithes est tout bonnement incroyable ! À mon sens, le Pays de Galles est une véritable terre d'élection des monuments néolithiques, répond Llanpeg, comme l'Écosse, l'Irlande et la Bretagne que nous avons beaucoup visitées, Goarem et moi-même.

— Excusez-moi, mais je pense que vous avez tout de même vu les choses par le petit bout de la lorgnette. Ces pays que vous citez ne sont que des terres d'accueil, des sortes de « pièces rapportées »… S'il faut rechercher des pierres levées, il faut les chercher à leur origine et, c'est ce que je voulais vous dire… Leur terre d'origine, ce n'est pas ici, c'est chez moi ! Parce que la « révolution » néolithique, débutée il n'y a pas loin de neuf millénaires, elle suit ces peuples qui, partis de chez eux, emportent leur culture dans leurs bagages et toujours plus à l'Ouest. Et chez eux, à l'origine, où est-ce ? Eh bien c'est le Croissant fertile, la Mésopotamie, un morceau de la Turquie, un autre de la Syrie et un grand bout de l'Irak actuels. Bref, ces anciens bâtisseurs de « cathédrales », ils viennent de chez nous, du Moyen-Orient !

Si vous voulez, on se paie tous un petit voyage là-bas et je vous fais visiter…, conclut Agrîn avec un large sourire.

— C'est vrai, j'en conviens, reconnaît Llanpeg déstabilisé. Je n'avais pas envisagé les choses sous cet angle. Je me suis focalisé sur ce que j'avais sous les yeux, à ma disposition. Et puis j'ai eu ce songe, cette vision à Gors Fawr… Désolé de vous avoir embarqué dans cette aventure qui, de plus en plus, semble malavisée…

— Mais tu n'es pas le seul en cause ! réagit Logide. Tu es tout excusé. C'est nous trois qui nous sommes égarés dans un folklore où se mêlent préhistoire, celtomanie, druides et bardes, légende d'Arthur et de Merlin… Et moi, je me suis monté la tête avec mes prétendus prodiges, mon âge singulier… Restons à notre place, laissons tomber Samain et contentons-nous demain de souhaiter une bonne fête à Simon !

— Je suis désolée…, confesse Agrîn. Je ne voulais pas provoquer tout ce chambardement ! C'était juste une remarque, un petit mot pour signaler que, malgré les idées reçues, nous aussi, nous avons une culture millénaire…

— La remarque est tout à fait justifiée, et il va falloir qu'on y réfléchisse, concède Goarem. En attendant, pour ma part, je reste sur ma position. À côté de la réalité quotidienne, il existe une autre évidence mais plus subtile, plus difficile à envisager. Il faut des compétences personnelles particulières, bien souvent hors du commun, pour la découvrir. Il existe aussi des « portes » pour la visiter, le cercle de pierres peut en être une. Il existe également des vecteurs privilégiés qui en facilitent l'accès. Zurbaritze, tu as amené ton bâton d'Esculape ?

— Oui, bien entendu…

— C'est parfait, Llanpeg a sa *telyn…*

— Oui, j'ai ma harpe.

— Et moi, j'ai mes pierres…, conclut Goarem.

— Tes pierres ?

— Oui, je me comprends… Alors demain, doute ou pas doute, on file tous les trois à Gors Fawr. Et nous allons voir, alors que les souvenirs devraient s'estomper avec le temps long, si les êtres qui sont passés émettent

toujours de la lumière comme les étoiles mortes…

Les débats mouvementés sont clos. On se lève, la conversation s'arrête, on s'embrasse et on se dit d'être prudent sur la route car c'est l'heure pour Adrjana et Wyn de partir pour Llanberis et le Snowdon.

20 LE CERCLE DISPARU

Dimanche 28 octobre 1990

Le jour J, ou plutôt le jour S, celui de la Saint-Simon et de Samain, le soleil parvient à se lever car ce matin-là, pour une fois, le ciel n'est pas couvert. Les trois héros du jour s'installent au centre du cercle de pierres de Gors Fawr, à deux pas du village de Mynachlog-ddu où ils ont laissé Agrîn, Gwen et Simon. Ces trois-là sont chargés d'assurer le ravitaillement et la logistique de la fête prévue pour le soir-même. Au lever du soleil donc, trois forces sont réunies pour accomplir de grands prodiges : Zurbaritze de Logide, Goarem Boltram et Llanpeg Henn, assis en cercle au centre du cercle, se donnent les mains pour associer leurs pouvoirs, se concentrent et, par autohypnose, arrivent à un état second proche de l'évanouissement : il est 6 h 41.

À leur réveil, vers 14 h, bâton d'Esculape et telyn au bout des bras, seuls Logide et Llanpeg reviennent à Mynachlog-ddu où l'on s'affaire à la préparation du repas du soir. Le mage et le barde sont inquiets : quand ils ont repris leurs esprits, Goarem n'était plus à leurs côtés !

— Et ce passage ? demande Simon.

— Rien, rien de rien…, répond Llanpeg. C'est le trou noir pendant sept heures ! Nous ne nous souvenons de rien…

— Llanpeg, ce n'est pas pour autant qu'il ne s'est rien passé, fait remarquer Agrîn.

— Mais alors quel est l'intérêt ! s'insurge Logide. Non, non…, c'est un fiasco complet ! Si nous ne nous rappelons de rien, à quoi ça sert, je vous le demande ? Je ne saurai jamais qui était vraiment Simon le magicien, je ne saurai jamais s'il y a un quelconque intérêt à le fêter !

— Vu de cette manière, c'est vrai que ça ne présente pas grand intérêt, reprend Simon. Je te l'ai toujours dit : s'il y a bien un Simon à fêter, c'est plutôt moi ! Et comme tu le sais, c'est pour ce soir…

— Bon, on arrête de rigoler, coupe Gwen. Il faut retrouver Goarem avant que les invités n'arrivent ! Vous êtes partis à pied, il ne doit pas être très loin. Allez, nous y allons tous…

— Je laisse ouvert au cas où il rentrerait le premier, dit Llanpeg en se levant. Nous allons plutôt prendre le Land Rover, nous perdrons moins de temps. Quand Goarem a vu qu'il ne se passait rien à Gors Fawr, il a sans doute cherché un autre endroit, je ne vois que ça. Et à pied, c'est sûr que les possibilités sont limitées.

— Ou alors, il est parti par la grande porte, dans le grand trou…, bafouille Logide.

— Il faut arrêter avec ça ! coupe Gwen visiblement énervée par cette déclaration.

Si les possibilités sont limitées, il en reste néanmoins quelques-unes. Llanpeg et ses amis commencent par le Bedd d'Arthur, tout juste situé à 2 km de Mynachlog-duu et le plus près de Gors Fawr : mais pas de Goarem sur ce « fer à cheval » et ses treize petits menhirs que le mage ne « sentait » d'ailleurs pas. Il n'y a pas plus de Goarem à Foel Cwmcerwyn, le point culminant des Preseli. À tout hasard, mais n'y croyant guère, ils font un détour par le *hillfort* de Foel Drygarn qui, malgré les splendides panoramas qu'offrent les flancs raides de la colline massive, est désert : pas la moindre trace de Goarem ! Le Pentre Ifan ! Mais c'est sûr, comment n'y ont-ils pas pensé avant ? Ce dolmen surprenant dressant sur ses trois « pattes » sa table massive à bonne hauteur ! Goarem l'aimait beaucoup, le Pentre Ifan… Pourtant, une fois de plus, il n'est pas là.

— Et le grand trou, vous n'y croyez vraiment pas au grand trou ? questionne Logide penaud.

— Mais il est indécrottable celui-là… Faites-le taire ! s'offusque Gwen en poussant sans ménagement Logide dans la voiture.

Le Land Rover quitte donc le Pentre Ifan. Vers 17 heures, ne sachant plus trop où aller, ils décident de retourner à Mynachlog-duu où Goarem est peut-être revenu. Llanpeg propose de rentrer en passant, —une dernière chance peut-être ?— par Foel Eryr, le deuxième point culminant, et le village de Maenclochog pour faire la boucle jusqu'à chez lui.

À peine à 3 km, la petite route traverse Tafarn y Bwlch où Logide et Llanpeg se rappellent avoir visité deux petits mégalithes. Par acquis de conscience, le chauffeur gare le 4 x 4 à la grille à bétail. Après une courte marche, ils arrivent auprès des deux menhirs hauts d'à peine plus d'un mètre. À une quarantaine de mètres, c'est le site de Waun Mawn, guère plus impressionnant : deux pierres encore debout, deux autres couchées… mais, assis sur l'une d'elles, c'est bien Goarem ! Le mage immobile, interdit, leur jette un vague regard sans changer d'attitude ; seules ses mains bougent encore, faisant tourner et retourner dans leur coupe quelques galets qui se heurtent dans un bruit sec.

— Mais Goarem, qu'est-ce que tu fais là ? demande Llanpeg. On t'a cherché partout !

— Je suis désolé…, bredouille Goarem visiblement désorienté, mais ce matin, au bout d'une heure, peut-être plus, à Gors farw, je me suis réveillé et j'ai compris qu'il ne se passerait rien pour moi. Je vous ai vus tous les deux, léthargiques, et je n'ai pas voulu casser le rituel. Alors, je suis parti tenter ma chance ailleurs, dans ce site qui me parle plus. Je suis déjà venu plusieurs fois ici… Au cours de mes sorties dans les Preseli, j'ai même rencontré des universitaires qui m'ont mis la puce à l'oreille. Waun Mawn pourrait…

— Tu vas nous raconter tout ça à la maison, coupe Llanpeg. Il faut qu'on se

grouille car tu sais qu'on te court après depuis plus de trois heures…
— Je me doute…, excusez-moi, j'aurais dû rentrer plus vite pour ne pas vous inquiéter ! Mais j'étais tellement flagada, dans les vapes…, que je n'ai pas eu le courage de lever mon cul de cette pierre !
— On comprend, dit Gwen. Mais là, il faut qu'on mette le turbo ! Avec cette histoire, nous n'avons pas fini les préparatifs pour ce soir et Adrjana et Wyn ne devraient pas tarder à arriver…
— Allez ! Tous dans le Land ! À six, on devrait y tenir en se tassant un peu…

Quand ils arrivent à Mynachlog-duu sur le coup de 18 heures, Adrjana et Wyn sont déjà là.

— Alors, où étiez-vous ? On a bien cru que nous allions fêter la Saint-Simon tout seuls, s'inquiète Wyn avec humour.

— Eh bien mon vieux, si tu veux savoir, il a fallu passer l'après-midi à chercher Goarem qui a fait bande à part dès potron-minet ! s'exclame Logide. Et pour couronner le tout, je peux te dire également que cette Saint-Simon à Gors For, pour Llanpeg et moi, a été déplorable : c'est une véritable catastrophe, à oublier au plus vite ! Là, évidemment, je ne parle pas de la fête de ce soir, pour célébrer notre Simon national ! Je parle de Samain qui est un échec cuisant, comme nous nous y attendions…

— Et vous Goarem ? demande Adrjana inquiète.

— À vrai dire, je les ai quitté pour le site de Waun Mawn et un passage s'est bien ouvert pour moi…, mais je ne m'en souviens qu'en partie. Pour le passé, dit Goarem en se tournant vers Llanpeg et Logide, je n'ai pas fait mieux que vous : c'est le néant, le néant total et sidéral ! Pas plus de Simon le Magicien que de Llwarch Hen ! Pas plus de morts que de morts-vivants, ou alors je ne m'en souviens pas… Expérience faite, les cercles de pierres et la nécromancie ne semblent pas faire bon ménage… Les Celtes se seraient-ils trompés ? Se seraient-ils fourvoyés avec leur Samain, leur Sidh ? Je n'ai pas rencontré âme qui vive *« au-delà de l'horizon de la mer, dans des îles magnifiques* » ! Pas plus qu'âme qui meurt « *dans les lacs et les rivières où*

se situent de somptueux palais de cristal aux entrées mystérieuses » ! Et encore moins de vivants-morts ou de morts-vivants « *sous les collines et les tertres* ». Et pourtant, depuis que nous sommes ici, je peux vous dire que nous en avons fait des collines et des tertres ! Alors, Samain, la Saint-Simon… Moi aussi je mets une croix dessus. Peut-être que, tout simplement, nous n'avons pas le don d'aller visiter les morts ! Bref, c'est en effet un échec, comme si toutes les étoiles étaient trop vieilles, disparues elles aussi, éteintes depuis trop longtemps et invisibles…

— Oh là là…, c'est la cata ! bredouille Logide.

— Alors, pas d'info non plus sur le frère d'Adrjana ? demande Wyn.

— Mais laissez-moi donc terminer ! Toujours plus pressés que la musique… ? enchaîne Goarem. Si j'ai dit que pour le passé c'était cuit, il nous reste néanmoins un petit truc à grignoter, un petit espoir et c'est quoi ?

— Le présent et le futur, répond Agrîn catégorique.

— En voilà au moins une qui écoute ! Eh bien, en effet, les pierres du cercle de Waun Mawn, car il s'agit bien d'un cercle, et les petits galets que voilà (il montre le contenu de sa main ouverte) ont au moins guidé mon passage entre présent et avenir. Et les enfants, cette fois, grâce à la télépathie et la radiesthésie, j'ai des résultats et je me souviens de tout ! D'abord, parlons du présent : Adrjana, j'ai vu ton frère… Et il est vivant ! Je l'ai vu étendu sur une couche sommaire, un genre de paillasse, dans une sorte de boîte en préfabriqué, peut-être un box ou alors le coin d'une étable…. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il est dans une ferme car partout, j'ai remarqué de curieuses vaches : elles ont la robe rouge comme le diable, et la tête blanche d'un ange…

— Les Hereford ! s'exclame Adrjana. Nedin est toujours là-bas ! Dans une ferme ! Je veux y retourner au plus vite, il est peut-être en danger !

— Nous pouvons y aller dès demain matin, propose Wyn. Il y a de la route et le jour décline. Ça ne donnerait rien de le chercher la nuit, tu ne crois pas ? Et puis, nous n'allons pas rater la fête de Simon ?

— Oui, tu as raison, demain matin, mais de bonne heure alors. Goarem,

merci, merci, merci encore ! Mais excusez-moi, je vous ai coupé…

— Rassure-toi, Adrjana, il est vivant et bien vivant, je l'ai vu, j'en suis sûr. Mais j'ai également vu d'autres choses, avec cette fois un œil tourné vers le futur…

— Vas-y, vas-y, ne te fais pas prier, nous avons hâte de connaître la suite…, assure Llanpeg.

— D'accord, alors sans aucun rapport avec l'histoire de ton frère, Adrjana, voilà la suite de mon errance au royaume de l'autohypnose et du magnétisme. Comme vous le savez, rien ne part jamais de rien. Pour moi, tout commence par une discussion avec deux universitaires, un géologue et un archéologue, croisés lors d'une de mes virées par ici. Leurs suggestions aiguisent rapidement ma curiosité car ils parlent, entre autres, d'un cercle de pierres qui pourrait avoir disparu, ce qui évidemment change aussitôt ma façon d'envisager les sites. C'est cette hypothèse qui, au fil de nouvelles prospections, m'a entraîné sur le chemin de Waun Mawn. Et ce matin, lors de cette Samain et de mon passage, voilà ce que j'y ai appris. Dans une trentaine d'années, chacun dans son domaine, ces deux chercheurs vont dater les pierres bleues des Preseli et démontrer que le cercle de Waun Mawn a été littéralement « déménagé » à Stonehenge, bien avant l'édification des pierres de Sarsen beaucoup plus grandes ! Tout concorde : les marques au sol des mégalithes enlevés, l'empreinte très spéciale laissée par certaines pierres, la concordance de taille des cercles… Vous imaginez ? Non seulement des gars du néolithique trimballent sur plus de 250 km des monolithes d'un poids colossal mais en plus, c'est le cercle complet qu'ils déménagent ! De la pure folie ! Mais de la folie vraie que m'ont révélée les quatre pierres restantes du cercle disparu de Waun Mawn. Et je vous assure qu'elles savent parler, les pierres, quand on les écoute. Bien sûr, il faut savoir s'intéresser, regarder et prendre son temps…

Et Goarem sort de sa poche quatre petits galets qu'il présente dans sa main largement ouverte.

— Avec celles de Waun Mawn, ce sont elles qui m'ont permis de retrouver le cercle disparu ! Certains d'entre vous connaissent d'ailleurs ces pierres qui ont atteint l'âge incroyable de deux milliards d'années…

— Un peu qu'on connaît ! s'exclame Logide.

Dans la foulée, il sort les siennes et les tend vers son ami, bientôt suivi par Simon dont la main largement ouverte rejoint les deux autres.

— Moi aussi, j'ai eu une bague avec cette pierre…, s'exclame Gwen.

— Eh bien elle est revenue, dit Simon en posant ses galets sur la table, pour retirer son anneau et le passer au doigt de Gwen.

— Ouaouhhh ! C'est dément, c'est de la pure magie, ma bague est de retour… Il va falloir m'expliquer, Simon ! Je l'ai pourtant jetée dans la Manche il y a plus de cinq ans, du haut d'Icart Point ! Il va vraiment falloir m'en dire plus… En attendant, Goarem, Logide ! Passez-moi vos pierres ! s'exclame Gwen en retirant les petits cailloux des mains des deux mages déconcertés.

Gwen dispose sur la table, du bout du doigt, la douzaine de galets. Elle forme une sorte de cercle imparfait au centre duquel elle plante bientôt sa main ornée du petit bijou et affirme :

— Le voilà notre nouveau cercle de pierres…

— C'est-à-dire ? demande Logide.

— C'est-à-dire Logide, reprend Gwen, qu'il faut revenir sur terre… Il faut arrêter les conneries et abandonner ces cérémonies collectives, à moitié païennes, à moitié religieuses et conformistes qui ne mènent à rien ! En revanche, rien ne vous empêche de poursuivre des recherches personnelles, mais à titre privé…

— Je reconnais, admet Logide que jusqu'ici, les différentes Saint-Simon ont plutôt été des sources d'égarement. Même si je n'en ai pas tenu compte, même si je me suis acharné, même si je me suis découvert avec le

temps quelques talents de magnétiseur, finalement je dois dire que je reviens de loin ! Alors la Saint-Simon, Samain et tout le toutim, basta !

— J'adhère également, avoue Llanpeg. Pour ma part, je me suis un peu laissé dépasser par le cadre romantique qui nous entoure, par un enthousiasme identitaire un peu trop ostentatoire. En fait, le plus important, c'est de continuer à diffuser mes propres valeurs poétiques, bien entendu inscrites dans celles de ma terre natale…

— En revanche, poursuit Gwen caressant de l'index les quelques pierres, personne ne peut nier ici que nous avons vécu une expérience collective. Elle nous lie, comment pourrais-je dire, en une sorte de pacte, civil bien sûr et sans processions obligées… Vous voyez ce que je veux dire ? Simon le magicien n'est pas une icône à proprement parler « recommandable ». La celtomanie et Samain sont quelque peu anachroniques. Ce qu'il nous faudrait, c'est trouver une symbolique qui nous rassemble. Alors, je me dis que ces gneiss icartiens feraient bien notre affaire : ils sont à la fois très anciens, mais aussi très modernes par les recherches scientifiques qu'ils occasionnent… Vous ne trouvez pas ?

— Une nouvelle association ? L'idée me plaît, répond Logide. Et si on l'appelait la « Communauté d'Icart » ? C'est bien ça, la « Communauté d'Icart »…

— Et pourquoi pas la « Communauté de l'Anneau », sourit Gwen, ça irait bien avec ma bague ? Non, non, Logide. Tu as trop lu JRR Tolkien !

— D'accord, d'accord… Peut-être alors la « Confrérie des pierres »…, propose Logide.

— Oui, c'est déjà mieux… reconnaît Gwen. Mais attention, plus question de « confrérie » avec tout ce que le mot véhicule de religieux, de liturgique… Logide, Goarem, une fois pour toutes : plus de Grand Maître, plus de Grande Ravaudeuse, plus de Chercheux ; plus de druides, d'ovates, ou de processions « samaniques » ! Éventuellement, on se retrouve de temps à autre autour d'un verre pour se revoir, discuter, prendre des nouvelles des uns et des autres…

— Pas de confrérie…, réfléchit Llanpeg à haute voix. Alors, pourquoi pas

le « Cercle des pierres » ?

— Oui, le cercle, c'est plus social, ou plus scientifique. La participation à de petits voyages d'études ne me déplairait pas non plus…, ajoute Simon goguenard. En premier lieu, nous pourrions tous aller à Guernesey, voir ou revoir la pointe d'Icart, bref que du plaisir…

— Et si nous ajoutions « vieilles », propose Win, le « Cercle des vieilles pierres » : le nom ferait allusion à toutes les pierres disons « symboliques », par leur âge, leur histoire… Les mégalithes seraient alors concernés, tout autant que ces gneiss icartiens encore inconnus de certains d'entre nous il y a quelques instants…

— Moi, je valide, déclare Goarem. Le « Cercle des vieilles pierres », ça me va parfaitement ! J'ai toujours apprécié le minéral, la géologie, et ces petits galets que je traîne dans mes poches me sont d'une grande utilité… Cependant, je ne vous cache pas que je vais également poursuivre mon chemin dans des contrées moins rationnelles… Et je ne désespère pas d'y ramener un jour prochain mes deux bons amis Llanpeg et Logide, même si nous avons encore de bonnes chances de nous fourvoyer…

— Monsieur Goarem, intervient Agrîn toujours philosophe. Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas le résultat qui compte, mais le chemin parcouru pour y arriver…

— C'est vrai, murmure Logide pensif. Tu as tout à fait raison Agrîn, ce n'est pas la fin qui importe, mais bien la quête…

— Non, non, Agrîn, Logide, s'exclame Simon. Vous avez faux tous les deux ! C'est la faim F-A-I-M qui importe, et d'ailleurs voilà Peggy, Pam et Lyn qui arrivent. Il est grand temps de prendre l'apéro et de fêter un Simon qui le mérite, et, je vous le dis, c'est bien de Simon le journaleux qu'il s'agit ! À nous tous ! Au Cercle des vieilles pierres ! Et à la mémoire de mon père, Rotram le lion qui certainement aimerait être avec nous ce soir !

— Au Cercle des vieilles pierres ! À Simon ! À Rotram le lion ! répondent les convives.

— Et à Grisisgli ! murmure Zurbaritze de Logide en vidant son verre d'un trait.

Devant Simon qui vient d'évoquer son père, Zurbaritze de Logide ne peut s'empêcher d'avoir une pensée pour ce vieil ami, Rotram le lion, qui jadis parcourait les chemins de La Ferrière à ses côtés. Le vieux guérisseur se laisse entraîner sur les pentes du souvenir et resonge bientôt à Girisisgli : Grisisgli, l'enfant sauvage aux yeux blanc-bleu de gel, presque son fils ; Grisisgli dont l'enfance ressemble terriblement à celle d'Urbain-Ariste Riol, son *alter-ego* ; Grisisgli, le dernier Galibole de la Saint-Simon de 1939 où le Sixte Utah s'est fait enfoudré ; Grisisgli, prince de tous les excès et certainement mort aujourd'hui…

— Alors Zurba ! On rêve ? lance Goarem en tapant fort sur l'épaule de Logide. Tiens bois un coup pour oublier tes soucis !

— Non, non, pas de soucis… Bien au contraire ! Je repensais à la Bourgogne, à La Ferrière et à la dernière Saint-Simon, celle de juste avant la guerre. Une drôle d'époque et pourtant, j'en garde d'excellents souvenirs. Il y avait le père de Simon, Rotram le Lion, Krivaï Vulgue la Grande Ravaudeuse, Évangéline, les Chercheux Peipaüss le Bedeau, Tanesrauft Pinaguet, Zonguet le Bossu et un drôle de gamin, Grisisgli…

— Drôles de blases, mon Zurba ! Et Grisisgli ? Plutôt bizarre comme nom pour un gamin ?

— Pas plus bizarre que Zurbaritze de Logide, Goarem, pas plus bizarre…

— Allez, laisse tomber, Zurba ! Prends ton verre et allons retrouver les autres à table… Je te rejoins, j'ai juste un mot à dire à Gwen…

— Gwen ?

— Oui, Goarem…

— Je peux te parler ? Viens par ici, nous serons plus tranquilles pour ce que j'ai à te dire, c'est plutôt confidentiel : voilà… Lors de mon passage à Waun Mawn, comme je l'ai signalé, le passé lointain ne m'est pas apparu ; en revanche, les événements de ces dernières semaines, si… Et figure-toi que je vous ai vues toutes les trois, ou plutôt tous les quatre, avec ce mort !

— Tu nous as vues, Goarem, avec le corps ?

— Oui, j'ai vu Agrîn frapper avec violence, comme prise d'une folie

meurtrière. Je ne compte pas lui en parler, mais sache que je comprends son geste, que je vous soutiens car à mon sens, ce n'est ni plus ni moins que de la légitime défense ! Et n'aie crainte, je sais garder ma langue, personne n'en saura rien. Ce sera notre secret, un autre secret pour le Cercle des vieilles pierres. Alors tu vas me demander pourquoi je te raconte tout ça, et plus précisément à toi ? Eh bien c'est parce que tu es tellement méfiante, entêtée, disons presque braquée vis-à-vis des phénomènes paranormaux, que je tiens à t'apporter la preuve, avec cette affaire qui te concerne directement, que le magnétisme, la télépathie, la prémonition et la clairvoyance existent. J'espère que tu me crois cette fois et que tu vas moins camper sur tes positions ?

— Je suis bien obligée de te croire : déjà, tu n'as pas pu sortir l'histoire de Nedin de sous ton chapeau, c'est évident ! Mais ce n'est pas facile, ça me gêne, ça me dérange même… Il faut dire aussi que j'ai été largement échaudée, emberlificotée par Logide et ses combines, alors je dois avouer que tout ça me dépasse. Quant à Agrîn, tu devrais discuter avec elle, ça la réconforterait…

— OK, Gwen, je vais y réfléchir… C'est toujours délicat d'exhumer le passé, de remuer les tristes souvenirs. Cette tentative de viol, cette réaction primale, c'est hors norme également, et je ne suis pas psychologue : en parler demande de la finesse et un talent que je n'ai certainement pas… Mais je te promets, je vais y réfléchir. En attendant, moi aussi il y a un truc qui me tracasse, qui me dépasse même comme tu dis : j'ai également eu une autre vision de ce jour-là : qu'est-ce-que cette brouette vient faire dans cette histoire ?

— Oh, tu sais Goarem, tout ne peut pas s'analyser, s'expliquer. Tu es bien placé pour le savoir…

Sur ces questionnements hautement transcendants, Gwen et Goarem rejoignent la tablée pour prendre part à la fête qui bat déjà son plein.

Une fois passées les agapes de la Saint-Simon, les invités demandent à Llanpeg de sortir ses bières pour finir la soirée et sa telyn afin de leur chanter

des vieux traditionnels gallois. Après quelques airs plébiscités par un public bien éméché, les regards se tournent vers Agrîn et tous la supplient de chanter avec le barde des morceaux plus modernes. Wyn, pour l'occasion, décide de les accompagner et sort sa guitare et ses tubes liverpooliens repris en chœurs par des supporteurs de plus en plus déchaînés.

— Dommage qu'il n'y ait pas de piano ici, se confie Margaret à un Llewelyn toujours aussi enthousiasmé par la voix d'Agrîn.

— Tu aurais dû apporter la cornemuse… regrette Goarem à l'oreille de Logide.

— Bof… Tu sais, maintenant je suis plus dans la photo.

— La zurna, la zurna !!! réclament bientôt Pam, Adrjana et Gwen en tapant dans leurs mains.

— La zurma ? demande Llanpeg intrigué. C'est une chanson, ou une nouvelle danse ?

— Non, répond Agrîn confuse en sortant la zurma de son sac. C'est un hautbois de mon pays. Depuis que j'en ai joué à Haverfordwest, chez Peggy et Lyn, ils n'arrêtent pas de m'enquiquiner pour que je recommence. Ce n'est pourtant pas mon instrument de prédilection…

— Si je comprends bien, vous êtes multi-instrumentiste, s'étonne Llanpeg. Et quel est votre premier instrument ?

— Comme vous, c'est un instrument à cordes, une sorte de luth qu'on nomme chez nous le tembûr. Mais quand j'ai fui l'Irak, je n'avais pas de place pour l'emporter. Il me manque beaucoup…

— Allez, allez, ma cocotte ! coupe Gwen. Plus de baratin avec Llanpeg, une ballade, une ballade ! Celle de l'autre fois nous a bien plu…

— Encore ! s'offusque Agrîn. Bon…, puisque vous voulez pleurer un bon coup, je vais vous chanter celle que je préfère, il s'agit d'une femme qui meurt au combat pour gagner sa liberté de femme, vous allez voir, préparez vos mouchoirs, c'est très pathétique… Et ne venez pas me dire que je ne vous ai pas prévenus !

À la fin de la vibrante mélopée, rehaussée par les phrasés nostalgiques

de la zurma, l'auditoire est en effet au bord des larmes et Llanpeg, transporté dans les montagnes kurdes, vient d'avoir la révélation de sa vie.

21 LE SECRET DES « FACES BLANCHES »

Lundi 29 octobre 1990

Le lendemain matin, après un copieux petit déjeuner gallois, Gwen remonte à Haverfordwest avec Margaret, Pam et Llewelyn. Ses papiers sont arrivés et elle va pouvoir les retirer au city hall dans l'après-midi. Il est prévu ensuite d'attendre, avant de regagner Mynachlog-duu, le retour à Haverfordwest de « l'équipe d'Adrjana ». Car ce matin-là, Margaret, Pam, Gwen et Llewelyn sont loin d'être les premiers levés…

Adrjana qui a très mal dormi, a réveillé toute la maisonnée avec un départ programmé à 6 heures pour Hereford ! Bien entendu, Wyn est de la partie, car ses compétences agronomiques vont être utiles. Son véhicule ne l'est pas moins. Goarem est également indispensable car lui seul a « vu » l'endroit. Logide et Simon ont décidé de les accompagner puisqu'il y a de la place dans la voiture.

Pendant les trois heures du trajet, on discute de la situation : pourquoi aller spécialement à Hereford ? demande Goarem… ; parce que les bovins à tête blanche et robe marron, ce sont des Hereford et que justement son frère Nedin travaille à Hereford… ; mais s'il faut faire toutes les fermes du coin, ils ne sont pas sortis de l'auberge… ; alors le plus simple, c'est de commencer par aller chez l'éleveur de « Faces blanches » qu'ils ont déjà rencontré, le patron de Nedin…

— Vas-y Wyn, tourne là ! indique Simon. Je me souviens, nous venons de passer la rivière, le porche d'entrée, la grande cour carrée, stationne-toi là devant le bureau principal.

— Pourrions-nous parler à monsieur Balwindore ? demande Wyn à

l'employé debout derrière un comptoir.

— Len ou Mike Balwindore ?

— C'est Len que nous aimerions voir, précise Simon.

— Je vais le chercher, il doit être aux reproducteurs, deux minutes s'il vous plaît.

— Messieurs-dames… salue Len Balwindore en entrant. Il est surpris par la taille du groupe où il reconnaît aussitôt la sœur de Nedin et son ami déjà passés il y a une quinzaine de jours.

— Vous voyez, nous sommes revenus en force ! plaisante Simon. Vous avez du nouveau pour Nedin ?

— Non, non…, rien ! Sinon j'aurais téléphoné à Florim et Dafina…

Voyant l'impasse se dessiner à nouveau, Simon croise le regard approbateur de Goarem. Ils vont passer à une nouvelle stratégie dont ils ont discuté pendant le trajet : l'offensive.

— Cette fois, nous nous sommes fait accompagner par monsieur Jonh du NIAB, l'Institut National de l'Agriculture et de l'Élevage, au cas où un constat doive être effectué au cours de la visite, car nous allons visiter…

— Vous allez visiter ? répète Len Balwindore interloqué.

— Oui, les stabulations, reprend Goarem. Vous avez aussi des chevaux. En plus des étables, nous aimerions voir les écuries, et vos box…

— Mes box ? Comment savez-vous ? Qui vous a parlé ? chevrote Len Balwindore.

— Les gens parlent, monsieur Balwindore, c'est là leur principal défaut ! ironise Goarem.

— Puisque vous savez…, à quoi bon vous mentir plus longtemps ! Oui, je reconnais, il est ici. Suivez-moi… Il y a quinze jours, il a pris un vilain coup de sabot dans le ventre, un pur-sang reproducteur ! Comme Nedin n'est pas déclaré, il n'était pas question de l'amener à l'hôpital pour voir après la police débarquer ici ! Vous comprenez ? Alors, pour le soigner, mon frère et moi avons décidé de le cacher dans un box de poulinage : la petite salle de

veille est séparée et propre, avec un couchage pour celui qui doit surveiller la jument, même la nuit… Un de mes amis vétérinaire s'occupe régulièrement de Nedin, antibiotiques et tout le tralala. Vous allez voir, il va déjà beaucoup mieux ! Je comptais d'ailleurs prévenir son oncle et sa tante, pour le faire sortir dans une petite semaine. Avant, je ne pouvais pas courir le risque, je joue mon affaire là-dedans… J'aimerais d'ailleurs bien savoir qui a parlé car tous les sans-papiers que j'emploie, et il y en a quelques-uns, jouent également leur boulot et leur peau dans cette histoire…

— Pourquoi employer des étrangers en situation irrégulière alors ?

— Pourquoi y a-t-il des gens qui travaillent au black, monsieur Rotram, et des clients qui en profitent aussi ? Pourquoi y-a-t-il une économie parallèle ? Pourquoi y-a-t-il des travailleurs clandestins ? Tout simplement parce qu'ils ont justement besoin de travail, et moi de main-d'œuvre ! Mais demandez à Nedin ou un autre. Jamais, mon frère et moi, n'avons profité de la situation et exploité ces pauvres diables ! Ici, ça a toujours été gagnant-gagnant !

— Gagnant-gagnant… Vous allez un peu loin peut-être ! Est-ce-que Nedin est gagnant de s'être mangé un coup de pied de cheval, d'avoir été séquestré quinze jours dans un box et d'avoir été soigné par un véto ? Allez, entrons voir le malade pour lui poser la question…

— Adrjana, *motra e vogël*…! (Adrjana, *petite soeur*…!).

— Nedin, Nedin ! Je n'y croyais plus… s'exclame Adjana en se jetant dans les bras de son frère assis sur le lit de service, un livre à la main.

— Oh là…, oh là… ! Doucement, petite sœur… C'est encore fragile là-dedans, il ne faut pas trop me secouer !

— Pardon, pardon…, je suis si contente de t'avoir retrouvé. Comment te sens-tu ?

— Ça va, ça va beaucoup mieux maintenant ! Et monsieur Balwindore et son frère se sont bien occupés de moi, je n'ai vraiment manqué de rien… Ils m'ont même apporté des livres, cette petite télévision… Mais je commençais surtout à trouver le temps long, allongé comme ça, à ne rien faire. Tu sais toi, *motra e vogël*, que j'aime bien bouger…

— Bouger, on va peut-être attendre un peu… Montrez-moi cette vilaine plaie, dit Logide en aidant le blessé à retirer le bandage entourant son abdomen. Soyez sans crainte, je ne vais pas vous faire mal. Je me permets, parce que nous sommes des amis d'Adrjana et également un peu médecins, ou plutôt hommes-médecine, moi et mon assistant Goarem qui d'ailleurs nous a permis de vous retrouver…

— Son assistant Goarem ! grommelle l'intéressé. Qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre de la bouche de ces petits faiseurs de potions, tout juste bons à barrer le chaud et le feu…

— Ce qui, cher assistant, pourrait bien nous être utile dans le cas présent… Mais gardons notre sérieux, monsieur Balwindore nous écoute…

— Oui, je vous écoute et je me dis que je me suis bien fait avoir ! J'aurais dû me méfier en voyant débarquer votre équipage improbable, un soi-disant gars du ministère combiné à un druide farfelu ! Comment ai-je pu être bête au point de tout vous déballer… ?

— Eh oui, monsieur Balwindore, répond Goarem. Il ne faut jamais baisser la garde trop vite ! De toutes manières, nous étions au courant et nous n'aurions pas mis bien longtemps à découvrir le pot aux roses.

— Et puis, poursuit Logide, je vous rappelle que nous sommes un peu chamans, alors un peu de respect ! Le druide farfelu pourrait bien vous transformer en vilain petit crapaud…

— Et moi, ajoute Wyn, je suis bien du NIAB et même si je ne suis pas chargé de la surveillance des installations agricoles, je pourrai bien glisser quelques mots à qui de droit, alors on prend ses gouttes et on se calme…

— Voyons voir ce qu'il y a sous ce joli pansement, baragouine Logide. Oh, mais ce n'est pas si mal, c'est même en bonne voie… Vous avez eu de la chance, monsieur Balwindore, que ça ne tourne pas à la septicémie ! Beaucoup de chance même…, mais c'est vrai que Nedin est un gars costaud, ça se voit au premier coup d'œil !

— Que proposez-vous ? demande Len Balwindore.

— Je pense que Nedin est transportable, déclare Logide. Nous allons le ramener chez son oncle et sa tante, il sera tout de même mieux là-bas. Et

puis, ça ferait un peu désordre que quelqu'un le trouve ici ! Cet après-midi, je lui apporte quelques soins qui devraient favoriser son rétablissement. Il faudra néanmoins que votre ami vétérinaire continue à venir le voir. D'ici une petite quinzaine, tout devrait être revenu dans l'ordre. Ça vous va comme protocole ?

— Tout à fait, tout à fait… Et dans quinze jours, vous pensez qu'il peut reprendre le travail ?

— Disons trois semaines, il ne faut pas tirer sur la convalescence, Nedin en a besoin. Mais question travail, c'est plutôt à lui de vous répondre.

— Tu veux reprendre le travail chez monsieur Balwindore, Nedin ? s'inquiète Adrjana. Malgré ce qui s'est passé ?

— Tu sais, les accidents, ça peut arriver à tout le monde et c'est la faute de personne. Monsieur Balwindore m'a bien aidé. Il a fait ce qu'il y avait de mieux, vu ma situation. Pour le box, nous avons même décidé ensemble. Alors oui, dès que je suis sur pied, je vais reprendre. J'ai besoin de ce travail et en plus il me plaît !

— D'accord, mais promets-moi de faire ta demande d'asile au plus vite. Et d'ailleurs, comme il faut que je régularise aussi ma situation, on va le faire ensemble.

— Je te promets, petite sœur, on va s'y mettre…

— Nedin, ajoute Len Balwindore, je serai heureux de te reprendre, avec ou sans papiers, mais de préférence avec... Tu fais du bon boulot ici et les Balwindore ont besoin d'un gars de ta trempe ! Mais à toi, je peux le dire maintenant : tu nous as fait peur et nous revenons de loin !

Vers midi, tout est réglé et chez les Idrizi, l'heure est plutôt à la fête : Dafina et Florim, pleurant de joie, retrouvent Nedin et Adrjana. Après l'euphorie des retrouvailles, après un repas pris sur le pouce, on réfléchit au programme des réjouissances. Logide a besoin de l'après-midi pour « toucher » son patient et préparer les baumes qu'il va lui laisser. Adrjana compte profiter de ces quelques heures pour échanger enfin avec son frère. L'oncle et la tante doivent partir travailler. Seuls Goarem et Simon ne savent

pas trop quoi faire de leur temps libre quand Wyn a une idée :

— Et si on allait faire un petit tour à Londres tous les trois ? J'ai justement une course à y faire… Au max, il faut trois heures aller, trois heures retour. Il nous reste deux bonnes heures sur place, avec un retour à Hereford vers 20 – 21 heures, c'est jouable. Alors ça vous dirait ?

— Pourquoi pas, une petite virée entre garçons, ça ne se refuse pas… À nous les petites Londoniennes !

— Tsss…, tsss…, Simon ! Tu veux que j'en touche deux mots à Gwen ? Non, non, nous n'allons pas voir les petites Anglaises… D'ailleurs, avec le trafic, je ne sais même pas si nous allons avoir le temps de voir Londres. On s'arrêtera peut-être avant, en banlieue, je vous explique dans la voiture...

Et en effet, à mi-parcours, Wyn regarde sa montre et reprend :

— Déjà cette heure-là ! Les gars, nous sommes trop short… Ce n'est pas aujourd'hui que vous allez voir Big Ben ! C'est dommage, nous aurions pu aller jusqu'aux quartiers nord, Hackney, Haringey…, il y a d'importantes communautés là-bas…

— Des communautés de quoi ? demande Goarem.

— Des communautés de l'anneau…, répond Simon. Mais non, je plaisante Goarem, moi je n'en sais rien. C'est Wyn qui a une idée dont il ne veut rien dire, alors faisons-lui confiance…

— En effet, reprend Win, c'est moi qui pilote… Et tout n'est pas perdu, vous allez tout de même voir la Tamise ! Je me suis renseigné, on va s'arrêter à Reading, il y en a pas mal là-bas… Ce n'est pas loin de Londres, à une quarantaine de kilomètres de la banlieue ouest. Nous allons au moins gagner une heure sur notre planning, ça nous donne plus de temps pour prospecter…

— Prospecter comme des chercheurs d'or ? questionne Goarem.

— C'est un peu ça, tu as raison ! répond Wyn. Car nous allons chercher, mais chercher des communautés, des communautés kurdes si vous voulez

savoir, et dans ces communautés…

De retour de ce périple aux objectifs équivoques, les trois prospecteurs s'installent, vers 20h30, à la table des Idrizi où les conversations vont déjà bon train. On parle de tout et de rien, comme dans ces soirées où tout va bien. On parle du grand retour du frère d'Adrjana et de sa santé qui s'est encore améliorée sous les mains de Logide. On parle d'Adrjana et de Wyn qui, c'est juré, vont revenir voir Nedin très souvent. On parle de Florim et Dafina, et de leurs amis albanais également installés à Hereford. On parle même de Logide qui achèterait bien une ou deux Hereford pour les ramener dans le canton de Vaud. Car il a littéralement « flashé » sur la Face blanche : à ses dires, elle est vraiment jolie et ne déparerait pas aux côtés de la Simmental ou de la Tachetée suisse qui paissent à deux pas de chez lui. On parle du lendemain matin, après une bonne nuit de sommeil, du retour à Haverforwest, et de la dernière soirée prévue dans les Preseli à Mynachlog-duu…

Mais avant cette dernière soirée prévue dans les Preseli, pendant que Gwen est partie à Haverfordwest, que le reste de l'équipe est en mission à Hereford, Agrîn Sālih et Llanpeg Henn restent donc seuls à Mynachlog-duu.

Llanpeg, bouleversé par l'émotion, l'éblouissement de la veille, n'a pas fermé l'œil de la nuit. Il s'en ouvre auprès d'Agrîn qui lui avoue, elle aussi, avoir été profondément émue par sa façon de jouer.

— Ta musique et la mienne sont vraiment très proches, c'est incroyable Agrîn ! Tu ne crois pas que les voyageurs du néolithique dont tu as parlé, ceux qui venus de chez toi ont traversé l'Europe jusqu'ici, auraient pu, aux deux bouts du continent, laisser la même culture ? Parce que j'en suis persuadé, ces hommes-là n'étaient pas simplement capables de retourner la terre, élever du bétail, lever des mégalithes et dresser des cercles de pierres, même si c'était déjà une révolution… Ils chantaient également, c'est sûr !

— C'est sûr, Llanpeg ! Parce que dans la nature initiale de l'homme, sûrement même avant la parole, il y a le chant… Toi, le tien me rappelle celui de l'homme qui m'a appris la musique. C'était aussi une sorte de barde, un dengbêj, et chez nous ces poètes diffusent notre musique de village en village. C'est de lui que j'ai tout appris. Si un jour j'arrive à retourner au pays, s'il est encore vivant et si j'arrive à le retrouver, je t'emmènerai et je te le présenterai…

— Pour le moment, Agrîn, je ne veux pas que tu partes ! Une rencontre comme la nôtre, on ne l'a qu'une fois dans une vie, et même parfois on ne l'a même pas… Il faut que nous fassions de la musique ensemble, ça ne peut pas être autrement ! Et bien sûr, c'est en tout bien tout honneur que je te fais la proposition de rester… Qu'en dis-tu ?

— Uniquement pour le plaisir et avec tous les honneurs ! plaisante Agrîn. Bien entendu que je suis d'accord : tu offres le gîte à une itinérante, tu emplis mon cœur vide avec ce partage… Je suis entièrement partante et j'ai même un nom de groupe en tête, j'y ai réfléchi toute la nuit, mais tu sais, c'est compliqué de trouver un nom : regarde, le « Cercle des vieilles pierres », ça ne s'est pas fait du premier coup ! Nous, on pourrait peut-être s'appeler « *Telyn Tembûr* », ou « *Tembûr Telyn* », c'est selon… Qu'est-ce que tu en penses ?

— *Tembûr Telyn* me semble plus approprié pour ce duo, honneur aux dames…

— Il n'y a plus qu'un petit problème, Llanpeg…

— Ah oui…, lequel ?

— Il ne me reste plus qu'à trouver un tembûr !

Bien sûr, en attendant le retour des autres le lendemain, les heures passent en musique, en partage de répertoires, en arrangements vocaux, en répétitions à n'en plus finir, au point d'en oublier presque de manger et de dormir ! À n'en pas douter, il s'agit bien d'une rencontre rare, la rencontre d'un plaisir partagé au plus haut point par deux merveilleux interprètes. Les duettistes pensent même présenter un début de récital

durant la soirée d'adieu qui arrive à grands pas.

22 QUAND OCTOBRE TIRE SA RÉVÉRENCE

Mardi 30 octobre 1990

Une bonne partie de ce mardi inscrit sous le signe de la logistique se passe en allées-venues, en coups de téléphone et en déplacements administratifs.

D'abord, c'est l'arrivée à Haverfordwest en fin de matinée du fameux club des cinq qui a retrouvé Nedin. On se pose, on présente l'épopée d'Hereford à tout le monde. Simon raconte également la virée à Londres mais sa mère ne lui donne pas le temps de finir : il faut s'occuper au plus vite du départ de Gwen, Simon et Logide, décollage prévu pour le lendemain mercredi. Llewelyn et Gwen ont bien préparé les choses et il n'y a plus qu'à prendre les billets d'avion. Il n'y a plus, il n'y a plus…, mais Margaret insiste, et c'est peu dire, pour qu'ils aillent les chercher aujourd'hui-même, c'est plus prudent car on ne sait jamais ! Il n'y a plus, il n'y a plus…, mais c'est tout de même à Cardiff, une heure et demi aller, même chose retour ! Alors, il faut se presser car il est déjà 13 heures et se dire, la mort dans l'âme, qu'on y retournera le lendemain, pour prendre l'avion…

Les trois « lâcheurs » s'envoleront sur le même Cardiff-Paris. Pour Logide, Llewelyn n'a réussi qu'à trouver un vol Paris-Genève pour le vendredi. En attendant, il logera comme Gwen chez Simon. Ce n'est plus dans l'appartement que ce dernier partageait avec Claire, il est vendu. Depuis, Simon a loué un pavillon en banlieue sud, à Meudon ; il s'attend d'ailleurs à essuyer une nouvelle fois les sarcasmes de Gwen avec ce « pavillon-villon » qui ressemble fort à celui qu'il occupait résidence Bel Air à Lannion !

Mais pourquoi ce retour précipité ? C'est que les congés de Simon pris au sortir des émeutes de Vaulx-en-Velin touchent à leur fin : il doit

reprendre le travail juste après la Toussaint et, bien entendu, Gwen suit... Elle vient d'appeler Jean-Louis Denis. Ils ont pris rendez-vous la semaine suivante pour finaliser des papiers, entre autres avec l'académie : dans un premier temps, elle n'aura droit qu'à des remplacements, mais comme elle demande la région parisienne, sa première affectation ne devrait pas traîner.

Et Logide, pourquoi ne reste-t-il pas un peu plus ? C'est déjà que sa clientèle d'habitués le réclame à grands cris après quatre mois d'absence. Et puis et surtout, il a beaucoup discuté avec Wyn. Ce dernier a accepté de jouer les intermédiaires auprès de Len Balwindore et le nouveau projet de Logide va pouvoir se réaliser : les premières Hereford devraient être livrées en Suisse dans deux à trois semaines. Alors il lui faut préparer le terrain, ou plutôt ses terrains situés en Suisse, à Vallorbe. Il se verrait bien, dans une toute prochaine retraite active, à mi-temps guérisseur, à mi-temps pasteur des montagnes : le végétal et l'animal réunis dans un même programme. Pour le minéral, il invitera régulièrement Goarem, afin que le projet prenne la dimension « globale » qu'il mérite ! La Face blanche, c'est également l'assurance de revenir régulièrement chez ses meilleurs amis, Llanpeg, Llewelin, Wyn…, dans sa désormais seconde patrie, le Pays de Galles.

Pam qui doit les emmener demain à l'aéroport a fait faire les niveaux et le plein de la Vauxhall. C'est décidé ! Elle ne rentre pas encore chez elle en Cornouailles où pourtant Michel, revenu des States, l'attend. Eh bien, il attendra, car elle a décidé de rester à Haverfordwest où ses vacances continuent avec sa nouvelle copine Margaret.

Enfin, dernière ligne droite de cette journée vouée à l'organisation et aux transports : deux voitures qui se suivent sur la A40, Haverfordwest - Mynachlog-duu, une grosse demi-heure…

Ce « dernier » soir est joyeux et plein d'enthousiasme. Tout se passe comme si ce que l'on n'a pas fait devait être fait dans l'instant, avant de se quitter. La soirée commence évidemment à table, comme si toutes les histoires des hommes ne pouvaient commencer autrement : le ventre doit

être bien rempli pour indiquer au cerveau toujours sur le qui-vive que la famine n'est pas encore au menu d'aujourd'hui ; le verre est à la main, pour délier les langues. Et, à ce moment précis, c'est celle de Wyn qui est en action :

— Je ne vous parle pas en chinois ! Pourquoi ne pourriez-vous pas venir au Snowdon ? Quand on n'a pas vu le Snowdon, on n'a pas vu le Pays de Galles, mince !

— C'est vrai…, continue Llewelyn. Yr Wyddfa, le Snowdon si vous préférez, c'est la montagne sacrée des Gallois…, avec 1085 mètres tout de même. Wyn a beaucoup de chance d'avoir trouvé un emploi là-bas : d'abord, Caernarfon où il travaille est au bord de la mer, ce qui n'est pas rien ; mais en plus, tout le monde rêverait de vivre où il habite, une dizaine de kilomètres plus à l'est, à Llanberis. C'est un village superbe, blotti comme on dit au fond d'une haute vallée et coincé entre deux lacs !

— C'est vrai que j'ai de la chance. Quand je suis arrivé, je louais à Llanbedr, une quarantaine de kilomètres plus au sud. C'était sympa mais il y avait la route pour le boulot... Mais là ! Quand j'ai trouvé cette ancienne ferme à acheter, en pleine montagne, je n'ai pas hésité une seconde, même si je suis endetté jusqu'à la fin de mes jours ! La mer, les lacs et la montagne ! Pour ceux qui aiment la marche, le sport, il suffit de suivre ma vallée, 6 km à pied ou en voiture, et c'est Pen y Path, le point de départ pour grimper au Snowdon. Pour les amateurs d'archéologie, il y a un fameux cairn au sommet : c'est la tombe du géant Rhitta Gawr, tué par le roi Arthur lui-même ! Alors pour vous qui avez du flair, il doit bien y avoir également quelques cromlechs à découvrir !

— Bien tenté, Wyn ! intervient Logide. Mais le tourisme et les cercles de pierres, tu sais bien que c'est fini ! Maintenant, tout tourne autour de l'herbivore. Toi-même, tu m'as dit que tu allais monter à Llanberis un petit élevage de chèvres avec Ad…, pardon je m'étouffe ! —il se racle la gorge—, avec ad… -dition de quelques moutons…

— Ah, parce que toi tu vas te lancer dans les chèvres, maintenant ?

ironise Margaret en riant. Il ne manquait plus que ça ! Et qui va te garder tes biques quand tu seras au travail ?

— Oh, je vais bien trouver quelqu'un sur place, ne t'en fais pas… De toutes manières, il faut bien que je m'occupe de mes terrains et la débroussailleuse, ce n'est plus suffisant…

— Il a raison, l'élevage extensif, c'est l'avenir, conclut Logide. Et sans nous, qui entretiendrait nos beaux paysages ? Je vous le demande, qui ?

— Pour ma part, reprend Goarem, les cercles de pierres, et les pierres tout court, ce n'est pas fini du tout ! D'ailleurs, je crois bien que je vais accepter ton invitation, Wyn. Et je pense qu'il ne va pas me falloir beaucoup d'énergie pour convaincre Llanpeg et les filles de m'accompagner… Hein les filles ?

— C'est vrai ! répondent Agrîn et Adrjana en se regardant. C'est une excellente idée, une petite quinzaine sans cuisiner, à se faire chouchouter par Wyn…

— Certainement Agrîn, et on pourra peut-être même faire du ski de fond. Les premières neiges commençaient à tomber quand j'y suis allé avant-hier avec Ad…, keuf…, keuf —il met sa main devant sa bouche pour tousser—, avec beaucoup d'ad…-resse à l'arrivée, car la route était déjà glissante vers Llanberis ! Si vous venez dans une semaine ou deux, le temps que Nedin se remette, il faudra certainement mettre les chaînes…

— Ah ! s'esclaffe Logide. 1000 mètres, le ski de fond, les chaînes… Vous êtes des comiques ! Ce n'est sûrement pas au Snowdon qu'il faut aller à la neige ! Si vous voulez en voir de la neige, c'est chez moi qu'il faut venir… Je vous invite en Suisse quand vous voulez !

— 1085 mètres à Yr Wyddfa, précise Llewelyn doucement, 1085 mètres si ça ne te dérange pas…

— De toutes manières, Logide, tu sais très bien que, tous les trois, nous devons partir, souligne Gwen. C'est vraiment dommage, la visite m'aurait bien plu, en plus avec mes copines, mais Simon doit rentrer et nos billets d'avion sont pris…

— Eh oui, acquiesce Logide. Il ne faut pas oublier les Hereford qui

doivent arriver…

— En attendant, coupe Goarem, le cairn de Win au Snowdon me fait repenser à mes deux petits chercheurs des Preseli : ces deux-là, croyez-moi sur parole, on va entendre parler d'eux ! Parce que je vous le dis, Rick Vibens et Kim Reapson tiennent un véritable scoop, du même niveau que celui d'Adams et ses roches icartiennes ! Vous pensez : alors qu'on le croyait anglais, le *henge* le plus célèbre au monde est d'origine galloise ! Et son premier cercle de pierres bleues serait celui de Waun Mawn dans les Preseli Hills, déménagé à Stonehenge par une tribu néolithique ! C'est du sensationnel ! D'ailleurs, les amis, je compte sur votre discrétion. Nous ne sommes pas censés savoir quoi que ce soit et cette histoire ne doit pas sortir du Cercle des vieilles pierres. Elle doit rester secrète tant que Vibens et Reapson n'auront pas trouvé les preuves, dans une trentaine d'années. Nous avons affaire-là, vous allez voir mon anglais est de plus en plus performant grâce à Agrîn, à une « *geological et archeological cold case* » (« *une affaire géologique et archéologique pas encore élucidée* ») !

— À propos de notre Cercle des vieilles pierres, je vous proposerai bien quelque chose, annonce Gwen. Pour marquer cette dernière soirée d'une pierre blanche, ou plutôt rose d'ailleurs, nous pourrions remettre tous nos petits cailloux sur la table afin que chacun d'entre nous en prenne un, en guise d'appartenance à notre groupe…

— Le Cercle des vieilles pierres ? demande Llewelyn intéressé.

— Oui, Lyn, Pam et Peggy, nous allons vous mettre au courant, vous allez voir, ça devrait vous plaire… C'est une sorte de club, un peu savant mais surtout convivial, auquel nous vous proposons d'adhérer. Alors, les propriétaires des pierres, vous en pensez quoi ?

Après une rapide invite de la tête à Simon et Logide, Goarem répond qu'ils sont d'accord et les trois complices sortent de leurs poches les petits galets qu'ils étalent sur la table.

— Moi, si ça ne dérange personne, je garde mon anneau, continue Gwen en regardant Simon. Il est aussi icartien, mais c'est une preuve d'amour. En

revanche, s'il semble y avoir des pierres pour tout le monde ce soir, il n'y en aura jamais assez pour les confrères bretons, Évangéline, Goulwenn, les familles Bouteloup…

— Dès que nous sommes en France, Gwen, aux premières vacances, je te propose d'aller en chercher en Bretagne, déclare Simon. Avec Logide, il y a trois ans, j'ai visité un site à Trébeurden où ces gneiss ont également été trouvés. D'ailleurs, pour tout te dire, ta bague vient de là et c'est moi qui ai fait sertir une des pierres ramassées là-bas. En plus, ce voyage dans les Côtes-du-Nord serait l'occasion de revoir une fois encore tous nos vieux amis bretons…

— D'accord Simon, d'accord…, mais on conserve l'idée d'aller un jour à Guernesey, à Icart Bay, où ces roches ont été découvertes en premier.

— Bien sûr qu'on va tous aller à Guernesey ! s'exclame Goarem. Ce sera le premier séminaire de notre cercle ! Je pourrais même demander, s'il est disponible, à C.J. Adams, l'auteur de la datation du site, de nous accompagner. Mais en attendant Trébeurden ou les îles Anglo-Normandes, j'ai peut-être une autre idée soufflée par Win, une idée qui, ces derniers temps, nous a tous rassemblés autour de pierres, mais cette fois bien plus « méga »…

Et Goarem sort de sa seconde poche une grosse poignée de pierres bleues qu'il lance sur la table.

— Celles-ci viennent des Preseli, je les ai prises dans une ancienne carrière utilisée pour extraire les mégalithes. Il me semble qu'elles font tout autant l'affaire, car même si elles sont plus récentes, ces dolérites sont également symboliques, des Preseli, des bâtisseurs du néolithique et de Stonehenge ne l'oublions pas !

— Tu es vraiment très fort ! dit Logide. Servez-vous, une bleue ou une rose, il faut en laisser pour les autres… Et vive le Cercle des vieilles pierres !

— Et elles ont quoi de spécial, les pierres icartiennes ? demande Margaret. Avant de choisir avec Pam, on aimerait bien savoir…

— Eh bien maman, répond Wyn, il paraît qu'elles ont deux milliards d'années, c'est ce qu'Adams a découvert…

— Deux milliards d'années ! Tu te rends compte ma chérie, il faut qu'on prenne les roses !

— *Yes my darling*, répond Pam, *you're quite right* !

— Moi, annonce Llewelyn, je choisis la dolérite bleue, c'est l'honneur du Pays de Galles qui est entre nos mains…

— Tu as raison, Lyn, approuve Llanpeg, va pour une bleue, c'est l'honneur du Pays de Galles…

Et, selon leurs convictions personnelles, ou leurs considérations esthétiques, ils choisissent tous une pierre, sorte de gri-gri qui ne les quittera peut-être plus…

— Eh bien nous, ce que nous allons vous annoncer, dit Llenpeg en regardant Agrîn, est beaucoup moins sensationnel…

— Vous allez vous marier ? demande Simon, comme Ad…, glups ! —il s'étrangle en avalant sa salive— et ad…-vienne que pourra, comme je m'apprêtais à dire…

— Advienne que pourra ! répète Margaret. N'importe quoi, mon garçon ! Avec le mariage, il n'advient pas ce qui pourra, quoi qu'à notre époque, on ne sait plus à quel saint se vouer… Avec, le mariage, Simon, il n'arrive que du bonheur, hein Pam ?

— *Bof my darling* ! répond Pam que tout le monde regarde avec étonnement.

— De toutes manières, reprend Llanpeg, avec Agrîn, nous n'avons pas l'intention de nous marier. C'était juste pour vous dire que nous venons de monter un duo, que nous allons jouer et chanter ensemble…

— J'en étais sûre ! Et vous avez déjà trouvé un nom à votre groupe ? demande Margaret réjouie. Si vous avez besoin d'une pianiste…

— Oui, on a pensé à *Tembûr Telyn*, vous trouvez ça comment ?

— C'est complètement nul ! déclare Margaret désenchantée. Un nom de

groupe, il faut que ça parle ! Là on ne sait même pas ce que ça veut dire ! Regardez, les Beatles… Ce n'était pas terrible mais au moins on savait de quoi il s'agissait ! Bon, ce sont les « *beetles* » *(les scarabées)* avec une faute d'orthographe, mais enfin venant de Liverpool… On ne peut pas trop en demander aux quatre garçons !

— Ce n'est pas une faute d'orthographe, maman, c'est un jeu de mot avec *beat*, le rythme…, ajoute Wyn sur un ton navré.

— Et puis Peggy, tu exagères, poursuit Llanpeg. Tous les Gallois savent qu'une Telyn, c'est une harpe celtique. Et nous savons aussi ce qu'est un tembûr, puisque Agrîn nous l'a dit. Les gens feront comme nous, ils apprendront…

— Ou alors, vous choisissez un autre nom ! propose Margaret entêtée.

— Bon, on ne va pas y passer toute la soirée ! conclut Wyn. Ils feront comme ils voudront. En attendant, moi aussi j'ai quelque chose d'important à annoncer…

— Mais c'est important le nom d'un groupe ! coupe Margaret.

— Maman, c'est bon maintenant… Adrjana, Agrîn, écoutez ! Tout le monde a vraiment apprécié votre présence ici, celle de Gwen également mais ce n'est pas pareil : une Bretonne, autant dire qu'elle faisait déjà partie de la famille avant d'arriver ! Vous, vous venez de très loin et vous avez tout abandonné, métier, parents, amis pour venir nous voir ! Alors, nous voulions vous faire un cadeau de bienvenue au Royaume-Uni.

— Au Pays de Galles, intervient Llewelyn.

— Oui, oui, au Pays de Galles si tu veux. Mais elles sont bien arrivées par Brixham et Hereford, non ? Tu me laisses finir, papa ? Pour Adrjana, nous nous sommes cassés la tête, ça n'a pas été facile, mais nous avons fini par lui retrouver son frère, ce qui n'était pas une mince affaire !

— Non, ce n'était pas rien ! approuve Adrjana. C'est le plus beau cadeau du monde, merci, merci encore à tous…

— Pour toi, Agrîn, on ne savait pas trop quoi t'offrir, et puis tu n'avais pas de frère dans le coin ! Hier après-midi, comme nous avions du temps, nous sommes allés faire une petite virée à Reading, pour nous dérouiller les

jambes. Nous en avons profité pour essayer de te trouver une bricole… Tiens, c'est pour toi ! Même si l'emballage est grand, tu vas voir, ce n'est pas grand-chose, prévient Wyn rigolard en tendant un gros sac en papier à Agrîn.

— Qu'est-ce que c'est ? Il ne fallait pas… Mais c'est lourd ! dit Agrîn en attrapant le paquet.

Elle l'ouvre et en sort d'un coup un luth splendide. N'y croyant toujours pas, elle saisit l'instrument, en fait un tembûr, qu'elle tourne dans tous les sens, qu'elle regarde sous toutes les coutures.

— Il est magnifique… Vous êtes complètement fous, il ne fallait pas, merci, merci… ! Et toi, tu savais ? demande Agrîn à Llanpeg.

— Mais absolument pas ! Je comptais même t'emmener un de ces jours à Londres pour en trouver un…

— En tout cas, Agrîn, j'espère que tu vas nous en jouer ce soir, de ton tembûr ! Parce qu'il nous a donné du mal, confesse Win. Tes compatriotes, je peux te le dire, ils ont la dent dure ! Il a fallu négocier, négocier comme des dingues pour l'avoir !

— Moi, dit Pam, pour le nom du groupe, j'ai peut-être une idée… Et s'ils s'appelaient tout simplement « *Agrîn et Llanpeg* ». En plus, Llanpeg est déjà connu ici, ça les aiderait à démarrer. Alors, vous en dîtes quoi ?

Finalement, c'est sous ce nom de scène que les duettistes fouleront quelques années plus tard les scènes de l'Europe et du Moyen-Orient, avec leur célèbre récital de chansons partagées intitulé : « *Est-Ouest* ». C'est également ce soir-là que les deux artistes soumettent les premières pièces de leur programme à leurs amis enthousiastes. Portée par l'ambiance chaleureuse, Agrîn prend le risque, sans préparation préalable, d'interpréter sur le Tembûr les œuvres répétées depuis la veille avec Llanpeg**.** Bien entendu, ils font un véritable tabac et Llewelyn pense que, décidément, Nana a été définitivement détrônée ce soir ; il s'entend même

murmurer à l'oreille de Margaret qu'Agrîn aurait pu être une belle-fille parfaite… Quant à Margaret, dans son for intérieur, elle regrette pour son fils que le cœur de Gwen la Bretonne soit déjà pris.

Jeudi 1er novembre 1990

— Bonjour Margot…

— Tiens, un revenant ! Simon, on s'embrasse ?

— Un revenant…, toujours le mot pour rire Margot ! Mais un revenant, le jour de la Toussaint, c'est un peu normal…

— Entre, entre ! Tu as de la chance de me trouver au magasin un jour férié… D'un autre côté, j'y couche presque maintenant que les filles ne sont plus à la maison ! J'étais en train de faire l'inventaire, d'un fastidieux…, tu n'imagines même pas et tu vas me changer les idées ! Alors Simon, qu'est ce qui t'amène, raconte-moi ça…

— Eh bien voilà, tu ne vas pas le croire… Tu te rappelles de ma bague icartienne ?

— Bien sûr ! D'ailleurs, tu ne l'as plus au doigt.

— Non, je l'ai donnée récemment. Mais tu vas comprendre, c'est justement l'objet de ma visite. Alors voilà… Avant-hier encore, j'étais au Pays de Galles et devine avec qui ? Avec Zurbaritze de Logide, tu te souviens, mon pote le magnétiseur…

— Un peu que je me souviens, une gueule comme ça, ça ne s'oublie pas !

— Bon. Nous étions donc en vacances là-bas avec une dizaine d'amis. Parmi eux, il y avait un collègue de Logide, un certain Goarem, un véritable passionné de géologie. Eh bien, tu ne vas pas le croire… Figure-toi que ce gars est un intime de C.J. Adams, tu sais celui qui t'a donné ta bague à Guernesey !

— Non, ce n'est pas possible ?

— Si, si… Lui, il l'a rencontré en 1967, lorsque le chercheur préparait son doctorat sur la datation isotopique des roches des îles anglo-normandes.

Bref, imagine… On est tous dans le Pembrokeshire avec ce Goarem venu là pour ses dadas : pétrographie, stratigraphie…, alors tu penses qu'on en a entendu parler de l'Icartien, de l'Ordovicien et du reste, même des mégalithes car, comme Logide, il s'y connaît également et nous en avons visité un paquet au Pays de Galles ! Tellement entendu parler que pour se moquer gentiment d'eux et de leurs cailloux en tous genres, pour également garder une trace de ces vacances enrichissantes, nous avons décidé de créer un club : un club, je te rassure, tout ce qu'il y a de plus convivial, où l'on parle de menhirs, d'Icartien bien sûr, mais pas que. Toujours pour plaisanter, nous avons appelé ce petit groupe le Cercle des vieilles pierres. Et puis, nouveau canular ou signe de ralliement ? Nous avons convenu que chaque membre puisse posséder sa propre pierre… De retour à Paris, tout de suite j'ai pensé à toi, et voici la tienne ! dit Simon en tendant à Margot un petit caillou gris-rosé tiré de sa poche.

— C'est curieux votre idée de vous associer sur un thème comme les pierres… Pourquoi les pierres et pas un sujet plus ordinaire ? Ahah ! Comme le bridge, par exemple ? Mais non Simon, je te taquine…

— C'est vrai, pourquoi avoir choisi les pierres ? En fait, quand j'y pense, je crois que ce sont tout simplement les circonstances qui nous ont rassemblés. Et puis, comme je te l'ai dit, tout ça n'est pas très sérieux…

— Il y a tout de même plus simple, plus personnel que les roches, la géologie…

— Plus simple, c'est certain. Mais plus proche, c'est moins sûr. Pour ma part, ces galets icartiens m'accompagnent depuis un moment, 3 ans déjà…, et ils ont marqué quelques passages de ma vie. Et toi ? Regarde : Adams, il y a une quinzaine d'années…, et voilà les pierres qui réapparaissent aujourd'hui !

— C'est sûr, Simon, vu comme ça… Mais je n'y connais rien à l'Icartien, hormis que ces gneiss sont très vieux…

— Nous non plus, on n'y connaît rien, à part Goarem et sûrement Logide… C'est plus symbolique qu'autre chose et, plus tard, ce sera juste une façon de nous retrouver !

— Ça me touche vraiment beaucoup, Simon. Mais, faut arrêter ! À chaque fois que tu viens me voir, tu me fais verser une larme… Ok pour ton cercle et, pour boucler la boucle, je vais remettre la pierre dans mon tiroir-caisse d'où elle ne bougera plus, sauf les fois où je la sortirai pour me souvenir…

— Bon, Margot, il n'y a pas que ça dans l'histoire de la bague, mais je ne sais pas comment te l'annoncer ! Je ne suis pas venu seul, j'ai deux amis qui m'attendent dans le petit kiosque au coin de la rue, je vais aller les chercher…

— Pourquoi tu n'es pas venu directement avec eux ?

— D'abord, parce que nous ne pouvions pas nous pointer comme ça à trois sans avoir prévenu, de but en blanc, Gros-Jean comme devant, il fallait bien qu'on s'annonce… Et puis, Il y avait le Cercle des vieilles pierres, avec ta cérémonie d'adoubement à mener dans la plus stricte intimité !

— Ma cérémonie d'adoubement, imbécile ! Mais qu'est-ce que tu mijotes ? Qu'est-ce que tu ne me dis pas ? Tu tournes autour du pot, deux visiteurs, qui attendent et que tu dois annoncer… Tu me réserves quoi, comme nouvelle surprise ?

— Bon, je me lance… Comme tu m'avais dit de ne pas hésiter à te le présenter, je suis venu avec Zurbaritze de Logide…

— Ah, mais c'est génial, il ne fallait pas le faire poireauter là-bas tout seul !

— Justement, il n'est pas seul…

— C'est évident, Simon, puisque tu m'as dit qu'ils étaient deux... Alors, Simon ?

— Eh bien, c'est justement au second que j'ai offert ma bague. Je ne sais pas trop comment je vais pouvoir t'annoncer ça, Margot…

— Ça partait pourtant bien mais là, tu m'inquiètes…

— Bon, pour m'aider, je vais prendre une image, je ne vois pas d'autres moyens de m'en sortir… Aujourd'hui premier novembre, c'est la Toussaint, demain c'est le Jour des morts et toi-même à mon arrivée, tu m'as gentiment traité de revenant. Eh bien, comme le prétend mon pote Logide, d'un côté il y a les passeurs et de l'autre, il y a les passagers, qu'on peut

également appeler des revenants ou, dans le cas présent, plutôt des revenantes… Viens Margot, ferme la boutique, allons-les retrouver sous le kiosque, un peu d'air frais nous fera du bien…

Nous avions envisagé cette fin qui, somme toute, n'est pas mauvaise. Mais elle laisse le lecteur sur sa faim et, nous-mêmes, nous n'apprécions guère qu'un film se termine par une sorte de queue-de-poisson qui laisse à chacun le choix d'envisager « sa » fin possible. Car enfin ! Qui est-ce qui raconte ? Le public ou l'auteur ?

Nous allons donc conclure proprement et clairement sur les retrouvailles émouvantes entre Gwen et Margot, d'abord faites d'étreintes, d'embrassades, de pleurs, d'exclamations, de rires... ; précisons que la fille va raconter ensuite son aventure pour que la mère comprenne comment la chair de sa chair est encore en vie, après une sorte de résurrection organisée par le docteur Féniel et l'inspecteur Denis que Gwen ira d'ailleurs saluer la semaine suivante ; soulignons également que Margot a bien remarqué que l'anneau de Simon est au doigt de Gwen ; et pour finir, indiquons que, de retour au studio Lambda, Logide en fait vingt fois le tour avec Marguerite pour envisager toutes les possibilités offertes par l'art photographique contemporain :

— Marguerite, avez-vous déjà pris en photo des vaches de la race « Face blanche » ? Non, vraiment ? Je vais bientôt en avoir un troupeau complet, mâle reproducteur inclus. Je vous invite à venir fixer tout ça sur la pellicule, chez moi, en Suisse, quand vous voulez… Avec votre talent, et en noir et blanc j'insiste, ce devrait être du meilleur effet !

— Et je pourrai vous prendre avec elle ?

Le 28 octobre 2026, Sainte-Honorine-la-Guillaume

DES GENS

Adams C. J., géochronologue. Effectue sa thèse en 1967 sur les Îles anglo-normandes avec les premières datations de l'Icartien.
Allwood Janeth, une des identités prises par Gwen quand elle est à Big Bay, Michigan.
Badavi Allan, inspecteur à Hollenbeck Police Station à Los Angeles.
Balwindore Len, éleveur à Hereford et employeur de Nedin Idrizi.
Boltram Goarem, mage et ami de Zurbaritze de Logide.
Bouteloup (les frères), anciens Simoneux, amis de Zurbaritze de Logide.
Chavez Emilia, grand-mère maternelle de Gwen, à Strasbourg.
Chavez Marguerite dite Margot, mère de Gwen, née en 1937.
Chavez Noël, grand-oncle de Gwen, à Besançon.
Claire, compagne de Simon Rotram, journaliste, née en janvier 1944.
Combrai Jef, agent de protection du poste de Lannion.
Comencito Roberto, baron de Bert Gévrard à Chicago.
Compain Vincent, directeur de la Glissade à Lyon.
Courtevoix Flore, mère de Florent et Zacharie Riol.
Danan Jeffray, officier au Los Angeles Police Departement (L.A.P.D.).
Dauclio Thomas, un jeune mort pendant les émeutes de Vaulx-en-Velin.
Denis Jean-Louis, dit Jiel, inspecteur à la Direction Interdépartementale de la Police Judiciaire à Rennes, contact en France de Collinn Palmer.
Desmoulins Angèle et Jacky, amis de Gwen à Saint-Pierre et Miquelon.
Duval, lieutenant au commissariat de Lannion.
Féniel Henri, cardiologue à Lannion, habitué des services de police.
Galice, amie d'enfance de Gwen.
Gévrard Bert, mafieux américain résidant à Los Angeles et San Fransisco.
Greenpool Margh, médecin au P.M.M.C. de Los Angeles, père de Sami.
Greenpool Michel, frère de Margh, habite les Cornouailles à Altarnum.
Greenpool Pamela (dite Pam ou Yesmydear), épouse de Michel.
Greenpool Sami, fils de Margh et petit ami de Gwen de 1984 à 1987.
Greenpool Viviane (dite Vi), épouse de Margh, réside à Manhattan Beach.
Guézennec Goulwen, marin-pêcheur et ami d'Évangéline à Trégastel.
Hen Llanpeg, barde gallois, habite à Mynachlog-ddu dans les Preseli.
Hugalheeds Rhys, photographe gallois et ami du poète Lwan Lydwi.
Idrizi Adrjana, réfugiée albanaise, née en 1952.
Idrizi Florim et Dafina, oncle et tante d'Adrjana, habitent à Hereford.

Idrizi Nedin, fils de Krehnik Idrizi et frère d'Adrjana.
Jonh Llewelyn (dit Lyn), habite Haverfordwest dans le Pembrokeshire.
Jonh Margaret (dite Peggy), épouse de Llewelyn, née en 1925.
Jonh Wyn, fils de Peggy et Lyn, habite vers le Snowdon, né en 1947.
Lankerloc'h Gwen, fille de Margot Chavez, née en septembre 1962.
Lankerloc'h Lucien (dit Lulu), mari de Margot et père de Gwen.
Laverdière Emma, identité prise par Gwen à Saint-Pierre et Miquelon.
Lydwi Lwan, poète et musicien gallois.
Nicols Jack, armurier à Marquette, à la solde de Roberto Comencito.
Meyer Adeline, agent de protection du poste de Lannion.
Mortimer, Allen et Lee, médecins du P.M.M.C. à la solde de Bert Gévrard.
Palmer Collinn, officier du L.A.P.D., programme de protection des témoins.
Pema Rabjam Lungtok, lama au Népal
Pioche Thérèse, dame de confiance de Zurbaritze à Vallorbe, Suisse.
Quani Robert, dit Bob, rédacteur en chef de Paris-Actu et patron de Simon.
Reapson Kim, archéologue, enseignant à l'université de Sheffield.
Redplonk (le) (dit le Rouquemoute), tueur à la solde de Bert Gévrard.
Riol Anabelle (née Délogide), belle-mère de Zurbaritze.
Riol Charles, avocat, père de Zurbaritze de Logide.
Riol Florent, frère de Zacharie. Notaire à Lons-le-Saunier.
Riol Jean, notaire à Lons-le-Saunier, père de Florent et Zac.
Riol Jules, notaire à Lons-le-Saunier, père de Charles et Jean.
Riol Zacharie (dit Zac). Gestionnaire de la « Glissade » à Besançon, cousin de Zurbaritze de Logide.
Rotram Simon, journaliste à Paris-Actu, ex-directeur de l'Ouest-Télégramme à Lannion, fils de Rotram-le-lion, né en 1945.
Sālih Agrîn, réfugiée kurde d'Irak, née en 1961.
Sālih Ezma, sœur d'Agrîn et combattante au PKK.
Tanesrauft Évangéline, propriétaire du « Grand loup de mer » à Trégastel, compagne de Goulwen, née en 1921.
Toussaint Malcom, inspecteur à la Sécurité du Québec, ami de JL Denis.
Venann Gaby, propriétaire de l'épicerie de Big Bay.
Vibens Rick, géologue et enseignant à l'université d'Aberystwyth.
Zurbaritze de Logide, guérisseur, habite dans le canton de Vaux à Vallorbe.

Merci à Marie-Véronique et Guy Loirat pour leurs relectures

Photographie de 1ère de couverture : le Pentre Ifan, Pembrokeshire
Photographie de 4ème de couverture : Peggy, Pam et Lyn

Achevé d'imprimer
sous les presses de
CORLET IMPRIMEUR

© Éditions le l'Inconnu 2026
CE Labadille Tous droits réservés /
Tous droits réservés pour tous pays
Dépôt légal octobre 2026 ISBN 978-2-9548518-9-1

De la Bretagne à la Californie, du Michigan à la Bretagne, de Québec à Saint-Pierre-et-Miquelon, de Besançon et Lyon au Pays de Galles, il faut pouvoir suivre Gwen Lankerloc'h dans ses pérégrinations. C'est ce que tentent de faire Bert Gévrard, un ignoble trafiquant d'organes, et le Redplonk dit le Rouquemoute, un horrible tueur à gages à la solde du premier.
Pourtant, Gwen n'a-t-elle pas disparu dans un terrible accident d'automobile le 28 octobre 1987 ?

Alors, qui est cette Emma Laverdière que l'on retrouve sans papiers dans une association d'aide aux réfugiés en 1990 ? Et qui sont ces deux migrantes, la Kurde Agrîn Sahli et l'Albanaise Adrjana Idrizi ? Y a-t-il un rapport avec la grande dislocation du bloc de l'Est ? Et que font-elles toutes les trois pendant les événements de Vaulx-en-Velin, l'une des premières émeutes urbaines que la France ait connues ?

Quant aux deux mages, Zurbaritze de Logide et Goarem Boltram, que cherchent-ils en tournant autour de tous les cercles de pierres du Pembrokeshire en compagnie du barde gallois Llanpeg Henn ? Y aurait-il un rapport avec le fameux Stonehenge ? Ou alors avec de sombres machinations auxquelles ils sont habitués comme Samain, la Saint-Simon, les dismigrations, les renaissances, les passages de la vie à la mort, les résurrections... ?